

LE COMBAT DE PETER HOWARD

ŒUVRES DE PETER HOWARD
publiées en français

- LES IDÉES ONT DES JAMBES. La Baconnière 1947.
SUR LA SELLETTE. La Baconnière 1947.
LE MONDE RECONSTRUIT. Julliard 1951.
REFAIRE DES HOMMES (en collaboration avec
Paul Campbell). Ed. de Caux 1955.
UNE IDÉE A LA CONQUÊTE DU MONDE. Ed. de Caux 1955.
L'AMÉRIQUE A BESOIN D'UNE IDÉOLOGIE
(avec Paul Campbell). Ed. de Caux 1957.
LE SECRET DE FRANK BUCHMAN. Plon 1962.
CRÉÉ POUR UN GRAND DESTIN. Ed. de l'Homme
(Montréal) 1964.

Théâtre

- LES PANTOUFLES DU DICTATEUR. 1954.
NOUS SOMMES DEMAIN. 1954.
L'ÎLE QUI DISPARAÎT. 1955.
À TRAVERS LE MUR DU JARDIN. 1965.
LE LEVER DE LA NUIT
(adaptation cinématographique). 1970.

Ces ouvrages sont diffusés par les Editions de Caux,
case postale 218, CH - 6002 Lucerne.

ANNE WOLRIGE GORDON

LE COMBAT
DE PETER HOWARD

par ses lettres et ses écrits

ÉDITIONS DE CAUX, LUCERNE

L'édition originale de ce livre a paru en 1969 sous le titre

PETER HOWARD - LIFE & LETTERS

chez Hodder and Stoughton Ltd., Londres E.C.4

Traduction française : Claire Evans et Jacqueline Piguet

Poèmes : Suzanne Herrenschmidt

Ce livre a paru également en allemand

© 1973 Editions, Théâtre et Films de Caux S. A., Lucerne

Tous droits réservés

ISBN 3 85601 013 0

Couverture : Jean-Marc Duckert (photos F. McGee, D. Maillefer)

Printed in Switzerland

PRÉFACE A L'ÉDITION FRANÇAISE

En regardant en arrière, après ma jeunesse française et quarante années vécues en Angleterre, j'en arrive à la conclusion que l'avenir dépendra fort peu de techniques avancées ou de philosophies brillantes. Ce qui tiendra ferme, ce sont les décisions prises par des hommes et des femmes avec le cœur et le courage que j'appelle aujourd'hui encore le « panache français ».

Puisse ce livre aider à refaire nos pays, qui ont oublié qu'il est beaucoup demandé à ceux qui ont beaucoup reçu.

Doris Metaxa-Howard.

*A Juliette, John, Kate,
Patrick, Emma,
Tom et Caroline.*

J'ai dédié ce livre aux petits-enfants de Peter Howard. En grandissant, ils entendront beaucoup parler de leur grand-père, en bien et en mal, et je veux qu'ils le connaissent directement, par ses propres paroles et par ses lettres.

Il ne s'agit pas d'une biographie. En premier lieu, je ne pense pas que la tâche d'écrire la biographie de qui que ce soit appartienne aux proches parents. En second lieu, il est trop tôt pour publier certains des textes existants : de nombreux amis de mon père sont encore en vie et son travail, de par sa nature, touchait aux aspects les plus profonds et les plus intimes de leur existence. On lui disait souvent ce qu'on ne confiait à personne d'autre. Il ne répétait pas ce qu'il avait entendu, et n'aurait pas voulu que des tiers puissent lire ses lettres, surtout du vivant des intéressés. Ces amitiés faisaient la trame quotidienne de sa vie et, sans elles, le récit demeure incomplet.

Qu'il y ait des omissions dans ce livre, je le reconnais bien volontiers. Elles ont été dictées par le souci des vivants, non celui des morts, et je ne m'en excuse donc pas.

D'autres sont dues au fait que ses parents n'avaient conservé aucune de ses lettres ou de ses papiers.

Ce livre parle d'un homme, et non d'un mouvement. Je me suis efforcée de saisir au vol ce que Peter Howard a su faire de la vie, à une époque où la vie elle-même est traitée avec tant d'insouciance et de cruauté dans le monde entier. J'ai présumé que ceux qui voudraient en savoir davantage sur les résultats de l'action menée par Peter Howard et ses amis auraient recours aux nombreux livres publiés à ce sujet.

Il ne m'appartient pas d'évaluer les résultats du travail de mon père. Je sais que, malgré des recherches approfondies, je n'ai pu retrouver qu'un faible pourcentage des gens sur lesquels il a exercé une influence. Chaque année, j'en découvre de nouveaux et il en est beaucoup que je ne connaîtrai jamais. Il était pour moi un père que j'aimais et respectais. Il aurait dû écrire ce livre lui-même ; il l'aurait fait infiniment mieux que moi. J'espère néanmoins que ce volume intéressera ceux qui l'ont connu et le fera connaître à ceux qui ne l'ont jamais rencontré.

A. W. G.

CHAPITRE PREMIER

LES HOWARD

Peter Howard est issu d'une famille qui, pendant près de trois cents ans, a cultivé la terre dans le comté de Cambridge. C'étaient des gens solides, qui vivaient dans l'aisance. James Howard fut marguillier en 1680 et son fils Jean devint l'un des six électeurs parlementaires de son village en 1710. Le petit-fils de ce dernier, James Howard, était propriétaire d'une maison et de onze arpents de terre. Il entreprit d'acheter une bonne partie du gibier abattu dans cette région du comté, qu'il envoyait ensuite dans des paniers d'osier au marché de Londres. Diacre d'une chapelle indépendante de Melbourn, il profitait du voyage, lorsqu'il rentrait de Londres, pour ramener des étudiants dans sa carriole et leur faire un sermon à sa manière.

Les fils de James ne tournèrent pas exactement comme il l'avait espéré. Son second fils en particulier, John Howard, s'illustra par ses méfaits et devint la brebis galeuse de la famille. Plusieurs fois condamné à la prison pour dettes, il abandonna sa femme pour

une autre, mourut en 1850 et fut enterré dans la fosse commune.

Il avait deux fils, Henry et Ebenezer. Henry avait émigré au Canada en 1841 et sa femme, devenue veuve, lança une affaire de fournitures pour la marine à Halifax, en Nouvelle-Ecosse. Cette entreprise ayant prospéré, elle la laissa aux mains de ses fils, Ebenezer et John, et rentra en Angleterre. A son arrivée, elle renoua naturellement avec son beau-frère Ebenezer, qui était devenu lui-même un propriétaire cossu dans la Cité de Londres et avait une fille, Gracie.

Lorsque le jeune Ebenezer Howard de Halifax vint rendre visite à sa mère en Angleterre, il ne tarda pas à tomber amoureux de sa cousine Gracie. Celle-ci n'avait que quinze ans. Le jeune homme avait reçu à Halifax une éducation plutôt rudimentaire, qu'il avait complétée par de nombreuses lectures et une étude approfondie de la Bible. Il avait de fortes convictions puritaines. Il écrivait un anglais remarquablement clair et châtié et il excellait à parler en public. Mais c'était aussi un rêveur, paresseux comme une couleuvre. Lorsque cela l'ennuyait de terminer ce qu'il avait commencé à écrire, il s'interrompait, parfois au milieu d'une phrase.

Gracie raconte ainsi sa première rencontre avec son cousin :

Ma mère m'informa qu'Ebenezer Howard était arrivé du Canada pour un bref séjour et qu'elle n'avait jamais vu plus beau garçon. Peu après Noël, je le vis pour la première fois. Il entra dans notre salon et ma mère me dit : « Embrasse ton cousin », ce qui me sembla superflu, vu que nous ne nous connaissions pas. Ensuite, nous fîmes une promenade à cheval ensemble, et je le trouvai piètre cavalier.

Gracie a laissé également une description vivante du temps où Ebenezer lui faisait la cour :

J'étais une fois en séjour chez un vieil ami de mon père, M. Webber, avocat de Camden Square. Eben fut invité à dîner. Il vint en tenue de soirée et, vers huit heures, le repas étant terminé, me murmura :

— Si nous sortions ?

— Impossible, répondis-je. On va nous trouver très mal élevés.

— Peu importe, dit-il, allons-y.

Et nous voilà en route, après que j'eus donné quelques mots d'explication à mes hôtes.

Lorsqu'il me raccompagna après le spectacle, M^{me} Webber remit à Eben une lettre adressée à ma mère, en lui demandant de la poster. Le lendemain, je recevais un télégramme : « Rentre immédiatement. »

Les Howard s'efforcèrent de décourager les rencontres entre Eben et Gracie, sans qu'il fût possible de les éviter complètement. Gracie et sa mère allèrent un jour prendre le thé chez des parents, sans savoir qu'Eben se trouvait dans la maison. Quand elles prirent congé, Eben annonça qu'il les accompagnerait jusqu'au train. La mère de Gracie lui répondit que ce n'était pas nécessaire et, pendant qu'il avait le dos tourné, elle enleva subrepticement la clef du salon et l'y enferma. Arrivées sur le quai, elles y trouvèrent Eben, qui avait sauté par la fenêtre et était arrivé à la gare avant elles !

Juste avant le vingt et unième anniversaire de Gracie, la famille s'installa dans une maison près de Hastings. Le climat, pensait-on, serait bienfaisant pour son père dont la santé déclinait rapidement. Un certain samedi soir, Eben et un autre cousin se présentèrent sans s'être annoncés, déclarant qu'ils venaient passer le week-end dans un hôtel voisin. On les invita pour le déjeuner du dimanche. Ils restèrent pour le thé et le dîner.

C'était une de ces soirées d'automne idéales, le 13 octobre

1878, écrit Gracie dans ses souvenirs. Après le dîner, Eben me souffla : « Si nous allions nous promener ? » Suivant presque sans parler le chemin qui montait, nous dépassâmes l'église Saint-Jean pour arriver en pleine campagne. Il devait être déjà huit heures et demie ou neuf heures, car toutes les étoiles brillaient. Eben me regarda tranquillement et me dit :

— Chérie, je me demande si vous pourriez m'aimer un jour ?

Et je répondis :

— Oui, je crois que je vous aime déjà.

C'est ainsi qu'Ebenezer et Mary Grace se fiancèrent, mais les parents de la jeune fille continuèrent à s'opposer au mariage. Sa mère la mit en garde, lui faisant d'horribles récits sur les conséquences des mariages entre cousins germains. « Dans mon cœur, écrit Gracie, je fis une prière, demandant que jamais je n'inflige à des innocents les malheurs qu'elle me décrivait. » Le mariage eut lieu le 17 avril 1880. Gracie raconte ainsi l'événement :

Toute sa vie mon père avait mis chaque jour une chemise fraîchement lessivée et un col amidonné. Ce jour-là, il se vêtit avec un soin particulier.

Un bel attelage de deux chevaux s'arrêta devant notre porte, et nous montâmes tous deux dans la voiture sans rien dire. Ma mère et mes cousins restèrent debout derrière moi pendant toute la cérémonie. Celle-ci rappela tant de souvenirs à mon pauvre père qu'il se mit à réciter après Eben : « Moi, Ebenezer, déclare te prendre Mary Grace, pour mon épouse. » J'entendais, derrière moi, mes cousins pouffer de rire, mais je sentis mon cœur se glacer et je n'étais pas loin des larmes.

Ce soir-là, quand mon père apprit que j'étais partie pour Windsor, il pressa un billet de cinq livres dans la

main de Matlock, le valet, en lui disant : « Ramène-la, ramène-la. »

C'est sur cette note de tristesse que commença leur vie de ménage. Un an plus tard, le 10 février, naissait leur premier enfant, Ebenezer, le père de Peter Howard. Quatre autres suivirent : Kitty, Arthur, Catherine qui mourut en bas âge, et Geoffrey. Aucun d'eux n'héritait des difformités prédites par leur grand-mère. Ils frappaient au contraire par leurs traits réguliers, leur haute taille — plus d'un mètre quatre-vingts — leur front énergique, leur regard vif. Ils avaient une mémoire remarquable et étaient aussi doués pour le sport que pour les études.

Les trois garçons furent envoyés à Haileybury, puis à Oxford, la fille, à Roedan. Ebenezer remporta le record du mile à l'école, et lui et Arthur se montrèrent excellents joueurs de rugby. Arthur fit partie de l'équipe de cricket d'Oxford et de celle du Sussex. Geoffrey écrivait et conversait fort bien et devint magistrat. Tous trois s'exprimaient avec une franchise qui touchait parfois à la cruauté, mais leur charme empêchait qu'on leur en tienne rigueur. Ils avaient de nombreux amis, car ils ne manquaient ni d'esprit ni de courage et leurs parents se montraient hospitaliers.

Gracie et Eben ne furent pas aussi heureux qu'ils l'avaient espéré. Les enfants se sentaient plus proches de Gracie ; sa gaieté, sa finesse les attiraient tout naturellement. Leur père était un personnage lointain, défendant des points de vue qu'ils finirent par considérer comme étroits et victoriens. Il était aussi quelque peu têtue.

Eben Howard prenait sa religion au sérieux et prêchait de vigoureux sermons presque chaque dimanche à l'église, sans rencontrer grand écho chez ses fils. Ceux-ci trouvaient le christianisme de leur père trop contraignant. L'aîné, Ebenezer, ayant obtenu son diplôme à Oxford, se prépara à la profession d'avocat.

Juste avant l'examen final, il tomba amoureux d'Evangeline Bohm et décida de se marier sans plus attendre. Ses parents, qui avaient déjà versé cent livres sterling pour l'inscription de leur fils au barreau, étaient furieux. Mais, fidèle à la tradition familiale, Ebenezer n'y prêta aucune attention. Il épousa Evangeline et alla enseigner dans un pensionnat près d'Oxford, l'école Cornwallis. Ils habitaient, à Maidenhead, une petite maison plus que modeste, car ils n'avaient presque pas d'argent et les parents d'Ebenezer ne lui pardonnaient pas ce mariage.

Le 20 décembre 1908, il leur naquit un fils qu'ils nommèrent Peter Dunsmore Howard.

CHAPITRE DEUX

PREMIÈRES ANNÉES, PREMIERS COMBATS

L'arrivée de Peter adoucit un peu les grands-parents, mais la nouvelle qu'il s'appellerait Peter, et non Ebenezer, ranima les ressentiments. Toutefois, Gracie et sa fille Kitty firent le voyage jusqu'à Maidenhead peu après Noël pour aller voir le nouveau-né. Au cours de la visite, Kitty fut horrifiée de découvrir, en soulevant les couvertures, que la jambe gauche du bébé, d'une minceur anormale, était arquée et repliée sur elle-même, le talon rattaché derrière le genou.

Gracie insista pour que son petit-fils soit emmené immédiatement à Londres et montré aux sommités médicales de l'époque : il ne fallait pas regarder à la dépense. Evangeline assura que c'était inutile et que tout s'arrangerait. Cette attitude semble n'avoir qu'une explication : Evangeline se faisait des reproches et se jugeait entièrement responsable de la malformation de l'enfant. Elle n'avait jamais été acceptée dans la famille et craignait que cette tragédie n'empirât encore les choses. Physiquement, elle ne se remettait pas du

choc reçu. Finalement le bon sens l'emporta et l'on emmena Peter à Londres. La jambe fut opérée et redressée, mais les docteurs ne laissèrent pas beaucoup d'espoir pour l'avenir. Tout au long de son enfance, Peter fut soumis à des traitements médicaux qui se renouvelaient presque chaque semaine.

Evangeline Howard était une femme ravissante, d'origine autrichienne, avec des yeux bleu vif, des cheveux aux reflets roux et un tempérament facilement emporté. Elle était tendre et gaie, adorait les enfants et prodigua son affection à Peter. Ebenezer, par contre, était partisan de la plus stricte discipline et avait un caractère excentrique. Il prenait un bain froid en se levant, courait et sautait à la corde avant son petit déjeuner (une habitude qu'il conserva jusqu'à son dernier jour) et mangeait peu, en suivant un régime bien à lui : il aimait un gros morceau de pain bis avec du fromage et un paquet de dattes. Il détestait les chichis et avait décidé que Peter serait élevé exactement comme les garçons qu'il fréquenterait, plus sévèrement de préférence.

En 1909, quand Peter avait un peu plus d'un an, son père acheta pour cent livres sterling une participation dans une école privée, Crescent House School, près de Brighton. La famille quitta Maidenhead et Ebenezer Howard devint directeur de l'école, qui avait été fondée en 1860.

Quand les Howard s'installèrent à Brighton, ils engagèrent M^{lle} Irène George à la fois pour surveiller l'internat et pour s'occuper de Peter. « Nanny George » n'avait que vingt ans. Elevée à Londres dans des conditions familiales difficiles, elle avait fait ensuite des études de nurse dans le Yorkshire. C'était une gouvernante sévère, tout à fait dans la tradition victorienne, mais elle s'attacha immédiatement à Peter.

Ebenezer Howard était un pédagogue exceptionnel. Il avait le don de communiquer les connaissances aux élèves de telle façon qu'ils ne les oubliaient plus jamais.

La plupart des garçons étaient de condition modeste et gagner une bourse représentait leur seul espoir d'accéder aux collèges secondaires. Ebenezer Howard y travaillait infatigablement, supprimant petites vacances et week-ends pour qu'un élève puisse passer son examen, distribuant quelques coups bien appliqués comme stimulant supplémentaire. Il avait un humour assez particulier. Une de ses plaisanteries favorites consistait à demander aux nouveaux, à leur premier petit déjeuner, s'ils voulaient du porridge ou préféraient attendre les œufs au bacon. La plupart décidaient d'attendre le plat principal... qui n'arrivait jamais, car il n'y avait ni œufs ni bacon. Les nouveaux apprenaient ainsi très rapidement à avaler leur porridge.

Cette question de nourriture causa le premier désaccord entre Nanny George et les Howard. Elle leur déclara que Peter n'avait pas assez à manger et qu'il fallait envoyer des repas plus abondants à la nursery. Souvent, il n'y avait qu'un sou de harengs à partager entre eux deux pour un repas. Mais elle se vit refuser cette requête et, à partir de ce jour, dépensa la majeure partie de ses gages en nourriture pour Peter. Elle cachait ses achats sous la couverture de la voiture d'enfant et les apportait à la cuisinière, Clara, pour que celle-ci les préparât. Elle achetait aussi des vêtements chauds pour l'hiver, car Peter n'avait que le strict minimum. Les Howard, il est vrai, étaient très à court d'argent. Mais ces privations étaient plus affaire de principe que de finances ou d'avarice : cela faisait partie des conceptions éducatives d'Ebenezer pour son fils.

Tous les jours jusqu'à ce qu'il eût sept ans, Nanny George massa la jambe atrophiée de Peter avec du beurre de coco. Chaque semaine, elle l'emmenait chez le docteur. On donnait un anesthésique à l'enfant pour que la jambe puisse être manipulée. C'étaient les seules occasions où il manifestait de la peur. Il refusait de s'allonger sur la table si Nanny n'était pas à côté de lui.

Ensuite, il insistait pour qu'elle se mette du coton sur le nez et la bouche avant d'accepter lui-même qu'on lui mette le masque. Et Nanny George s'y prêtait toujours.

Nanny George ne lésinait pas dans ses affections. Elle avait le goût de la perfection dans le travail et faisait régner un ordre et une propreté impeccables dans la maison. Elle aimait les sorties et les expéditions de toutes sortes et emmenait Peter à la plage à Brighton, dans les collines avoisinantes ou en pique-nique quand il faisait beau.

Nanny George voyait facilement le côté comique des choses. Elle avait aussi un sens très aigu de la justice. Elle ne se gênait pas pour dire aux parents Howard ce qu'elle pensait d'eux, lorsqu'à son avis ils traitaient injustement leur fils. Mais elle ne fit jamais une remarque qui pût tomber dans l'oreille de Peter et ne toléra jamais non plus qu'il se livrât à la moindre critique, comme en témoigne ce souvenir :

A Brighton, on apportait dans la chambre d'enfant une petite soucoupe contenant des coquilles de beurre. Je vis entrer une domestique qui en prit une et la mit dans sa bouche. Cela me parut extraordinaire. Peu après, Nanny entra. « Sais-tu ce que la bonne a fait ? » lui dis-je. Elle me répondit :

« Bout de langue qui rapporte
Sera coupé de telle sorte
Qu'à la ville tous les chiens
En feront un grand festin. »

Lorsque la guerre éclata en 1914, l'oncle préféré de Peter, Arthur, se porta volontaire :

L'oncle Arthur, se remémore Peter Howard, était mince et résistant comme une lame d'acier trempé. Blond aux yeux bleus, il ne ressemblait pas aux autres Howard avec leurs sourcils noirs et leur teint hâlé. C'était un véritable

héros, respirant la gaieté et la bravoure. As du football, il provoquait l'enthousiasme des foules lorsqu'il fonçait avec le ballon.

Un jour il m'installa sur son dos et descendit la rue en courant si vite que l'air me sifflait aux oreilles, — une course périlleuse où je me sentais échapper au monde, comme si j'étais grimpé tout en haut du mât d'un voilier voguant sur une mer démontée. C'est avec soulagement et regret que je me vis déposer à terre par l'oncle Arthur. « Encore, mon oncle, encore », dis-je. Et ma gorge se serra d'appréhension tandis qu'il me soulevait à nouveau de terre.

L'oncle Arthur partit en France combattre les Allemands. A son départ, la famille lui offrit une cuirasse brevetée : c'était un gilet de mailles d'acier capable de résister aux balles et aux éclats d'obus, qui couvrait le corps depuis la nuque jusqu'au bas du dos. Arthur Howard fit ses adieux en plaisantant sur ce cadeau. Aux yeux du jeune Peter, c'était un conquérant invincible.

Je me rappelle les trains qui partaient pleins de soldats et ceux qui arrivaient dans la nuit tombante remplis de blessés, les acclamations fiévreuses, les rires nerveux. On chantait des chansons comme : « It's a long way to Tipperary », qui exerçaient un pouvoir déchirant sur les cœurs. Pour tant de mères, de femmes, de filles, ce furent les dernières paroles qu'elles entendirent de leurs hommes, alors que les trains, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, disparaissaient vers le sud dans la nuit.

Et le silence se faisait tout à coup, les conversations s'arrêtaient : inutile maintenant de prétendre à la gaieté afin qu'un jeune homme puisse emporter le souvenir d'un sourire. Les femmes, debout en petits groupes serrés, s'efforçaient de suivre le plus longtemps possible les lumières

du train et se retournaient sans un mot, en hâte, la tête baissée, pour se glisser par les barrières et retrouver leur foyer vide.

Peter, âgé de six ans, garda le souvenir des adieux de son oncle Arthur. Mais la guerre devait le marquer de façon plus brutale :

Oncle Arthur et un sergent étaient en patrouille une nuit dans le no man's land. Des lignes allemandes, quelqu'un tira une fusée éclairante. Oncle Arthur et le sergent s'aplatirent sur le sol. Un obus explosa près d'eux.

— Ça va, nous pouvons nous lever maintenant, dit le sergent.

Oncle Arthur répondit :

— J'essaie bien, sergent, mais je n'y arrive pas.

Il fut brouetté jusqu'à l'hôpital de campagne. Un éclat de shrapnel, pas plus gros qu'un demi-morceau de sucre, lui avait sectionné la moelle épinière, en pénétrant au milieu du dos, là où la cuirasse se serait montrée la plus efficace. Mais l'oncle Arthur était aussi généreux que plein d'entrain : cette nuit-là, c'était au tour du sergent de porter la cuirasse.

La partie inférieure du corps de l'oncle Arthur se recroquevilla peu à peu. Ces jambes vaillantes qui avaient cogné, couru, sauté aux applaudissements des foules se réduisirent aux dimensions de celles d'une momie. Au bout de sept ans, il mourut. La plupart des familles du monde ont vu ainsi s'incarner dans une tragédie personnelle la sauvagerie de la guerre et les douleurs qu'elle entraîne. J'appris à la détester. J'en percevais l'absurdité. Je croyais que l'oncle Arthur avait combattu dans la « der des der » et que par conséquent la guerre ne me toucherait plus.

Lorsque Peter eut sept ans, son père décida qu'il entretrait en classe élémentaire à Crescent House. Pour bien

montrer qu'il n'y aurait pas de favoritisme, il décida que chaque fois qu'un élève serait puni, Peter le serait aussi. Peter fut donc puni régulièrement pour des méfaits qu'il n'avait pas commis... et pour de nombreux méfaits qu'il avait effectivement commis !

Peter était un élève brillant, rempli d'énergie, qui apprenait vite. Nanny passait des heures entières à lui lire des histoires d'aventures, des contes de fées, des récits d'animaux. Contrairement aux autres adultes — qui n'avaient que trop tendance à traiter Peter différemment à cause de sa jambe — Nanny insistait pour qu'il apprenne à se débrouiller tout seul. Elle lui enseigna à faire son lit, nettoyer sa chambre, laver ses vêtements et les ranger. Il apprit à s'habiller tout seul malgré ses attelles de fer et à ne jamais pleurnicher quand ça faisait mal. Peter n'en restait pas moins un écolier exceptionnellement mal fagoté, invariablement crotté et ne se déplaçant qu'au pas de charge. Transpirant, les joues rouges et les cheveux en bataille, la figure et les mains barbouillées d'encre, il faisait irruption dans une pièce, s'apprêtant le plus souvent à exécuter une farce de son invention. Les autres remarquaient sa jambe. Lui, jamais. Peut-être parce que ni son père ni Nanny George ne toléraient que son infirmité vînt modifier en quoi que ce soit le cours de son existence. Il se couchait dix minutes plus tôt pour qu'on puisse lui masser la jambe, et c'était tout.

Parmi les nouveaux qui entrèrent dans la classe de Peter à Crescent House se trouvait Geoffroy Coxon, le futur banquier :

On me déposa à l'école deux jours avant la date officielle de la rentrée, raconte celui-ci. Je passai ces deux jours avec le fils du directeur, Peter Howard, et avec Nanny George qui remplissait les fonctions de maîtresse d'internat. Peter portait une veste avec une casquette assortie et je fus frappé tout de suite par ses grands yeux noirs si expressifs, sa vitalité et la jambe anormalement mince

qu'il avait de naissance. Sa chaussette retombait toujours et, même s'il traînait un peu cette jambe quand il était fatigué, cela ne ralentissait aucunement son intense activité. Les deux journées furent occupées par des promenades, dont l'une sur la grève à Brighton, en pleine tempête. Peter s'amusait à sa façon, courant sur le brise-lames près de la jetée et battant en retraite à toute vitesse au moment où la mer se jetait sur nous.

Le directeur, Ebenezer Howard, était un original. Sombre géant, il nous dominait de sa haute taille. Il portait toujours une veste de sport et de vieux pantalons de flanelle. Je crois qu'il travaillait très dur pour notre éducation, comme en témoigne le nombre des bourses et des entrées à l'École des Cadets de la Marine. Il traitait Peter plus sévèrement encore que les autres pour éviter tout favoritisme. Par bonheur, je m'entendais bien avec lui et je garde d'excellents souvenirs de ce professeur excentrique mais brillant. Evangeline Howard, sa femme, la mère de Peter, que les élèves appelaient « Madam », était très belle. Si Ebenezer Howard traitait durement Peter, sa mère était pleine d'indulgence pour lui.

Peter devait être très intelligent car, au moment où je quittai l'école à la fin de 1920, il suivait les cours avec des élèves de deux ans plus âgés que lui. C'était un gamin pétulant d'énergie, qui fonçait partout, couvert de saleté et rouge d'excitation. D'où le surnom pas très gentil de « Betterave » et celui moins gentil encore, de « Duns-muck » — fumier de bourricot — un calembour sur Dunsmore, son deuxième prénom.

Je me rappelle sa bonté, sa générosité innées. Quelquefois, quand sa mère m'avait lacéré de paroles trop vives dans un accès de colère, il venait me dire : « Tu sais, elle ne le pense pas vraiment. » Il aimait faire des cadeaux et je me rappelle avoir reçu de lui un album de cartes postales.

Le trait dominant de son caractère était le courage. Cette jambe atrophiée aurait arrêté un garçon plus timoré. Pas Peter. Dans une partie de football on le trouvait toujours au plus fort de la mêlée. Nous faisons de la boxe et, à ma grande surprise, car je détestais me battre, je n'y réussissais pas trop mal. J'attendais les attaques de pied ferme et contrais avec un droit vigoureux qui m'acquît un certain respect. Peter étudia cette tactique et prépara son plan : un beau jour, il attendit que j'aie donné ce coup vigoureux de la droite, l'esquiva et, avant que j'aie pu me remettre en garde, m'assena son propre droit en plein sur le menton. C'était un excellent coup qui, quelques années plus tard, m'aurait mis knock-out. Par bonheur pour Peter, son père était arrivé juste à ce moment-là et, pour une fois, il ne ménagea pas les louanges à son fils : « Bien envoyé ! » dit-il.

Ebenezer Howard appliquait un système à lui qu'il désignait par les lettres P.T.P.T., autrement dit : « Pas de thème, pas de thé. » Les garçons devaient terminer leur thème ou leur version et remettre une copie parfaite, sinon ils ne descendaient pas pour le goûter. Des élèves affamés regardaient les autres descendre à la salle à manger et savaient que, s'ils ne finissaient pas, ce serait « P.T.P.T. ». La dernière personne à descendre, une fois la dernière traduction parfaitement terminée, n'était autre que Ebenezer Howard lui-même.

Durant sa première année de classe à Crescent House, Peter tomba pendant une partie de rugby et se fit une entorse à sa jambe atrophiée. Le docteur qui l'examina dit à Peter : « Le cricket est un sport plus indiqué pour toi. Ne joue plus au rugby, sois sage et tiens-t'en au cricket. » « Ce fut à ce moment précis que surgit en moi le désir de devenir joueur de rugby comme mon oncle et mon père », devait écrire Peter plus tard. Son père, apparemment, ne fit pas d'objection.

Mais la vie ne se limitait pas au sport et aux études. Collectionner les œufs d'oiseaux était un des passe-temps favoris de Peter à Crescent House. Beaucoup d'élèves faisaient de même et l'un d'eux possédait un petit œuf tacheté que Peter convoitait fortement. Il le vola et le mit dans son pupitre. Le propriétaire signala la disparition à Ebenezer Howard, qui fit fouiller tous les pupitres. On trouva l'œuf dans celui de Peter. Devant toute la classe, son père lui ordonna de le rendre. Mais ce ne fut pas tout : Peter possédait un canif, son plus précieux trésor, qui avait un tire-bouchon, un poinçon pour enlever les cailloux des sabots des chevaux et trois lames de tailles différentes. « Tu as volé l'œuf, maintenant donne-lui ton couteau », dit Ebenezer Howard. C'était lui demander de s'arracher les entrailles, mais Peter s'exécuta. Il n'oublierait plus la leçon.

Ebenezer Howard abhorrait les liens de la dépendance humaine. Il voulait qu'un élève à son départ de Crescent House soit capable de se débrouiller seul. Il ne laissa jamais la tendresse qu'il avait au fond du cœur influencer sa conduite. Un beau jour d'été, Peter jouait dans l'herbe haute à proximité du terrain de cricket. Il posa la main par terre pour s'asseoir.

Je me relevai d'un bond, écrit-il, une profonde coupure en travers de la paume. Mon père était là et je courus lui montrer ma main en sang. Il l'examina et la banda avec un mouchoir. Puis il me dit :

— Tu sais où habite le docteur ?

— Oui.

— Vas-y. Il devra peut-être te faire des points de suture. Tu auras mal, mais ça ne durera qu'une minute. Je veux que tu sois courageux. Allez, va.

Je partis avec ma coupure, pensant : « Quand même, il me laisse y aller tout seul ! »

Les longues vacances d'été étaient pour Peter Howard un moment béni de l'année. Les Howard se rendaient

généralement près de Harlech, au nord du Pays de Galles, pour faire de la pêche, de la marche et jouer au golf. Ebenezer Howard se mettait en route de bonne heure le matin avec sa canne à pêche et faisait des kilomètres dans la montagne. Quelquefois il emmenait Peter avec lui et lui apprenait à pêcher la truite. Ils échangeaient très peu de paroles et Peter apprit à aimer le bruit des torrents et la sensation de la tourbe qui s'enfonce sous les pieds. Au goûter, ils retrouvaient Evangeline et Nanny George à un rendez-vous fixé d'avance. Quelle fête c'était ! Comme ce repas semblait bon aux affamés ! Comme on discutait les aventures de la journée, les poissons qu'on avait pris et ceux qui s'étaient échappés !

Un été, Nanny George apprit à monter à bicyclette : elle se mit en selle et descendit la colline en oscillant dangereusement, tandis que Peter courait derrière en criant : « Reviens, Nanny, reviens, ou tu ne reviendras jamais ! » Mais Nanny revint.

Très tôt, Ebenezer emmena Peter au golf. Le fils n'avait que huit ans et le père était bon golfeur, mais jamais il ne laissa ce décalage peser sur leurs parties. Ils partaient de bonne heure par le train et jouaient deux parcours (36 trous) au Royal St-David Golf Club. Ils ne pouvaient pas s'offrir de caddie ; aussi portaient-ils eux-mêmes leurs clubs. Puis ils rentraient à pied. Cela faisait quatre kilomètres à parcourir. Entre les deux premiers poteaux télégraphiques, ils marchaient au pas ; l'intervalle suivant, au trot, et ainsi de suite jusqu'à la maison. Pour Peter, c'étaient les meilleures vacances du monde :

J'adorais ça. Un sens de camaraderie, d'effort, d'élan grandissait en moi. Je considérais tout cela comme allant de soi. Mon père pourtant allait sur ses cinquante ans et je ne crois pas qu'après deux parcours de golf il ait trouvé particulièrement plaisant de courir sur quatre kilomètres avec un petit garçon.

A l'âge de dix ans, en 1918, Peter eut un petit frère. La différence d'âge était si grande qu'ils appartenaient pour ainsi dire à deux générations différentes. Le départ de Nanny George suivit de peu la naissance de John. Peut-être Evangeline Howard avait-elle senti que Nanny tenait une trop grande place dans la vie de Peter. Quelles qu'en aient été les raisons, ce départ demeura un mystère pour le jeune Peter et lui causa un grand chagrin, au moment même où toute l'attention se portait sur le nouveau-né. John était un blond aux yeux bleus, différent de Peter sous presque tous les rapports.

Pour Evangeline, ce fut un grand bonheur d'avoir un fils sans aucune malformation. Elle en avait presque abandonné l'espoir.

A la fin de l'été 1922, Peter quittait Crescent House et laissait son enfance derrière lui. Il avait gagné par concours une bourse pour Mill Hill School.

CHAPITRE TROIS

RUGBY ET THÈMES LATINS

Londres depuis longtemps n'a plus de rossignols
Ni de pinsons, ni d'alouettes,
Ni de merles sifflant à tue-tête
Mais il aura toujours les pigeons de Saint-Paul.

Dans un éclair rapide ils déchirent les airs
Leurs doux cols gris baissés comme en prière.
De tendres cœurs émettent sur le sol
Du pain pour vous, clairs pigeons de Saint-Paul.

Pour leur beauté, pour l'élan de leur vol,
Trait de clarté dans une cité sombre,
Aussi longtemps que subsistera Londres,
On chérira les pigeons de Saint-Paul.

P.H. Mill Hill, été 1924.

Mill Hill School, comme son nom l'indique, est située au sommet d'une colline. L'école est entourée de ter-

rains de jeux verdoyants et d'arbres à l'ombre desquels on peut s'asseoir. Par les belles soirées d'été, on voit la grande cité de Londres s'étendre à perte de vue sous son manteau de fumée. Les bâtiments qui datent de l'époque victorienne sont séparés les uns des autres, mais il s'en dégage cependant cette étrange impression d'unité qui distingue les Public Schools anglaises. Les corridors et les entrées semblent résonner de l'écho incessant de pas rapides et de voix d'écoliers. Au centre, les terrains de jeux pour le rugby et le hockey. Extraordinairement verts en été, ils se couvrent de boue en hiver.

Peter Howard arriva pour la première fois à Mill Hill le 22 septembre 1922. Contrairement aux autres garçons, il n'était pas accompagné par ses parents. C'est chez son grand-père, à Inverness Terrace, qu'il avait pris congé de ses parents, car Ebenezer Howard avait jugé préférable pour lui qu'il arrive seul. Comme tous les garçons qui vont pour la première fois dans un internat secondaire, il avait quelques craintes et une certaine nervosité.

La « maison » de Peter s'appelait Priestley. Ecolier d'à peine quatorze ans, il se trouva au milieu de garçons de quinze ans. Le maître de sa maison l'explique ainsi :

Il était si avancé en langues classiques que nous avons décidé de le mettre dans cette classe. En latin, en grec, il était de première force. Nous avons pris cette décision délibérément, parce que nous voulions l'encourager dans ses matières principales, sachant qu'il pourrait se rattraper pour les autres.

Pour Peter, ce fut un fardeau lourd à porter. Les garçons de son âge le traitaient de prétentieux, ceux de sa classe d'intrus. Ils se moquèrent de ses attelles. « Nous allions nous baigner dans la piscine de l'école, écrit-il. Les autres garçons me posaient des questions sur ma

jambe atrophiée et j'en vins à penser que j'avais quelque chose de honteux et d'impur. »

Quand Peter avait le cafard, il allait voir « Buster Brown », un des professeurs de Mill Hill, qui lui offrait du thé et des toasts. Ces thés lui sauvèrent la vie. Il avait peu d'amis, se sentait isolé et malheureux. Il s'intéressa au rugby. Ebenezer Howard se demandait s'il n'avait pas eu tort d'autoriser Peter à faire du sport dans le cadre plus rude d'une public school. Saisissant la première occasion possible, Peter alla voir le médecin de l'école, le Dr Edwin Morley et, avec son don inné de persuasion, obtint l'autorisation d'ôter son attelle pour faire du sport, si ses parents étaient d'accord. Ebenezer Howard fut-il d'accord ou non, nous l'ignorons, mais Peter ôta son appareil et se lança dans le jeu. Il mit au point sur le terrain une sorte de galop enthousiaste, assez rapide pour compenser son handicap.

En 1923, à l'âge de quatorze ans, Peter passait son certificat secondaire et entrait en terminale classique. Un garçon de son âge, Tony Carter, comptait parmi ses rares amis. « Au début de sa carrière scolaire, raconte celui-ci, Peter était assez impopulaire, mais il semblait se moquer complètement de l'opinion des autres. C'est le premier trait de caractère qui m'attira vers lui. »

Tony Carter et Peter habitaient la même maison. Mais en 1924 on érigea une nouvelle maison, Winterstoke, et on fit appel à des volontaires pour s'y installer. La plupart des garçons se trouvaient très bien là où ils étaient et n'avaient aucune intention de changer de place. Pas Peter. Il entra à Winterstoke. Son nouveau maître de maison s'appelait Whitehead. C'est à lui que Peter montrait les lettres qu'il recevait de temps à autre de chez lui :

Le père de Peter traitait celui-ci comme n'importe quel autre élève, raconte M. Whitehead. Quand il lui écrivait,

ses lettres ne commençaient jamais par « Cher Peter ». Il entamait directement une critique de la dernière composition latine et signait : E.C.H. Peter ne lui en tint jamais rigueur. Il m'apportait la lettre et me demandait de l'aider dans son travail. Cette manière d'accepter les remontrances sans se fâcher le rendait différent des autres.

Mais Peter savait parfois se rendre exaspérant, comme son professeur de langues classiques, M. Whitehorn, devait l'apprendre à ses dépens :

Je faisais un cours d'histoire grecque. Je pouvais voir Peter, l'esprit ailleurs, regardant par la fenêtre. Tout d'un coup, à la fin d'une explication que je venais de donner, il s'écriait : « Je ne suis pas du tout de votre avis ! » et il se mettait à démontrer le contraire de ce que je venais de dire.

Tout d'un coup, Peter commença à se plaire à l'école et à s'y faire des amis. Il donna libre cours à son imagination. Il inventait des méthodes à lui pour attraper les surveillants qui, sans méfiance aucune, faisaient leur tournée. Il dépensait de son précieux argent de poche pour acheter du sucre, qu'il répandait dans les couloirs, devant les bureaux des professeurs. Leurs pas crissants pouvaient alors s'entendre de loin. Il passa également de longues heures à comploter pour que Winterstoke remporte une victoire sportive :

Les élèves de Winterstoke n'excellaient guère à tirer la corde. Lors d'une compétition, le sort les opposa à l'équipe la plus forte. Peter donna ses instructions pour qu'à la première tirée l'équipe de Winterstoke laisse la corde complètement lâche. Au coup de sifflet, l'équipe adverse, prise par surprise, tomba à la renverse et se fit traîner sans résistance de l'autre côté de la ligne. La seconde fois, instruite par l'expérience, elle se prépara à une récurrence et ne tira pas très fort. Mais Peter

avait donné l'ordre de tirer à bloc, à l'instant même du coup de sifflet. Les adversaires volèrent par-dessus la ligne, cette fois-ci à plat ventre.

Les parents de Peter venaient rarement le voir à Mill Hill. Quand ils lui faisaient une visite, Ebenezer Howard ne soignait guère sa tenue. Si Peter était débraillé, son père était pitoyable. Il arrivait dans ses vieux habits et s'intéressait bien plus aux devoirs de latin et à la bibliothèque qu'à son fils. Souvent Peter perdait complètement sa trace. Un jour que l'on fêtait l'anniversaire de la fondation de l'école, Peter finit par s'adresser à M^{me} Whitehorn et lui dit : « Avez-vous vu mon père se promener avec un affreux imperméable ? Il faut le trouver et lui enlever cette horreur. »

En 1926, Ebenezer Howard quitta Crescent House pour aller enseigner pendant un an au collège de Work-sop. En avril, Peter prit sa motocyclette neuve et partit le rejoindre pour les vacances. En route, il dérapa et fut projeté contre un camion. Il se retrouva dans le fossé. Il était contusionné, il saignait, mais il assura le chauffeur du camion qu'il n'avait rien de grave. Il se débrouilla pour se procurer une bicyclette et pédala pendant vingt kilomètres jusqu'à l'hôpital le plus proche, où on lui annonça que sa jambe atrophiée était fracturée en deux endroits. On l'emmena directement à la salle d'opération. Revenant à lui à la fin de l'anesthésie, il entendit le docteur dire : « Il va falloir que j'enlève cette jambe-là. » Peter sentit l'horreur le glacer. Il supplia le docteur de ne rien faire avant d'avoir consulté ses parents. Finalement le docteur concéda que, si Peter restait quatre mois à l'hôpital, on pourrait sauver sa jambe. Il passa ces quatre mois assis, la jambe calée sur l'appui de la fenêtre, mais peu lui importait : sa jambe était toujours là.

Peter manqua tout le trimestre d'été. Il aurait dû, pendant cette période, se présenter à un examen que l'on passait chaque année à Mill Hill : en utilisant d'anciens sujets, on permettait aux élèves de s'exercer pour

le concours des bourses d'Oxford de l'année suivante. Ebenezer Howard estimait qu'un séjour à l'hôpital ne justifiait nullement la paresse. Il se procura le programme et envoya à Peter les livres qu'il lui fallait étudier avant juillet. Deux semaines avant l'examen, Peter reçut une lettre d'un camarade et eut l'impression qu'il ne lisait pas les bons livres. Il se renseigna et la réponse de Mill Hill confirma ses craintes. Quand il reçut les livres qu'il fallait, il lui restait une semaine. « Je crois que j'ai lu jour et nuit pendant toute la semaine », dit-il ensuite. Il réussit l'examen.

En septembre 1926, Peter retourna à l'école et entra directement dans la seconde équipe de rugby à quinze. Avant la fin de l'année suivante, il était passé dans la première. Il était aussi premier batsman du Onze de cricket, membre du Huit de boxe et de l'équipe d'athlétisme, vice-président de la Société des Débats contradictoires, rédacteur du journal de l'école et membre des cercles de musique et de littérature. Il devait terminer sa carrière scolaire comme lauréat du concours de bourses de Wadham College à Oxford.

Peter passait souvent ses vacances avec Tony Carter :

Nous allions toujours à Hertford pour jouer au cricket le dimanche de Pentecôte, écrit celui-ci. Et nous rapportions toujours avec nous un poteau indicateur. Du moins, Peter le rapportait, car lui seul était assez fort pour l'arracher du sol. A la fin, nous en avons toute une collection à Alton House, notre maison de famille, pointant dans des directions fantaisistes vers des villages perdus du Hertfordshire.

Au rugby, Peter jouait au premier rang de la mêlée. Il mesurait près d'un mètre quatre-vingt-dix, avec une carrure à l'avenant. Ses succès sur le terrain de rugby n'assouvièrent pas son ambition.

C'est seulement dans ma dernière année que je fus accepté en première équipe. Je n'étais pas encore satisfait. J'au-

rais voulu être le meilleur joueur de l'école, et neuf de mes camarades au moins jouaient mieux que moi.

Le trimestre d'été se termina glorieusement dans une moisson de trophées. La liste des prix remportés par Peter était longue. Il était champion senior en athlétisme et il remportait la plus haute distinction de l'école, le prix « In Memoriam ».

Peter Howard réussissait facilement, du moins en donnait-il l'impression. Ses amis ne connaissaient guère les luttes qui avaient fait d'un écolier handicapé de treize ans un jeune homme ayant le monde à ses pieds.

Il avait à son actif, dit le proviseur, une immense capacité de jouir de l'existence, une intelligence active et féconde et beaucoup de répartie. Il provoquait l'intérêt et aimait le provoquer. Il avait triomphé d'un handicap physique qui aurait pu maintenir une personnalité moins marquée constamment sur la touche. Quoi d'étonnant s'il entrait parfois en conflit violent avec d'autres garçons ou avec les autorités en général ? On pouvait même s'attendre à ce qu'il soit quelque peu centré sur lui-même, et il l'était. Sa réussite la plus indiscutable est peut-être d'avoir su maîtriser ses qualités vigoureuses pour les mettre au service du mieux-être spirituel de l'humanité.

CHAPITRE QUATRE

OXFORD

Peter Howard entra en octobre 1928 à Oxford. Son proviseur M. Jacks l'avait aidé à obtenir, outre sa bourse pour Wadham College, une petite subvention gouvernementale. Celle-ci comportait l'obligation d'enseigner pour un certain temps lorsqu'il aurait obtenu ses diplômes. Howard n'envisageait pas sérieusement d'entrer dans l'enseignement, mais il avait besoin de l'argent. Ses parents n'étaient pas en mesure de lui payer des études à Oxford, ni de lui donner suffisamment d'argent de poche. La subvention rendait Oxford possible et la perspective d'y vivre agréable.

Comme la plupart des anciens élèves d'internats, Howard fut enchanté par la liberté qui règne à l'université. Il aimait Oxford, ses collèges et ses promenades ; la rivière Isis dans la paresse des jours d'été ; les soirées qui se prolongeaient jusqu'au petit déjeuner ; les domestiques des collèges, avec leur œil perspicace et leur humour pince-sans-rire ; et les soirs d'hiver où l'on se retrouve dans des pièces enfumées pour discuter interminablement de tout et de rien.

Le meilleur portrait de Howard à Oxford est peut-être celui qu'a brossé son ami Keith Winter, le romancier et auteur dramatique :

Mon souvenir de Peter ?

Ce qui me revient tout de suite, sans réfléchir, c'est qu'il était en lui-même une expérience, un événement saisissant et inoubliable. J'étais son ancien à Oxford (quoique personne ne se sentît longtemps « l'ancien » de Peter), mais nous avons fait connaissance l'année précédente un jour que j'accompagnais un camarade à Mill Hill pour une visite. Dans une salle d'étude qui semblait trop étroite pour sa carrure athlétique, je fus présenté à un beau jeune homme brun dont l'humour rabelaisien et l'étonnante conversation ne ressemblaient à rien de ce que j'avais jamais rencontré dans une public school anglaise — ni nulle part ailleurs.

— Qu'est-ce que tu penses de lui ? me demanda mon compagnon sur le chemin du retour.

— Fou, répondis-je aussitôt. Mais j'ajoutai après un instant de réflexion : « Mais c'est une bonne folie. »

A la rentrée d'octobre, il vint à Oxford et nous nous liâmes d'une amitié aussi forte qu'inattendue — car, à première vue, nous avions à peu près autant en commun qu'Othello et Iago. Nos rapports n'étaient ni confortables ni sereins. Tenir tête à cette force de la nature exigeait un effort de tous les instants. Mais, un peu à contrecœur, je décidai que cela en valait la peine.

Il pouvait être exaspérant. Impossible de compter sur lui : il n'avait pas le moindre sens de l'heure et un rendez-vous pour lui représentait moins un fait qu'une éventualité soumise au caprice du moment. Il savait se montrer scandaleusement indifférent aux usages, très impoli envers ceux qui l'ennuyaient. Ennuyeux, lui ne l'était en aucune circonstance.

L'argent, ou plutôt le manque d'argent, nous préoccupait constamment. Un jour, nous nous étions offert un bon repas à la terrasse de l'Auberge de la Truite à Godstow. Je sortis un shilling de ma poche et le contemplai d'un air sombre. « Le dernier, déclarai-je, littéralement le dernier. » Peter me le prit des mains et le jeta dans la rivière. Mon expression stupéfaite l'enchantait visiblement. « Maintenant, dit-il avec un rire sonore, tu n'auras plus aucun souci. » J'ajouterai ici que, quel que soit l'état de ses finances, il faisait toujours preuve d'une fabuleuse générosité. Que ce soit en espèces, en nature ou en esprit, il donnait sans même réfléchir.

Sans réfléchir non plus, parfois, il blessait ou vexait les autres. Notre génération n'avait guère l'habitude de s'arrêter pour réfléchir. Mais, même alors, Peter était tout à fait exempt de méchanceté comme de mesquinerie.

Il était en relation avec les gens les plus variés, sans appartenir à aucune clique ou groupe particulier. Il était un athlète-né et un brillant joueur de rugby, mais on pouvait passer une journée entière en sa compagnie sans soupçonner qu'il eût jamais tenu un ballon.

De sa grande culture classique, on n'entendait jamais parler. Et il fallait les ruses d'un détective pour découvrir qu'il écrivait des vers. Cela tenait moins à une fausse modestie qu'à un sens des proportions hors du commun.

On croyait parfois n'avoir à faire qu'à une personnalité bruyante, impulsive et pétulante, occupée principalement à jouer des tours de sa façon, le plus souvent extrêmement drôles. Mais il avait à son actif des résultats tangibles, qu'il obtenait vite, sans bruit et sans histoires.

Je savais, comme le savaient ses amis les plus intimes, que Peter était un chef-né. Mais ce don, s'il peut mener à la gloire, peut aboutir aussi à la plus décevante des culbutes. Comment en juger devant un « jeune tigre » dont

les prouesses ne sortent pas du cadre restreint d'une vieille université ?

Qui allait-il mener, et vers quoi ?

L'avenir devait montrer qu'on aurait eu tort de s'en inquiéter.

La grande ambition que Peter nourrissait en arrivant à Oxford était de devenir un membre confirmé de l'équipe de rugby de l'université, autrement dit un « Oxford Blue ». Bon joueur scolaire, il avait encore un long chemin à parcourir pour atteindre ce but. En novembre 1928, un mois après son arrivée à Wadham, il eut un coup de veine :

Par un glacial jeudi d'hiver où les Lévriers d'Oxford (le second quinze) devaient jouer contre Cheltenham, un membre de l'équipe tomba malade. Par une série de hasards, c'était moi qui me trouvais disponible pour le remplacer. On me prit au dernier moment et la chance m'accompagna tout au long du match.

Le samedi suivant on me sélectionna : je jouerais pour l'université. J'aurais peine à décrire la joie débordante qui m'envahit à cette nouvelle. J'envoyai un télégramme à mes parents.

Je défendis les couleurs de l'université pendant toute la saison et l'on arriva à deux semaines du match inter-universités. J'étais sûr de mon « Blue ». Tous mes amis — et leur nombre devient surprenant quand on joue au rugby pour une université — m'assuraient que c'était dans le sac.

Et puis, on m'élimina. Notre capitaine, disait-on, était d'avis que ma jambe trop mince risquait de se casser au cours du match inter-universitaire. Il ne voulait pas prendre ce risque. Cette décision paraissait d'autant plus stupide que j'avais joué dans des matches de première classe durant toute la saison, deux fois par semaine et plus, sans que ma jambe craque. Quoi qu'il en soit, ce fut un coup

terrible pour moi ; mon orgueil blessé souffrait mille morts.

La décision parut intolérable à Howard. Il rentra chez lui en décembre, plein d'amertume et de rage — plus décidé que jamais à remporter le titre d'Oxford Blue. « Mon père et ma mère me supportèrent patiemment dans ces circonstances difficiles, avoue-t-il. Je me comportais très mal : mon humeur empirait tous les jours. » Mais la colère de Howard fut de courte durée :

Tous mes espoirs reposaient sur la prochaine saison de rugby. Au printemps, je pensai au rugby ; durant l'été, je rêvai de rugby ; à l'automne, je m'entraînai pour le rugby.

Lorsque je quittai la maison pour retourner à Oxford et essayer de remporter mon titre, mes parents se tenaient sur le seuil. Nous avions toujours formé une famille unie, bien que nous possédions tous les trois un tempérament marqué, porté à la violence, nous blessant mutuellement pour le regretter ensuite. Mon père dit, en appuyant sur les mots : « Eh bien, j'espère que tu n'auras pas ton sacré Blue. Voilà tout. Tu es déjà bien assez vaniteux comme ça. » Je me retournai et partis.

Je sais aujourd'hui que mon père n'avait pas de plus cher désir que de me voir obtenir ce Blue. Mais il voyait à quel point j'avais été déçu lors de mon précédent échec. Il redoutait que cela ne recommence : si je devais échouer de nouveau, je ne devrais pas soupçonner que je les décevais aussi, ma mère et lui.

Cela me paraît évident aujourd'hui. Mais, sur le moment, je me sentis blessé et lui en gardai de la rancune, presque de l'animosité.

En automne 1929, Howard fut sélectionné définitivement. Il avait son Blue. Les jours s'écoulaient dans le

ravissement. Oxford gagna le match inter-universitaire à Twickenham.

Cette année-là, Peter Howard commença à écrire régulièrement dans le journal de l'université *Isis*. En décembre, *Isis* publia un article sur sa nouvelle recrue, intitulé Pierre-le-Grand, qui fut reproduit dans le *Daily Sketch* :

Peter est un géant de Wadham, avec des cheveux de jais et des façons désarmantes. Né en 1908, il semble avoir adopté comme principe directeur de sa vie que ce qui vaut la peine d'être fait vaut la peine d'être fait violemment.

Fort comme un taureau et ressemblant à cet animal par sa carrure, c'est un homme qu'il vaut mieux ne pas rencontrer quand il est d'humeur folâtre : son sens du comique lui permettrait de jeter ses amis par-dessus le parapet du pont Magdalen si l'envie lui en prenait.

Il travaille beaucoup pour *Isis*, dont le bureau semble prêt à éclater dès qu'il s'y trouve. Il apparaît dans son rôle de rédacteur encore plus irresponsable et incontrôlable qu'ailleurs...

La célébrité de Howard au rugby le rendait plus turbulent que jamais. Ses amis ne se faisaient pas faute de l'encourager dans cette voie et ils organisèrent avec lui de mauvaises plaisanteries d'envergure. Les étudiants qui se conduisaient mal recevaient habituellement une convocation écrite des censeurs (autorité chargée de la discipline à l'université) pour comparaître à une heure déterminée. Un beau matin, tous les étudiants du sexe masculin d'Oxford découvrirent, en descendant prendre leur petit déjeuner, qu'ils étaient convoqués devant le censeur un certain jour de la semaine suivante à 10 h. 30. Malheureusement quelques étudiantes de Lady Margaret Hall avaient également reçu de ces cartes. Contrairement aux jeunes gens, effrayées et indignées, elles se rendirent tout droit chez le doyen. Ce dernier s'informa auprès des censeurs qui, ainsi avertis, firent

fermer et verrouiller leurs grilles de fer. Néanmoins, le matin en question, une foule d'environ deux mille étudiants se massa devant les grilles. Brandissant leurs cartes, ils exigeaient d'être reçus. Juste à ce moment-là, quelqu'un eut soin de téléphoner aux pompiers pour annoncer qu'il y avait un incendie chez le censeur. Et tandis que la voiture des pompiers tentait de se frayer un passage au milieu de l'excitation générale, les caméras de Pathé-Actualités tournaient sur le toit du bâtiment d'en face et prirent un excellent film de toute l'affaire.

Les autorités d'Oxford essayèrent en vain de découvrir où avaient été imprimées les fameuses cartes : personne ne savait rien. Les pompiers d'Oxford ne purent retrouver la trace de l'appel téléphonique qui les avait envoyés éteindre un incendie imaginaire. Pathé-Actualités ignorait qui avait donné l'information. Il fallut bien fermer les yeux, les censeurs se contentant de déclarer que « toute conduite semblable serait sévèrement punie à l'avenir ».

Bien qu'Howard fut à l'entraînement pour le rugby, il participait à beaucoup de soirées et invitait souvent lui-même. Cela ne se terminait pas toujours gaiement pour tout le monde. Une fois, un piano fut passé par la fenêtre d'un étage supérieur de Wadham et atterrit dans la cour. Au milieu d'un vacarme assourdissant il fut réduit en un amas de cordes et de marteaux. On imagine sans peine la consternation du propriétaire quand il retrouva son cher piano en miettes dans la cour.

D'autres fois, Howard rejoignait ses amis joueurs de rugby à la réunion de l'Union chrétienne inter-collèges d'Oxford et les interruptions fusaient :

— Etes-vous sauvés ?

— Oui, nous sommes sauvés, répondait le chœur.

Pendant les lectures du Nouveau Testament, un ami de Howard demandait : « Qui a dit ça ? » et les autres criaient : « Peter, Peter ! »

A Mill Hill, Dieu était un sujet tabou. A Oxford, c'était un juron. Howard perdit bientôt le peu de foi qu'il avait. Il devait dire plus tard : « Je trouvai des arguments pour justifier ce que je savais être mal et bientôt je n'y vis plus aucun mal. » Ce n'est pas ce qu'il aurait dit à l'époque. Il estimait que rejeter la foi, lorsqu'on doute, est un signe de réalisme et de maturité. Il condamnait souvent avec cruauté ceux qui croyaient : « Voir quelqu'un lire la Bible dans un compartiment de chemin de fer me paraissait répugnant. » Le plus souvent, il trouvait simplement cela ridicule, et se moquait.

Au commencement de 1930, Howard ne vivait plus que pour Oxford. Il s'était plongé dans la politique et les personnalités d'Oxford, pas beaucoup dans les études. Au début de janvier toutefois se produisit un événement qui devait l'éloigner souvent :

En écoutant la radio, un soir, j'entendis la liste des joueurs sélectionnés pour représenter l'Angleterre contre le Pays de Galles. Mon nom y figurait. La nouvelle me tourna la tête. Je marchais comme si j'étais un dieu.

C'est à Cardiff qu'allait donc se jouer mon premier match international. Je demandai à mon père :

— Viendras-tu voir ce match ?

— Non, je n'irai pas, répondit-il. C'est loin, tu sais, et je resterai à la maison.

J'étais furieux que mon père ne soit pas prêt à aller jusqu'au bout du monde — à plus forte raison jusqu'au Pays de Galles — pour assister au triomphe de son fils. Je fis mes valises.

Le match eut lieu. Contrairement à toute attente, la victoire couronna nos bannières. C'était fantastique, exaltant, triomphal. Outre le succès de l'équipe, j'étais conscient d'avoir personnellement bien joué.

J'étais en train de me changer avec le reste de l'équipe

lorsqu'on m'informa que quelqu'un m'attendait à la porte du vestiaire. C'était mon père.

J'enfilai rapidement mon pardessus et nous sortîmes ensemble. Dans le stade, le Cardiff Arm Park, il faisait presque noir et nous apercevions les gradins étagés qui venaient de trembler sous les acclamations. On ne trouvait plus maintenant dans le stade désert que les détritres laissés par la foule et de vieux journaux qui claquaient dans le vent.

Nous marchions, mon père et moi, sur le gazon boueux, piétiné, où une demi-heure avant je m'étais démené, luttant, cognant, courant et culbutant.

Il me dit qu'il avait pris de Londres un billet d'excursion pour la journée et qu'il lui fallait repartir bientôt. Puis il prit mon bras. C'est un homme qui ne montre pas facilement ses émotions. Pour la seule fois de ma vie, je le vis fondre en larmes. C'était une expérience terrifiante, bouleversante. Passant mon bras autour de lui, j'essayai de le reconforter :

— Qu'y a-t-il ? lui demandai-je affectueusement.

— Oh, je ne peux pas te dire ce que cette journée signifie pour ta mère et pour moi, dit-il. Pardon, pardon de me laisser aller comme ça. Pardon. Tu sais, ta jambe infirme, cela a toujours été un grand chagrin pour nous. Nous nous sommes fait des reproches. Et maintenant, te voir jouer pour l'Angleterre, la foule, les bravos. Je ne peux pas t'expliquer tout ce que cela représente pour nous deux.

Cet étrange incident au stade de Cardiff eut deux effets sur moi. Depuis ce jour-là, je n'ai plus jamais été préoccupé par ma jambe atrophiée. Cela n'a plus aucune importance pour moi, ni en bien, ni en mal, cela m'est absolument indifférent. Et, depuis ce moment-là, je n'ai plus jamais ressenti la même fièvre pour le rugby.

Howard avait peut-être perdu sa fièvre pour le rugby ;

il n'avait pas perdu son talent. Le 8 février, il fut sélectionné dans l'équipe d'Angleterre pour le match contre l'Irlande.

Je me souviens de notre arrivée en Irlande, après la traversée de nuit. Les photographes et les reporters nous attendaient. Je ressentais dans toute sa fraîcheur l'émerveillement du succès. A l'Hôtel Shelbourne, à Dublin, j'étais conscient des regards qui suivaient chaque membre de l'équipe et je traversai plusieurs fois le hall pour les savourer !

Le lendemain, je déjeunai d'un bifteck brûlant et d'un verre de lait froid, car je jouais mieux — c'était ma théorie — après ce régime contrasté. Au vestiaire du stade, où me parvenait le bourdonnement de la foule — un bruit tout à la fois effrayant et grisant — j'ouvris mon sac et découvris que j'avais oublié mes bandes molletières en Angleterre. J'étais bien décidé à ce que les sélectionneurs de l'équipe d'Angleterre ne découvrent jamais à quel point ma jambe gauche était mince, de peur qu'ils ne m'éliminent. J'enroulais donc toujours deux bandes molletières sous ma chaussette. Cette fois, pas de bandes molletières — et le match allait commencer dans cinq minutes. Je courus au lavabo, empoignai une serviette que je fourrai autour de ma jambe et remontai ma chaussette par-dessus.

Dehors, l'air vibrait du vacarme des Irlandais auquel s'ajoutaient les cris des supporters anglais venus par bateaux entiers. Le coup de sifflet retentit. Je revois le ballon, citron jaune contre le ciel gris de Dublin, descendre vers nous en tournoyant. D'un coup de pied, je l'envoyai dépasser les lignes tandis que trois Irlandais me sautaient dessus et me plaquaient sur le gazon.

Ce fut un match épuisant, harassant, harcelant. Une fois, m'échappant de la mêlée, j'attrapai le ballon près

de notre ligne de but et m'élançai à travers le terrain. Trois fois, les Irlandais tentèrent de me bloquer, trois fois, après avoir trébuché, je repris la course. Finalement, un arrière me fit tomber à quelques mètres de la ligne irlandaise.

Je me souviens de cette course parce que c'était la plus longue distance sur laquelle j'aie jamais réussi à porter le ballon dans un match de première classe. Pendant les vingt derniers mètres, j'eus la vague impression que quelque chose de blanc me suivait sur les talons. Peut-être un fox-terrier échappé de la foule, pensai-je.

Lorsque l'arrière me renversa, je perçus, au milieu du bruit profond des applaudissements de la foule, une note de gaieté plus aiguë. Je vis alors que la serviette enroulée à la hâte pour étoffer ma jambe traînait derrière moi. Je l'arrachai et fis semblant de rire. Mais j'éprouvai de l'amertume, devant ces quarante mille personnes qui se moquaient de moi.

Tout le monde ne rit pas et Oxford exprima sa satisfaction. *Isis* écrivit :

Il serait presque offensant de souhaiter de nouveaux succès à Peter Howard, car il possède en abondance les qualités qui le mèneront tout naturellement à la réussite. Nous ne pouvons que lui souhaiter que « demain soit un jour de liesse » — il connaît certainement assez Montaguë pour reconnaître l'expression — et l'assurer de notre chaleureuse estime.

En février, Howard fut invité à participer à la tournée de rugby en Nouvelle-Zélande. Il fut tenté d'accepter, mais auparavant il demanda conseil à Lord Birkenhead, professeur honoraire à Wadham College et haut intendant de l'université. En réponse à sa lettre, Lord Birkenhead écrivit :

Si vous étiez un jeune homme disposant d'une fortune suffisante pour vous payer six mois de vacances, je ne conçois pas de façon plus agréable de les passer. Mais je crois comprendre que ce n'est pas votre cas. Après tout, vous avez récolté suffisamment de lauriers au rugby. Vous avez votre Blue et l'on vous considère comme un des meilleurs avants d'Angleterre. Cela rendrait service à d'autres que vous alliez en Nouvelle-Zélande ; mais cela vous rendrait-il service à vous-même ? Votre devoir n'est-il pas de cultiver les capacités que vous pouvez posséder et de vous préparer à la concurrence extrêmement vive de la vie moderne ?

Le conseil était bon et Howard le suivit. Lorsque la saison de rugby se termina, il prit la ferme résolution de se mettre au travail. Mais c'était plus facile à dire qu'à faire. La montée du chômage en Grande-Bretagne, l'absence d'un parti qui pût y remédier, tout cela remplissait Howard d'amertume et de dégoût. Par instinct il se rangeait du côté des brimés et ses opinions politiques étaient à gauche avec le radicalisme. Sir Oswald Mosley avait démissionné du parti socialiste et fondé le Nouveau Parti. En 1930, Howard s'y inscrivit. Il y voyait l'espoir d'un choix possible pour mobiliser politiquement la jeune génération en Grande-Bretagne et alléger le sort des travailleurs. Il devait se rendre compte plus tard de la naïveté de ses espérances.

Howard se fit des amis au Nouveau Parti, parmi eux Harold Nicholson et Randolph Churchill. Il était toutefois regrettable qu'il entrât dans la politique à un moment où il aurait eu besoin de travailler :

Howard est un tire-au-flanc, écrit la revue *Isis* au début de 1931. Imaginez ce brave Howard quittant subrepticement Oxford pour chercher l'aventure dans le vaste monde. Armé d'un coup-de-poing américain, du Pro-Milone et d'un beau pantalon tout neuf, il a volé au secours

de Sir Oswald et Lady Cynthia Mosley. Howard appartient au Nouveau Parti, il croit à la jeunesse et à l'action directe.

De ses « actions directes », le *Daily Express* du 28 mai rapporte l'écho suivant :

M. Hugh Speaight, animateur de la récente ascension de l'Union oxfordienne de Ballon aérien, a organisé aujourd'hui une soirée fantaisiste au cours de laquelle un groupe d'étudiants a fait le tour de la ville en canot par les égouts.

L'invitation envoyée par M. Speaight précisait que les hôtes devraient porter une tenue nautique. Parmi eux, on remarquait M. Peter Howard, lauréat de rugby, M. A. Hopkinson, rédacteur de la revue *Isis*, et M. Wall, président de l'Association Charles Fox.

Ils pénétrèrent dans les égouts quelque part à l'est d'Oxford et, armés de lampes électriques, passèrent sous la ville pour émerger au sud de Carfax, là où les égouts se jettent dans la Tamise. Six canots étaient de la partie et l'un d'eux fit naufrage en essayant de franchir une grille de fer conduisant à la Tamise. Les occupants du canot tombèrent dans la rivière, mais furent repêchés.

Pendant les heures de loisir qui lui restaient, Howard travaillait pour l'*Isis*. Il écrivait des nouvelles, des articles de fond sur les événements d'Oxford et, chaque semaine, faisait le compte rendu de la Société des Débats publics. Voici l'un de ces comptes rendus :

Isis, 22 mai 1930.

Motion mise aux voix : « L'Inde doit recevoir son indépendance. »

L'Honorable Quintin McGarel Hogg ¹, président sortant, doit être tenu pour principal responsable de l'heure aussi ennuyeuse qu'irritante qui a précédé l'ouverture de la discussion jeudi dernier. Il a présenté la motion sans faire preuve de la moindre finesse et a prétendu — assez illogiquement, me semble-t-il — que la Société aurait tort de foncer tête baissée dans un problème où la presse quotidienne ose à peine s'aventurer. Il a déclaré avec un sanglot dans la voix qu'il n'avait jamais trahi la confiance que la Société plaçait en lui et qu'il ne s'intéressait qu'au bien de celle-ci.

M. Randolph Churchill ² se montra excessivement anglais. Ce n'est pas un compliment, ni d'ailleurs une injure. Il exposa les avantages inestimables pour l'Inde de la présence britannique, les inconvénients minimes et conclut qu'il serait le dernier à vouloir frustrer ce pays de son indépendance quand il serait mûr pour l'assumer. Il se compromit dangereusement en avouant qu'il avait étudié la meilleure façon de faire rire la Société. Je voudrais bien qu'il me communique sa recette. Bien qu'au cours de la soirée plusieurs orateurs, qui n'étaient pas tous dans l'opposition, aient jugé bon d'insulter le présentateur de la motion, c'était dans l'ensemble une assez bonne intervention.

M. F. R. Moraes ³ a prononcé l'un des meilleurs discours qu'il m'ait jamais été donné d'entendre à la Société. Il a déclaré qu'avant l'arrivée des Anglais, hindous et musulmans vivaient en bonne intelligence et que leurs rapports demeuraient cordiaux dans plusieurs des États actuellement sous administration indienne.

M. Pinto, qui se prénomme glorieusement Ignatius,

1. Plus tard député et membre de plusieurs gouvernements conservateurs.

2. Fils et biographe de Winston Churchill.

3. Plus tard rédacteur en chef d'une chaîne de journaux indiens.

intervint avec brio. On ne pouvait jamais affirmer, dit-il, qu'un pays n'était pas prêt à se gouverner lui-même s'il n'avait pas eu l'occasion d'essayer. Si l'on n'accordait pas l'indépendance à l'Inde, celle-ci prendrait les armes pour l'obtenir. Il faudra qu'on entende à nouveau M. Pinto dans les débats.

M. H. Z. A. Kabir¹ n'a qu'un seul rival au titre de champion gymnaste. Il bondit de son siège et sauta dans l'arène, excité jusqu'à l'incohérence. Le spectacle ne manquait pas de charme, mais hélas personne, à l'exception peut-être du président, n'a compris un mot de ce qu'il disait.

Les longues vacances d'été comptèrent parmi les moments les plus heureux que Howard eût jamais passés avec ses parents. Avec son jeune frère John, ils allaient au nord du Pays de Galles, en Cornouailles ou dans les Highlands d'Ecosse. Il décrit ainsi son cadet :

Je garde de John l'image d'un bébé grassouillet, qui se tortillait sur le tapis à la recherche d'animaux imaginaires qu'il appelait « insectes » et faisait semblant de vous fourrer dans le cou.

Puis c'est un écolier d'une dizaine d'années que je revois gagnant la course à son école, si fier et si ardent, tandis que mon père et moi longions la piste au trot et l'encourageions de nos bravos du dernier tournant jusqu'à l'arrivée.

Il avait toujours de la chance dans les fêtes foraines. Je le revois faisant négligemment rouler ses sous sur le tableau quadrillé et repartant, les poches pleines d'argent, tandis que le propriétaire maugréait derrière son comptoir et que les filles, qui s'étaient rapprochées pour voir, riaient et se poussaient du coude.

1. Indien qui devint plus tard homme politique et écrivain.

Je le revois courant au soleil et transpirant, ou bien étudiant un livre de son regard sérieux et précis, éclatant tout à coup de rire, lançant le livre en l'air et traversant la moitié de la pièce d'un seul bond.

Ces deux frères étaient si semblables et pourtant si différents : John, blond aux yeux bleus ; Peter, brun aux yeux noirs. Ils s'admiraient mutuellement mais s'enviaient souvent. Peter était jaloux de voir John si proche de ses parents. C'était tout naturel, car John n'était encore qu'un enfant lorsque Peter avait déjà atteint l'âge d'homme. John enviait les succès de Peter au rugby, sa facilité, ses résultats. Ces sentiments profonds restaient inexprimés. Les Howard ne se témoignaient facilement ni leur affection, ni son contraire ! Au lieu de cela, ils marchaient pendant des jours entiers dans les montagnes, près des torrents impétueux et des lacs paisibles. Ils pêchaient, nageaient et goûtaient la joie d'être ensemble.

Bien que Howard se soit fait de nouveaux amis à Oxford, il ne perdait pas de vue les anciens :

J'ai passé bien des week-ends à Oxford avec Peter, raconte Tony Carter, rencontrant non sans nervosité toutes les sommités du jour qui étaient ses amis, savourant sa merveilleuse compagnie et sa gaieté sans fin.

Il était en vacances chez nous, dans le Yorkshire, en 1930. Nous nous promenions un jour sur la plage et mon père montra du doigt l'épave d'un sous-marin, en faisant remarquer que la distance était trompeuse et l'épave en réalité très éloignée. Il le savait, étant lui-même allé jusque-là auparavant. Peter affirmait que ce n'était pas loin « Tu n'y arriveras jamais en moins de vingt minutes », dit mon père, convaincu de ce qu'il avançait. Sans un mot, Peter s'élança, grimant, sautant, dansant sur les rochers et, en un quart d'heure, il était arrivé. Plus un défi lui paraissait impossible, plus il était prompt à le relever.

Howard, lorsqu'il allait à Londres, descendait chez ses grands-parents à Inverness Terrace. Ebenezer Howard était à présent un vieillard, mais lui et Grace témoignaient beaucoup de bonté à leur petit-fils. Au cours d'une de ces visites, Howard avait l'intention d'aborder avec son grand-père le sujet de ses finances pour Oxford. Les factures arrivaient en effet, régulières et abondantes, et il n'avait pas de quoi les payer. L'occasion se présenta lorsque Howard emmena son grand-père à la gare :

Mon grand-père avait dépassé quatre-vingts ans lorsqu'un jour je lui demandai son avis sur une décision à prendre. J'avais déjà décidé ce que je ferais, quel que soit l'avis qu'il me donnerait. Mais j'espérais que le vieux gentleman serait flatté et content que je lui pose la question. La conversation que voici s'ensuivit :

Moi : Grand-père, je voudrais te demander conseil sur quelque chose.

Grand-père (avec férocité) : Très bien, Peter, je te donnerai mon avis, et tu n'y prêteras pas la moindre attention.

Moi (piqué au vif par l'exactitude de sa remarque) : Tu vois, je me demande si je devrais...

Grand-père : Ne te donne pas le mal de m'expliquer. Je ne veux pas savoir. Mon conseil pour toi et tous les jeunes, c'est : Ne le faites pas ! En général, vous le faites quand même et vous le regrettez ensuite.

Mon grand-père Ebenezer refusa d'en dire davantage. Il monta en soufflant dans le train ; le train sortit en soufflant de la gare. Et je restai dégonflé sur le quai.

Ne pouvant plus espérer que son grand-père payerait ses dettes, Howard décida de quitter Oxford en avril 1931. Il n'emportait aucun diplôme. Il estimait qu'avec des dettes d'un montant de mille livres et plus, il était

plus important de travailler que d'obtenir un diplôme. Financièrement, il avait raison. Du point de vue de ses études, il avait tort.

Son départ eut des répercussions désagréables pour beaucoup de gens. Son ancien proviseur, M. Jacks, eut beaucoup de peine à expliquer son départ à la Commission des bourses. Ses créanciers avaient l'impression qu'il fuyait ses responsabilités. Pour bien des jeunes gens, un si mauvais départ aurait mal auguré de l'avenir. Pour Howard, ce fut le début d'une sagesse financière qu'il conserva toute sa vie. Il n'accepta aucun des prêts qu'on lui offrait de tous côtés. Il était décidé à gagner lui-même de quoi payer toutes ses dettes. Au bout de deux ans, ce fut chose faite.

CHAPITRE CINQ

DOË

Non, je ne savais pas qu'un cœur pût se briser
Sous le seul poids de la douleur
Et sans espoir de plus jamais revivre.
Sans bruit, frappé d'indicible stupeur,
Un cœur se meurt.

Et je ne savais pas qu'un cœur pouvait encore
Laisser entrer, quoique brisé et mort,
L'amour avec son orgueil et sa joie
Qui fait plier ma volonté,
Et vous aimer encor, le sang de la blessure
Ayant séché.

Saint-Moritz, août 1931.

Dans les mois qui suivirent son départ d'Oxford, ce n'est pas un emploi que prit Peter Howard, mais plusieurs. Le premier lui fut proposé par Sir Oswald Mosley, et Harold Nicolson le persuada de l'accepter. Il s'agissait du secrétariat national des mouvements de jeunesse du Nouveau Parti.

Ce n'était pas le devoir civique qui m'attirait à cette époque, écrit Howard, mais j'étais flatté de ce que des hommes en vue comme Nicolson et Mosley m'aient choisi pour faire partie du groupe des patriotes qui sauveraient l'Angleterre. On m'offrit un salaire de six cent cinquante livres par an. J'acceptai et le travail et l'argent.

C'était l'époque où Mosley proclamait une opposition acharnée à l'idéologie fasciste. « Nous n'avons que faire de la crème glacée d'Italie », s'écriait-il. Et il dépeignait les fascistes britanniques comme des bouffons en chemises noires, répliques minables des vendeurs de glaces italiens.

Howard serait chargé de l'organisation politique des clubs de jeunesse et aurait aussi à écrire régulièrement dans le journal du parti, *Le Pionnier*.

La famille de Howard, lui souhaitant une carrière plus stable, insista pour qu'il se préparât au barreau. Il commença donc à se procurer les manuels de droit nécessaires.

En attendant, il lui fallait de l'argent, et tout de suite. Par l'intermédiaire d'un professeur à Wadham, il entendit parler d'un jeune homme, Sir John Dyer, qui avait besoin de leçons particulières pour entrer à Oxford l'année suivante. Les parents offraient cinq livres sterling par semaine, toutes dépenses payées, pour accompagner leur fils pendant six mois en Suisse et lui donner des répétitions. Cela convenait parfaitement à Howard : il pourrait mettre de côté cinq livres par semaine pendant les mois qui allaient suivre et se trouver en même temps hors d'atteinte de ses créanciers.

Howard arriva à l'Hôtel Kulm à Saint-Moritz au début de l'été 1931. Le jeune baron dont il devait être le précepteur était un garçon charmant, mais de santé précaire ; il vivait dans un corset de fer. Il était accompagné par sa grand-mère et sa sœur.

Saint-Moritz, en 1931, était le rendez-vous de la haute société européenne. Étoiles de cinéma, millionnaires, personnalités sportives, prenaient le chemin de Saint-Moritz, où ils côtoyaient alpinistes amateurs ou simples citoyens inquiets de leur santé. Le tournoi estival de tennis y amena quelques champions français, à l'époque où le tennis français était à son apogée. Howard, bien qu'ils ne jouât que très moyennement, décida de s'inscrire au double messieurs, en compagnie d'un étudiant de Cambridge, William Farquhar. Celui-ci était rédacteur en chef de la revue de l'université, *Varsity*. L'Hôtel Kulm mettait à la disposition des joueurs d'excellents courts sur lesquels ceux-ci venaient s'entraîner. Howard pouvait les observer tout en travaillant :

J'étais assis au soleil sur le balcon de notre hôtel, enseignant à mon élève à résoudre un problème d'aiguilles de montre : Si elles sont superposées à une heure cinq minutes et demie, à quelle heure exactement seront-elles superposées à nouveau ?

Je regardai par-dessus le balcon et aperçus une jeune fille qui jouait au tennis. Trois jours après, je la demandai en mariage. Trois secondes plus tard, elle avait refusé.

La jeune fille s'appelait Doris Metaxa. Agée d'à peine vingt ans, elle était championne de France junior de tennis. Ses amis l'appelaient « Doë ». Elle était svelte et brune et courait avec une rapidité extraordinaire sur le court. Doë était Française de naissance et d'éducation, mais ses parents étaient Grecs. Son père, Jean Metaxa, un homme de haute taille, était originaire de l'île d'Ithaque.

Metaxa s'était exilé volontairement après que Venizelos, le futur premier ministre, lui eut manqué de parole. Il ne devait jamais revoir la Grèce. Il avait passé plusieurs années à Bombay avec les frères Ralli et fut le voisin et l'ami de Jinnah, avec lequel il montait

souvent à cheval. Il épousa Irène Théologo, grecque elle aussi, et ils eurent trois enfants : deux filles, Myrto et Doris, et un fils, Marc. Ils étaient très riches, sans pour cela vivre dans le luxe. Jean Metaxa était remarquablement généreux de son argent et l'on s'aperçut après sa mort qu'il avait aidé financièrement, à l'insu de sa famille, plus de deux cents personnes. Il avait le cœur chaud et un tempérament colérique. De ses trois enfants, Doë était peut-être sa préférée, mais il ne l'aurait jamais avoué. Sa femme et lui furent chagrinés que Doë choisisse de jouer au tennis pour la France plutôt que pour la Grèce. Mais elle avait appris le tennis en France, de professeurs français et avec des camarades français. Il lui semblait inconcevable de jouer pour la Grèce, un pays qu'elle connaissait à peine.

A l'âge de douze ans, elle avait pris une raquette et une balle et joué pendant des heures contre le mur d'une étable, près de la maison paternelle à Marseille. Puis elle alla régulièrement au Tennis-Club et s'inscrivit aux tournois qui étaient nombreux sur la Riviera. A dix-huit ans, elle était devenue championne de France, catégorie junior. A vingt ans, elle était l'une des plus grandes joueuses de l'époque. Elle stupéfia Howard : « Ce fut pour moi une surprise et un choc de voir quelqu'un d'aussi frêle déployer pareille force, écrit-il. Je n'aurais pas été plus stupéfait si j'avais vu une gazelle assommer un buffle. »

Ce fut William Farquhar qui présenta Doë à Peter. Leurs amis s'aperçurent vite qu'ils se plaisaient beaucoup, bien que Howard s'en défendît vivement. Il affirmait avec véhémence qu'il ne s'intéressait pas à elle, même si personne ne l'en accusait ! Il était assis un jour à côté de Farquhar et regardait Doë pulvériser encore une fois un adversaire lorsque son ami se mit à siffler entre ses dents l'air de « Trois petits mots doux ». Howard, furieux, lui demanda ce que cela voulait dire. « Ce que je veux dire ? Jeu, manche et partie pour M^{lle} Metaxa, voilà tout. »

Faire la cour à M^{lle} Metaxa se révéla une entreprise hérissée d'obstacles, comme Howard le raconte avec humour :

Je ne tardai pas à découvrir que se promener et causer avec la fille de Jean Metaxa était une véritable affaire d'Etat. On ne pouvait prendre rendez-vous avec la fille qu'avec l'approbation de l'auteur de ses jours.

Je téléphonais à l'hôtel de Saint-Moritz où habitaient les Metaxa. « Serait-il possible à M. Howard de voir M^{lle} Metaxa cet après-midi ? » Le portier rapportait un message : « Mademoiselle serait heureuse de se promener à deux heures et demie. » A deux heures et demie, j'allais à l'hôtel. Doë était là en effet — et Jean Metaxa aussi, avec sa canne, ses vêtements soignés et le regard amical mais pénétrant d'un aigle.

Doë et moi, nous marchions en avant. Derrière nous, tel le détective qui protège les altesses royales, Jean Metaxa allongeait le pas, jamais à portée de l'oreille, mais toujours à portée de la vue ; toujours détaché, mais jamais distancé. Il avait alors plus de soixante-dix ans. Il faisait chaud, de la chaleur sèche et brûlante d'un été alpin. J'essayais bien de marcher plus vite pour semer M. Metaxa, mais jamais je n'y parvins. Au moment de nous quitter, lui, avait toujours l'air frais et légèrement amusé, tandis que j'étais en nage et quelque peu gêné. Pour l'homme qui avait passé son enfance sur les sentiers de chèvres d'Ithaque bordés de précipices, les sentiers de touristes de Saint-Moritz n'étaient que de la très petite bière.

Il serait hypocrite de prétendre que sa façon d'agir m'enchantait, mais il s'acquittait mon affection et mon respect.

Les Metaxa n'approuvaient guère l'intérêt de Peter Howard pour leur fille. Ils ignoraient tout de lui. Quelles étaient ses chances d'avenir ? Doë avait eu

une enfance protégée, une éducation stricte. Howard, lui, semblait tout oublier hormis qu'il était amoureux. Il s'inscrivit au tournoi de golf avec Doë. Le premier prix était un sac de chez Cartier et une montre-bracelet en or. Howard, qui souhaitait beaucoup gagner le sac pour Doë, joua brillamment. Au premier tee, Doë déploya toute sa vigueur : la balle alla voler par-dessus un précipice — malheureusement complètement à côté du parcours. Ils furent disqualifiés. Mais les déboires d'un parcours de golf ne pouvaient plus les séparer maintenant : ils s'aimaient.

A la fin d'août, les Metaxa quittèrent Saint-Moritz et ramenèrent Doë à Paris. Il se passait rarement un jour sans que Peter Howard lui écrivît.

P. H. à Doë

Saint-Moritz, août 1931

Cet après-midi, des oiseaux se sont envolés de la rivière et ont traversé le lac comme une flèche argentée. Je marchais à flanc de coteau. Je me suis retourné aussitôt pour dire : « Regardez, Doë chérie », avant de réaliser que vous n'étiez pas là. Ainsi, vous voyez combien vous êtes proche de moi. Un jour, j'étais en train de vous écrire et j'avais l'impression que vous pourriez arriver d'un moment à l'autre — et vous êtes entrée, vous souvenez-vous ? Eh bien, vous êtes aussi proche de moi en ce moment que vous l'étiez alors. Je crois que vous le serez toujours quand je vous écrirai, et même quand je ne vous écrirai pas.

Avec vous dans ma vie, je sens que rien ne me serait impossible, que je peux tout. Vous éveillez le meilleur de mes vastes ambitions, de mes possibilités. Privé de vous, maintenant que je vous ai connue, je disparaîtrais. Accomplir des prouesses pour moi-même, ou même pour ma mère, me semblerait maintenant tout à fait insipide.

Ici, parfois, vous avez vu, senti et compris la vérité. Je suis certain que le souvenir de ces quelques mois vous aidera à sonder votre cœur et à être sûre de vos senti-

ments. Je ne vous en dirai pas davantage là-dessus, jusqu'à ce que vous m'en reparliez la première.

Les montagnes sont plus proches ce soir qu'elles ne l'ont jamais été. J'ai cru un temps que je les détestais, mais en réalité les montagnes, la mer et les grands fleuves ont toujours été mes amis, et nous seront favorables dorénavant. Je vous ai parlé à haute voix bien souvent aujourd'hui et je vous jure que votre présence est réelle à côté de moi tandis que j'écris ces lignes. Je ne pourrais jamais me sentir si heureux si vous n'étiez pas là.

P. H. à Doë

Saint-Moritz, août 1931

Tout ce qui m'arrive lorsque vous n'êtes pas là n'est que stupidité et perte de temps. Ce soir, le soleil a traversé le lac et la vallée, remontant jusqu'aux montagnes où se cachent les walkyries. Une bande d'or apparut sur les pics que nous regardions ensemble et, pendant un très court instant, au moment où le soleil s'évanouit, tout était silencieux et la terre si belle qu'on en avait le souffle coupé. Mais cela ne signifiait rien pour moi. La beauté, si vous n'êtes pas avec moi pour la goûter, me met seulement de mauvaise humeur.

Doë, qui avait été élevée dans un milieu intellectuel, trouvait que les lettres de Peter manquaient de maturité et faisaient très « jeune ».

P. H. à Doë

Saint-Moritz, août 1931

Je suis malheureux de penser que mes lettres ne sont pas ce que vous attendez de moi. Il faut être bien « jeune » sans doute pour contempler les étoiles et les montagnes et les traiter en amies, pour inventer des descriptions curieuses comme « les étoiles sont suspendues aux champs féconds de l'obscurité », ou encore « les nuages naviguent sur les lacs purs du ciel ». Il est puéril aussi d'aimer quelqu'un au point que rien d'autre sur terre n'ait d'import-

tance. Il est plus puéril encore de le dire. Quant à l'écrire, c'est le comble de la puérité. C'est si « jeune » que c'en est presque vieillot. Pour être projeté soudainement hors de sa propre vie, dans une vie inconnue, effrayante, où tout ce qui a compté jusque-là est aboli, il faut être un enfant.

Rassurez-vous. Je vais essayer très fort de devenir vieux, pondéré, rassis. Sans doute allez-vous dire qu'il est enfantin de vouloir se changer soi-même ou modifier ses lettres pour mieux plaire à quelqu'un ? Peut-être. Que ce soit donc, avec votre aide, le dernier acte de ma jeunesse. Je n'aurai plus jamais d'enthousiasme. Je parlerai de Dieu comme s'il s'agissait d'un vieil ami morose, qui vient déjeuner tous les dimanches et qui a du mal, le pauvre, à digérer le rosbif en sauce que vous lui servez. Je me souviendrai qu'en fin de compte les nuages ne sont que vapeur d'eau et poussière ; les étoiles, des cailloux en fusion. Indifférentes et lointaines, elles ont été piquées dans l'espace comme des pruneaux dans un pudding.

Je voulais me mettre en quatre pour vous, mais n'ayez crainte : à l'avenir mon bon sens prévaudra et je resterai d'un seul tenant. Je ferai des discours, je gagnerai de l'argent et je dicterai pour vous à ma secrétaire seize pages de bons conseils tirés de ma longue expérience. Enfin, si je vous aime, ce n'est sans doute qu'un effet de l'air des montagnes sur l'estomac, siège de la plupart des émotions humaines.

Allons, tout ce que je viens de vous dire n'est que sottises. Quand je vous écris, je me sens jeune. Mon amour pour vous est un amour jeune. Ce serait vous avilir que de vous aimer comme si j'avais quarante ans derrière moi et j'aurais horreur de ça.

Mes lettres pour vous devraient respirer la vieillesse ? Bon, je vais m'efforcer de les vieillir. Pour paraître d'un certain âge, il suffit de critiquer tout et tout le monde,

de laisser entendre que vous feriez mieux que les autres si vous étiez à leur place, de railler la jeunesse parce que vous en êtes jaloux, et de louer les plaisirs matérialistes de la vie dont vous savez — ou avez su — qu'ils sont malsains.

Dites-moi comment vous aimeriez que je vous écrive. Cela me fend le cœur de savoir que vous êtes satisfaite de moi lorsque nous sommes ensemble, mais que mes lettres vous font sourire.

P. H. à Doë

Saint-Moritz, août 1931

Votre douce lettre est arrivée aujourd'hui, juste avant le déjeuner. Ce n'est pas de sitôt que je reverrai les étoiles comme des étoiles et non des cailloux, les nuages comme des nuages et non de l'eau sale, et Dieu comme un Esprit et non un vieux barbon fourrant son nez dans nos affaires parce que les siennes sont trop insignifiantes pour l'occuper.

C'est dans les passages de mes lettres où je me montre amer, cynique ou fâché que vous me reconnaissez le mieux. Cela me paraît étrange. M'aviez-vous donc trouvé foncièrement horrible ? J'ai essayé pendant des années de me transformer en légume insipide mais aimable, ou encore en quelqu'un de méchant dépourvu de tout sentiment. Mais mes efforts n'ont pas abouti. Je continue à croire qu'il est beau de ne pas laisser le corps et ses désirs prendre le pas sur la conscience, sur ce que les libertins appellent la « pruderie victorienne ». Je continue à croire qu'il est mal de s'enivrer. Je ne vois pas en quoi il serait indigne d'un homme de poursuivre une chimère, aimer les belles choses, écrire des vers, s'adresser à la lune et aux étoiles. Et plus jamais je n'oublierai que l'amour est ce qu'il y a de plus important dans la vie.

Je viens de recevoir une longue lettre de Mosley. Il pense que la récente crise en Angleterre apportera de

l'eau au moulin de son parti — le seul qui ait des plans constructifs pour parer à la crise industrielle. Je n'en crois rien. Pour que le public anglais bouge, pour qu'il sorte de son apathie et de son flegme, il faudra le secouer plus fortement que la crise ne l'a fait. Vous savez, rien ne se fait en Angleterre avant que les gens aient été bafoués, affamés et martyrisés. Même alors, cela se fait vingt ans trop tard. Pourtant, les Anglais sont de braves gens, au cœur aussi vaste que leur estomac. Et de toute façon, cela s'est toujours arrangé d'une manière ou d'une autre à la dernière minute. Un jour, j'écrirai un essai humoristique sur mes compatriotes. Ce sera drôle, parce que ce sera vrai.

Mosley ajoute dans sa lettre : « En ce qui concerne vos vêtements, le ton à adopter est celui de la simplicité et de la netteté. Je pense que vous pourrez continuer à sortir sans chapeau. Cependant, trop de laisser-aller donnerait l'impression que vous voulez ressembler à un agitateur socialiste, et ce n'est pas du tout l'effet que nous cherchons à créer. »

Voulez-vous, je vous prie, m'accompagner chez mon tailleur le dix-huit, et lui commander ce qu'il me faut ?

P. H. à Doë

Saint-Moritz, août 1931

J'ai quelque chose d'assez désagréable à vous dire. Je ne le ferais pas, si nous ne nous étions promis de nous dire franchement ce qui ne va pas chez l'autre. Donc, vous me pardonnerez.

Voici les deux reproches que j'ai à vous faire, et il faut absolument vous efforcer de vous corriger. Premièrement, on écrit « wednesday » et non pas « wensday ». Deuxièmement, « address » en anglais prend deux d.

Vous n'êtes certainement pas la seule à qui la tête de Mosley ne revient pas. Beaucoup de gens le trouvent antipathique. Il est probablement l'homme le plus impopu-

laire d'Angleterre à l'heure actuelle. Pour qu'on vous déteste à ce point, surtout en Angleterre, il faut avoir une certaine envergure. Quand on lui parle, il fait penser à Mussolini. Il faudra que je vous présente à lui à Londres. Il a le regard plutôt sournois. Il est vindicatif et sait haïr mieux que personne. Quand il se met vraiment en colère, il est encore plus déchaîné que moi. Il est très courageux et c'est de loin le meilleur orateur d'Angleterre. Ce qui me le rend sympathique (je ne veux pas dire par là que je suis dévoué à sa personne, mais que je ne le lâcherai jamais tant qu'il aura besoin de moi politiquement), c'est qu'il s'enflamme pour sa propre cause. Il croit réellement qu'il peut sauver les classes laborieuses et que personne d'autre ne le peut. Je pense que vous aimerez comme moi ce côté de son caractère.

Les Metaxa avaient projeté d'aller en Angleterre en septembre après leur séjour à Saint-Moritz, mais ils décidèrent d'annuler leur voyage dans l'espoir que Doë oublierait Howard.

P. H. à Doë *Saint-Moritz, septembre 1931*

On m'a toujours appris qu'il ne fallait pas aimer à la légère et que l'amour que j'éprouverais un jour pour une femme serait le plus grand événement de ma vie, seul digne du sacrifice de mon cœur et de moi-même : j'entends par là, consacrer mon corps et mon esprit à gagner fortune et célébrité si elle le désire ; mais aussi n'être qu'à elle et être prêt, si tel est son vœu, à arracher mon cœur pour elle et pour elle seule.

Et maintenant, c'est arrivé : en deux mois à peine, me voilà changé, comme ma mère me l'avait prédit. J'étais égoïste ; je réussissais scandaleusement tout ce que j'entreprenais, pour la simple raison que je n'envisageais même pas d'échouer. Et c'était uniquement pour flatter

mon orgueil que je recherchais le succès. Les amis me tombaient dans les bras sans que j'aie rien à faire pour les attirer.

Aujourd'hui je ne suis plus le même homme. Je ne suis plus certain de réussir, et cela m'est égal. Moi qui étais si audacieux, qui escaladais les rochers les plus escarpés, qui me jetais au plus fort de la mêlée à Twickenham, qui nageais sans crainte dans une mer démontée, qui n'hésitais jamais à dire la vérité à n'importe qui, j'éprouve tout à coup pour moi-même des craintes démesurées, si honteuses que j'ai conscience d'être un lâche.

Personnellement, j'ai toujours imaginé la vérité sous les traits d'une personne jeune et vigoureuse : il lui faut être forte pour s'acquitter de tâches aussi rudes. Elle ne ressemble pas à un vieillard barbu comme l'Oncle Sam, avec son expression stupide de satisfaction béate.

Mes pensées et mes prières ne pourront pas manquer de vous aider, de vous protéger et de vous donner la force de sourire quand tout se ligue pour vous décourager. La prière forge dans le monde plus de choses qu'on ne l'imagine. Je sais que mes prières pour vous seront entendues.

Des élections allaient avoir lieu. On proposa à Howard de se présenter à Bristol comme candidat du Nouveau Parti. Il accepta.

P. H. à Doë

Saint-Moritz, 17 septembre 1931

Ne vous laissez pas aller à l'amertume : vous commenceriez à croire que la vie de famille ressemble toujours à celle que vous menez en ce moment. Je suis certain que la tendresse familiale est une des plus grandes joies de la vie, et nous donne la certitude d'accomplir notre devoir d'homme. Je ne veux pas dire par là que tous les membres d'une famille doivent avoir la même opinion sur tous les sujets. Ce qui enchante les uns agace les autres, et il

en sera toujours ainsi. Mais dans une famille telle qu'elle doit être, on trouve un désintéressement, une confiance totale, un amour les uns pour les autres que l'on ne rencontre jamais ailleurs. On y apprend à voir les bourrasques de la vie pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire peu de chose, et à avoir des égards pour les autres au lieu de piétiner leurs sentiments. Ne croyez donc pas que toutes les familles crient, se disputent et s'entre-déchirent. Ce n'est pas vrai.

En décembre, je vais avoir un examen de droit et, l'été prochain, je me présenterai à un diplôme d'économie politique que je n'ai pas encore commencé à préparer. Je me suis engagé à fournir un article hebdomadaire pour le *Pionnier*, dont le premier numéro paraîtra début octobre. Le 23 septembre, grand match de rugby (Angleterre et Pays de Galles contre Ecosse et Irlande, un événement annuel organisé par Sam Tucker). Je crois que je jouerai également le 3 octobre contre les Sud-Africains. J'avoue que j'ai perdu tout intérêt pour le rugby, mais, lorsque j'aurai reçu mon premier gnou sur la tête, l'enthousiasme renaîtra sans doute.

Je me demande si je retrouverai jamais mon ardeur à tout faire mieux que les autres. Ma fierté m'a déserté.

Howard quitta Saint-Moritz et retourna en Angleterre, où Mosley lui avait préparé un programme chargé : faire connaissance de ses futurs électeurs, organiser les clubs de jeunesse du Nouveau Parti à Londres et aux quatre coins du Royaume-Uni, parler à la radio et dans de nombreuses réunions. Chaque fois qu'il pouvait se libérer, Howard prenait le ferry du samedi soir pour Paris. Doë savait qu'il viendrait, son père l'ignorait. Howard raconte comment se déroulaient ces dimanches :

J'appelais les Metaxa à leur hôtel depuis le restaurant

Griffon, dont le propriétaire aimait tant les romans d'amour qu'il accepta un jour de me donner la contre-valeur d'un chèque ! « M. Howard est de passage à Paris pour la journée. Pourrait-il venir voir M^{lle} Metaxa ? » On me faisait répondre : « M. Howard viendrait-il déjeuner à treize heures avec la famille Metaxa ? »

Alors, le dimanche matin, je sillonnais Paris, étranger à tout le monde et ne connaissant personne. Je prenais un verre de Dubonnet, je regardais les pêcheurs à la ligne sur les bords de la Seine, je flânaï dans les jardins du Louvre en compagnie des pigeons et des enfants et, à treize heures, je me rendais à l'hôtel Napoléon. Nous déjeunions en famille, je parvenais à échanger quelques phrases avec Doë et il fallait de nouveau se dire au revoir.

L'après-midi, séance solitaire au cinéma. Je ne parlais pas le français en ce temps-là et souvent je ne comprenais rien au film. Puis, retour à la chère et morne Gare du Nord, avec son parfum de café frais et ses relents d'ail, ses trains, ses rigoles et cette odeur vive et pénétrante qui caractérise la France. En route de nouveau pour le voyage de nuit, Dunkerque, Tilbury et enfin le bureau où je me retrouvais à neuf heures le lundi matin.

P. H. à Doë

Le Griffon, 27 septembre 1931

Je vous écris en attendant qu'on m'apporte la suite du dîner. A la pensée que vous êtes à moins d'un kilomètre de moi et que cependant je pars sans vous avoir revue, la tristesse m'envahit à nouveau. Mais, tout compte fait, comment être triste après cette journée ? Au moment où vous êtes rentrée dans l'hôtel, j'ai failli faire un éclat, tant j'avais envie de vous voir encore. Je suis allé presque jusqu'à la porte et puis je suis reparti, le cœur déchiré.

Pardonnez-moi si je vous ai paru débraillé ou abruti : je suis terriblement fatigué, mais plus heureux que jamais. Si on m'avait dit qu'un jour, sur trente-six heures de congé,

j'en passerais vingt-six à voyager pour aller voir quelqu'un d'autre que ma mère, je ne l'aurais jamais cru. Mais comme j'ai bien fait de venir !

Doë était assaillie par des doutes et des craintes, que ses parents prenaient grand soin d'entretenir. Pour Howard, les adieux étaient toujours pénibles, les voyages de retour longs et fatigants.

P. H. à Doë Siège du Nouveau Parti, 28 septembre 1931

Le voyage de retour, la nuit dernière, a été affreux. Au moment où le train sortait de la Gare du Nord, j'ai envoyé à la pleine lune un baiser pour vous. Paris était si beau, et avec quel regret je vous quittais tous deux, Paris et vous !

Savez-vous où vous avez fait fausse route ? Alors que depuis un certain temps vous saviez la vérité tout au fond de vous-même, vous ne vous êtes pas accrochée à cette vérité dans les moments difficiles, ces moments qui existent pour tout le monde. Vous n'avez pas lutté avec cette vérité pour arme et moi pour allié. Vous ne vous êtes pas dit : « J'ai su, je sais que Peter m'aime et m'aimera toujours. J'ai su, je sais que je l'aimerai toujours. » Ne risquez pas notre avenir et notre merveilleux bonheur en refusant de combattre ces doutes insidieux. Ils mentent, vous le savez. Si vous ne les éliminez pas immédiatement grâce à notre vérité, ils pourraient s'amplifier avec le temps.

P. H. à Doë

Londres, septembre 1931

Je me cache dans un petit café à l'enseigne du Pot d'Étain, près de la Chambre des Communes. Tout le monde au bureau est furieux que je sois parti, et l'on me recherche activement. Mais je ne pouvais pas attendre plus longtemps pour vous écrire.

Je suis arrivé à Stoke-on-Trent à quatre heures et demie et j'ai organisé le service d'ordre pour la réunion où Mosley allait parler. J'ai dû aussi recevoir plusieurs personnes en son nom et adresser un petit discours de remerciements et d'encouragement au comité local du Nouveau Parti. A sept heures et demie, la réunion commença. Perché sur une statue devant l'Hôtel de Ville, j'ai parlé une heure et demie durant, à tous les gens qui n'avaient pas pu entrer entendre Mosley, et il y en avait à peu près sept mille. Essayez de parler sans arrêt pendant une heure et demie, même sans élever la voix, et vous verrez que ce n'est pas une sinécure. Le faire dehors en forçant le ton pour être entendu par sept mille personnes, c'est un martyre et, vers la fin, j'ai bien failli m'évanouir.

P. H. à Doë

Londres, octobre 1931

Vous n'aimez pas que je vous sois « dévoué » ? Vous m'en voyez désolé. Mais ce mot n'a pas tout à fait le même sens pour moi que pour vous. Ramper à vos pieds, vous approuver aveuglément, faire tout ce que vous voudrez, ce n'est pas mon idée du « dévouement ». Je serais bien incapable de vivre ainsi. J'ai ma propre façon de voir les choses et je la soumettrai à votre approbation. J'espère que vous agirez de même envers moi. La soumission servile détruit l'affection, c'est évident.

Mais en ce qui concerne mes vêtements, je vous serai entièrement soumis. Je ne sais pas les choisir moi-même, et il vaudra mieux que vous le fassiez à ma place. Pour votre chapeau, je pense qu'un nœud crème serait plus joli qu'un jaune, à moins de trouver la nuance exactement assortie. Je crains que cette remarque ne vous soit pas d'un grand secours, mais, voyez-vous, je me souviens de ces petits détails, bien que je vive dans une vraie tour de Babel. Le bruit est la pire des choses en période électo-

rale : sonnerie de téléphone, machines à écrire, lettres qu'on dicte, ça n'arrête pas.

P. H. à Doë

Pays de Galles, octobre 1931

Je viens de parler aux mineurs de Treharris, qui remontaient du fond après leur travail. C'était assez extraordinaire, et je ne l'oublierai pas de sitôt. J'étais debout sur un tas de scories tandis qu'un superbe soleil rouge (vous savez ce que peut être un soleil d'hiver ici) se couchait derrière le puits de mine et les crassiers. Les mineurs sortaient des puits en foule, fatigués par leur travail ; ils levaient vers moi leurs visages noirs de charbon pour m'écouter. C'était étrange et merveilleux. Je faisais une tache blanche ; tout le reste était noir, sauf le soleil !

Ce fut dans le sud du Pays de Galles que Howard, au cours de sa campagne électorale, se trouva pour la première fois face à face avec le drame du chômage :

J'ai parcouru en voiture la vallée de la Rhondda. J'y ai vu, à un certain endroit, une foule de trois à quatre cents hommes, accroupis à flanc de coteau, et occupés à regarder un étang. Ils se tenaient là, assis sur leurs talons, dans l'attitude caractéristique des mineurs, nuée de corbeaux noirs se détachant sur le paysage vert et gris.

Depuis deux jours, ils étaient là, impassibles, du matin au soir, contemplant cet étang large d'une cinquantaine de mètres. Un mineur s'y était noyé en se baignant et on draguait l'eau pour retrouver son corps. *Tous* les mineurs du village étaient venus pour assister à l'opération, pour la simple raison qu'ils n'avaient rien d'autre à faire. Rien. Ils étaient *tous* en chômage. Les plus âgés n'avaient pas travaillé depuis des années, et beaucoup parmi les plus jeunes n'avaient jamais fait une seule journée de travail.

Alors ils passaient leur temps à regarder l'étang. C'était leur seule occupation dans la vie.

Après mon passage, ils sont restés là encore toute une journée, jusqu'à ce que la drague eût enfin accroché la victime par le bras. Après que l'ambulance eût enlevé le corps, les chômeurs sont rentrés chez eux, n'ayant plus de raison de prolonger leur garde.

Ce fut dans ces vallées que je vis pour la première fois la douleur donner une expression masculine aux visages des femmes. Leurs traits tendus, immobiles, creusés, ressemblaient à ceux des hommes. Le souvenir de ces visages est resté gravé à jamais dans ma mémoire. Les lèvres légèrement entrouvertes, l'amertume combattant l'espoir dans les profondeurs du regard, les joues et le menton ruisse-lants — et pourtant il ne pleuvait pas !

Dans les mines, les jours de catastrophe, la notion de classe sociale, les haines, les slogans politiques perdent toute signification. La femme du directeur et celle de l'ouvrier préparent le thé ensemble, battant la semelle dans la boue noire pour se réchauffer. Elles sont sœurs dans la détresse. Les hommes du fond et ceux du bureau, qui ne s'étaient pas adressé la parole depuis des années, sinon pour s'injurier, descendent ensemble dans la même équipe de sauvetage. Ils travaillent jusqu'à ce que leurs vêtements, leurs mains, leurs ongles soient déchirés. Parfois, ils meurent ensemble, pour avoir pris des risques en se frayant le plus vite possible un chemin vers les hommes ensevelis. Ils sont frères dans le martyre.

Je me suis arrêté un jour dans la rue pour regarder une vingtaine d'enfants en train de jouer. J'ai vu soudain que presque tous avaient une malformation des jambes ou des chevilles. C'était le résultat de la sous-alimentation dont ils avaient souffert par manque d'argent. Je fus envahi par la colère, la pitié, l'humiliation — tout ce qu'il y a de plus profond dans le cœur humain.

Lorsque j'interrogeai un membre du Parlement sur les raisons de cette tragédie, il me dit : « Oui, c'est très triste ; mais s'ils dépensaient leur allocation de chômage à faire boire du lait aux enfants au lieu de s'acheter de la bière, ils s'en tireraient mieux. »

Peut-être y avait-il du vrai dans cette remarque, je n'en sais rien. Mais c'était dit avec un tel cynisme, c'était si superficiel, que cela me remplit de colère. Je maudis Dieu et les hommes, cet homme-là en particulier.

P. H. à Doë

Octobre 1931

C'est la première fois depuis que je vous ai quittée qu'il m'est possible de m'asseoir seul auprès de vous et de vous parler pendant plus de quelques instants. Ils vont venir me chercher dans un quart d'heure et m'emmèneront manger avant que je parle. Ils prennent soin de moi comme d'un enfant, car je suis absolument épuisé après ces longs discours dans lesquels je me jette tout entier. Je suis tellement fatigué en ce moment que j'ai dépassé le point où je peux m'occuper moi-même de nourriture et de sommeil. Je mange quand on me dit de manger. Je dors quand on me dit de dormir.

Demain (dimanche) je serai à Birmingham ; lundi et mardi à Glasgow, à l'Hôtel Central. Après cela, jusqu'au 28, à l'Hôtel Stafford, à Stoke-on-Trent. C'est la circonscription de Mosley, et il a une dure bataille devant lui pour conserver son siège. Il veut que j'y reste jusqu'aux élections.

La tournée électorale fut aussi dure en Ecosse qu'elle l'avait été au Pays de Galles, et Peter Howard en fut marqué de façon indélébile.

On m'envoya faire du porte-à-porte dans un district de Glasgow où se présentait un des partisans de Mosley. Au sous-sol d'une maison, je trouvai un homme qui vivait

avec cinq enfants dans une seule pièce. L'aîné avait environ quinze ans, le plus jeune, deux à peine. Il n'y avait pas la moindre fenêtre et ça puait. Tous les enfants, sauf le bébé, avaient sur la figure des plaies et des croûtes.

L'homme était là, debout, me parlant poliment. Non, il ne s'intéressait pas à la politique. Non, il n'avait pas l'intention de voter. « Voyez-vous, m'expliqua-t-il, aucun de ces politiciens ne fait rien pour moi. » Je l'assurai que le Nouveau Parti était un parti réellement nouveau, qui essayait de donner corps aux meilleures aspirations des hommes de bonne volonté, de remédier à l'injustice qui avait submergé des millions d'habitants de notre pays, et de créer une Grande-Bretagne nouvelle, où les chances de travail, la justice, les débouchés, seraient les mêmes pour tous.

Cela ne l'intéressait pas. « Ils disent tous la même chose » fut son seul commentaire. Puis, parce que je faisais un effort pour gagner sa sympathie et que j'y parvenais un peu, il ajouta d'une voix moins neutre :

— Ils ne font rien pour moi parce qu'ils ne *peuvent* rien faire. C'est sans espoir.

— Eh bien, dis-je, si vous changez d'avis et que vous allez tout de même voter, votez donc pour le Nouveau Parti. Il sourit de ma persistance.

— Peut-être, fit-il.

— Si le Nouveau Parti prenait le pouvoir, vous auriez un meilleur logement, plus de place. Sur le ton de la conversation ordinaire, il me répondit :

— Nous étions encore plus tassés la semaine dernière. Il y avait un enfant de plus, une fille. Elle est morte ici vendredi. » Il me dit cela sans aucune intonation, à peu près comme s'il m'avait informé qu'il aimait le hareng fumé. La vie l'avait écrasé à tel point que plus rien ne le touchait.

Les voisins m'apprirent qu'en effet une fillette de neuf

ans était morte un soir au milieu d'eux tous. Le père l'avait mise dans un sac et emportée sur son dos jusqu'à l'endroit où on devait l'enterrer.

A cette époque, aussi bien les Metaxa que les Howard désiraient mettre un terme à l'idylle entre Peter et Doë. Les Howard, parce que Doë était étrangère et qu'il ne manquait pas de jeunes filles très bien en Angleterre, les Metaxa parce qu'ils n'avaient pas encore reçu d'Angleterre des références sérieuses et rassurantes sur le compte de Howard.

P. H. à Doë

Octobre 1931

Cette lettre sera très sérieuse. C'est la première fois que je peux vous écrire depuis trois jours. Je n'ai jamais connu semblable bousculade. J'ai fait plus de vingt discours en trois jours, quelques-uns de plus d'une heure. J'ai parlé avant Mosley à la réunion de Birmingham. Vous avez peut-être lu dans la presse que, lorsque les communistes ont essayé de nous tuer à coups de chaînes et de bouteilles, j'ai été blessé à la tête juste avant que la mêlée ne devienne sérieuse. (Photo ci-jointe.) Vous pouvez constater que j'ai l'air échevelé et furieux. Mosley et moi venions de dégager à coups de bâtons l'espace situé devant l'estrade. En fait, partout où nous avons parlé à Glasgow, il y avait eu des émeutes ces dernières semaines. Nous tiendrons une autre réunion à Birmingham après les élections.

Sur la question de nationalité, je ne partage pas l'avis de votre mère. Si, en joignant votre destinée à la mienne, vous vouliez vous forcer à devenir anglaise, à aimer l'Angleterre plus que tout, ce ne serait pas naturel et vous n'y réussiriez jamais complètement. Evidemment, c'est la France que vous aimez le plus et c'est bien normal. Si, au contraire, par amour pour moi, vous vous efforciez d'adopter des idées et des idéaux anglais, ce serait la preuve

que vous m'appartenez bien plus que je ne vous appartiens — une inégalité que je ne saurais tolérer.

Je suis heureux de penser qu'un gouvernement d'unité nationale aura probablement la majorité. Quant à nos candidats, ils réussissent au-delà de nos espérances, mais ils ont encore bien du chemin à faire. Le peuple a été durement frappé par le nouveau budget d'austérité. A moins que nous ne réorganisions notre économie, il ne restera d'argent à personne. Il y aura, je le crains, de la bagarre et du pillage dans les rues si l'hiver est mauvais.

Les élections générales eurent lieu le 27 octobre 1931. Ce fut un fiasco complet pour le Nouveau Parti. Les vingt-quatre candidats, y compris Howard et Mosley, furent battus. Après les élections, Howard passa quelques jours chez ses parents à Bexhill, puis il rentra à Londres. Là, il logea sur une maison flottante à Chelsea, allant de temps à autre chez ses grands-parents pour y prendre un bain chaud. Quoi d'étonnant s'il attrapa la grippe !

P. H. à Doë

Novembre 1931

Je vais mieux, mais je suis très, très fatigué. Les comptes rendus de rugby de samedi sont très élogieux à mon égard ! Etrange. Je me suis bien amusé en lisant que j'avais si bien joué alors que j'étais au fond de mon lit. J'espère pouvoir me lever pour de bon dans quelques jours. J'ai eu tort de le faire hier.

Epuisé par la campagne électorale, par la grippe, par son travail croissant, Howard n'eut bientôt plus les forces de résister à la pression de sa famille, qui insistait pour qu'il rompe avec Doë. Il ne pouvait pas lui dire qu'il ne l'aimait plus, car il l'aimait toujours. Il adopta la seule attitude qui lui semblait possible dans son état d'extrême faiblesse. Cela impliquait de mentir à Doë.

P. H. à Doë

Décembre 1931

Il faut que je vous parle franchement : personne ne peut aimer quelqu'un plus que je vous aime. Il y a quinze jours, je me suis blessé à la jambe en jouant au rugby. Ensuite je suis tombé malade, mais ne suis resté au lit que trois jours. Le médecin qui a examiné ma jambe m'a dit, en réponse à mes questions, que j'avais une maladie que je risquais de transmettre à mes enfants, si j'en avais. Je n'ai pas eu le courage de vous dire tout cela jusqu'à présent. Mais vous m'avez questionné, voilà la vérité. Vous avez été malheureuse, mais imaginez ce que je peux ressentir !

P. H. à Doë

24 décembre 1931

Dans les semaines qui viennent, j'irai voir les meilleurs chirurgiens de Londres. Il est providentiel que j'aie dû voir ce médecin à la suite de ma blessure, sinon je n'aurais jamais découvert ce qu'il en était. C'est plus que je n'en peux supporter — ou presque. Vous devez m'oublier aussi vite que possible. Si je peux vous rendre service, je le ferai toujours. Je n'ai pas perdu mon courage, seulement la foi et l'espérance.

P. H. à Doë

Noël 1931

Cette lettre sera courte. J'en ai écrit tant de longues dernièrement, et cela ne fait que me rendre plus triste encore. Au point où en sont les choses, vous êtes la dernière personne que je voudrais épouser, car vous êtes celle que j'aime le plus. Vos lettres me rendent tellement malheureux que je me suis contraint à ne pas ouvrir les six dernières. Pardonnez-moi. Je le ferai dès que j'en serai capable. Si vous m'aimez, vous devez être raisonnable et croire qu'avec le temps vous vous en remettrez et trouverez quelqu'un d'autre à aimer.

Mon père est le seul de la famille à connaître mon

infortune. J'imagine qu'il va me falloir le dire bientôt à ma mère.

P. H. à Doë

Boxing Day 1931

Je crois que je ne vous écrirai plus pendant quelques semaines, si je peux y arriver. Ce sera un enfer pour nous deux pendant longtemps. Sans doute garderons-nous toujours le souvenir d'un coin de montagne en Suisse, d'un cinéma à Paris. Soyez bénie à jamais. J'envisage d'accepter un travail qu'on me propose au Soudan. Ça me changera.

Durant trois mois, il n'y eut plus de lettres. Doë savait que la blessure à la jambe n'était pas la vraie raison de ce silence. Elle craignait qu'il y eût une autre jeune fille, mais elle se trompait.

Pendant ces mois, Howard fut de plus en plus déçu par le Nouveau Parti. Mosley prenait des positions fascistes et Howard sentait que les jours du parti étaient comptés.

C'était le début de la fin, et Harold Nicolson en parle dans ses mémoires :

15 mars 1932

Le moment est venu, à notre avis, pour le Nouveau Parti d'annoncer son propre décès. Peter Howard a été convoqué et en a parlé avec une franchise dont ni Bob Forgan, ni moi n'avions eu le courage. Réunion importante où la glace a été rompue et la dissolution du Nouveau Parti franchement envisagée.

5 avril 1932

Nous décidons de dissoudre le Nouveau Parti en tant qu'organisation électorale et politique... une des conséquences est le renvoi de Peter Howard.

Effectivement, en avril 1932, il fut remercié de ses services. Il n'en fut pas surpris et c'est avec plus de soulagement que de regret qu'il quitta le parti :

Les fonds baissaient. Mosley se rapprochait de plus en plus de ce fascisme que nous détestions, Harold Nicolson et moi. Tout le bruit que cela suscitait dans le pays ne l'empêchait pas d'arborer une chemise de jour en jour plus foncée. Nicolson a décroché son chapeau, on m'a tendu le mien, et nous avons quitté ensemble le Nouveau Parti.

Cette rupture clarifia l'atmosphère pour Howard. Dans d'autres domaines aussi, le brouillard commença à se dissiper. En avril 1932, il écrivit à Doë :

P. H. à Doë *Avril 1932*

Voulez-vous m'envoyer une lettre pour me montrer que vous existez toujours ? Je me demande si vous tenez encore à moi. Une seule chose demeure : je ne vaudrais peut-être pas grand-chose, mais tel que je suis, je vous aime.

P. H. à Doë *Avril 1932*

Je pense que j'ai eu l'esprit complètement dérangé tous ces mois. Quand viendrez-vous en Angleterre ? J'espère vous voir si vous venez. Il serait préférable que nous nous expliquions de vive voix. Pour la première fois, aujourd'hui, j'ai ressenti un espoir que les choses s'arrangeraient. Mais je tremble que vous ayez été trop malheureuse pour jamais souhaiter me revoir ou pour me pardonner.

P. H. à Doë *Stoke-on-Trent, avril 1932*

Depuis que votre lettre est arrivée ce matin, je suis tellement heureux. J'en perds le souffle. Vous dites : pourquoi attendre, s'il y a de l'espoir ? Il y a plus que de l'espoir. Pour ce qui est de ma jambe, elle ne sera pas un obstacle à notre mariage. Pouvez-vous m'envoyer par retour du courrier votre adresse à Rome ? Je vous y enverrai le triste récit de ma stupidité.

*P. H. à Doë**Avril 1932*

Mes parents sont enchantés. Le soir, mère est venue m'embrasser dans ma chambre et m'a dit : « J'espère tant qu'elle nous aimera, Peter. » C'était mon seul souci. Je l'ai rassurée et tout va pour le mieux de ce côté-là.

Cela fait trois mois que je n'avais plus parlé de vous à mes parents et je ne savais trop comment m'y prendre. Mais, vous verrez, tout va aussi bien que possible. Ils viennent me voir à Londres demain et nous irons au théâtre ensemble.

Les Metaxa tenaient à ce que Peter Howard prenne un emploi régulier. Aussi abandonna-t-il ses études de droit pour entrer comme stagiaire à l'étude Brown's à Bishopsgate. Puis, une fois de plus, il écrivit aux parents Metaxa pour leur demander la main de Doë, qui n'était toujours pas majeure. Les Metaxa souhaitaient encore surseoir au mariage. Ils allaient passer les vacances de Pâques à Montreux et Howard espérait qu'il y serait invité.

*P. H. à Doë**Londres, avril 1932*

Voici une lettre importante, car je reçois à l'instant la réponse de votre mère. Je vais vous recopier l'essentiel de ce qu'elle m'écrit.

Elle me remercie de ma lettre, qu'elle trouve aimable et franche. Elle est ravie que ma famille et moi soyons aussi unis et dit :

« Il en est de même pour nous et j'espère que nous vivrons toute notre vie dans cette affectueuse entente avec nos enfants. »

Que ma situation et mon avenir soient maintenant assurés lui paraît un point important. « Ce que vous gagnez et ce que nous avons l'intention de donner à Doris devrait permettre à de jeunes mariés de vivre confortablement

même s'il leur faut compter. Mais je me demande si Doris est capable de calculer les dépenses. Elle dirait probablement que oui. Mais la vie itinérante que nous avons dû mener l'a habituée à un luxe qu'elle n'aurait pas eu à la maison et l'a rendue impatiente et exigeante. Il lui est presque impossible de rester tranquille chez elle, sans compagnie. Elle a perdu le sens des valeurs et est devenue extravagante dans ses dépenses. Son argent de poche disparaît aussi vite qu'elle le reçoit, et ensuite elle emprunte ou achète à crédit, mais ne peut se refuser ce dont elle a envie ou dont elle croit avoir besoin.

» Dans votre intérêt, vous devriez vous assurer qu'elle se contentera de l'intérieur modeste et des distractions simples que vous serez en mesure de lui offrir ; qu'elle ne soupîrera pas constamment après les divertissements mondains et coûteux de la société à laquelle le *Daily Mail* consacre tant de place dans ses colonnes. Doris a aussi des ambitions mondaines. Elle se voit déjà mariée, installée à Londres, animant le cercle admiratif de vos amis littéraires et politiques, recevant ses relations de tennis dans un appartement petit mais d'un goût parfait, donnant d'élégants soupers dont tout le monde parlerait et qu'elle présiderait avec grâce dans des toilettes créées par les grands couturiers de Paris (chez qui nous n'avons d'ailleurs pas les moyens d'être clients). Elle se voit au volant de sa Rolls ou de sa Packard, allant chercher son mari au bureau et l'emmenant au Queen's Club ou à Roehampton, ou partant en week-end dans son petit avion personnel.

» Je serais désolée que mon enfant gâche ainsi sa destinée. Doris a de nombreuses qualités, elle est faite pour vivre mieux que cela et plus utilement. Je crois qu'on peut l'amener à le comprendre, mais il faudra un certain temps pour lui montrer qu'elle est éblouie par une vie artificielle. Je regretterais qu'elle se marie avant d'avoir compris que la vie en ménage exige de constants sacrifices et

que ce que l'on donne vous rend infiniment plus heureux que ce que l'on reçoit.

» Vous pensez que j'ai l'air de médire d'elle ? C'est tout à fait sincèrement que je vous écris. Je ne cherche que le bonheur de ma petite fille et le vôtre ! »

Voilà que j'ai recopié pour vous la plus grande partie de ce qu'elle écrit — un vrai pensum. Sa lettre présente deux inconvénients : votre mère ne parle même pas de m'inviter à Montreux ; deuxièmement, comment pourrais-je lui répondre qu'elle se fait une fausse idée de sa fille ? Naturellement, Doris aime les avions, les Rolls et Roehampton ; qui ne les aimerait pas ? Mais je sais que ce n'est pas indispensable à son bonheur. De même pour son salon de jeunes auteurs et politiciens ; je les connais presque tous et elle pourra les voir autant qu'elle voudra. Mais elle sait — ou devrait savoir — que les beaux jours des hôtes célèbres de Londres sont passés. Les gens dont on voit le nom dans les journaux sont des parvenus qui rédigent eux-mêmes les comptes rendus de leurs réceptions !

Mais que diable vais-je répondre à votre mère ? Qu'elle se méprend sur votre compte, que votre bon sens sait séparer le vrai du faux et que, tout en aimant les plaisirs coûteux, nous aimons aussi les joies simples ? Elle répondra : « Je connais ma fille mieux que vous ! » — Et moi : « Vous faites erreur. » Et ce sera l'impasse.

Elle insinue que vous n'êtes pas la femme qu'il me faut, et son argument me déplaît. Après tout, vous et moi devrions être les meilleurs juges sur ce point. Selon elle, le seul mari qui pourrait être heureux avec vous et vous rendre heureuse serait un mollusque fabuleusement riche, qui ne vous aimerait pas en tant que personne, mais en tant qu'hôtesse, qui n'aimerait ni les fleurs, ni la poésie, ni la campagne, et n'aurait pas plus de sensibilité qu'une morue en décomposition.

Dans ses lettres, Doë s'inquiéta de la santé de Peter. Elle redoutait qu'il ne soit pas assez bien pour la rejoindre à Montreux. En effet, ses parents avaient fini par l'inviter, en exprimant le désir qu'il ne se présente pas comme le fiancé de Doë.

P. H. à Doë

Londres, avril 1932

Bonjour, grand-mère. Je vois qu'une fois marié il me faudra porter des caleçons longs de septembre à juin, attendre trois heures avant de sortir quand j'aurai pris un bain chaud, ne jamais courir pieds nus dans la maison au petit matin — ce que je fais toujours, je le confesse. Je vais être tellement dorloté et gâté que je deviendrai gras, rouge et fainéant. J'aurai une barbe couleur chocolat étalée sur la poitrine pour me tenir chaud et porterai autour de la taille une de ces affreuses flanelles rouges qu'on appelait « douillettes » au temps de la reine Victoria. Vous êtes une petite sottie. Bien sûr que je prends soin de moi. Je m'aime trop pour me négliger.

Quand je serai à Montreux, je devrai être à la fois, si je comprends bien : a) votre frère et b) l'ami d'un parent de votre mère qui est là pour ses affaires. Un double rôle très difficile à tenir. Qui dois-je être devant qui ? De quelles affaires exactement suis-je censé m'occuper ? Il est agaçant que votre mère refuse de reconnaître que nous sommes fiancés. Mais si elle persiste à nier l'évidence, il faudra bien en passer par là.

Howard partit pour Montreux. Il n'y passa qu'un week-end.

P. H. à Doë

En route pour l'Angleterre, avril 1932

J'ai pris mon petit déjeuner dans le train. Puis, course effrénée en taxi pour aller d'une gare à l'autre. J'y ai risqué ma vie. Ensuite, je vous ai envoyé un télégramme. Grande discussion avec le postier, en français s'il vous

plâit, pour savoir si « Sweetheart » s'écrit en deux mots ou en un seul.

Les fiançailles n'étaient toujours pas officielles et l'impatience des jeunes gens grandissait.

P. H. à Doë

Londres, mai 1932

Je vais passer carrément à l'offensive avec votre père, à Paris, et voir ce qui en résultera. Je propose, si vous êtes d'accord, de lui dire ceci : « Tout ce que je désire, c'est d'épouser Doris sans être obligé de le faire contre votre volonté. L'un comme l'autre, nous trouverions cela très pénible. Si vous voulez bien nous donner votre bénédiction, cela nous suffit et vous pouvez garder votre argent. Si, par contre, vous estimez que cela serait trop dur pour Doris — ce qui après tout est possible — donnez-nous votre bénédiction et donnez-lui l'argent. Je n'y toucherai pas. J'entretiendrai notre ménage dans les meilleures conditions possibles avec l'argent que je gagnerai, et elle pourra disposer de son propre argent pour ses vêtements et ses distractions.

Doë devait venir en Angleterre à la fin de juin pour participer au tournoi de Wimbledon. Les deux familles accepteraient peut-être que les fiançailles soient annoncées à ce moment-là.

P. H. à Doë

Londres, mai 1932

La lettre de votre mère est arrivée juste au moment où j'allais prendre la plume. C'est une lettre très aimable. C'est bien la première fois qu'elle me dit quelque chose d'aussi précis. Après m'avoir expliqué en détail pourquoi elle ne peut pas venir en Angleterre, elle ajoute : « Si je trouve la possibilité de venir en Angleterre, ne serait-ce que pour quelques heures, nous pourrions nous arranger pour rencontrer vos parents après le tournoi.

Et si nous parvenons à régler les choses avec eux à notre satisfaction mutuelle, nous pourrions alors annoncer vos fiançailles. Le mariage pourrait être célébré à la fin de l'année ou au début de l'année prochaine, selon les congés qu'il vous sera possible d'obtenir. »

Elle ajoute que mon bonheur lui tient aussi à cœur que le vôtre et elle termine en disant : « Ne venez pas nous chercher au bateau, mon mari serait furieux que vous quittiez votre bureau pour cela. Je vous conseille également, si vous tenez à ménager votre réputation auprès de lui, de vous abstenir de toute familiarité d'attitude et de langage. Nous n'y sommes pas habitués, nous qui sommes par nature plus réservés extérieurement que les gens du Nord. » Qu'est-ce que j'ai bien pu faire ?

Howard vint passer un week-end à Paris. De retour en Angleterre il écrivit à Doë :

P. H. à Doë

Harlech, juin 1932

L'argent revient constamment comme un épouvantail entre nous. Je suis absolument sincère lorsque je dis que l'argent ne compte pas pour moi, car je sais par expérience qu'il ne fait pas le bonheur — ou si peu. Quant à votre remarque sur la charité, et votre opinion qu'un sourire aimable ne vaut pas grand-chose s'il n'est accompagné d'un geste tangible, je me sens quelque peu en désaccord avec vous. Rappelez-vous que le Christ qui, dit-on, a le premier érigé la charité en vertu, n'avait pratiquement jamais d'argent à distribuer. Et vous souvenez-vous de l'obole de la veuve ?

En juin, Doë vint à Londres avec son père pour la quinzaine de Wimbledon. Jean Metaxa était décidé à rentrer en France dès que Doë aurait été éliminée du tournoi, car des affaires pressantes l'attendaient. Doë,

de son côté, était déterminée à rester en Angleterre le plus longtemps possible.

Pendant le premier tour du championnat, Doë se trouva à un point de perdre le match. Jean Metaxa sortit ostensiblement une formule de télégramme et se mit à rédiger un message à sa femme annonçant que Doë et lui retraverseraient la Manche le soir même. Doë l'aperçut et comprit : elle gagna la partie et continua jusqu'à sa victoire en finale du double dames de Wimbledon.

Howard assista à cette finale :

Doë menait par cinq jeux à quatre et quarante à zéro. Son adversaire servait. Doë retourna la première balle avec une force terrible à trente centimètres derrière la ligne de fond. Quinze - quarante. Elle renvoya la seconde balle encore plus fort, cette fois à dix centimètres derrière la ligne. Trente - quarante. Quant à la troisième, jamais je n'ai vu cogner pareillement sur une balle de tennis : celle-ci me parut elliptique sur son trajet. La craie vola dans le coin où elle atterrit : un coup magistral. Le juge de ligne cria : « Out ! » L'arbitre mit la chose en question. L'adversaire de Doë affirma à l'arbitre que la balle était bonne. Mais le surveillant de ligne s'entêta. On annonça « égalité ». Doë perdit le jeu.

Mais elle gagna le set et la partie. Certaines personnes naviguent avec d'autant plus de calme et de vigueur que les vents soufflent en tempête. Doë est de celles-là. Elle a le tempérament combatif, la trempe d'acier des indomptables. Elle allie la douceur à la vivacité, ce qui est une combinaison extrêmement rare.

Le 9 juillet 1932, Peter Howard et Doë Metaxa annonçaient leurs fiançailles.

CHAPITRE SIX

COUPABLES

Provence

Venant du haut des collines, un vent courait
chargé des poussières qu'il portait vers la plaine
où la vigne et l'olivier soupiraient après les ondées
[printanières.
Saturé de soleil, il courait, chargé du parfum des fleurs,
au-dessus de la terre couleur de brique rouge
où des bœufs paresseux piétinaient les heures.

En passant, il fit tomber de mes épaules
le poids des années, des espoirs déçus, des craintes inutiles,
les fit s'envoler vers le ciel, comme eût fait, en Angleterre,
un petit vent fripon volant le chapeau
sur la tête du vieil homme.

J'étais là, sous le soleil du Midi,
partagé entre le rire et les larmes, en cet hiver
qui nous revoyait en Provence, vous et moi,
et, devant nous, toute une vie à vivre ensemble

et le passé bien loin derrière nous,
enlevé de mes sottes épaules
par le souffle de ce vent provençal.

P. H.

Pendant ses fiançailles, Howard connut des mois de bonheur et de tranquillité. Il avait réussi à rembourser toutes ses dettes à Oxford. Le jour, il s'initiait au métier d'avocat ; le soir, il préparait ses examens. Le droit le passionnait :

P. H. à Doë

Londres, 5 décembre 1932

Je dois comparaître deux fois devant le Maître demain, et il faut que je m'y prépare. Nous avons réussi à ajourner une fois de plus l'affaire des bois, mais l'incendie et le procès avec la Cunard viennent en appel et ne pourront pas être remis à plus tard. Malheureusement, je ne pourrai pas y assister. Ce serait pourtant mon devoir, vu qu'oncle Geoffrey plaide pour nous. Quatre rendez-vous cet après-midi, deux clients dans la salle d'attente en ce moment. Il s'agit pour une bonne part de constats qui prennent au moins quarante minutes.

Aujourd'hui, j'ai consacré trois quarts d'heure à déjeuner avec le père de Tony Carter, espérant qu'il nous confierait des affaires, et j'en ai obtenu une. Ce n'est qu'une petite demande de dommages-intérêts au détriment d'un propriétaire d'hôtel du Pays de Galles. Mais si nous obtenons le paiement des dommages — et, au vu des preuves, nous devrions y arriver — j'espère qu'il nous donnera encore du travail. Son commerce de cuirs est énorme et ça devrait nous aider. Je regrette de parler boutique, mais c'est cela qui me trotte par la tête aujourd'hui.

A mesure qu'approchait la date du mariage, l'excitation gagnait Howard.

P. H. à Doë

11 décembre 1932

Dire que, dans une semaine à peine, nous serons mariés ! N'est-ce pas merveilleux ? Je n'arrête pas d'y penser. Il fait un temps de chien et je suis un peu enrhumé, aussi ai-je fait la grasse matinée. Une fois levé, je me suis emmitouflé dans une demi-douzaine de manteaux pour aller au jardin cueillir des roses. N'est-ce pas fantastique que l'été soit encore en fleurs malgré le vent et la gelée ?

Tony Carter, qui devait être son témoin, accompagna Howard jusqu'à Marseille. Aucun membre de la famille Howard n'assista au mariage. Cependant, l'oncle Geoffrey prêta sa jaquette et Gracie paya les billets : un aller-retour pour Carter et un aller simple pour Peter ! Ils arrivèrent deux jours à l'avance et logèrent dans un hôtel modeste. Le mariage lui-même, raconte Howard, fut un vrai marathon :

J'ai été marié cinq fois. J'ajouterai pour l'édification du sage et la confusion de l'ignorant que c'était chaque fois avec la même jeune fille. Nous prétendons ainsi au titre, unique à ma connaissance, de couple quintuple : cinq fois mari et cinq fois femme.

Doë et moi avons donc passé une fois à l'église anglaise de Marseille, deux fois — Dieu, que ce fut long ! — à l'église grecque, une fois au consulat d'Angleterre et enfin à la mairie. Le premier jour, j'étais d'humeur si gaie que je lançai une poignée de sous dans le ruisseau de la rue Saint-Jacques. Une volée de petits Français se les disputa en piaillant. Le maire avait une écharpe tricolore si serrée qu'on croyait voir rouler de part et d'autre du creux deux grosses vagues de l'océan. Son estomac se soulevait à chaque respiration et le spectacle était poignant : les assistants haletaient et transpiraient par sympathie. Il nous maria en huit minutes et demie. Puis il força la va-peur et cingla vers moi pour m'embrasser. Hissant le pavil-

lon de l'orgueil britannique, je l'esquivai de justesse.

A l'église grecque, un chœur invisible chantait de la galerie. Des jeunes filles marchaient devant nous, jetant boutons de roses et fleurs d'oranger sous nos pas, tandis que, par trois fois, selon le saint rituel, nous suivions les prêtres barbus autour du sanctuaire. Au-dessus de nos têtes, des amis tinrent des couronnes d'or délicatement ciselées, à bout de bras, sans pause ni répit, durant quatre-vingt-dix minutes.

A l'église anglaise où, l'après-midi du troisième jour, les cérémonies se terminaient, j'avais perdu toute nervosité : après tout, me marier était devenu une routine quotidienne. Je fredonnai : « Ça y est, tout le monde est là » à l'oreille de mon témoin tandis que Doë et son père montaient vers l'autel.

Il nous fallut deux jours pour regagner l'Angleterre : ce fut notre lune de miel. Je me souviens des pigeons grassouillets et bien vivants près de la Concorde et des grives rôties à la broche et bien défrites dans un estaminet d'Avignon. Nous avons mangé ces dernières avec une épaisse sauce noire et un non moins épais vin rouge.

L'arrivée en Angleterre allait être une épreuve pour Doë. Elle avait toujours vécu en France et avait peu d'amis anglais. Ma mère avait pleuré quand j'avais quitté l'Angleterre avant le mariage ; ma belle-mère pleura quand Doë quitta la France après son mariage. C'est assaisonnés du sel de toutes ces larmes que Doë et moi avons franchi une passerelle brinquebalante pour mettre pied à Douvres, prêts à savourer le sel de la vie. Les étoiles nous étaient clémentes, et tiède était la terre, car nous étions profondément amoureux.

Les Howard trouvèrent un appartement dans la maison de Disraëli, 22 Theobalds Road. C'était une demeure pleine de placards secrets et de portes cachées.

La salle de bains était séparée du salon par une bibliothèque coulissante, prétexte pour Peter à des facéties sans nombre.

Pour Doë, la vie était un peu solitaire, mais elle trouva rapidement le chemin des boutiques françaises de Soho ; elle en rapportait des croissants, des moules, des olives et des hors-d'œuvre qui fleuraient bon sa chère Provence. Le dimanche, ils se promenaient tous deux dans les rues désertées du centre. Londres leur fut bientôt si familier qu'ils croyaient y avoir toujours vécu. Doë commençait à parler un anglais sans fautes. Peter travaillait beaucoup, souvent tard dans la nuit. Ses yeux en souffraient et Doë craignait que ce travail intensif ne le marque pour la vie.

Le 2 novembre 1933, ils eurent leur premier enfant, Philip — cheveux foncés, yeux bruns.

J'étais stupéfait, note Peter Howard. Quelle merveille lorsque vous arrivent à vous ces choses dont tout le monde parle ! Mais à l'émerveillement se mêlaient de l'irritation et aussi quelque crainte.

Irritation parce qu'il se sentait dépassé, crainte pour des raisons d'argent.

L'enfant allait multiplier nos charges matérielles et prendre sur nos distractions, notre liberté, notre confort.

Le ménage n'avait toujours pas de revenus réguliers. Deux mois plus tard, en janvier 1934, une nouvelle source de gains se présenta : le *Sunday Express* demanda à Howard de faire le compte rendu des matches de rugby du samedi après-midi : cela n'empiéterait pas sur son travail juridique et lui rapporterait une livre et demie par semaine. Il accepta.

Puis, un soir de juin, un ami emmena Howard au club politique de Lord Beaverbrook, The Empire Crusade Club. Là, il entendit plusieurs discours en faveur

d'une zone de libre-échange impériale. C'était à son avis un monceau d'inepties. Il se leva et le dit avec sa vigueur habituelle. Howard raconte ainsi les suites de cet incident :

Un drôle de petit bonhomme ressemblant à un singe habillé s'approcha ensuite de moi et me dit : « M. Howard, j'ai écouté avec une extrême attention tout ce que vous avez dit et je vous préviens que cela paraîtra intégralement dans le « bloc-notes d'un Londonien » de l'*Evening Standard* de demain. » Il y eut en effet dans le « bloc-notes d'un Londonien » de l'*Evening Standard* un paragraphe louant mes talents. Deux semaines plus tard, Beaverbrook téléphona à mon bureau, demandant à me voir. Je n'avais pas franchi le seuil, qu'il lançait : « Howard, j'ai appris que vous alliez écrire une rubrique politique pour moi. » C'est ainsi que je l'appris, moi aussi !

Beaverbrook en fait proposait à Howard de quitter sa situation pour se consacrer entièrement aux journaux du groupe *Express*. La décision n'était pas facile : tout chez Howard penchait en faveur de l'offre de Beaverbrook, mais n'était-ce pas de la folie d'abandonner une carrière à peine entamée ? En fin de compte, Howard prit le risque. Son premier article parut en juin 1934 et lui rapporta neuf livres douze shillings trois pence. Il était loin de se douter qu'en cinq ans il deviendrait l'un des journalistes politiques les mieux payés de Fleet Street et gagnerait près de soixante livres par semaine.

Beaverbrook prit d'emblée Howard en main et l'entraîna fut aussi rigoureux que minutieux.

A n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, mon téléphone sonnait. Il pouvait être deux heures du matin et j'entendais ces rudes accents canadiens : « Peter ? Pour un homme jeune comme toi, c'est l'heure du boulot. Allez,

courage, sors du lit. Habille-toi et au travail. Il nous faut un papier pour l'*Evening Standard* d'aujourd'hui. »

Chaque mot de mes articles était mastiqué, puis avalé ou vomi, par ces mâchoires voraces et expertes. Il lisait sans ménager sa peine, épluchait le texte. S'engageait alors un dialogue de ce genre :

Lord Beaverbrook : Tu as écrit cela tout seul ?

Moi (fier comme Artaban) : Mais oui.

Lord Beaverbrook : Tu en as écrit chaque mot toi-même, sans aucune aide ?

Moi (jubilant) : Mais oui.

Lord Beaverbrook (froissant les feuillets et les jetant à terre) : J'ai peine à le croire, Peter : c'est exécrable. Il y a une machine à écrire à côté. Prends-la et recommence tout.

Grâce à ces critiques j'appris l'art de créer. Je recevais de Beaverbrook un apprentissage qui n'aurait pu être acheté à prix d'or.

Quand je travaillais avec lui, il ne ménageait pas ses louanges. Ses blâmes non plus. Il tenait tantôt de saint Nicolas, tantôt du Père Fouettard et l'on passait sans transition de Noël au Jour du Jugement. Alors qu'on avait souvent conscience d'être une oie, il avait le don réconfortant et sympathique d'attendre de vous un œuf d'or !

Pour sa nouvelle profession, Howard avait deux atouts naturels. Il était doté d'une mémoire phénoménale : jamais il n'emportait de bloc-notes ni de crayon ; il n'en avait pas besoin. Une conversation, même si elle durait quatre ou cinq heures, se gravait dans sa mémoire au point qu'il pouvait en reproduire chaque terme le lendemain matin. Il demandait rarement des interviews, car les politiciens lui en accordaient sans même le savoir : ses meilleurs articles prenaient naissance à la Chambre où, autour d'un verre, Howard

écoutait le bavardage d'un député sans méfiance. Il usait ainsi impitoyablement d'une nouvelle forme de journalisme.

Son second atout était son exceptionnelle rapidité dans la rédaction. Levé tôt, il terminait quatre articles en une demi-matinée. Par la suite, il en vint à écrire une cinquantaine de lettres, des discours et des articles avant le petit déjeuner. En trois jours, il pouvait rédiger le brouillon d'une pièce de théâtre ou d'un livre.

Son journalisme était précis, rude et souvent cruel. Dès Oxford, et plus encore lors des élections de 1931, Howard s'était mis à haïr les puissants, les gens en place. Son entrée à Fleet Street lui donna l'occasion d'exprimer cette haine. Un de ses collègues se souvient de lui ainsi :

Peter Howard était un partisan convaincu de Peter Howard. Il exsudait la bile et même souvent le vitriol. Il voulait la gloire et l'argent, peu importe par quels moyens. Beaverbrook et ses journaux étaient taillés sur mesure pour lui. Quel que fût l'air proposé par Beaverbrook, Peter l'entonnait. C'était un impitoyable pirate du journalisme politique. Il prenait plaisir à dire des méchancetés. Il usait de sa plume — je ne l'ai jamais vu se servir d'une machine à écrire — comme d'un poignard.

« Je l'épingle vivant à la pointe de mon stylo », disait-il du politicien qu'il attaquait. Il se délectait des intrigues et des commérages de bureau. Se purléchant devant un verre de bière ou se vautrant dans un fauteuil, un sourire cynique sur son visage aux traits réguliers, il transcrivait son dernier tuyau empoisonné.

Howard s'est décrit lui-même presque dans les mêmes termes :

Après un certain temps à Fleet Street, ma philosophie du journalisme prit corps. A mon avis, chacun devait se

fixer un but — et y courir en renversant tous les obstacles. Si un adversaire vous donne un coup, rendez-lui le double. Tenez ferme sur vos pieds, soyez votre meilleur ami et ne vous fiez qu'à vous-même. Toujours gentil envers ceux qui peuvent vous servir, n'hésitez pas à les cajoler. Avec les autres, comme il vous plaira, mais laissez-les choir sans ménagements si tel est votre intérêt. (Naturellement, s'il s'agit d'un ami cher, ce n'est jamais votre intérêt, car vous avez trop de remords après.)

Bref, j'étais un matérialiste handicapé par une fâcheuse propension à l'amitié. J'étais d'ailleurs le premier à me taxer moi-même de sentimentalisme.

Les écrits de Peter Howard étaient rarement sentimentaux. Il tenait une rubrique intitulée « Politique et Politiciens ». Il y divulguait régulièrement ce que les députés tenaient le plus à cacher.

Sunday Express, 5 août 1934

A notre époque où la jeunesse tient le haut du pavé, des kyrielles de jeunes gens ont eu leur chance en politique : pas un ne l'a saisie. Je n'en vois pas un qui vaille un raisin, ou une chiquenaude. On me dira que M. Hore-Belisha fait exception. Peut-être. Mais est-il jeune ou vieux ? Il a tous les âges. Il a des anniversaires mobiles de caméléon. Il change d'âge comme d'autres de parti — d'ailleurs là aussi le changement ne va sans doute pas tarder, ce qui à mon avis devrait lui réussir.

M^{lle} Thelma Cazalet, député d'Islington-Est, est un autre athlète politique. Elle fait du tennis. Elle a sa technique de service bien à elle et se déplace au ralenti sur le court. Elle ne joue plus aussi bien que jadis, mais ne s'en sort pas trop mal vu son âge.

Comment est-ce que je sais son âge ? Pas par l'annuaire. Elle ne l'annonce pas. Elle s'imagine que c'est un

secret. Mais je vais vous le dire, car j'ai posé la question à ma tante qui la connaît bien. M^{lle} Cazalet a trente-cinq ans. Elle est née le 28 mai 1899.

A la suite de cet article, Beaverbrook fit ses commentaires habituels :

La secrétaire de Beaverbrook me fit écouter la voix du maître enregistrée sur bande magnétique. A peu près ceci : « Et maintenant, Peter, voici pour l'article : Baldwin — trop long, trop long, trop long. Lloyd George — trop long, trop long, trop long. Churchill — trop long, trop long, trop long. » Puis la voix monta d'une octave dans un pétilllement de gaieté : « Quant à la dame dont tu parles, Peter — trop jeune, trop jeune, trop jeune. »

Lors de sa première année à Fleet Street, Howard changea de bord politique. Lord Beaverbrook faisait campagne pour l'isolationnisme et le libre-échange à l'intérieur de l'Empire et Howard défendit ces tendances dans sa rubrique. En même temps, Howard voulut entrer lui-même au Parlement — pour la dernière fois de sa vie !

Mes tendances conservatrices étaient très marquées à l'époque. Une vacance se produisit dans une circonscription parlementaire. J'enfilai mon plus beau complet et j'allai voir le président du parti. Je lui annonçai que je désirais me porter candidat. J'étais, m'informa-t-il, justement le genre de candidat que le parti recherchait. Puis il me demanda à combien se monterait ma subvention au comité local du parti. A quoi je répondis que je n'envisageais pas de me faire de l'argent avec les affaires publiques et que j'abandonnerais par conséquent mon indemnité parlementaire au parti. Il me répondit : « Désolé, M. Howard, mais on nous a déjà offert mille livres par

an pour le siège. Si vous ne pouvez faire mieux, je crains que votre candidature soit hors de question. »

Ce fut la première fois que je touchai du doigt la puissance de l'argent dans le système démocratique anglais. Et je ne tardai pas à découvrir que nombre des meilleurs sièges conservateurs étaient à vendre. Le parti travailliste n'était d'ailleurs pas en reste, qui offrait parfois à ceux qui avaient vieilli au service des syndicats un siège au Parlement à titre de retraite ou pension honorifique.

Howard revenait encore et toujours à ce qui lui tenait à cœur depuis le début :

Sunday Express, 4 août 1935

Je viens de rentrer d'une région sinistrée : Abertillery, Merthyr Tydfil, Ebbw Vale, Pontypool. Qu'est devenue la politique dans ces vallées de désespoir ? Les mineurs avaient été les troupes d'assaut du mouvement socialiste. Que sont-ils maintenant ?

Socialistes, oui. Troupes d'assaut, non. Le cœur leur a manqué. Ils ont laissé la politique derrière eux, comme ils ont tout laissé derrière eux. Ils sont le sel de la terre et le sel a perdu la saveur de la vie. Mieux vaut s'user que rouiller. Et ces hommes rouillent.

Se préoccuper de ces chômeurs devrait être le grand objet de notre vie publique. Il ne devrait être question que de cela aux prochaines élections. Les discours y puiseront-ils leur matière lorsque approcheront les élections générales ? Pas le moins du monde. La paix et la guerre, voilà de quoi on parlera.

Howard prenait néanmoins pour tâche première, servant à la fois ses opinions et son ambition, de flageller les politiciens.

Sunday Express, 16 septembre 1935

Hitler a dorénavant un ami à la Chambre des Communes.

Son nom : Sir Arnold Wilson. Il a cinquante et un ans et est député de Hitchin. Joues creuses et sourcils broussailleux, Sir Arnold ne manque pas une occasion de faire monter les actions de Hitler dans notre pays.

Il a fait une déclaration stupéfiante : nous ne devrions pas partir en guerre contre une nation qui veut s'agrandir, sans lui avoir d'abord offert une parcelle de territoire britannique. A quel pays en mal d'expansion se réfère-t-il ? De toute évidence à l'Allemagne.

Il y a quelques jours seulement, le Dr Frick, ministre de l'Intérieur de Hitler, déclarait que l'Allemagne avait plus besoin que l'Italie d'espace vital. Pourquoi donc Sir Arnold est-il si préoccupé des intérêts de pays étrangers ? Un tel souci de la part d'un membre de notre Parlement est contraire à nos intérêts.

Elu député de Hitchin, Sir Arnold s'est nommé lui-même député de Hitler. S'il ne se débarrasse pas de Hitler, j'espère et je crois que Hitchin se débarrassera de lui.

Parfois Howard avait raison, parfois il avait tort. Quand la guerre éclata, Sir Arnold Wilson prouva son courage en s'engageant, à plus de cinquante ans, dans la R.A.F. comme mitrailleur d'un bombardier. Il fut tué dans un raid au-dessus de l'Allemagne.

Quoi qu'il en soit, Howard s'était imposé comme journaliste. Il écrivit un jour : « Je crois qu'on me craignait, je suis sûr qu'on me détestait et je sais qu'aux yeux de Fleet Street j'avais réussi. »

Il n'était pas toujours d'accord avec Lord Beaverbrook. Il le lui disait de vive voix à l'occasion, mais rarement, sinon jamais, dans le journal. Là, il lui accordait un soutien presque inconditionnel, considérant qu'il était payé pour cela.

Sur plus d'un sujet — l'hostilité de Beaverbrook envers Baldwin par exemple, ou bien sa campagne pour le réarmement — les convictions de Howard coin-

cidaient avec ses obligations. Ainsi, sur ces questions, Beaverbrook et Howard soutenaient M. Churchill qui prêchait alors dans le désert :

Sunday Express, 7 juin 1936

M. Churchill a fait campagne en faveur du réarmement depuis trois ans et les événements lui donnent raison. Au sujet de l'armée de l'air allemande, M. Baldwin lui-même est forcé de reconnaître que M. Churchill avait raison et que lui, Baldwin, avait tort.

Le gouvernement exécute son programme de réarmement trop lentement au gré de M. Churchill et trop lentement aussi pour parer à un danger d'invasion. Aussi M. Churchill en est-il réduit à user de n'importe quelle méthode en son pouvoir pour contraindre le gouvernement à une action efficace et offensive.

Sunday Express, 4 octobre 1936

Le plus vite M. Baldwin se retirera, le mieux ce sera. Car le monde est en crise. A l'étranger, les calamités se multiplient. Le danger nous menace de toutes parts. Ce n'est pas le moment d'avoir M. Baldwin comme premier ministre. Il parlait un jour du pouvoir sans responsabilité comme étant la prérogative des filles de joie. Eh bien, M. Baldwin s'est adjugé cette prérogative : il a le pouvoir, mais est incapable d'en assumer les responsabilités. Il a bien mal géré le pays. On a beaucoup parlé de la carence des propriétaires absentéistes d'Irlande, mais la carence du locataire de Downing Street est infiniment plus grave.

Beaverbrook se jetait à corps perdu dans ces campagnes de presse :

Tandis que Beaverbrook et Baldwin s'étripaient mutuellement, Sir Samuel Hoare, qui était leur ami commun,

téléphona plus d'une fois à Beaverbrook pour se plaindre de mes articles. Il m'arriva d'être présent quand Hoare appelait :

Beaverbrook : Ouais, ouais, ouais. Voyons, écoutez-moi : je ne peux rien obtenir de ce garçon. Non, je vous assure. Je ne peux rien en faire. Ecoutez donc... Eh bien, je vais le convoquer et je vais lui passer un savon... Ouais, je vais lui passer un fameux savon. Est-ce que vous êtes satisfait ? Au revoir, mon cher.

Puis il reposait le téléphone, se fendait la figure d'un rire en tranche de pastèque et me regardait en se tapant les cuisses : « Ha, ha, ha ! Recommence, Peter, recommence la semaine prochaine ! » Et je n'y manquais pas.

Mais les vues de Lord Beaverbrook et de M. Churchill ne coïncidaient pas toujours. Churchill écrivait à l'époque un article hebdomadaire dans l'*Evening Standard* et les divergences entre les deux hommes n'étaient pas sans créer des difficultés au journal :

Churchill était seul à la clarté des étoiles, ou plus vraisemblablement au crépuscule d'une carrière qui avait frôlé la grandeur. Son chant de guerre contre les nazis était presque un solo. Il le chantait néanmoins fortissimo dans les colonnes de l'*Evening Standard*.

Pendant ce temps-là, mon patron Lord Beaverbrook plaidait la cause de l'*isolement splendide*, lançant des phrases comme : « Il n'y aura pas de guerre cette année et l'année prochaine non plus. » Il me payait largement pour écrire des éditoriaux sur le sujet et il était totalement opposé à la grande idée de M. Churchill.

Percy Cudlipp était alors rédacteur en chef de l'*Evening Standard*. Il devait se sentir un peu comme le ballon pendant la finale de la Coupe d'Angleterre ! Heureusement Percy est solide, élastique et doué d'humour — toutes qualités nécessaires à un ballon de football !

Son téléphone sonnait le matin :

— Cudlipp ? Ici Lord Beaverbrook. Ce type qui écrit dans ton journal, comment s'appelle-t-il donc ? Oui, Winston Churchill, c'est bien lui. Dis-moi, Percy, j'espère que tu ne le payes pas trop ? Bon sang, tant que ça ? Pas possible ! Mais c'est affreux, affreux... Bon, j'espère au moins que tu n'es pas engagé envers lui pour trop longtemps ? Son contrat dure encore toute une année ? Eh bien, Percy, ne le laisse plus écrire sur les nazis. Il est obsédé par ce sacripant de Hitler. Qu'il s'en tienne à la politique intérieure, aux grandes questions de l'Empire, du chômage, de l'agriculture. A part ça, rien de nouveau ? Au revoir, mon cher.

Et Percy se retrouvait, un téléphone muet à la main. Il appelait alors M. Churchill et lui tenait à peu près ce langage :

— Bonjour, M. Churchill. Quel est le sujet de votre article cette semaine ?

— Bonjour, M. Cudlipp. Je crois que cette semaine nous devrions nous attaquer aux nazis. Il nous faut avertir le pays du danger que représente cette bande de criminels. Nous pourrions aussi discuter utilement des rêves d'expansion nazie dans les Balkans.

— Oui, M. Churchill. Ce serait extrêmement intéressant. Mais je me demande si cette semaine un article de politique intérieure ne changerait pas un peu nos lecteurs. Que diriez-vous du chômage ou de l'agriculture ?

— Parfaitement, M. Cudlipp, parfaitement. Nous en viendrons à ces questions. Mais je crois que cette fois-ci une énergique déclaration contre les nazis sera plus opportune.

Et Percy se retrouvait avec son téléphone muet.

Churchill lisait les articles de Howard et le traitait avec amitié.

Il me lisait avec attention plutôt qu'approbation et m'a beaucoup aidé de ses remarques et de ses suggestions.

Il trouvait à redire à l'expression *en foi de quoi* qu'il m'arrivait d'employer. Dans les couloirs de la Chambre des Communes, il fonçait sur moi, tel un formidable cuirassé, et m'apostrophait en soufflant comme une cheminée : « Foi de quoi, foi de quoi ! »

Un soir, je devais aller pour le journal à la maison de campagne de Churchill. Je quittai le bureau pour me rendre directement à Chartwell. Il faisait beau, c'était l'été. Je portais mon vieux veston, j'avais chaud et j'étais las du bruit et du mouvement des rotatives.

Churchill était dans son jardin, habillé d'un vénérable costume qui le faisait ressembler au joyeux Bibendum de Michelin. Il construisait un mur et maniait les briques avec un enthousiasme évident et une dextérité dont je suis moins bon juge. Le mur pourtant me sembla relativement droit.

Il attendait à dîner quelques hôtes de marque et insista pour me retenir, corbeau noir parmi des oiseaux de paradis, journaliste couvert d'encre parmi les plastrons et les diadèmes. Pourtant j'eus l'impression d'être le plus désiré de tous les invités. La générosité, la bienveillance, la simplicité que Churchill déploie ainsi en privé expliquent l'inébranlable loyauté de ses amis. Il alla me chercher son rasoir et m'accompagna à sa salle de bains personnelle où je me lavai, frottai, brossai jusqu'à me rendre présentable. Il me manifesta la camaraderie et la sollicitude d'un frère aîné, désireux que je me présente à mon avantage parmi ses amis, pour mon bien, pas pour le sien. Cela révélait un aspect intéressant de cette figure historique.

A cette époque, Churchill était au plus bas de sa fortune et il était adouci, jovial, philosophe et sage. De l'avis de Lord Beaverbrook, « Churchill à terre » était le plus

charmant des compagnons, mais « Churchill au sommet » avait l'étoffe d'un tyran !

Lord Baldwin était sur le point de se retirer, je m'en souviens. Churchill aurait eu bien des raisons de lui en vouloir : il avait été ministre avant même que Lord Baldwin devienne député ; il avait vu Baldwin plus âgé, plus lent, plus assidu, partir loin derrière lui, le rattraper et l'éliminer de la course au pouvoir. Pourtant Churchill ne lui en voulait pas.

Ce soir-là après dîner, il me dit : « Baldwin est malin comme un Peau-Rouge. Il ira à Bewdley et, à son prochain bal, il dansera autour de son totem avec mon scalp sanglant tressautant à sa ceinture. » Il riait sans rancune. Tout cela était dit sur un ton léger, dont Lord Baldwin lui-même n'aurait pu prendre ombrage.

Puis Churchill parla de choses qui lui tenaient profondément à cœur. Il exposait avec une flamme de visionnaire la nécessité de détruire les nazis. Il sentait la guerre inévitable : le plus vite on en aurait terminé et le plus vite on pourrait dételer !

Cette grande idée s'était emparée de lui exactement comme Hitler et Lénine avaient été saisis par les leurs. Je fus bouleversé de voir la passion qui l'animait tout entier à une époque où la plupart des Anglais se méfiaient des enthousiasmes.

Cette soirée passée chez lui m'éclaira sur un point : cette simple et seule idée de détruire les nazis ne suffirait sans doute pas à construire un monde nouveau, mais Churchill serait imbattable pour organiser la victoire sur les nazis, cela ne faisait aucun doute.

Je ne voulais pas la guerre, je n'abandonnais pas encore tout espoir de paix. Mais si guerre il y avait, c'était Churchill que je voulais. Je le revois encore, silhouette sombre et méditative, lorsqu'il me fit ses adieux sous le porche dans l'obscurité de la nuit d'été. Alors que la majorité de

ses concitoyens le considérait comme une force du passé, il sentait en lui le poids et l'imminence de son destin.

Le premier désaccord important entre Howard et Beaverbrook éclata durant la crise de l'Abdication. Beaverbrook soutenait le roi de toute son ardeur ; d'autant plus que Baldwin était contre ! La crise avait éclaté pendant que Beaverbrook voguait vers New York. Il revint par le prochain bateau et prit la tête de la campagne en faveur du roi, en privé et dans la presse.

Le roi Edouard VIII, aujourd'hui duc de Windsor, espérait épouser M^{me} Simpson tout en restant sur le trône. Il fallait de l'audace pour dire alors à Beaverbrook que cette belle idée ne marcherait jamais. Quand des graffiti grossiers sur « l'Américaine » firent leur apparition sur les murs, Beaverbrook préféra l'ignorer. Il montra la porte à Howard le jour où celui-ci lui dit que le roi ne pourrait à la fois épouser la dame et garder son trône.

Ce fut Howard cependant qui défendit les opinions de Beaverbrook dans le *Sunday Express* du 6 décembre 1936 sous le titre : « Un droit qui appartient à tous » :

Une crise constitutionnelle met à dure épreuve les qualités de jugement politique et d'humanité que le peuple britannique cultive avec bonheur depuis tant de siècles.

Crise d'autant plus grave, d'autant plus poignante qu'elle touche à l'institution précieuse de la monarchie et à la personne même d'un roi qui a su établir des liens d'affection réciproque avec notre peuple en remplissant loyalement les lourds devoirs de sa charge.

Epouser M^{me} Simpson n'est pas une fantaisie de jeune homme inexpérimenté. C'est la réflexion longuement mûrie d'un homme d'âge et de jugement.

S'unir pour la vie à celle qu'il aime, ce n'est pas demander pour lui plus qu'il ne souhaiterait au moindre de ses compatriotes.

Dans le tumulte des opinions qui consterne notre peuple, on a proposé que le roi épouse M^{me} Simpson en tant que duc de Cornouailles — proposition que M. Baldwin s'est empressé d'écarter. L'avenir seul dira si le peuple est disposé à entériner la décision de M. Baldwin.

Quelles que soient leurs vues sur le mariage, les sujets britanniques envisagent la simple éventualité d'une abdication avec beaucoup de chagrin.

Peut-être se demandent-ils, dans un monde où les échelles de valeurs se modifient si vite, jusqu'à quand l'on pourra imposer à nos monarques un code de conduite qui n'est plus justifié ni par les lois ni par la conscience publique.

Aussitôt la tourmente passée et la question réglée, la politique changea.

Sunday Express, 13 décembre 1936

L'empire tout entier et tous ceux qu'a agités notre tragique controverse sont unis aujourd'hui dans une même loyauté : la loyauté à notre nouveau roi et à la reine. De tout cœur, nous sommes résolus à soutenir avec affection ceux qui endossent en de telles circonstances leur lourd fardeau de responsabilités.

Ces lignes parurent dans une rubrique intitulée : « Marche du Temps » que Howard avait inaugurée en avril 1936. Son salaire allait en augmentant et les Howard pouvaient vivre plus largement désormais. Ils avaient déménagé dans une plus grande maison à Bayswater, où ils allaient demeurer jusqu'à la guerre. Le 16 octobre 1936, naquit leur deuxième enfant, Anne.

Baldwin démissionna en mai 1937 :

Sunday Express, 30 mai 1937

Winston Churchill ne figure pas sur la liste. Il est resté dans les ténèbres extérieures.

Il est désastreux à mon avis qu'en un tel moment le pays soit privé des services de Churchill. C'est l'homme qu'il nous faut.

Il a fait des erreurs. Mais seuls ceux qui ne font rien ne se trompent jamais. Qu'importe, Winston Churchill n'a que soixante-deux ans. Il a encore cinq longues années avant d'atteindre l'âge de M. Chamberlain, premier ministre aujourd'hui pour la première fois.

En août 1937, Howard écrivait régulièrement pour le *Daily Express*, l'*Evening Standard* et le *Sunday Express*. Il vivait sous pression et ça ne lui déplaisait pas. Il signait sous toutes sortes de pseudonymes : il écrivait des articles de fond sous les noms de Adam Bothwell ou John Hampden, un feuilleton quotidien pour enfants appelé « Pindar le Panda » et des articles sur l'agriculture signés Brent Ely. L'un de ses plus fameux noms de plume fut Capitaine Barnabé Rich :

Rich était d'une muflerie incroyable. Il disait tout haut ce que chacun pensait tout bas sans oser le dire. Il ne respectait rien ni personne. Beaverbrook était seul à savoir que je me cachais derrière ce nom.

Toute la société londonienne se demandait qui pouvait bien être ce Barnabé Rich. Un certain capitaine Michael Wardell, grand ami de Beaverbrook, évoluait dans ce milieu tant malmené par Rich. Je faisais le tour des clubs et des salons et, si l'on me questionnait sur le capitaine Barnabé Rich, je répondais :

— Qui donc à l'*Express* pourrait connaître tout ce monde ?

— Eh bien, Michael Wardell, me disait-on.

Et moi de continuer :

— Vraiment, je ne sais pas qui c'est, mais en effet Wardell connaît tout le monde...

Ce n'était pas très gentil pour Wardell, mais nous nous en amusions bien, Beaverbrook et moi.

Puis, il devint difficile de cacher plus longtemps l'identité du capitaine Barnabé Rich.

— J'ai une idée, dis-je à Beaverbrook : publions sa photographie dans l'*Evening Standard*.

— Comment ça ?

— Laissez-moi faire, répondis-je.

Le lendemain, nous découpons dans des photos publicitaires un superbe individu dans un costume resplendissant, portant le haut-de-forme avec élégance. Le capitaine Barnabé Rich aux courses, dit la légende, et chacun de penser : « Je l'ai déjà vu quelque part. » Mais personne ne savait que c'était tout bonnement dans les réclames des magasins de vêtements pour hommes Moss & Frères.

En partie pour échapper au tohu-bohu de Fleet Street, en tout cas pour être hors d'atteinte pendant les week-ends, Howard se chercha une maison de campagne. Il avait deux enfants, bientôt trois, et il désirait les installer hors de Londres. Surtout il souhaitait lui-même fuir les mondanités qui lui étaient une corvée intolérable. Il choisit les comtés de l'Est, car c'était alors la contrée d'Angleterre la plus difficile d'accès. Les moyens de communication étaient médiocres, les routes abominables et aucun homme de bon sens ne viendrait l'y relancer. La terre aussi exerçait sur lui une profonde attirance. Peut-être, dans quelque recoin de son esprit, les Howard de Meldreth le rappelaient-ils vers le passé. Était-ce cet atavisme ? Il paraissait plus chez lui à la campagne qu'à Londres, même au faite de ses succès.

En août 1937, Howard acheta donc une ferme au toit de chaume dans l'ouest du Suffolk. « Les Vieux-Chaumes », comme elle s'appelait, se composait de trois bâtiments de ferme accolés, avec des plafonds bas, des poutres de chêne et trois escaliers. La retraite campagnarde idéale ! Il y avait assez de terrain pour

un verger, une pelouse, une mare à canards et un petit enclos où les enfants pouvaient jouer. Howard devint donc un migrateur hebdomadaire, partant le dimanche matin sitôt le *Sunday Express* terminé et retournant à Londres le mardi — si Beaverbrook ne le rappelait pas avant. Parfois il amenait des amis de Fleet Street et la maison résonnait de pas lourds et de portes claquées. Chopes de bière et fumée reléguaient les enfants hors du petit salon, au jardin ou en haut. Le 31 décembre 1937, la famille s'était augmentée d'un troisième enfant, Anthony.

Howard avait un caractère emporté et n'aimait pas qu'on le dérange pendant ses week-ends. Mais il avait aussi le cœur sur la main et il menait des jeux endiablés, galopant par la maison, les enfants sur les épaules, ou les lançant en l'air pour les rattraper au vol. Ses amis n'étaient pas tous des journalistes : artistes, politiciens, écrivains et sportifs, sans oublier les meilleurs chefs français des restaurants londoniens, passaient des week-ends aux « Vieux-Chaumes ». On y faisait bonne chère, on buvait bien, on discutait ferme. Mais les exigences de l'*Express* du mardi avaient vite fait de rappeler tout le monde à l'ordre.

1938 fut l'année où Beaverbrook proclama à qui voulait l'entendre : « Pas de guerre cette année, ni l'année prochaine. » Howard, lui, réclamait toujours le réarmement.

En juillet 1938, Howard commença la rubrique *Opinions* dans le *Daily Express* et se mit à écrire les éditoriaux de l'*Evening Standard*.

Début 1939, Beaverbrook était encore le champion de l'apaisement. Howard le soutenait par la plume, mais se rendait compte que c'était une illusion.

En janvier, il vécut des moments qui le convainquirent davantage encore. Un jour, à un déjeuner, on lui demanda de faire partie de l'équipe d'Angleterre de bobsleigh aux championnats du monde à Cortina. Un des équipiers était tombé malade ; voulait-il prendre

sa place ? Howard fit remarquer qu'il n'avait jamais mis les pieds sur un bob, à quoi son interlocuteur répondit : « Aucune importance : tu as le bon gabarit, tu ne crains pas la vitesse et tu sais travailler en équipe. Tu es tout désigné. » *L'Express* accorda à Howard deux semaines de congé payé.

Howard emmena Doë avec lui à Cortina. Elle était nettement plus effrayée que lui ! Pendant un des essais, le haut-parleur annonça qu'un coureur avait été éjecté du bob anglais. Doë bondit : « C'est Peter. » C'était lui en effet, mais il n'avait rien !

Toutes les équipes étaient rassemblées à Cortina pour ces championnats. C'était un événement pour les Italiens : les yeux de tout le monde sportif étaient fixés sur eux et ils surent exploiter la situation au maximum. La comtesse Ciano, alors au sommet de la gloire, représentait son père Mussolini pendant les quatre jours de courses et devait remettre les trophées. Il y avait les fanfares, les drapeaux, tous les fastes et la pompe des cérémonies fascistes. Les équipes venaient de la plupart des pays d'Europe : Roumanie, Belgique, France, Suisse, Italie et j'en passe. Il y avait aussi une fort bonne équipe américaine, avec Jack Heaton pour capitaine.

Les Allemands alignèrent quatre équipes composées en majeure partie d'officiers aviateurs de Goering. On leur avait ordonné de gagner la coupe à tout prix, car une victoire renforcerait le prestige du Reich, et ils s'attelèrent à cette tâche avec une application silencieuse et soutenue. Ils restaient entre eux, parlaient aussi peu que possible pour ne pas trahir leurs secrets et montaient une garde permanente autour de leurs bobs, de crainte que nous n'allions les saboter.

L'équipe américaine était notre grande alliée. Quant aux spectateurs italiens, ils acclamaient bruyamment les

Allemands, huaient et sifflaient l'équipe britannique lorsqu'elle passait comme l'éclair.

Le soir, dans notre hôtel, quelques Italiens vinrent discrètement nous supplier, larmes aux yeux, de battre les Allemands. Nous seuls pouvions le faire, pensaient-ils.

Il y eut d'étranges aléas dans cette guerre. Les Italiens avaient tracé une admirable piste de course... qui se terminait au poteau d'arrivée : ils avaient oublié que les bobs passaient la ligne à cent soixante kilomètres à l'heure et qu'il leur fallait au moins quatre cents mètres de montée pour s'arrêter sans danger. La partie la plus dangereuse de la course se situait ainsi après l'arrivée ! Les Allemands ne réussissaient pas à prendre leur virage et leurs bobs capotaient presque à chaque coup. Quand vint la fin des championnats, les accidents avaient réduit leurs quatre équipes à une seule. Ils faisaient preuve d'un sang-froid qui nous faisait frémir. Lors d'un de ces accidents, deux Allemands furent grièvement blessés et il fallut les conduire à l'hôpital ; le troisième avait la cuisse entaillée et le quatrième, le capitaine, une balafre de dix centimètres à la joue. Comme nous accourions à l'aide, le capitaine se redressa, jeta un coup d'œil sur ses camarades en triste posture, puis, leur tournant le dos, il alla à la guérite du chronométreur et demanda en allemand : « Notre temps s'il vous plaît ? »

Après les deux premières journées, une protestation collective véhémement sur l'état de la piste fut présentée aux autorités. Une conférence eut lieu, d'où les responsables émergèrent rayonnants : « Demain, tout ira bien », annoncèrent-ils.

Le lendemain, nous nous sommes tous précipités vers l'endroit en litige avant de gagner notre ligne de départ : la piste était inchangée. De toute évidence, les modifications à faire auraient été trop importantes. Mais, par un élan de gentillesse, on avait posté là un affable vieux

monsieur à la moustache tombante qui tenait un canif à la main. Il nous expliqua qu'il avait pour mission de gratter les taches de sang sur la glace en cas d'accident pour ménager la sensibilité des spectateurs.

Nous n'avions pas de remplaçant pour notre équipe. Nous ne pouvions que nous munir de pansements pour le cas où l'un de nous serait blessé, car, morts ou vifs, nous étions résolus à mener notre bob jusqu'au bout. Le premier jour des championnats n'augura rien de bon pour nous. Nous avons tiré le plus mauvais numéro et avons dû courir sur une piste très détériorée. En effet le soleil avait fait son apparition et un léger dégel avait réduit le mordant et la vitesse de la glace. Les Allemands prirent une seconde d'avance sur nous.

En trois jours, notre situation s'améliora. A chaque descente, nous battions le record du monde sur la piste de Cortina et nous gagnions de la vitesse de jour en jour. Les Allemands durent finalement s'incliner.

Il serait vain de prétendre que ce triomphe fit plaisir à tout le monde et c'est dans une atmosphère pesante qu'on nous remit nos trophées. La fanfare était prête. Hélas, il y eut un malentendu, ou plus probablement notre victoire sur les Allemands avait-elle bouleversé les arrangements antérieurs : tandis que les mots « Grande-Bretagne » étaient proclamés et que nous avançons vers la comtesse pour recevoir notre argenterie, la fanfare attaqua un vigoureux « Deutschland über alles ». Les Allemands avaient l'air furibond. Nous nous tenions au garde-à-vous avec notre flegme le plus britannique. Quant à la comtesse, elle lança aux musiciens un regard à les étendre raide morts, puis éclata d'un rire strident. Elle nous remit nos coupes et au revoir. Ce fut fête ce soir-là pour nous, et les Américains avec nous. La conversation roula sur les Jeux olympiques d'hiver qui devaient avoir lieu à Garmisch, en Allemagne, à la fin de cette fatale année 1939...

Sunday Express, 9 mars 1939

Et maintenant, que va faire Hitler ? Une question que chacun pose à son voisin. Une réponse qu'attend le monde entier.

Dans l'incertitude actuelle, face à un homme puissant qui ne tient pas sa parole et se montre incapable de loyauté envers ses voisins, n'avons-nous pas un devoir à accomplir ?

Nous ne pouvons perdre une semaine, un jour, une heure de plus. Il nous faut décupler nos efforts et accroître notre vigilance en matière de défense.

Le tocsin sonne, le feu rouge clignote et annonce le danger. C'est l'instant où la nation entière doit être mobilisée.

Il n'est plus temps de discuter entre copains si l'on va ou non s'engager au service de la nation. A l'Etat de recenser les ressources en hommes et d'agir en conséquence.

Ce fut durant les trois mois qui précédèrent la guerre que les premières fissures apparurent dans le ménage Howard. Doë passait de longues semaines à la campagne avec les enfants, tandis que Peter travaillait à Londres.

Je me mis à porter un masque à la maison. Tout petit, mais bien opaque. Je découvris avec étonnement que je n'étais pas insensible aux regards admiratifs des autres femmes et que je continuais à m'intéresser aux lèvres fraîches et aux beaux yeux. Platoniquement certes, mais dans ce domaine la marge entre l'intérêt platonique et l'intérêt tout court ressemble à la chevelure d'un chauve : elle diminue lentement, mais sûrement.

Peu importe ma conduite, me disais-je, aussi longtemps que je ne fais pas de peine à Doë : ce qu'elle ignore ne saurait l'attrister.

En fait, au fur et à mesure de nos années de mariage,

je découvrais que les idées d'un Bertrand Russell étaient profondément ancrées dans mon cœur et mes désirs : elles avaient été recouvertes plutôt qu'effacées par un mariage heureux.

De temps en temps, je m'octroyais une sortie en garçon. Je travaillais dur pour ma famille et j'estimais qu'un homme qui travaille dur a le droit de se distraire. Je laissais entendre à Doë que j'étais au travail et, en effet, il m'arrivait de glaner ainsi quelque potin utile.

Naturellement, le lendemain, je rentrais de bonne heure, rapportant souvent à Doë un petit cadeau. Et je me consacrais entièrement à elle : nous sortions ensemble, allions dans une de ces tavernes voûtées de Soho manger des plats épicés d'outre-Manche, entendre un peu de français ou le parler nous-mêmes, passer une bonne soirée ensemble. C'étaient les meilleurs moments de la vie et je ne pouvais alors imaginer pourquoi je voudrais autre chose... et pourtant, et pourtant !

Ainsi s'écoulait notre vie conjugale à Doë et moi, ruisseau scintillant et gai, avec ses lumières et ses ombres, ses sauts brusques sur un rocher aux arêtes coupantes, ses passages calmes en eau profonde. Un beau jour, avant qu'on sache pourquoi ni comment, les eaux se sont divisées. Deux ruisseaux coulent côte à côte, là où un seul arrosait auparavant les bruyères. Les eaux babillent, rient, courent ensemble un moment encore, puis elles prennent peut-être des directions différentes. Diminuées et divisées, elles tintent toujours, mais elles n'ont plus leurs notes profondes.

Doë et moi nous retrouvions chacun avec nos recoins bien gardés qui n'appartenaient plus à l'autre. C'est normal, nous disions-nous, c'est la vie : une femme a le droit d'avoir ses amis, un homme a besoin d'une certaine indépendance. Nous le disions d'un ton enjoué, mais le cœur lourd.

Si leur ménage n'était plus tout à fait heureux, le mal n'était pas grand selon les normes de Fleet Street. L'argent rentra à flots et Howard décida d'investir dans une ferme voisine des « Vieux-Chaumes ». En été 1939, il acheta Hill Farm, « La Ferme de la Colline », près de Lavenham, pour vingt-cinq livres l'hectare. Les bâtiments et les terres étaient à l'abandon.

La Seconde Guerre mondiale fut déclarée le 3 septembre 1939. Les enfants étaient en vacances aux « Vieux-Chaumes » avec leur nurse. Doë était à Londres et partit immédiatement s'installer avec eux.

Quand la guerre éclata, je commençai à m'inquiéter de mes revenus. Je me mis à inscrire soigneusement mes dépenses dans mon agenda. Aimant bien boire et bien manger, j'y consacrais pas mal d'argent. C'était évidemment le premier chapitre à réviser et à réduire. Pendant un mois, je rejoignis le camp des buveurs d'eau. Je dis à mes amis que c'était pour mon foie, mais c'était bel et bien pour mon porte-monnaie. Je me faisais du souci à l'idée que mon travail au journal pourrait être interrompu et la source de mon argent tarie. On l'oublie aujourd'hui, mais nombreux étaient ceux qui réagirent ainsi au début de la guerre.

Les Howard vendirent leur maison, qui fut plus tard détruite dans un bombardement. Comme tous les hommes de son âge, Howard reçut son ordre de mobilisation. Mais il fut jugé inapte au service en raison de sa jambe atrophiée. Les journalistes étaient d'ailleurs en affectation spéciale, car leur travail était considéré comme d'importance nationale. Le groupe de journaux de l'*Express* mit toute sa puissance au service de l'effort de guerre et Howard y participa pleinement.

Beaverbrook, lui, avait cru jusqu'à la dernière seconde qu'on éviterait la guerre. Il continua à espérer que le conflit resterait limité.

Un soir, j'étais chez lui avec le député Brendan Bracken, Aneurin Bevan et Frank Owen.

— Que penses-tu de la guerre ? me demanda Beaverbrook à brûle-pourpoint.

— Nous devons la gagner, répondis-je. Nous sommes en plein dedans. Il est politiquement impossible à quiconque de se dérober. Le peuple anglais ne l'accepterait jamais. Nous devons battre Hitler.

— Et Chamberlain ? continua Beaverbrook.

— Chamberlain n'est pas un homme de guerre, répondis-je. C'est un homme de paix. Il n'a pas son cœur dans la guerre. Notre seul espoir est de donner le pouvoir à Churchill et de nous débarrasser de Chamberlain.

— Hors d'ici, rugit Beaverbrook. Hors d'ici. Je ne veux plus te voir sous mon toit !

Il tremblait de rage.

Je m'en allai. Il était une heure du matin. Je me mis à marcher dans la ville obscurcie pour faire les trois kilomètres qui me séparaient de chez moi. Je n'avais pas fait deux cents mètres que j'entendis derrière moi une galopade haletante. C'était Beaverbrook, petit homme asthmatique, sans chapeau, courant après moi : « Pardon, Peter, dit-il, je n'aurais pas dû te parler ainsi. Tu ne m'en veux plus ? »

Les préparatifs de guerre de l'Angleterre, c'était maintenant flagrant, avaient été menés en dépit du bon sens. Howard et ses amis Frank Owen et Michael Foot rongeaient leur frein. Ils accusaient le cabinet et tous ceux qui l'avaient soutenu, Beaverbrook compris.

Evening Standard, 6 février 1940

Lord Beaverbrook est toujours sûr et certain d'avoir raison.

Je me vois forcé cependant de vous informer qu'il lui arrive d'avoir tort.

COUPABLES

Il a dit en 1938 : « Il n'y aura pas de guerre pour l'Angleterre cette année. » Exact.

Dans les jours sombres, il maintint ses prédictions. Quand sonnèrent les douze coups de minuit, le 31 décembre 1938, on loua fort la sagacité de son jugement.

Il a dit en 1939 : « Il n'y aura pas de guerre pour l'Angleterre cette année. » Faux.

Lorsque le 3 septembre 1939 sonnèrent les onze coups tragiques, il fut injurié pour sa légèreté, son bluff et son optimisme trompeur.

Le 10 mai 1940, Hitler envahit les Pays-Bas. Beaverbrook appela Howard à l'*Express* :

Il me demanda les dernières nouvelles et me dit : « Tu peux noter dans ton agenda, si tu en as un, qu'aujourd'hui Hitler a perdu la guerre. »

A Londres, tout le monde pensait alors que Hitler risquait de gagner. La soudaineté et la rapidité de l'attaque avaient glacé d'un pressentiment sinistre bien des cœurs courageux.

Beaverbrook continua : « L'entrée de Hitler dans les Pays-Bas rend l'intervention des Etats-Unis inévitable. Peut-être s'emparera-t-il de la France. Peut-être même essaiera-t-il d'envahir notre pays. Mais tôt ou tard l'Amérique interviendra et, si l'Amérique intervient, sois tranquille : Hitler sera vaincu. »

Le même jour, le gouvernement Chamberlain tombait et Winston Churchill devenait premier ministre. Beaverbrook entra au gouvernement comme ministre de l'Aéronautique. C'était le glas du journalisme politique de Howard. En effet, Beaverbrook n'était pas enchanté qu'on attaque le dimanche les ministres avec lesquels il siègerait le lundi ! Howard ne devait l'apprendre que le 7 juillet, date à laquelle sa rubrique « Politique et Politiciens » parut pour la dernière fois.

Le 31 mai 1940, les troupes anglaises battaient en retraite à Dunkerque. Pendant ce tragique week-end, des milliers de petites embarcations traversèrent la Manche pour évacuer l'armée anglaise. Peter Howard, Michael Foot et Frank Owen passèrent l'après-midi dans leur bureau de l'*Evening Standard*, discutant des nouvelles au fur et à mesure qu'elles tombaient. Pour eux, la responsabilité de cette retraite désastreuse incombe carrément à Chamberlain et à ses collègues, dont la plupart étaient encore dans le gouvernement Churchill. Ils décidèrent là d'écrire un livre qui fustigerait la volontaire négligence de ces hommes.

Le lundi 3 juin, Howard, Foot et Owen étaient de retour à Londres, avec chacun huit chapitres écrits durant le week-end. Ils appelèrent leur livre *Couppables* et le signèrent du pseudonyme de *Caton*, Caton ayant jadis nettoyé les égouts de Rome.

Ils terminèrent la rédaction le 4 juin. Le mercredi 5, Victor Gollancz accepta de publier leur livre. Tout ce qui aurait pu être diffamatoire était de Howard et fut rapidement rectifié.

La première édition de *Couppables* sortit en juillet 1940. Les libraires Smith & Wymans refusèrent de le mettre en vente, considérant comme antipatriotique d'attaquer les autorités en temps de guerre. Les auteurs engagèrent donc un marchand des quatre-saisons avec sa charrette pour voiturier le livre du haut en bas de Fleet Street ! Cela déclencha une avalanche à laquelle Gollancz ne s'attendait pas : il avait prévu une édition de cinq mille exemplaires et il en vendit plus de deux cent mille en quelques mois.

On s'interrogea beaucoup sur l'auteur des *Couppables*. Certains accusèrent Beaverbrook, d'autres s'en prirent à Foot, ou Owen, ou Howard. Personne ne devina qu'ils s'y étaient mis à trois.

Michael Foot écrivit sa propre critique dans l'*Evening Standard*, tandis que Howard écrivait la sienne dans le *Daily Express* :

Je ne peux que rendre hommage à la puissance d'attaque de Caton, le mystérieux auteur des *Coupables*.

Il commence par le bain de sang des Flandres :

« Un fusil et un héros contre huit avions Heinkel...

Trois baïonnettes et trois héros contre les mitrailleuses...

Les fantassins contre les bombardiers ; pourquoi ? pourquoi ?

La chair contre l'acier ; une armée à terre avant de monter au combat. »

Puis, revenant aux années gaspillées, Caton évoque les gaffes, les engagements violés et les promesses d'armes non tenues ; il cite des discours, il nous emmène dans les coulisses des événements les plus honteux que la politique britannique ait connus depuis des années.

Son épilogue traite de la vague de résolution amenée par l'accession au pouvoir de Churchill et de la vigueur avec laquelle ses trois ministres, Bevin, Morrison et Beaverbrook s'attachent à faire de l'Angleterre une forteresse.

« Mais, et ce sont les derniers mots du livre, la nation est unie jusqu'au dernier homme dans son désir de mener une guerre totale. Il faut qu'elle puisse faire confiance à son gouvernement avec une semblable unanimité. Que les *Coupables* se retirent donc de leur propre gré. Ils apporteront ainsi une contribution essentielle à une victoire que tous poursuivent avec une implacable résolution. »

La publication des *Coupables* mit le gouvernement dans un embarras extrême. Howard fut convoqué au bureau de E. J. Robertson, directeur général du *Daily Express*, pour s'entendre signifier qu'aussi longtemps que Lord Beaverbrook serait au gouvernement, il ne devrait plus écrire d'articles politiques.

CHAPITRE SEPT

INNOCENTS

Howard était furieux de la décision du directeur. Il devait sa carrière et son renom à sa rubrique politique. Il était entièrement axé sur l'attaque ; la crainte qu'il inspirait ainsi aux hommes politiques mettait ceux-ci en son pouvoir. « Quand je frappais, je frappais pour blesser. » Et voilà qu'il ne pourrait plus frapper.

Il se mit à hanter l'antichambre du directeur, protestant avec virulence et demandant justice. Mais il se heurta à la secrétaire de Robertson, M^{me} Edith Ducé, qui avait pour tâche de veiller à la quiétude de son patron.

Edith Ducé n'était plus très jeune. J'avais depuis longtemps une dent contre elle. En effet, j'avais trop bu lors d'un cocktail et m'étais donné en spectacle. M^{me} Ducé, qui l'avait su, s'était empressée de le répéter à toutes ses collègues au bureau. Je n'étais pas près de lui pardonner ces commérages malveillants. Pendant des mois, jour après jour, nous nous étions salués du sourire artificiel et

glacé de l'aversion mutuelle. Je la jugeais dangereuse et antipathique. Mais il me fallait dissimuler mes sentiments et lui sourire quand je la rencontrais dans l'ascenseur ou les corridors : après tout, elle était la secrétaire du directeur et, bavarde et intrigante comme je la connaissais, elle risquait de me nuire.

Puis, je me rendis compte d'un changement très remarquable dans son attitude. Elle semblait jeter sur la vie un regard moins acide, plus bienveillant. De façon générale, elle avait l'air plus heureuse.

Je la croisai un jour dans un corridor et me hâtai d'arborer mon sourire de circonstance quand elle m'arrêta : « Peter ! » Jamais auparavant elle ne m'avait appelé par mon prénom et j'étais indigné qu'une secrétaire, fût-elle secrétaire du directeur général, osât me dire Peter dans l'enceinte de l'*Express*. Edith Ducé me demanda d'entrer dans son bureau. Il y eut quelques préambules polis pendant lesquels je restai sur mes gardes. De son côté, elle paraissait chercher ses mots. Puis elle reconnut qu'elle avait essayé de me faire du tort par ses bavardages malveillants et s'en excusa. Elle espérait que nous serions en meilleurs termes à l'avenir. Et elle ajouta ceci : « Je ne suis plus la même et j'ai pensé que je devrais vous dire pourquoi : j'ai décidé qu'il n'y aurait désormais pour moi qu'une vie possible — une vie chrétienne. » Cela me fut dit par M^{me} Ducé le plus objectivement du monde, sans la moindre gêne de sa part. L'effet sur moi fut fracassant. Je marmottai : « Merci beaucoup, très intéressant. Vous m'en reparlerez une autre fois. » Et je détalai comme un lapin.

Je me souviens qu'une idée féroce me vint alors à l'esprit et me fit précipiter mon galop : si M^{me} Ducé m'avait ridiculisé auprès de ses collègues secrétaires, j'avais maintenant de quoi la rendre plus ridicule encore auprès de mes collègues journalistes.

Je racontai partout que M^{me} Ducé se trouvait atteinte de manie religieuse. Mais elle m'avait battu d'une longueur et beaucoup avaient déjà entendu l'histoire de sa propre bouche : dans le jargon des courses, j'avais été coiffé ! M^{me} Ducé n'était pas devenue une évangéliste de carrefour, mais elle avait rejoint le groupe d'Oxford¹. Jusqu'au jour de sa mort, on l'appellerait Buchmanite et elle fut en butte aux insultes, aux persécutions même, à cause de ses « doctrines pernicieuses ».

J'étais au fait de ces doctrines que sans trop approfondir on qualifiait de pernicieuses, c'est-à-dire que je connaissais tout ce qui avait paru dans les journaux au sujet du groupe d'Oxford, toutes les rumeurs qui avaient fait le tour de Fleet Street. Et je n'étais que trop prêt à croire ces dires, étant en ce moment-là d'humeur particulièrement belliqueuse : j'étais sans cesse à l'affût des points faibles, qu'il s'agisse d'une personne ou d'un groupe.

Je me trouvai un jour dans le bureau de M^{me} Ducé à attendre que le directeur me reçoive. Je lui servais mes opinions sur ceux qui, à mon avis, freinaient l'effort de guerre : on devrait les fusiller, dis-je, comme d'ailleurs tous ceux qui font obstruction ou qui ne sont d'aucune aide quand le pays est en danger.

M^{me} Ducé leva la tête : « Vous avez tout à fait le droit de dire cela, Peter, pourvu que vous fassiez vous-même tout ce que vous pouvez pour aider. » J'ai dû avoir l'air interloqué, car elle ajouta : « Avez-vous fait vous-même tout votre possible ici ces derniers temps ? Vous posez-vous jamais la question ? » Oui, j'avais fait de mon mieux, répondis-je.

1. Actif dans une cinquantaine de pays pendant les années 1930, le *Groupe d'Oxford* rassembla autour de son fondateur Frank Buchman les hommes qui devaient lancer avec lui le programme mondial du Réarmement moral. Leurs détracteurs utilisèrent l'épithète *Buchmanite* pour les ridiculiser.

Rien ne se passa plus jusqu'à un certain jeudi à midi, quand mon téléphone sonna :

— Avez-vous quelques instants, Peter ? fit la voix de M^{me} Ducé.

— Oui, dis-je.

— Venez un moment alors, voulez-vous ? J'ai à vous parler.

Et M^{me} Ducé proposa à Peter Howard de lui présenter un certain Garth Lean.

Je n'avais aucune intention d'être embrigadé dans son truc. Aussi lui demandai-je :

— Qui est Garth Lean ?

— C'est un de mes amis du groupe d'Oxford ; et je crois qu'il pourrait vous aider, répondit-elle.

— Très gentil à vous, dis-je, mais ce n'est pas du tout mon genre, comme vous le savez. Je ne suis pas porté sur la religion, je suis agnostique et je n'éprouve aucun intérêt pour ces choses.

— Dommage, dit M^{me} Ducé.

Et je quittai la pièce.

Arrivé à mon bureau, une nouvelle idée qui me parut excitante et pleine de possibilités vint mettre mon imagination en branle : tout Fleet Street médissait déjà du groupe d'Oxford, ou des Buchmanites comme disaient de préférence les journalistes. On racontait qu'ils étaient des escrocs, qu'ils étaient pro-allemands, et tout ce qui s'ensuit. Mais personne n'avait encore osé mettre tout cela noir sur blanc. Peut-être était-ce là la chance que j'attendais : si je profitais de l'offre de M^{me} Ducé de me faire rencontrer Lean, je pourrais peut-être démasquer ces gens publiquement.

Je retournai au bureau de M^{me} Ducé et lui annonçai que j'avais changé d'avis et aimerais quand même voir son

ami Bath Green — dont j'écorchais à plaisir le nom. M^{me} Ducé fixa aussitôt pour Lean et moi un rendez-vous à déjeuner pour le jour même.

Ma première impression ne fut pas favorable. Physiquement, Lean n'a guère d'élégance, il a une tendance à la calvitie et son rire — qui maintenant m'amuse — m'irrita au plus haut point. Ce qui me déplut par-dessus tout fut qu'il parlait de Dieu avec respect certes, mais sans aucune gêne. Pour moi, cela classait d'emblée le personnage : c'était un genre que je détestais. Autre grief encore : lorsque je lui parlai de mes difficultés à redémarrer de zéro ma rubrique au journal, il n'eut pas l'air de compatir outre mesure !

Howard n'éprouvait pas beaucoup de sympathie pour Edith Ducé et Lean ne lui plaisait pas. Envers tous deux, il avait des desseins malveillants et, dans une certaine mesure, malhonnêtes. Eux s'en rendaient certainement compte mais, chose étonnante, cela ne les découragea pas. Même lorsque Howard fit cadeau à Lean d'un des premiers exemplaires des *Coupables* avec la dédicace : « Un livre acerbe comme moi. »

A ce fameux déjeuner, Lean me dit qu'il croyait en Dieu. Je répondis : « Moi pas. » Et il me demanda pourquoi.

Pour une raison inconnue, il me fut difficile de fournir une réponse convaincante à cette simple question. Pourtant j'avais d'ordinaire la langue bien pendue et m'estimais capable de tenir tête à n'importe quel ministre en exercice.

Pour me donner le temps de réfléchir, j'avalai une grosse bouchée, puis je lui dis :

— Eh bien, et vous, pourquoi croyez-vous en lui ?

— Il est aussi stupide de discuter de l'existence de Dieu, me dit-il, que de rester planté devant un interrupteur à se demander si la lampe s'allume quand on y tou-

che. L'un dit oui, l'autre non. En fin de compte, il faudra actionner l'interrupteur et l'on verra bien.

Je lui demandai ce qu'il voulait dire. Il me répondit : « Pour savoir si Dieu est là, il n'y a qu'à le mettre à l'épreuve. Dieu parle à quiconque est prêt à l'écouter et à lui obéir. »

Je déclarai que son argument me semblait bien tiré par les cheveux. Mais je le regardai et je vis qu'il croyait ce qu'il disait. Il vivait plus pleinement que moi et ses yeux reflétaient une paix que j'avais jusqu'alors souhaitée en vain.

Je répétais que je ne croyais pas en Dieu. Il eut un sourire : « Alors vous n'auriez pas d'objection à l'écouter, n'est-ce pas ? Puisque vous pensez de toute façon que vous n'entendrez rien. »

Contre toute attente, Howard acquiesça. Il désirait capter l'entière confiance de Lean et de ses amis, afin d'être en mesure de faire des révélations sensationnelles sur le groupe d'Oxford. Il proposa à Lean un nouveau rendez-vous et le déjeuner prit fin.

Howard revit donc Lean et ce fut, cette fois, au siège du groupe d'Oxford à Londres. La venue de Howard y suscita des réactions diverses. Certains de ses collègues auraient voulu que Lean décommandât l'invitation : connaissant Howard de réputation, ils pensaient qu'il chercherait certainement à leur nuire dans les articles qu'il écrirait. Ils n'arrivaient pas à croire que l'intérêt de Howard fût sincère — en quoi ils n'avaient pas tort ! Lean, et c'est tout à son honneur, persista.

Une chose me fut bientôt évidente : on pouvait ne pas aimer ces gens, mais on ne pouvait pas s'empêcher de leur faire confiance si l'on se plaçait en spectateur impartial. Il émanait une sincère bonne volonté de chacun, de chaque aspect de cette maison. Il y avait un quelque chose de revigorant dans l'atmosphère.

Howard était dans l'étonnement : il comptait trouver de quoi étayer les rumeurs entendues à Fleet Street. Il ne trouva rigoureusement rien. Pourtant on ne saurait dire qu'il ne cherchât pas ! Il passa des jours et des nuits dans la maison, fit connaissance de chacun, posa des questions, garda les yeux ouverts, enregistra dans sa mémoire tout ce qui fut dit. Quand il repartit, il était convaincu que le groupe d'Oxford n'était pas fait pour lui. Convaincu également que tout ce qu'on lui en avait raconté était dénué de fondement.

En août, le groupe d'Oxford fut à quatre reprises pris à partie dans la rubrique de William Hickey dans le *Daily Express*. Cette rubrique était alors rédigée par Tom Driberg, devenu depuis député travailliste, un homme qui avait pris pied dans le *Daily Express* douze ans plus tôt en écrivant la première attaque publique contre le Dr Buchman et le groupe d'Oxford.

Ce n'était pas dans les usages de Howard de contredire son propre journal, mais, à cause de ce qu'il venait de découvrir, il estima qu'il ne pouvait laisser passer la chose.

Quand je vis ce que contenaient ces articles, il me sembla qu'en toute équité on devait publier aussi l'autre face de l'affaire. Dans l'intérêt du bon journalisme et de la vérité, il valait mieux que les deux faces du tableau soient présentées et que le public soit juge.

Howard écrivit donc sa « Réponse à Hickey » :

De vilaines pommes peuvent produire un bon cidre. Ainsi, même de la guerre, il peut sortir du bon : de la noirceur du conflit émerge aujourd'hui une tolérance accrue. On ne montre plus les juifs du doigt en Angleterre. L'antisémitisme a diminué et la xénophobie hystérique qui avait naguère saisi le pays est en régression. Beaucoup de gens ont joué leur rôle dans cette transformation. Et, parmi les chefs de cette croisade pour l'équité envers juifs et

étrangers, se range William Hickey. Le public lui en a témoigné admiration et reconnaissance.

Je suis d'autant plus surpris et consterné de le voir aujourd'hui persécuter féroce­ment une section de notre population pour motif de croyance. Je parle du feu nourri que William Hickey dirige contre le groupe d'Oxford, ou les « Buchmanites » comme il préfère les appeler.

Il est clair que William Hickey a une solide aversion pour ces personnes. Il leur lance de noires accusations. Il n'y a rien de nouveau dans ce qu'il raconte : d'autres m'en ont parlé avant lui à Fleet Street. Je m'en suis fait moi-même l'écho. J'y croyais.

Mais je suis allé plus loin et, autant que je sache, peu de gens à Fleet Street s'en sont donné la peine : j'ai décidé de faire une enquête. J'ai pris contact avec le groupe d'Oxford. Je me suis rendu à son siège et j'ai fait connaissance de ceux qui y travaillent. J'ai fait l'impossible pour découvrir le bien ou le mal-fondé de toutes ces accusations portées par des journalistes éminents.

William Hickey donc écrit que le groupe d'Oxford dupe les gens simples et crédules.

Il me faut par conséquent démontrer d'abord que je suis qualifié pour enquêter sur le sujet. Je crois bien n'être ni crédule, ni simple. J'ai gagné ma vie pendant des années à me frotter aux hommes politiques. Toute mon existence a consisté à faire cracher la vérité à des membres du Parlement et des ministres de la Couronne, peu empressés à le faire. Mes expériences avec les politiciens, je le déclare bien haut, m'ont conduit à m'attendre toujours, lorsque je commence une enquête, à ce que l'on essaye de me duper. Je suis un homme averti.

Cela dit, voici ce que j'ai découvert. J'ai mené pendant plusieurs semaines une enquête serrée, j'ai eu de longues conversations, posé toutes sortes de questions, j'ai demandé et obtenu l'accès à la correspondance et aux archives. De

cela, j'ai acquis la certitude que rien absolument ne permet d'accuser le groupe d'Oxford d'être pacifiste ou pro-nazi, consciemment ou non.

Si j'avais trouvé des indices de pro-nazisme, je les aurais publiés et j'en aurais communiqué le détail au Ministère de l'intérieur. En l'occurrence, n'est-il pas juste que j'expose les conclusions auxquelles je suis parvenu ?

Des milliers d'hommes et de femmes du groupe d'Oxford appartiennent aux forces armées. On les trouve en grand nombre dans les escadrilles de chasse qui nous défendent aujourd'hui contre les bombardiers nazis.

Dans les usines participant à l'effort de guerre, des gens du groupe d'Oxford s'efforcent de diminuer les frictions entre employeurs et employés, de régler les conflits par la négociation plutôt que par la grève et d'activer la production. Ils obtiennent souvent des résultats très remarquables.

Je tiens à exprimer ici mon opinion formelle : le groupe d'Oxford fait l'impossible pour accroître l'unité, la force de résistance et les capacités du pays et il y réussit.

« Allons donc, Peter Howard, va-t-on me dire, êtes-vous membre du groupe d'Oxford ? » Et voici ma réponse : les critères moraux auxquels vise le groupe d'Oxford paraissent difficilement atteignables pour moi. Mais j'aimerais y parvenir, je vais essayer de le faire.

L'honnêteté absolue et le désintéressement absolu sont deux de ces critères. Je ne crois pas qu'ils méritent les quolibets et les sarcasmes de quiconque. En tout cas pas les miens.

Et je suis profondément attristé de voir un homme de la qualité de William Hickey déployer ses forces et son talent à haïr le groupe d'Oxford.

A la surprise de Howard, le *Daily Express* ne publia pas cet article. Le rédacteur en chef, Arthur Christian-

sen, dit carrément à Howard qu'il était plus journalistique d'attaquer le Réarmement moral que de publier le pour et le contre. Howard se trouva donc dans une position difficile : pour lui, les gens du Réarmement moral étaient sincères. S'ils étaient dans le vrai, y avait-il chose plus importante au monde ? En même temps, s'il admettait cela, il savait qu'il serait en butte à une formidable hostilité.

Les articles de Howard continuaient à paraître régulièrement dans l'*Express*. Leur style n'avait guère changé à première vue, mais il y avait une différence dans son attitude à lui.

Les êtres humains persécutent ceux qui sont différents d'eux quand ils en ont l'occasion. Pour moi, ces colonnes m'ont permis de me livrer à ce jeu — et je ne m'en suis pas privé. J'étais déchaîné, j'ai rué, hué, j'ai bousculé les hommes politiques et je les ai roués de coups. Mais je dois reconnaître qu'en définitive si moi j'en sors indemne, les hommes politiques eux en sortent gaillards. En fait, il n'y a rien de changé.

Maintenant, l'âge aidant, je deviens moins agressif. Je trempe ma plume dans le miel, non plus dans le vitriol. Ma violence est un peu calmée. J'espère séduire par les doux accents de la flûte là où je n'ai pas réussi à semer la terreur à coups de grosse caisse.

Peter Howard aurait pu en rester là. Mais il sentait en lui une sollicitation pressante, un appel du destin, appelez-le comme vous voudrez. Quelque chose le poussait à aller de l'avant, sans que cela suffise à transformer le journaliste agnostique en un chrétien passionnément révolutionnaire. Howard touchait à une expérience capitale et il savait que cela dépendait d'une décision consciente de sa part. Cette décision, il ne la prit pas dans la bousculade de Fleet Street, ni dans l'enthousiasme d'une grande réunion, mais seul dans une petite chambre londonienne.

Je rentrai ce soir-là à mon club de Northumberland Avenue. Je relus une fois encore les quatre critères moraux absolus : honnêteté, pureté, désintéressement, amour absolu, ainsi que les commandements que quelqu'un — appelez-le Dieu ou comme il vous plaira — avait mis dans mon esprit avec tant de clarté. « Il faut tout essayer une fois, me disais-je. Si cela ne donne rien, personne ne le saura et le mal ne sera pas grand. » Et pourtant je savais bien, tout au fond, que si j'essayais, rien ne serait jamais pareil pour moi.

Je m'agenouillai dans ma chambre et priai à peu près dans ces termes : « O Dieu, ou qui que vous soyez, si vous êtes là, je ferai ce que vous me direz. Mais il faut que vous m'en donniez la force, je n'arriverai pas sans votre aide. »

Pour la première fois de ma vie, j'avais donné une chance à Dieu, s'Il existait, de me parler, j'avais décidé de regarder en face honnêtement ce qu'Il me dirait. Ma vie en fut transformée.

Est-ce à dire que j'étais devenu parfait ? Oh non, loin de là. Je trébuche et je tâtonne le long de l'étroit sentier bordé d'épines que les siècles passés ont marqué d'empreintes sanglantes. Les chutes ne sont pas rares, les difficultés sont légion. Saint Paul, Bunyan et combien d'autres déjà ont décrit cette route, ont balisé le parcours pour les simples mortels que nous sommes.

Quelle expérience exaltante que de découvrir un sens à la vie, d'entendre cet appel du destin, de se voir assigner une place dans une immense armée qui marche aux ordres de Dieu pour refaire le monde. Une expérience pourtant que chacun de nous peut connaître.

Les résultats de cette expérience furent multiples pour Howard. Il s'excusa auprès de son frère John d'avoir été jaloux. Il remboursa l'argent qu'en fait il devait

à la commission des bourses pour avoir renoncé à l'enseignement. Il alla à la ferme pour dire toute la vérité à sa femme, et c'était là le plus difficile. Mais, sans qu'il le sache, Doë avait de son côté découvert le Réarmement moral en lisant un livre. S'il n'avait rencontré en elle compréhension et encouragement, aurait-il jamais eu le courage de lui dire tout ? Il avait déjà remis la chose à plusieurs reprises quand, par un froid lundi matin, sur le chemin de la gare, Doë se tourna vers lui et dit : « Tu sais, Peter, je t'aimerai toujours, quoi que tu aies pu faire. »

Howard écrivit plus tard :

Notre ménage a été transformé. Nos vies ont été transformées. Après des années de mariage, nous sommes entrés ensemble dans une aventure plus entraînante, plus complète que tout ce que nous attendions lorsque, jeune ménage vibrant du premier enthousiasme, nous débarquions de nos deux jours de lune de miel.

Aujourd'hui nous savons où est la réponse à ces petits riens — ou aux choses plus graves — qui ont vite fait de ternir la joie d'un ménage, et la joie tout court. Nous avons reçu le don d'une unité ; qui ne dépend plus de tout ce que le passage du temps peut faner ou détruire : beauté, richesse, santé, sentiments, intimité physique.

Nous savons que Dieu nous comprend tous deux et nous aime plus profondément que nous ne pouvons nous aimer l'un l'autre. Dieu n'a pas voulu que la vie en ménage soit discordante, monotone ou tumultueuse. Pour lui, le mariage commence par une association libre et joyeuse et continue de même.

Au cours des années, Howard a souvent mentionné les résultats de sa décision. Mais l'essentiel n'était pas là. Ce qui compta le plus dans sa vie, et il en parlait rarement, fut le miracle que représente la foi. Cette foi allait le soutenir à travers des tempêtes bien plus vio-

lentes que tout ce qu'il avait affronté jusqu'alors. Garth Lean, qui le voyait beaucoup pendant cette période, dit :

Le changement qui fit d'un brillant journaliste un non moins brillant chef du Réarmement moral dérouta beaucoup de gens. En fait, Peter Howard fit l'expérience de la puissance du Christ. Ce fut simple, mais la portée en fut très grande. On pense à l'expérience que Wesley fit près d'Aldersgate, ou saint Ignace de Loyola dans sa chambre de malade. Cette expérience, Howard allait la mettre à la disposition de milliers de personnes de tous pays.

Quelle autre explication donner à un changement aussi soudain et aussi total chez un homme de trente-trois ans, qui n'affectionnait guère les gens du Réarmement moral, qui n'avait jamais rencontré Frank Buchman, qui ne croyait pas en Dieu ?

J'avais toujours recherché quelque chose que j'avais peine à définir, le bonheur, disais-je. En y repensant, je crois que j'aspirais à un grand idéal qui mobiliserait tout mon feu et tout mon être : un but et une source de force pour moi, mais aussi un moyen de refaire le monde.

J'avais espéré trouver cela dans mon travail, dans ma vie de famille, dans la réalisation de mes ambitions. Et si j'avais beaucoup reçu, beaucoup donné également, mon cœur n'avait jamais été comblé.

Et voilà que j'étais comme le chercheur qui a trouvé : un peu ridicule, mais dans l'euphorie. Comme Watt quand il vit le couvercle de la bouilloire se soulever, comme Newton regardant tomber la pomme. Ce que j'avais découvert — le vrai sens de la vie, le cœur même de toute la création — avait été là tout le temps, comme la force de gravité, ou la puissance de la vapeur. Mais moi, j'avais pénétré le secret.

Les autres croiront-ils en mon secret ? Pas tous. Mais j'ai été touché par une main qui est présente, je le sais, même si les autres la nient ou la repoussent.

Il y a beaucoup de mirages dans cette vie, beaucoup de clairs de lune charmeurs. Il n'y a qu'un soleil. Il est vrai, il est éclatant. Une poignée de gens seulement se tourne vers cette grande lumière et veille sur la flamme.

Mais c'est une flamme qui s'étendra à la terre entière, brûlera les broussailles, bondira de continent en continent et illuminera les coins les plus sombres des cœurs et des esprits.

Lorsque la nouvelle de la décision de Howard filtra dans Fleet Street, la réaction fut électrique. « Mon Dieu, s'exclama Percy Cudlipp qui était devenu rédacteur en chef du *Daily Herald*, à qui le tour maintenant ? » Les uns se montrèrent hostiles, les autres incrédules, davantage encore ricanèrent : « Howard devient un agneau et Beaverbrook en aura vite assez de toute cette eau de rose. » Certains pourtant se réjouirent, mais peu eurent le courage de l'avouer.

A Westminster, la réaction fut dans l'ensemble moins négative :

A la Chambre des Communes, une femme député qui ne m'aimait pas et ne m'avait pas adressé la parole depuis des années, s'arrêta pile à ma vue : « Juste ciel, Peter Howard ! s'écria-t-elle, que vous est-il arrivé ? Vous avez rajeuni de dix ans ! »

Le changement de Howard fit sensation dans sa propre famille :

Doë à Peter

Chéri,

Je trouve un peu difficile de m'habituer à toi. J'avais vraiment pris mon parti de certaines choses et admis que

ce serait toujours comme ça. Par exemple, que tu te moques de moi en public, que tu t'enivres trois fois par an, que tu me fasses la tête quand je te demande de l'argent. Et je ne m'habitue pas à des transformations pareilles qui me déséquilibrent soudain. Je m'étais bâti une technique de repli, la voilà qui s'effondre et je me sens perdue ! S'il te plaît, ne sois pas maintenant trop gentil pour moi. Je suis devenue ordonnée uniquement parce que tu étais désordre. Il ne faut pas que je devienne négligente parce que ta façon d'être ne me force plus à me dépasser.

Du coup, Howard trouva du temps à consacrer à ses enfants. La paix et la joie régnaient et ils s'en ressentaient, sans comprendre comment c'était arrivé.

Les articles de Howard dans l'*Express* rendirent un son différent. Par exemple :

Sunday Express, 27 octobre 1940

On se laisserait aisément aller à la déception et à la nostalgie lorsque l'on considère les faits et gestes de notre ancienne alliée, la France. On a vite traité les Français de traîtres et de poltrons quand on voit les lamentables chefs de la république effondrée manger au râtelier de leurs seigneurs nazis.

N'oubliez pas pourtant que nous avons une dette envers les Français. Ils se sont battus durement. Nous n'aurions jamais pu retirer tous nos soldats de Dunkerque si les hommes de France n'avaient, au moment de notre départ, résisté à l'assaut nazi. Jusqu'à ce que le dernier des nôtres fût embarqué, les Français couvrirent la retraite.

Nous avons d'ailleurs marqué l'estime que nous ont inspirée les marins français en décorant l'amiral français qui commandait les opérations. Tout Anglais, dont un parent ou un ami est revenu sain et sauf de Dunkerque, doit garder sa gratitude envers la France d'hier.

Et, au lieu de nous perdre en insultes et vaines récriminations, ne pourrions-nous étudier les raisons de cette désintégration de la France et profiter de la leçon, nous qui vivons des jours si décisifs ?

Qu'est-ce qui a causé l'effondrement de la structure même de la France, une nation dont la construction semblait si solide et dont les remparts semblaient capables de résister pendant des années aux assauts de la tyrannie ? C'est qu'un pourrissement lent et insidieux avait gagné jusqu'aux fondations de l'Etat.

Sunday Express, 5 janvier 1941

Jamais, jamais, jamais l'Anglais n'a tort. On dirait que c'est le nouveau slogan que nous avons choisi pour la durée de la guerre.

Nous sommes obnubilés par une vaine complaisance, contaminés par l'idée stupide qu'admettre son erreur est signe de faiblesse.

Nous nous laissons brouiller l'esprit par un raisonnement absurde : puisque nous gagnons toujours la dernière bataille, nos lenteurs et nos incompétences sont excusables ; la victoire est quand même au bout.

Faudra-t-il toujours que nous attendions d'avoir souffert et saigné, de frôler la catastrophe, pour enfin faire un effort sur nous-mêmes ?

Sunday Express, 9 mars 1941

Les systèmes politiques, les programmes et les rêves ne nous conduisent vraiment pas très loin. N'êtes-vous pas d'accord avec moi que le seul remède dans la situation actuelle est un changement fondamental dans le cœur et les usages de masses de gens, dans tous les pays du monde — y compris le nôtre ?

Les nations continueront de saigner et de tomber jusqu'à ce qu'elles acquièrent une conception plus haute de

leur devoir envers leurs voisins. Ce n'est pas impossible et c'est impératif si nous voulons que quelque chose de bon et de durable sorte de notre guerre contre Hitler.

Toutes sortes de gens sont persuadés que l'Angleterre connaîtrait un meilleur état d'esprit si elle était débarrassée de ceux qui la gouvernent et qu'eux-mêmes prenaient les leviers de commande.

C'est un sujet dont je parle avec autorité. Me suis-je assez monté la tête à l'idée que le déclin du pays serait enrayé le jour où on laisserait Peter Howard exercer le pouvoir dans quelque haute sphère du pays ! Le parti Peter Howard ne compte toujours qu'un membre auquel personne n'a encore fait appel.

Allons-nous commencer maintenant à construire une Angleterre nouvelle dans la foi et la tolérance ? Ou allons-nous persister dans les chemins de cette « raison », qui déclare sans ambage que Dieu est un mythe, que le salut et le bonheur de l'homme ne dépendent que de ses propres efforts — efforts sur lesquels il table en vain depuis vingt ans.

Howard avait sorti son drapeau. Au cours des mois qui suivirent, son audience auprès du public ne fit que grandir. Il reçut plus de lettres de lecteurs que jamais auparavant.

Je souligne ce fait, car il ne manque pas de sots pour dire qu'un homme qui adopte les principes chrétiens du Réarmement moral devient automatiquement un moins bon journaliste. Mais ce furent des jours difficiles. Des rédacteurs insinuaient dans les colonnes de mon journal que le Réarmement moral était pro-nazi. Des secrétaires se virent signifier qu'on ne tolérerait pas que des membres du personnel fassent partie du Réarmement moral. A certains, il fut interdit d'aborder ce sujet avec moi.

Cette campagne devait bientôt atteindre un point culminant. C'était moi qui écrivais l'éditorial du *Sunday Express*. Un certain samedi, le rédacteur en chef, qui m'en avait lui-même suggéré le thème, loua fort mon éditorial qu'il envoya aussitôt à la composition. Quelques heures plus tard, tout à fait par hasard, je découvris qu'il en avait écrit un autre en cachette.

Il y racontait qu'un employé déloyal avait ouvert les portes de son journal aux Allemands à leur entrée à Paris. Il passait ensuite aux collaborateurs et à la cinquième colonne, pour demander en terminant que soient enrôlés dans l'armée tous ceux qui travaillent à plein temps pour le Réarmement moral.

Cet éditorial était plein d'insinuations que je savais fausses. Je le dis à mon rédacteur en chef, mais l'éditorial parut tel quel et fut distribué le lendemain matin dans un million cinq cent mille foyers.

Les pressions vinrent également d'ailleurs. Un rédacteur en chef et un ministre invitèrent Howard à déjeuner. Ils lui dirent que, selon leurs informations, aussitôt l'Amérique entrée en guerre, le D^r Buchman, fondateur du groupe d'Oxford et Réarmement moral, serait arrêté. Howard leur demanda leurs sources. « Cela vient de trop haut », dirent-ils en refusant de répondre.

Howard savait que le président Roosevelt avait approuvé le programme du Réarmement moral en Amérique. Aussi ne fit-il aucun cas de ces dires.

Je décidai d'écrire un livre rétablissant la vérité. Je demandai à l'*Express* la permission de le publier. L'*Express*, comme il était légalement en droit de le faire, refusa : je pouvais choisir n'importe quel sujet de livre, mais pas le Réarmement moral. Si je tenais à écrire ce livre, il me faudrait quitter l'*Express*.

C'était une grave décision à prendre. Mais quelque chose en moi me disait que la publication de la vérité sur un grand mouvement mondial avait plus d'importance que le sort d'un journaliste, fût-il aussi important pour ma personne que moi-même. A regret, je pris donc mon chapeau et dis *good bye* à Fleet Street.

La décision qui entraîna le départ de Howard de l'*Express* ne fut prise ni par Beaverbrook, qui s'était lancé à plein corps dans la construction des avions pour la bataille d'Angleterre, ni par Robertson, alors en congé de maladie, mais par le directeur adjoint, Leslie Plummer, le futur député, qui était depuis longtemps opposé au Réarmement moral. Des années plus tard, Beaverbrook reconnut avoir été très ennuyé de la chose. Il essaya même de faire revenir Howard au journal. Sans succès. A la fin de sa vie, il n'essaya même plus : il reconnaissait que Howard était fait pour une autre tâche.

Quand Howard quitta Fleet Street, ses amis s'étonnèrent. Quand il rejoignit les rangs du Réarmement moral, tout le monde s'étonna. Il était comme un ouragan et il balaya en y entrant plus d'un concept bien enraciné. Si les gens de Fleet Street pensaient que Howard avait perdu son dynamisme en quittant l'*Express*, ils se trompaient. C'est une qualité qui ne cesserait de grandir en lui jusqu'au jour de sa mort.

Mais dans l'immédiat il avait une famille à nourrir :

Je quittai le bâtiment de l'*Express* pour la dernière fois, je dégringolai les escaliers et sortis dans la foule. J'avais vécu, rêvé et respiré pour mon travail. Maintenant, j'étais sans travail. Je marchai jusqu'à la gare et grimpai dans un train pour le Suffolk. Oui, j'allais être fermier.

En théorie, je m'y connaissais un peu, en pratique c'était presque zéro. D'ailleurs nos amis paysans nous avaient prévenus qu'il faudrait cinq ans avant que Hill Farm soit

rentable. A ce moment-là, mon salaire de l'*Express* entrait à flots. La situation avait changé du tout au tout. D'un jour à l'autre, je me retrouvais sans travail ni salaire.

Il y a une certaine différence entre un homme qui possède un domaine et beaucoup d'argent à y dépenser, et un ex-journaliste doté d'une vieille ferme qui engloutit l'argent mais représente le seul moyen d'existence pour lui, sa femme et ses enfants.

Dans le coin de mon wagon de troisième classe, je sentis l'aiguillon de la peur. J'affrontais l'éternel problème de l'homme : comment tirer ma subsistance du sein de la terre ? Les champs seraient-ils mes maîtres ou mes serviteurs ? Qui sortirait vainqueur de l'épreuve, la ferme ou bien moi ? Ce serait l'un ou l'autre, j'en avais la certitude.

CHAPITRE HUIT

DE LA PLUME A LA CHARRUE

C'était le printemps. Peter Howard descendit du train à la gare de Lavenham, traversa le village et suivit la route de Brent Eleigh. Il pouvait voir les premiers bourgeons vert pâle éclater dans les haies. Ici une primevère, là une violette, et partout la terre commençant à s'animer. Après le dos d'âne du second pont, il tourna à droite pour remonter l'allée qui menait à la ferme. La route était mauvaise, criblée de trous et de flaques béantes et jonchée de pierres.

Au sommet de la montée, il aperçut les premières taches sombres des granges aux toits de chaume et de la maison elle-même :

On sentait partout comme une splendeur évanouie, cette splendeur que tant de fermes et de propriétés ont perdue à l'époque où, pressé de s'enrichir, on méprisait l'agriculture. Mais cette splendeur, on pourrait la faire renaître. La maison elle-même avait un air d'ancienne noblesse,

malgré les couches successives de papier peint criard qui cachaient les poutres de chêne.

Ce soir-là, dans notre ferme inhabitée depuis si longtemps, après avoir couché les enfants dans une chambre nue aux poutres apparentes, Doë et moi avons réchauffé du ragoût sur un poêle, dans la cuisine vide encore de toute installation.

Du temps de Fleet Street, nous soupions souvent au Savoy à minuit parmi les lumières et les parfums, les fards, les vins et la musique d'une époque riche et artificielle. Ici, nous avalions nos cuillerées de ragoût, avec pour toute compagnie une lampe à pétrole posée sur une table d'occasion. Une souris curieuse passa le nez par une fissure du vieux mur et nous regarda. Je lui lançai une cuillère et manquait mon but. Nous avons ri ensemble, Doë et moi. Puis, nous sommes montés voir nos trois enfants à la lumière de notre lampe. Ils respiraient doucement, profondément, dans leur sommeil. Que penseraient-ils des décisions que nous avons prises, lorsqu'ils serait d'âge à les comprendre ?

Nous nous sentions assaillis par la peur, mais portés par une ferme résolution. Avant de nous coucher ce soir-là, nous nous sommes mis à genoux pour prier et demander à Dieu force et courage.

Cette force et ce courage, les Howard allaient en avoir besoin. *Immocents* parut au mois d'avril. Cent cinquante mille exemplaires furent vendus, mais Howard ne toucha rien : de même que pour les livres et les pièces de théâtre qu'il devait écrire plus tard, il fit don de ses droits d'auteur au Réarmement moral.

Fleet Street réagit avec un mélange de stupéfaction et de fureur, où se glissait toutefois une pointe d'admiration. Beaverbrook invita Michael Foot et Frank Owen à dîner à Cherkley. Il avait un exemplaire des

Innocents et ils le lurent ce soir-là. Foot et Owen étaient furieux du titre.

Foot téléphona à Doë Howard à la ferme et lui dit exactement ce qu'il pensait. Cela dura vingt minutes, mais Doë était trop pétrifiée pour raccrocher le téléphone. Foot et Owen rencontrèrent Howard à déjeuner dans un café de Fleet Street et lui suggérèrent de renoncer dans un esprit de « désintéressement absolu » à ses droits d'auteur sur *Coupables*, proposition avancée par Philip Jordan dans le *News Chronicle*. Howard leur certifia qu'il préférait l'arrangement primitif : c'était sa seule source de revenus !

Cassandre, pseudonyme de Sir William Connor, déplora dans le *Daily Mirror* le départ d'un « joyeux et brillant luron » qui s'était transformé en « Révérend Père Howard, jetant son âme sur le comptoir, où elle dégage l'odeur d'un poisson sorti depuis trop longtemps de son élément naturel ». Mais le critique du *Sunday Pictorial* commenta : « J'admire son courage. »

La réaction générale à Fleet Street était du même ton : « Peter Howard a perdu la tête. Il n'a pas de fortune. Il a travaillé pendant des années pour se tailler une place à l'*Express*. Beaverbrook le considérait comme un de ses poulains les plus prometteurs. Il serait sous peu passé à la direction. Et le voilà qui tourne le dos à tout et s'en va dans les ténèbres extérieures à cause de ce... Réarmement moral ! »

Certains allèrent plus loin, accusant Howard d'être non pas un fou, mais un traître. On le taxa de pacifisme, de communisme, de fascisme, de malhonnêteté. Ces accusations publiées dans les journaux troublèrent sa famille. Ses parents, qui avaient été si fiers de lui, eurent honte. Sa mère lui écrivit :

Wealden Way, avril 1941

Nous sommes tous les deux consternés à ton sujet. Nous avons l'impression que tu es préoccupé et que les choses ne vont pas bien. Les Buchmanites t'ont englouti, mais

avant que tu ne sois complètement perdu, pouvons-nous faire quelque chose pour te sauver ? A une époque où les événements mondiaux sont si graves, ne laisse pas l'orgueil, ni rien d'autre, t'arrêter. Nous serions trop heureux de t'aider à retrouver le contrôle de toi-même que, nous semble-t-il, tu as complètement perdu.

Je t'écris cette lettre avec un réel chagrin qui me dévore le cœur.

Avec toute notre affection,

Maman.

Le seul membre de la famille qui parut comprendre fut sa grand-mère Gracie :

*53B, St. Anne's Crescent, Lewes.
Dimanche 20 avril 1941*

Peter chéri,

Merci pour ton livre. Je l'ai lu et je le relirai avec un profond intérêt.

L'idée de la direction et de l'aide de Dieu n'est pas nouvelle. Sans elle nous n'aurions certainement pas pu vivre pendant ces dernières années. Elle est réelle, vitale pour nous. Peut-être as-tu reçu de Dieu un appel particulier, et si c'est le cas il faut que tu obéisses et que tu ailles partout où il t'enverra. Cela est arrivé à bien des gens autrefois et quel privilège d'être choisi de cette façon.

J'aimerais que nous puissions nous voir quelquefois. Aujourd'hui le soleil du printemps brille, nous faisant espérer que l'été n'est pas loin et qu'il nous ramènera la victoire et la paix.

Tu es toujours dans mes pensées,

Grannie.

N'ayant pas d'argent et peu d'amis auxquels s'adresser, Howard fut obligé de rendre Hill Farm rentable :

Du fait que je ne m'y connaissais pas, il m'arrivait de dire aux hommes de labourer lorsque le temps rendait la terre inapte au labourage, ou bien de rouler le blé en herbe à une période où cela aurait nui à la récolte.

Lorsqu'ils recevaient ces ordres, ils se regardaient, mais la politesse les empêchait de me répondre. Ils partaient pour les champs et revenaient une demi-heure plus tard en disant : « Ça ne va pas aujourd'hui, patron. »

Les haies avaient envahi les champs, s'étalant par endroits sur dix ou quinze mètres de large. Nous les contourinions, rivés à nos tracteurs, de l'aurore au crépuscule. Nous faisons démarrer les moteurs à la manivelle de nos mains pleines de gerçures et d'ampoules à l'heure où les premières lueurs du jour perçaient les ténèbres. Lorsque le moteur avait chauffé pendant quelques minutes, nous passions de l'essence au pétrole et nous allions pousser toute la journée, le corps endolori par les vibrations. Nous étions glacés par le vent chargé de bruine soufflant de la mer du Nord, mais réjouis par les sillons réguliers de bonne terre qui s'alignaient en rangées bien nettes derrière nous, là où il n'y avait auparavant qu'une étendue sauvage.

Le soir, nous travaillions à rendre son ancienne splendeur à la ferme. Dans une pièce, il fallut enlever seize couches de papier peint bariolé avant de trouver ce qu'il y avait dessous : un journal daté de 1832 racontant qu'un taureau furieux s'était échappé à Bury St. Edmunds et avait tué un chien. Puis apparurent dans toute leur beauté, dures comme le fer, les poutres de chêne où l'on voyait encore la marque des coups de hache.

Une ancienne cheminée fut mise à nu. Dans un coin du chambranle, le maître bâtisseur avait gratté sa signature au compas en finissant son travail, il y avait de cela plusieurs siècles.

Nous avons entrepris, Doë et moi, des travaux entière-

ment nouveaux pour nous. Nous avons conçu et construit le premier de nos nouveaux bâtiments. Il fallut marquer et mesurer les fondations avec des bâtons et des ficelles dans l'herbe trempée d'un pré par un matin brumeux, enfoncer les poteaux d'angle, fixer la pente du toit, scier les poutres et les panneaux. Nos mains inexpérimentées se blessaient, nos esprits novices butaient presque à chaque étape. Comment ce bâtiment a fini par s'élever, je l'ignore. Mais il est debout encore aujourd'hui.

Nous avons fait beaucoup d'erreurs, Doë et moi, mais de chacune nous avons appris quelque chose. Une des premières leçons — amère celle-là — fut celle de la belle vache au pelage luisant et aux pis gonflés qui a fière allure aux enchères de la foire aux bestiaux. On la ramène chez soi et l'on découvre en quelques jours pourquoi un si bel animal a été mis en vente !

Nous avons décidé d'accroître notre troupeau de vaches, afin d'engraisser les champs affamés qui n'avaient pas senti le fumier depuis dix ans et qui, avec leurs pentes, étaient difficiles à labourer.

Nous avons abattu à la scie et à la serpe la jungle qui avait poussé librement pendant un quart de siècle. Nous brûlions ce qui restait et la poussière de charbon de bois collait à nos mains et à nos fronts trempés de sueur.

Des engins à vapeur vinrent briser en profondeur la semelle d'argile durcie laissée par des années de labours superficiels dans la plupart de nos champs.

Les souvenirs me reviennent en foule quand je pense à ces débuts de notre aventure à la ferme, et la plupart concernent Doë.

Toute sa vie, elle avait habité la ville. Ses toilettes et ses chapeaux venaient souvent de Paris, la capitale européenne qu'elle connaissait le mieux. Ses cheveux étaient bouclés avec un art consommé et ses ongles vernis d'un rose délicat presque naturel. Elle redoutait la vie à la

campagne. Elle craignait de se voir transformée en légume.

L'esprit de Doë était comme une lame d'acier brillant, d'une trempe extraordinaire. La vie de Fleet Street l'avait maintenue au fourreau. Celle de la ferme la dégagea tout entière.

Je la revois encore, les gouttes de sueur tombant de son front sur la terre brûlante de l'été, biner, biner, biner jusqu'à l'heure de préparer le dîner.

Je la revois dans un vieil imperméable, un sac attaché autour de la tête, le corps arc-bouté contre la pluie horizontale de décembre, sauvant les poules de leurs poulaillers inondés et rapportant triomphalement une poignée d'œufs pour notre repas.

Je la revois debout, frottant d'une main ses reins endoloris et repoussant de l'autre une mèche de cheveux qui lui tombait sur les yeux.

Et je me souviens d'elle surtout le soir lorsque le travail de la journée était terminé et qu'il fallait faire face à de nouvelles difficultés. Souvent, il semblait dur de continuer, sans savoir si nous allions nous en tirer, et nous étions tentés de vendre la ferme avec un bénéfice (ce que nous aurions pu faire) et de nous en aller.

Doë n'a jamais hésité. Depuis le début son regard est resté fixé, clair, droit devant elle. Elle avait ce cœur intrépide, cette confiance en Dieu qui font que devant elle on ne pouvait ni cacher ses peurs, ni les conserver.

Les mains de Doë sont maintenant gercées, tachées. Et pourtant elles sont plus belles à mes yeux qu'au temps des manucures parfumés du quartier chic de Londres. Ce sont les mains d'un être mûr qui a donné sa pleine mesure pendant les jours gris. Doë a livré et gagné la bataille de l'adversité.

Tout le monde prenait part à cette bataille. Philip,

Anne et Anthony écoutaient de leur lit, le soir, le grattement du couteau avec lequel, en bas, on enlevait les dernières traces de plâtre des poutres de chêne. Mais le matin, ou par les chauds après-midi d'été, ils étaient dehors à arracher les chardons et les sanves mêlés aux récoltes.

Les Howard eurent peu d'aide pour commencer. Il y avait Fuller, le gérant de la ferme, Fred, le palefrenier, et Tommy Beeton. Tommy avait un jour gravi la colline sur sa bicyclette pour venir demander du travail à Peter Howard. Celui-ci lui dit qu'il avait décidé de faire marcher la ferme sur la base d'une honnêteté absolue entre patron et ouvrier. Tommy s'engagea. Quelques semaines plus tard, il vint rapporter à Howard de la corde et d'autres fournitures qu'il avait prises. Il offrit de rembourser sur ses gages ce qu'il ne pouvait pas rendre. Howard accepta. Ce fut le début d'une amitié qui dura autant que leur vie.

Tom a les mains et le visage tannés par le soleil, lavés par la pluie, endurcis par le vent de bien des saisons. Il ne sait ni lire ni épeler comme un instituteur, mais il comprend les pulsations de la vie du sol, il s'y connaît à élever un animal dès avant sa naissance jusqu'à sa mort. Il sait le rythme des champs, du labour aux semailles et à la moisson. Face au brusque désastre d'un jour, il reste conscient du déroulement régulier des années et des siècles. Sans comprendre lui-même comment, il possède d'instinct une parcelle de la sagesse divine.

Ses mains trapues, fortes, font penser à l'écorce des arbres chauffée par le soleil. Elles peuvent arracher un poids très lourd et le hisser sur l'épaule, ou bien tresser délicatement la paille pour faire du chaume même sous des rafales de vent, ou bien encore opérer un porcelet avec un couteau de poche, rapidement, sans se tromper, sans faire souffrir, et sans anesthésie. Elles peuvent réparer en

plein champ toutes sortes de pièces mécaniques grippées et brûlantes, parfois en hiver, souvent sans aide.

Howard apprit de Tom les secrets de la campagne, ce qui lui fut plus précieux qu'un institut agricole. Il apprit non seulement quoi faire, mais quand le faire. Petit à petit, il fraya son chemin. Le vieux Thorpe de Lavenham Park, un fermier des environs, lui envoyait à l'occasion deux hommes et un chargement de navets : « Ce jeune homme a sûrement des ennuis, allez lui donner un coup de main », disait-il. La générosité se manifestait de partout. On en parlait peu, mais tout le monde savait que Howard était au pied du mur. Les gens comprenaient les soucis et le travail dont dépendait l'avenir de Hill Farm.

En 1941, l'issue de la guerre paraissait très incertaine. Dans le Suffolk, beaucoup de gens s'attendaient à une invasion allemande et l'on ôta tous les poteaux indicateurs. Il était impossible de demander son chemin, même si l'on était parfaitement connu : personne ne répondait. La Garde territoriale rencontrait beaucoup de bonne volonté à Lavenham. Howard en faisait partie.

Nous nous attendions à ce que les nazis fassent une tentative de débarquement. Hommes, femmes, enfants, nous étions tous décidés à nous battre. Pourtant, nous n'avions pas d'armes. Notre région du Suffolk disposait de sept fusils et cent vingt cartouches pour défendre un front de dix-sept kilomètres de large sur six de profondeur.

Tous les soirs, quand nous bordions les enfants dans leur lit, Doë et moi, ils nous demandaient : « Papa, maman, est-ce que c'est maintenant que les Allemands vont arriver ? » Nous nous regardions par-dessus leurs têtes et répondions par une plaisanterie.

Chaque soir, après le travail, hommes et femmes se réunissaient pour confectionner des bombes maison, à base de goudron, d'essence et de coton.

Toute la nuit, nous assurions des tours de garde sur les clochers, aux carrefours et à tous les endroits importants, au cas où les nazis nous arriveraient du ciel en parachute.

La Garde territoriale faisait fréquemment de Hill Farm sa base d'opération. Il arrivait ainsi aux enfants de voir un soldat sortir d'une cuve dans l'étable : « Chut, je suis un soldat anglais » ou bien, le visage couvert de foin, émerger d'une meule en disant : « Je suis Allemand », ce qui les faisait fuir, terrifiés, vers la maison.

Dès le début de la guerre, les hommes et les femmes qui se consacraient au Réarmement moral entrèrent dans les forces armées. Seuls, onze hommes demeurèrent pour assurer le travail nécessaire. Classés comme évangélistes laïques, ils étaient exemptés du service militaire. Le ministre du Travail, Ernest Brown, avait créé cette catégorie pour tous ceux qui, bien que n'ayant par reçu d'ordination, se consacraient à la religion et rendaient à son avis un service inestimable à la nation.

Quand M. Bevin devint ministre du Travail en 1940, il annonça qu'il allait mobiliser les hommes du Réarmement moral. Il leur appliquait donc un régime différent de celui en vigueur pour tous les autres organismes chrétiens. Les archevêques de Canterbury et York et tous les chefs des Eglises libres protestèrent, mais M. Bevin refusa de modifier ses vues. Il en résulta une « bataille des onze » dans laquelle Howard se trouva immédiatement engagé. Il laissa la ferme entièrement aux soins de Doë à un moment critique et partit pour Londres. Pour Doë, cela représentait une responsabilité écrasante. Elle n'avait aucune expérience de l'agriculture et le pays lui-même était encore nouveau pour elle.

P. H. à Doë

Londres, août 1941

Près de quarante députés jusqu'à présent se sont engagés à défendre notre cause. Leur nombre augmente chaque jour. Quelle que soit l'issue de l'affaire elle-même, il n'y

a pas de doute que, dans presque tous les coins du pays, on gagne solidement du terrain.

Souvent je ressens douloureusement ton absence. J'ignore si c'est bien ou mal, mais en tout cas c'est vrai. Et quelle joie de s'aimer si profondément avec tant d'années de mariage derrière nous, et toutes celles qui nous attendent. Mon cœur est à toi, et je vis avec toi en esprit et en pensée, bien que nous soyons actuellement séparés.

On a annoncé ce matin à la radio que les fermiers pouvaient demander de l'aide pour la moisson aux autorités militaires locales. Je crois qu'il vaudrait mieux que tu fasses toi-même la démarche.

P. H. à Doë

Londres, août 1941

Une ferme est une des rares entreprises dans laquelle mari et femme peuvent s'associer totalement. Dans combien d'autres cas peut-on ainsi agir en équipe pour toutes les décisions et tous les travaux ? Il faut que quelqu'un mette en œuvre une philosophie nouvelle pour la terre : ce qu'on y donne plutôt que ce qu'on en retire. Le service d'abord, et la perfection dans tous les détails.

Je sens aussi, Doë bien-aimée, que pour la première fois nous avons une grande tâche que nous pouvons apprendre ensemble à accomplir en partant de zéro : l'équipement, les connaissances nécessaires pour cultiver la terre, combien de blé semer à l'hectare, comment effectuer la traite des vaches parfaitement, du début à la fin... Ce sera passionnant et, pour une fois, nous pourrons marcher du même pas, à égalité devant la même mission.

P. H. à Doë

Londres, août 1941

Le déficit de la ferme a été de douze cents livres la première année. J'avais prévu une perte de mille livres. Résultat, notre dette de cinquante livres aux gens du fisc

est à peu près exactement épongée. Les trois cent seize livres que nous avons dépensées en semences l'an dernier et qui nous rapporteront cette année à la moisson sont investies dans la terre. Le comptable estime que nous avons perdu près de six cents livres sur le bétail l'an dernier.

Je m'attends à des résultats positifs cette année.

En fait les pertes de la ferme allèrent en augmentant et c'est seulement deux ans plus tard que les premiers gains devaient commencer à rentrer.

P. H. à Doë

Londres, 10 septembre 1941

Merci pour tes lettres, qui m'encouragent et me fortifient grandement.

Je regrette de t'avoir donné l'impression que je me faisais du souci pour l'argent. Je suis convaincu à présent qu'avec une gestion attentive nous pouvons vivre de la ferme. Mais, naturellement, il nous faut être prudents. Quoi qu'il en soit, j'essayerai de gagner quelque chose cet hiver en écrivant.

Le mardi 7 octobre 1941, M. Bevin participa à un débat de deux heures et demie à la Chambre des Communes sur la question des « onze ». Cent soixante-quatorze membres du Parlement avaient signé une motion en faveur du Réarmement moral. Le débat fut grave, passionné et, dans certains cas, venimeux. Mais M. Bevin avait dit en Conseil des ministres qu'il démissionnerait s'il était mis en minorité sur ce point. Les chefs de groupes surveillaient les votes et M. Bevin obtint ce qu'il voulait. Au cours du débat, M. Bevin avait accusé les « onze » d'être non pas des évangélistes laïques, mais des objecteurs de conscience. Il considérait les protestations du public en leur faveur, dit-il, comme une pression antidémocratique.

P. H. à Doë

Londres, 8 octobre 1941

Je t'envoie ci-inclus les minutes de ce qui s'est passé hier au Parlement. Le compte rendu donné ce matin par le *Times* était absolument exact.

Naturellement, la ligne adoptée par Bevin dans cette affaire ouvre une controverse qui dépasse le cas des « onze », remettant en question toute notre action passée, présente et à venir. C'est l'attaque la plus grave qui ait jamais été lancée contre nous. Pourtant, en un sens, c'est une accusation qui peut facilement être réfutée dans l'esprit des personnes de bonne foi. Car des multitudes de gens dans le monde connaissent ce travail et, si certains en désapprouvent les formes ou la méthode, aucun ne nierait que c'est un travail religieux au niveau spirituel le plus profond.

Il est grave qu'un ministre britannique exprime en public des vues qui, au su de millions de gens, sont basées sur une fausse information. D'autant plus grave que cela touche au vif tant de personnes qui, comme moi, doivent leur foi à un contact avec le Réarmement moral. Nous ne pourrons jamais avoir l'esprit tranquille tant que ce jugement ne sera pas renversé, aussi publiquement qu'il a été rendu.

P. H. à Doë

Londres, octobre 1941

Hier, le Conseil des Eglises libres a voté en notre faveur une résolution vigoureuse et unanime. Cet organisme représente à peu près quatre millions de gens. Une action de ce genre ne peut pas manquer d'exercer un certain effet.

Par contre, un de nos amis a reçu du chef de service du Ministère qui s'occupe de l'affaire une lettre rédigée en termes d'une obstination si rigide que, de toute évidence, seule une pression très forte pourra le faire changer de direction.

La presse avait fait beaucoup de publicité à cette controverse. De nombreuses colonnes avaient été ouvertes à Bevin et aux détracteurs des « onze », très peu à leurs défenseurs. Howard avait répondu aussitôt à ces critiques, mais ses articles ne furent jamais publiés. Aussi commença-t-il à écrire un livre qui traitait en détail de toute la question. Ce livre parut en novembre 1941 sous le titre *Sans cesser le combat* et se vendit à trois cent trente mille exemplaires.

P. H. à Doë

Octobre 1941

Je crois que le livre marche bien. C'est une tâche ardue, mais le résultat a plus de maturité et certainement autant d'intérêt que *Innocents*. Dès qu'il aura pris une forme transportable, il faudra que tu le lises et que tu me fasses part de tes avis et de tes remarques. Vingt-huit mille mots, c'est-à-dire un peu plus de la moitié de *Innocents*, et le prix de vente sera de six pence.

Un jour nous écrivons un livre ensemble, toi et moi. Nous y travaillerons le soir, éclairés par la lampe ou à la lumière du gaz. Nous y passerons du temps, et ce sera un livre bien poli, vigoureux et plein de chaleur.

David Robertson, le député de Streatham, m'a téléphoné inopinément hier. Simplement pour me dire qu'il aurait voulu intervenir en notre faveur, mais qu'il n'avait pas pu attirer l'attention du président de la Chambre. La tournure des événements l'attristait, et il regrettait que Bevin ait commis l'erreur fatale de sous-estimer la profondeur du sentiment public sur la question.

A propos des députés, j'ai l'impression que, si quelques âmes pusillanimes ont été balayées par le vent des tirades, la plupart de nos alliés se retrouvent fortifiés par les événements. Curieux, mais je sens que nous avons remporté une victoire la semaine dernière, ou je ne sais plus quand (j'ai perdu toute conscience du calendrier ces derniers jours). J'imagine que les apôtres ont eu du mal à consi-

dérer la crucifixion comme une victoire. Pourtant, c'en était une. Et de la même façon, je crois que les tribulations à la Chambre des Communes nous auront fait avancer bien qu'elles aient humainement toutes les apparences d'un désaveu public.

Howard retourna à la ferme. Huit aides féminines agricoles furent envoyées par les autorités. Elles habitèrent la maison et, au cours des dernières années de la guerre, firent partie de la famille Howard. Plus d'une devait pendant cette période perdre un frère, un père, des amis. Pour des hommes, le travail de la terre argileuse du Suffolk était dur ; pour des femmes, c'était une épreuve d'endurance désespérée. Elles acquirent des forces et furent tannées par les intempéries. La maisonnée s'élargit et, malgré l'entassement, le foyer ne perdit jamais cette atmosphère accueillante que Peter et Doë Howard savaient créer.

Les hommes qui venaient faire la traite de bonne heure recevaient leur petit déjeuner avant de rentrer chez eux. Howard payait de sa personne. Il se levait de bonne heure, à trois ou quatre heures du matin. S'il voulait qu'un travail soit fait, il se trouvait sur place une demi-heure à l'avance et ne partait qu'une fois les autres rentrés chez eux. On pouvait distinguer sa silhouette massive dans l'aube obscure lorsqu'il faisait sa tournée pour s'assurer que tout allait bien.

Des années plus tard, lors de ses rares séjours à la ferme, il offrait volontiers de nourrir les bêtes pendant le week-end pour donner congé à ses hommes. Cela lui rappelait ces premières années où il fallait se débattre, sans grand espoir de joindre les deux bouts. Au milieu de ses bêtes, il retrouvait paix et perspective.

A la fin du mois de décembre 1941, la guerre prit une tournure nouvelle dans le Suffolk.

Tous les hommes valides furent convoqués à la mairie du village. Par terre, de grandes caisses de bois. On remit

à chacun un fusil et vingt cartouches tirés de ces caisses. Pour la première fois depuis Dunkerque, nous avions l'impression d'avoir quelque chose entre les mains pour riposter si les nazis venaient. Un chant de reconnaissance s'élevait dans nos cœurs. C'est un sentiment dont je me souviendrai toute ma vie.

Ces fusils étaient les premières armes américaines parvenues dans les comtés de l'Est. Comme si un ami nous mettait une arme entre les mains au moment où nous avions le dos au mur et où il ne nous restait que notre foi.

En février 1942, sept officiers américains arrivèrent en Angleterre pour préparer la venue de la Huitième Armée de l'Air :

Beaucoup d'aérodromes furent installés sur les meilleures terres cultivables d'Angleterre. Dans certaines régions des comtés de l'Est nous avons le taux de récolte à l'hectare le plus élevé du monde. Les géomètres envoyés par le Ministère de l'air pour décider de l'emplacement des bases aériennes choisirent les terrains les plus plats possible. Mais les terrains plats sont les meilleurs pour l'agriculture, faciles à cultiver avec chevaux ou tracteurs, et ce sont les meilleurs fermiers qui les occupent.

C'est ainsi que des paysans qui possédaient et cultivaient des terres depuis des générations se trouvèrent soudain expropriés. Il leur fallut attendre jusqu'à trois et quatre ans pour recevoir un dédommagement, et les sommes versées par le gouvernement étaient souvent bien inférieures au prix de leur propriété sur le marché. Mais il n'y eut pas une plainte.

Peu d'entre nous connaissions les Etats-Unis. Mais les Etats-Unis vinrent à nous. Nous vîmes arriver, en une heure de besoin désespéré, ces dizaines de milliers de jeunes hommes, nonchalants, gais, confiants et courageux.

Il était difficile à Philip, Anne et Anthony Howard d'imaginer que les grands bombardiers qu'on entendait vrombir en route vers l'Allemagne étaient remplis de ces mêmes jeunes Américains qu'ils avaient vus si joyeux la veille, et dont certains ne reviendraient jamais. Les enfants grimpaient sur les hautes meules de paille, comptaient les avions qui s'en allaient vers l'Est. Puis, lorsqu'ils entendaient les bombardiers rentrer, ils se précipitaient vers leur observatoire de paille pour les compter de nouveau. Il y avait souvent des avions mutilés — une aile brisée, un moteur coupé — et il en manquait toujours. Le cœur lourd d'un poids inexplicable, ils rentraient au galop à la maison dans le crépuscule.

Certains amis de Peter Howard le pressèrent d'envoyer ses enfants, comme des milliers d'autres, en sécurité au Canada ou aux Etats-Unis. Il refusa. La question avait été tranchée par lui dans la première semaine qui suivit sa rencontre avec le Réarmement moral. A l'époque, des amis journalistes lui avaient offert l'argent nécessaire pour payer la traversée de l'Atlantique à sa famille. Il avait décidé de la laisser là où elle se trouvait. D'autres familles, au village, n'avaient pas la possibilité de s'en aller. Il se devait de leur donner l'exemple. Ses sentiments n'avaient pas changé.

Au plus fort du blitz sur Londres, le ciel nocturne des comtés de l'Est étaient rempli de batailles aériennes. Puis vinrent les raids de bombardiers, au cours desquels les avions en fuite lâchaient leur chargement de bombes et de mines sur une campagne sans méfiance. Une mine tomba à moins de cent mètres de la ferme, faisant voler en éclats toutes les fenêtres. Mais la vieille maison datant des Tudor ne se laissa pas ébranler par les secousses et les tremblements. Finalement, ce furent les V 1, les bombes sifflantes, avec leur lumière intermittente et leur plainte aiguë. Parfois, le moteur s'arrêtait avant d'atteindre Londres et l'engin

tombait silencieusement dans les ténèbres. Le plus souvent, le moteur stoppait et repartait. Pendant cette pause interminable, les enfants restaient immobiles dans leur lit, se bouchant les oreilles avec les doigts. Anthony Howard était le plus philosophe : « Ça ne sert à rien de pleurer maintenant, disait-il, ça a fait boum et nous ne sommes pas morts. »

Howard n'éludait pas les difficultés et voulait que ses enfants fassent de même. Il y avait en lui une volonté passionnée de faire face aux réalités : la peur, la maigre nourriture, le manque d'eau chaude. Il inventait un nom magique pour un plat peu appétissant, et obtenait que les enfants le mangent. Il les envoyait tous les jours à l'école de Lavenham avec la charrette attelée d'un poney, et ils revenaient par le même moyen quel que soit le temps, ramenant souvent un ami qui s'ajoutait à la tablée déjà grande. Les enfants lavaient et essuyaient la vaisselle pour quinze convives avant d'avoir la permission de jouer. On grommelait parfois contre cette discipline ; on ne la regrettait jamais.

La maison respirait la gaieté et le calme tout à la fois. Howard aimait que l'on s'amuse, mais détestait le vacarme, les portes qu'on claque, le bruit des courses dans la maison, les rires trop aigus. S'il y en avait, il allait droit au coupable et ne lui mâchait pas ses mots. Le lendemain matin il en reparlait et les récidives étaient rares !

Lui qui n'avait jamais été à l'heure comme jeune homme devint extrêmement exact. On ne servait jamais le repas avant que tout le monde soit arrivé, et les retardataires encourageaient la colère des affamés. Howard lui-même était toujours à l'heure et n'omettait jamais de quitter ses habits de travail avant un repas.

Malgré l'ombre de la guerre, ces années furent joyeuses. Le travail à la ferme était dur ; les pertes financières s'élevèrent à 2615 livres sterling pour les deux premières années. Mais jamais Howard ne fit

peser sur ses enfants son anxiété ou ses soucis. C'était un père merveilleux. Après le travail, il organisait des jeux enthousiasmants, chasse au léopard, boîte de conserve, cache-cache. Il y déployait totalement son énergie. Faire exprès de perdre au profit des enfants n'était pas du tout dans ses vues. Il insistait pour que tout le monde joue pour gagner. Ces jeux devaient l'épuiser, mais il ne le fit jamais voir. Dans les courses de vitesse, il sautait à cloche-pied sur sa bonne jambe tandis que les enfants couraient à côté de lui. Il était imbattable à cloche-pied, couvrant près de 2 m 50 en un seul bond.

Pendant les longues soirées d'hiver, il inventait et racontait de passionnantes histoires d'animaux. Les héros en étaient familiers à toute la ferme. Lorsque ses enfants partirent en pension, il écrivit ces histoires en feuilletons hebdomadaires. Plus tard, il s'en servit pour composer une « pantomime » pour ses petits-enfants.

Il unissait un strict respect de la discipline à une compréhension profonde des hommes. Il était toujours abordable, et pourtant il pouvait faire des kilomètres avec vous à travers champs sans dire un mot. Il aimait immensément la campagne, mais ce n'était plus une évasion :

Lorsque j'avais acheté la ferme, elle était classée dans la catégorie « C », la plus basse. Généralement une ferme de cette catégorie était enlevée aux fermiers et gérée par une commission de guerre dans l'intérêt national. Toutefois, j'étais un nouveau venu, et on me donna une chance de montrer ce dont j'étais capable.

Un beau jour, une voiture s'arrêta à la porte de la ferme. C'étaient des membres de la Commission en tournée d'inspection. Nous marchâmes en silence d'un champ à l'autre. Parfois ils m'interrogeaient sur le taux des récoltes et prenaient des notes dans un calepin. Puis ils me

serrèrent la main et s'en allèrent. Un mois plus tard, je reçus la lettre suivante :

« Monsieur,

La Commission régionale a le plaisir de vous informer qu'elle classe désormais votre exploitation dans la catégorie A, et vous félicite des efforts que vous avez fournis pour obtenir ce résultat. »

Le degré A est le plus élevé qu'on puisse atteindre dans notre comté. Nous nous regardâmes par-dessus la table, Doë et moi. Eh bien, nous avons réussi ! Nous savions que, quoi qu'il nous arrive désormais, à la ville ou à la campagne, riches ou pauvres, bien portants ou malades, nous ne verrions plus les choses tout à fait comme avant.

L'expérience acquise par Howard au cours de cette bataille, et finalement de cette victoire sur la terre, fut inestimable. Pour le reste de sa vie, il fut en mesure de donner à ses hommes des instructions exactes et expertes, même s'il se trouvait éloigné de plusieurs milliers de kilomètres.

En 1965, l'année de la mort de Howard, les bénéfices de la ferme dépassèrent six mille livres pour atteindre neuf mille livres deux ans plus tard. Mais en 1943, la préoccupation principale de Howard était de produire de la nourriture pour le pays qui en avait si désespérément besoin.

Pendant ces années de guerre, des centaines de visiteurs, dont beaucoup avaient lu les livres de Howard, vinrent à Hill Farm. Tous avaient entendu dire qu'il y régnait un esprit unique au monde et beaucoup d'entre eux en furent marqués.

L'arrivée des prisonniers de guerre allemands venant travailler dans les fermes anglaises ne causa guère de remous ; les paysans sont réservés par tradition. Pour les enfants Howard, c'était effrayant. Ils avaient entendu dire que les Allemands étaient des ennemis, et les voilà qui arrivaient à Hill Farm ! Lorsque le pre-

mier matin Rüdi et Willi descendirent de leur camion à l'entrée de l'allée, ils durent trouver peu rassurantes ces trois petites paires d'yeux noirs qui les regardaient fixement. Ils travaillèrent silencieusement, à la perfection. Le commandant du camp de prisonniers avait donné l'ordre de ne pas les recevoir à la maison et de ne pas leur donner à manger. Ils parlaient mal l'anglais, et pensèrent automatiquement que personne ne s'intéressait à eux. Howard, au contraire, s'attacha à s'en faire des amis. Il fallut plusieurs mois. Howard écrivit pour demander la permission de leur donner à chacun un repas chaud par jour. L'autorisation fut accordée. Willi et Rüdi avaient besoin de nourriture et ils mangèrent avidement.

Parfois, lorsque Willi et Rüdi étaient en train de biner les longues rangées de betteraves à sucre, les enfants allaient les aider. Tout d'un coup, les hommes entendaient le bruit d'un avion allemand. Aviateurs eux-mêmes, ils en reconnaissaient le son avant tout le monde. Ils se retournaient, empoignaient Anne sous un bras, et Anthony sous l'autre. « Schnell, schnell », disaient-ils en courant vers le fossé. Ils ordonnaient : « Ne bougez pas. » Les enfants s'immobilisaient pendant que l'ombre noire passait sur le champ, puis, follement soulagés, ils retournaient au travail en riant, suivis par Willi et Rüdi qui hochaient la tête, un sourire aux lèvres. Les enfants ne comprenaient pas l'ironie de la situation. Mais Howard était reconnaissant.

Le 17 septembre 1944, l'unique frère de Peter Howard, John, partit pour Arnhem avec son régiment de parachutistes :

Un matin d'automne, je me rendis à mon travail en suivant un chemin dissimulé entre les haies, parfumé, durci par le martèlement des bottes de générations successives de paysans. Avec ma fourche, je chargeai les tombereaux de fumier noir et humide.

Je ne chantais pas en travaillant ce matin-là. Mon dos

devenait douloureux au rythme du travail, mais mon cœur était douloureux lui aussi, assombri par une sorte de prémonition. Au-dessus de nos têtes, heure par heure, en formation régulière, les avions et les planeurs volaient vers l'est, à destination d'Arnhem. Dans l'un d'entre eux se trouvait mon jeune frère.

Je me demandais si John regarderait la ferme en passant. Il la connaissait et l'aimait. Nous y avions chassé la perdrix, nous avions parcouru les champs ensemble. Quelques semaines auparavant il avait écrit pour demander si, la guerre finie, il pourrait venir y travailler.

Je me le représentais, si brave, si gai, tout en redressant mon dos endolori dans la cour de l'étable, appuyé sur ma fourche, les yeux fixés sur la cavalcade aérienne qui passait.

Il avait les yeux bleu-vert et les cheveux dorés. Il avait combattu tout au long de la guerre — d'abord comme simple soldat dans l'artillerie puis avec les raids de commando sur les îles anglo-normandes et les Lofoten, ensuite comme officier dans le régiment Royal Sussex. Il avait été blessé à El Alamein. Il était maintenant capitaine de parachutistes et en route vers Arnhem. La dernière fois que je l'avais vu, il m'avait dit : « Il faudra plus qu'un nazi pour m'avoir ! »

John ne revint jamais d'Arnhem. La plupart des hommes de sa compagnie furent tués. Ils se trouvaient au plus fort de la bataille. John sentait la rage l'envahir en voyant tomber ses amis. Il fut aperçu pour la dernière fois par un éclaireur britannique, trois kilomètres en dehors du périmètre conquis. Il était caché tout seul dans un fossé et tirait sur l'ennemi. Le soldat lui demanda s'il ne voulait pas revenir dans le périmètre. « Je suis très bien où je suis, merci », répondit John. L'éclaireur alors lui donna quelques biscuits et un morceau de fromage et le laissa seul dans son fossé, complètement entouré par l'ennemi.

Il est difficile de croire qu'un être si jeune et si vibrant soit réduit à l'immobilité et au silence. Tant d'entre nous, dans tant de pays, chérissons de simples souvenirs comme ceux-là, précieux collier de souvenirs qui nous rappellent ceux que nous avons aimés et perdus pour un temps.

Le pire chagrin de cette séparation fut pour moi de repenser à tout ce que j'aurais fait différemment si j'avais pu revivre le passé. Si seulement je n'avais pas dit ceci, pas fait cela... si seulement... Je l'aimais tant et je le lui ai souvent si mal montré.

Willi et Rüdi partagèrent le deuil de Howard. Il leur était difficile d'exprimer ce qu'ils ressentaient, mais ils le firent dans un anglais maladroit : « We are sorry », dirent-ils.

Quand on arriva à la fin de 1944, Willi et Rüdi appartenaient à la famille. C'était une amitié solide. La guerre, miséricordieusement, semblait toucher à sa fin. Il était probable que les prisonniers allemands retourneraient bientôt chez eux. Howard écrivit au Ministère de la guerre pour demander l'autorisation d'inviter Willi et Rüdi à Hill Farm pour le jour de Noël. C'était une requête sans précédent. Après de longs délais, la permission fut accordée.

L'excitation régnait pendant les préparatifs. On tricota pour Willi et Rüdi des passe-montagnes et des chaussettes bien chaudes, l'arbre fut décoré dans le style allemand avec des pommes rouges et les enfants apprirent les paroles de *Stille Nacht*. Tous les ouvriers de la ferme furent invités avec leurs femmes ; les auxiliaires agricoles féminines vinrent, ainsi que les voisins et tous ceux dont les Howard avaient fait la connaissance pendant ces années de guerre.

La stupéfaction qui se peignit sur les visages de Willi et de Rüdi lorsqu'ils entrèrent au salon de la ferme, chaud et accueillant, demeure un souvenir inoubliable. Ils avaient peine à croire qu'ils ne rêvaient pas, assis gauchement à table et utilisant pour la première fois

depuis longtemps porcelaine et argenterie. Après souper, assis près de l'arbre, ils écrivirent leur première lettre à leur famille, en Allemagne de l'Est. Puis ils débarrassèrent leurs cadeaux et écoutèrent les noëls. Lentement, ils se mirent à chanter en allemand. Les enfants virent pour la première fois des grandes personnes pleurer.

Peu après, Willi et Rüdi quittèrent l'Angleterre. Ils écrivirent deux fois après leur retour, puis cessèrent d'écrire. Mais ils disaient à leurs amis : « Il y a une ferme en Angleterre différente de toutes celles que nous connaissons. Nous ne nous y sommes plus sentis prisonniers. »

Puis ce fut l'armistice de mai 1945, suivi en juillet des élections générales. Winston Churchill fut battu et un gouvernement travailliste s'installa au pouvoir. Peter Howard avait voté pour Churchill. Si John Howard avait vécu, il aurait voté pour Attlee :

John avait fixé ses espérances politiques sur les travaillistes. Il m'expliqua pourquoi, à peu près en ces termes : « Au moins, je sais ce que les travaillistes veulent : du pain, un toit et du travail pour tous ceux qui sont prêts à travailler, une portion équitable pour chacun. Ils veulent assurer des chances égales à tous. Ils veulent mettre fin à l'injustice dans la distribution des richesses qui donne aux uns du canard à l'orange et aux autres une maigre allocation de chômage. Est-ce qu'ils y arriveront ? Je ne sais pas. »

Je me souviens de ce qu'il m'avait dit un jour, non sans malice, en tirant des bouffées d'une pipe beaucoup trop grosse pour lui : « Tu sais, il y avait un esprit extraordinaire dans le désert avec la 8^{me} Armée. Nous étions de vrais compagnons d'armes. C'est ça l'esprit qu'il nous faudra quand la guerre sera finie — mais j'imagine que c'est impossible en temps de paix. »

Maintenant le Parti travailliste est au pouvoir et porte

les espérances de tous les Johns qui sont tombés à l'étranger, sur terre, sur mer ou dans le ciel, pour défendre la liberté. Il porte aussi les espoirs de tous ceux qui rentrent, quelle que soit leur appartenance politique, pour construire le monde nouveau que nous voulons.

Les Anglais ont actuellement une certaine tendance au cynisme : on croit que les guerres sont inévitables, que nous n'atteindrons jamais le monde dont nous rêvons pour nos enfants, que l'humanité est prise comme l'animal au piège, condamnée à subir l'incertitude et le désespoir.

Je n'accepte pas cette attitude défaitiste. Je crois que le Parti travailliste britannique a entre les mains une des chances les plus étincelantes jamais confiées par un peuple à ses dirigeants, une occasion en or face à des dangers aussi menaçants qu'aux pires moments de notre histoire. Je ne pense pas toutefois que le simple fait que les travaillistes soient au pouvoir suffise à instaurer le paradis sur terre.

Les travaillistes nous gouvernent — mais quelle est l'idée qui va gouverner les travaillistes ? Les ouvriers menés par Dieu pour refaire le monde, ou les ouvriers menés par le bout du nez pour refaire le gâchis ?

En 1945, Peter Howard publia deux livres. Le premier, *Les idées ont des jambes*, avait été rédigé, retravaillé, réécrit au cours des années à la ferme, et remporta un succès immédiat et durable. Dans le monde entier d'innombrables lecteurs doivent à ce livre d'avoir pris un nouveau départ dans la vie. Le second, intitulé *Sur la sellette*, réunissait des portraits d'hommes politiques au seuil de la paix.

Howard termina *Sur la sellette* en septembre et s'embarqua aussitôt pour son premier voyage en Amérique. Il allait y rencontrer un homme qu'il ne connaissait pas et qui pourtant avait déjà plus que tout autre influencé sa vie : Frank Buchman.

CHAPITRE NEUF

RENCONTRE

Pour d'innombrables familles, l'automne 1945 marqua l'heure des retrouvailles. Pour Peter Howard, ce fut l'aube de vingt années de travail, durant lesquelles il ne passerait guère plus de quelques mois chez lui, avec sa femme et ses enfants. Non par choix — il avait horreur de les quitter — mais par le fait de son engagement. « Ma vie ne m'appartient pas », disait-il. A partir de cette époque, c'est aux autres qu'il consacra sans relâche son temps et ses forces.

Howard prit le chemin des Etats-Unis avec trois amis, George Light, président du Cercle national des syndicats, Roland Wilson, secrétaire du Réarmement moral en Grande-Bretagne, et Andrew Strang. Ils s'embarquèrent à Fowey à bord d'un cargo qui transportait une trentaine de passagers et une cargaison de kaolin à destination de Portland. Doë accompagna son mari jusqu'en Cornouailles. La séparation lui coûtait beaucoup. La vie était pénible dans l'Angleterre d'après-guerre et, alors que la plupart des familles

bénéficiaient de l'aide des hommes enfin rentrés au foyer, Doë restait seule avec ses trois enfants pour mener la ferme. Peter Howard allait lui écrire presque quotidiennement.

P. H. à Doë

En mer, septembre 1945

A l'heure qu'il est, j'ai trois mille cinq cents mètres d'eau sous les pieds ! On a vite parlé de cinq mille kilomètres d'océan, mais comment imaginer cette immensité avant de passer des jours et des jours à la traverser ? Il y a des oiseaux qui nous accompagnent depuis Fowey.

Le capitaine me parle encore de toi et il te trouve sensationnelle. Moi aussi d'ailleurs. Ai-je besoin de te dire que je pense à toi sans cesse ? Je vis à tes côtés heure par heure et je m'imagine chaque bruit de la ferme, chaque mouvement, chaque odeur. Je ferme les yeux et m'attends d'un instant à l'autre à te voir traverser le pont à ma rencontre.

Ma maison m'est infiniment précieuse et tu as su lui donner quelque chose d'incomparable. Cela tient chaud au cœur, crois-moi, et on a beau s'en éloigner, on n'a jamais le sentiment de s'en séparer.

P. H. à Doë

En mer, septembre 1945

Dieu n'est-il pas bon pour nous ? Malgré le chagrin de la séparation, nous sommes plus proches de ceux que nous aimons par-delà cinq mille kilomètres d'océan que tant de gens assis côte à côte au coin de leur feu.

Il y a à bord vingt et un soldats qui rentrent dans leurs foyers — cinq d'entre eux avec l'intention de divorcer. Le commissaire fait chaque soir sa tournée de médicaments, car il est chargé de traiter les cas de maladies vénériennes pendant la traversée et, selon toute apparence, il y en a pas mal. Un de ces hommes a passé quatre ans et deux mois au loin et il rentre avec un dollar trente en

tout et pour tout ! Ils envisagent tous l'avenir en termes de billets de banque, ils évaluent tout par rapport au dollar. Mais avec ça ils sont sympathiques, jeunes, vigoureux, indépendants.

La liste des pertes en vies humaines pendant cette guerre est moins longue pour les démocraties que lors de la précédente. Mais le bilan moral est infiniment plus lourd. Des millions de gens ne savent plus que le mal est mal.

Ne nous faisons pas d'illusions, si elle a renversé par les armes les puissances dictatoriales, la démocratie elle-même n'en est pas moins sur son déclin : on trouve actuellement dans le monde moins de vraie démocratie qu'à aucun autre moment des cent dernières années. Le Parlement a su prendre des décisions promptes, convaincantes, unanimes, pendant la guerre, parce que face au danger individus et partis ont su mettre de côté leur intérêt propre. Mais la paix a éteint l'étincelle de désintéressement allumée par le péril.

Les dictateurs en puissance, c'est un fait intéressant, offrent le bien-être matériel en échange des libertés individuelles. L'esprit de lucre est fatal à la démocratie et, le sachant bien, les dictateurs s'en servent. La démocratie est un mode de vie. Elle s'effondre s'il se trouve un égoïsme particulier pour tenter de l'exploiter à son profit. Dès que le bien-être matériel se généralise comme objectif la liberté est virtuellement perdue.

Le but du parti travailliste a été le pouvoir. Et le pouvoir est tout ce qu'il a su obtenir jusqu'ici. Le gouvernement travailliste se maintiendra ou tombera selon qu'il créera ou non un nouveau climat moral en Angleterre.

Le contraire du Réarmement moral, c'est la démoralisation. Et la démoralisation accélère son avance à travers l'Europe et le monde. Les nations offrent moins de résistance à ce genre d'agression qu'à l'avance des armées ennemies. Le Réarmement moral n'est pas une question

d'être gentil plutôt que vilain, c'est toute la différence qu'il y a entre vivre et mourir.

Je pense à toi avec reconnaissance, Doë. Ton cœur comme ton foyer vont jusqu'au bout du monde.

Eh bien, nous voici sur le point d'accoster et je vais devoir m'arrêter. Pense à mes parents et à Pamela le 17 septembre, pour l'anniversaire d'Arnhem.

Howard débarqua le 16 septembre 1945 en Amérique. Il alla tout droit à Mackinac Island, dans le Michigan, pour voir Frank Buchman.

Leur rencontre fut pour Buchman et pour Howard une découverte. Ils étaient tellement différents l'un de l'autre, par leur âge, leur formation, leur vision des choses. Buchman se représentait Howard comme un de ces journalistes de Fleet Street, jeune et effronté. Il découvrit en lui une valeur et une profondeur auxquelles il ne s'attendait pas. Howard imaginait Buchman comme un homme sérieux, affaibli par l'âge et la maladie ; Buchman en effet avait soixante-sept ans et il avait eu deux ans auparavant une attaque dont il gardait les traces. Contrairement à son attente, Howard découvrit une finesse, une énergie, un réalisme qui le stupéfièrent. Immédiatement, Buchman le mit au travail. Howard ne devait rester que quelques jours à Mackinac et, durant les six mois qui suivirent il voyagea dans une vingtaine des principales villes des États-Unis et du Canada.

P. H. à Doë

Montréal, septembre 1945

Je n'ai littéralement pas eu un instant à moi depuis notre arrivée. D'excellentes journées, mais je n'ai jamais travaillé aussi dur !

Nous avons passé une bonne nuit, assis dans le train qui nous emportait vers New York à travers la Nouvelle-Angleterre. Il n'y avait que des noms anglais. Tu peux imaginer les bonds de mon cœur lorsqu'à une gare j'en-

tendis un porteur annoncer Haverhill avec l'authentique accent chantant des comtés de l'Est. Nous étions dans une voiture presque identique à nos wagons-salons de Liverpool Street — sinon que nous bénéficions d'air conditionné, eau chaude, savon, serviettes, le tout fort bienvenu. Ce sont de ces détails qui vous font une impression énorme quand vous débarquez tout frais en Amérique.

New York est métallique, mirifique et diabolique. Tu ne peux pas imaginer la chaleur humide qui règne ici et à Washington : on se réveille en sueur et l'on continue à transpirer jusqu'au soir. La plupart des bâtiments sont climatisés.

On est perché au sommet de l'Empire State Building comme sur la plus grande dent de quelque bouche géante. Et là tu comprends la force de la tentation du Christ. Toutes les cités de l'univers étalées à tes pieds ; le *Queen Mary* à quai faisant figure de bateau jouet ; des constructions deux à trois fois plus hautes que la colonne Nelson ressemblant, tout en bas dans la rue, à de misérables réverbères ; des autos comme une procession de fourmis disciplinées se mouvant et s'arrêtant dans les fentes poussiéreuses que sont des artères plus larges que Whitehall. Toutes les cités du monde seront à toi si tu te prosternes devant moi pour m'adorer, disait Satan. New York, c'est cela en somme. Des richesses incalculables, mais un éclat métallique jusque dans l'architecture et jusque dans l'expression de ses habitants : foncer, pousser, cogner, gagner. Surtout gagner. A ceux qui veulent adorer Mammou, New York est une Mecque. C'est une bombe atomique humaine : sa fougue, son énergie, sa puissance sont colossales, presque incroyables. Dans un certain sens, on dirait un cauchemar en train de se réaliser. Mais pourquoi ne serait-ce pas une centrale où les rêves de l'humanité prendraient vie ?

L'Américain est épatant : direct, vibrant, cordial. Avec lui, pas de chichis, une grande sagacité alliée à la candeur la plus divertissante.

J'expédie quelques cadeaux pour les enfants. Je pensais au jeu de prestidigitation pour l'anniversaire de Philip, aux crayons pour celui d'Anne. Le sac suisse et le jeu de drapeaux sont pour Anne et Anthony tout de suite. Je penserai bien à eux !

P. H. à Doë Mackinac Island, 8 octobre 1945

Il est très tard. Assis dans mon lit, mon bloc-notes sur les genoux et ma petite lampe allumée, je saisis l'occasion de t'envoyer un mot par un ami français qui prend l'avion jeudi.

Voici un trait typique de Buchman. Samedi après-midi, nous avons ici quatre cents personnes, qui pourraient avoir à décider de toute notre orientation future. Nul n'avait la moindre idée de la marche à suivre. « Peter, dit Buchman, à toi de présider la réunion ! » Et d'ajouter vivement : « Tout dépend de la façon dont tu la mèneras. » Puis le voilà parti ! Pour la première fois, je me retrouvais seul avec toute l'affaire sur les bras pour deux heures d'affilée.

Samedi prochain, nous avons une importante réunion à Grand Rapids : je dois parler à trois mille personnes à l'Hôtel de Ville. Je suis fatigué, car nous vivons à un rythme passablement effréné.

Je t'aime, toi, les enfants, toute la famille. Vous me manquez beaucoup, tu sais, tous les jours.

P. H. à Doë Mackinac Island, 11 octobre 1945

Buchman ne gaspille pas un instant à mesurer le vent pour les brebis tondues. Ça ne l'intéresse pas. Ceux qui se sont plaints qu'on les traitait durement sauteraient au plafond dans leur consternation en entendant certaines de ses remarques. Et pourtant il n'y met aucune dureté.

Comme il se réjouit de te connaître ! Il écoute avec la plus grande attention chaque bribe de ce que je lui raconte de toi et des enfants. L'autre jour, il arrive : « Oui, Peter, dit-il, tu seras pour les nations le Drummond d'aujourd'hui. » J'ai répondu : « Il faut m'aider, Frank. — Oui, m'a-t-il dit, je compte le faire, et je le ferai. » Il est enchanté de *Sur la sellette*. « Franchement, m'a-t-il avoué, j'avais des doutes. Je ne voyais pas ce que cela pourrait donner et je me disais que ça ferait un livre de plus et voilà tout ! Mais c'est inspiré ! Voilà un traité de sagesse politique pour les nations. Et c'est excellent. »

J'ai assisté à un match de football de lycéens avant-hier soir. Nous étions là au milieu de huit mille spectateurs dont apparemment aucun n'avait plus de dix-sept ans. On aurait pu les rencontrer un soir à Piccadilly : des visages ravagés. Beaucoup de faux cils. Les garçons, dans l'ensemble pas plus vieux que notre Philip, étaient complètement déchaînés. Ivres parfois. Les jeunes ici ont dégingolé la pente très vite : sexe, alcool, drogue même, me dit-on. Mais on sent en eux quelque chose de frais, une recherche impatiente qui émeut profondément. Ils attendent avec une telle nostalgie, une telle soif, l'amour et la direction que leurs aînés auraient pu leur donner, mais les adultes ont eux-mêmes perdu la route.

Peter Howard écrivit à sa mère qui fêtait son anniversaire, lui envoyant un exemplaire de son livre *Les idées ont des jambes* et un poème qu'il avait écrit pour elle. Il n'y avait toujours pas eu de nouvelles de son frère John et sa mort semblait probable.

Evangeline Howard à P. H.

Wealden Way, 11 novembre 1945

J'ai eu tant de joie à lire ton beau poème. Je doute qu'aucune autre mère ait reçu un plus gracieux compliment,

que je crains de ne pas mériter du tout mais qui m'a quand même réjoui le cœur.

C'est le jour de l'armistice. Tous ces services religieux sont plus que je ne peux supporter. Alors je préfère t'écrire. John n'est jamais absent de nos pensées, mais nous ne parlons pas de lui. Je pense à lui sans cesse. S'il est arrivé avant moi dans l'autre monde, comme ce sera beau d'y être accueillie. En tout cas je crois, j'en ai toujours été sûre, que quoi qu'il arrive, c'est sans doute pour le mieux — mais comme on se rebelle parfois contre ce mieux !

Le livre, et je l'ai lu deux fois, est de loin ce que tu as fait de meilleur jusqu'à présent. Ton père est du même avis. C'est un merveilleux livre et je crois qu'il portera des fruits. Il devrait en porter. En aucun cas je ne prêterais notre exemplaire à nous, avec ta précieuse dédicace, mais je vais en acheter trois pour les prêter autour de nous.

Je suis cœur et âme avec toi là-bas qui te dépenses pour sauver nos petits d'une autre guerre. A quoi donc a servi la mort de notre cher John ? Je me demande quelquefois si bien des difficultés ne lui sont pas ainsi épargnées. L'état du monde est terrible. Enfin passons. Ce sera bientôt le printemps.

Avec toute notre affection,

Maman.

Ce fut une grande joie pour Howard de recevoir cette lettre. Depuis 1940, sa mère avait usé de toute son influence pour l'arracher à son engagement envers le Réarmement moral. Quand il était allé la voir à Bexhill avec Doë, elle avait manifesté une telle violence à ce sujet qu'il avait jugé préférable momentanément de couper les ponts et d'arrêter ses visites. Il ne se départit jamais d'un amour profond pour elle. Mais il savait qu'il n'y aurait point de paix tant qu'elle n'accepterait pas que Dieu passait avant elle dans son engagement. Et l'heure était venue où elle l'avait accepté.

Evangeline Howard avait souvent prêté foi aux critiques dirigées contre son fils. Une lettre publiée le 29 décembre 1945 dans le *Times* la fortifia dans son changement d'attitude. Les signataires en étaient Lord Ammon, vice-président de la Chambre des Lords ; Harold E. Clay, président du Parti travailliste pour Londres ; l'évêque de Lichfield, Sir Lynden Macassey, président de l'Agence Reuter ; Sir Cyril Norwood et Sir David Ross, proviseurs des Collèges St. John et Oriel à Oxford. Le lettre faisait état d'un rapport confidentiel préparé en 1939 au siège de la Gestapo et distribué en 1942 à tous ses services : il mettait en garde les membres de la Gestapo contre le travail du Réarmement moral en Europe. Un exemplaire en avait été trouvé lors de l'avance alliée en Alsace. « Ce rapport, disait la lettre, réfute de façon définitive les calomnies que l'on a multipliées contre ce mouvement chrétien. »

A la lumière de cette lettre, Evangeline Howard était prête à reconnaître qu'elle avait eu tort.

Le 5 décembre 1945, un service eut lieu à Somerby à la mémoire des hommes du X^e bataillon de parachutistes tombés à Arnhem. C'était dans cet humble village qu'ils avaient suivi leur entraînement avant d'être lâchés sur Arnhem. Peter Howard ne pouvant y venir, sa femme Doë le représenta.

Doë à P. H.

Hill Farm, 6 décembre 1945

Je voudrais que cette lettre t'atteigne pour le 17 décembre. Etrange façon peut-être de célébrer un anniversaire de mariage ! Mais cette année, séparés comme nous sommes, il me semble que notre anniversaire n'est pas tant une journée à fêter que l'occasion de nous engager à mettre le lien qui nous unit au service des familles du monde entier, de celles qui sont brisées, endeuillées, sans toit. Le sacrifice de John nous encourage sans cesse toi et moi à tout donner.

Je regardais les visages de ceux qui ont combattu à ses côtés, et j'étais fière d'appartenir à votre famille. Eux étaient fiers de John et de tous les autres.

En arrivant vers la petite église de pierre aux reflets dorés nous avons vu entrer en cortège les familles des disparus. Elles étaient venues de partout en cars spéciaux. Presque tout le monde était en noir, des riches et de très pauvres, les uns tenant une petite couronne, ou bien un bouquet de fleurs soigneusement enveloppé. Les soldats du régiment des paras, bérets bordeaux, faisaient la haie. En un clin d'œil, il n'y eut plus un siège dans l'église minuscule, sous la voûte de poutres sculptées. Les hommes du régiment s'assirent tous ensemble dans un bas-côté. Sans doute étaient-ils venus là dimanche après dimanche pendant leur entraînement de l'été 1944 et avaient-ils occupé ces mêmes places. John y est sûrement venu.

Nous nous sommes levés pour l'hymne national, puis nous avons chanté les cantiques. Le général Urquhart s'est dirigé vers le côté de l'église, tout le monde s'est tourné vers lui et il a ôté le drapeau qui masquait la plaque commémorative. Une croix d'or sur fond noir et l'emblème des parachutistes. Tu viendras le voir un jour. C'est simple et c'est beau.

Le vantail s'est lentement ouvert et la sonnerie aux morts a résonné. Pas un cœur dans cette église comble qui ne se brisât. On entendait des sanglots. On pouvait presque toucher la peine de tant de sacrifices consentis. On aurait dit l'église trop petite pour contenir tant de douleur. Des visages me restent. Les cheveux gris, élancé, élégant, un père s'était dressé, regardant droit devant lui, sans une larme, mais sur sa figure il y avait l'agonie de son enfant mort. Un jeune officier parachutiste, aux cheveux bouclés, le menton à moitié arraché, se cramponnait au dossier du banc pour tenir bon. Un petit garçon de douze ans, blond comme les blés, dans un long manteau

noir, sans larmes lui non plus, mais il était atteint au plus profond et avait dans les yeux une détresse immense. À côté de lui, sa mère, opulente dans son deuil et ses fourrures, vieillissante, pleurant sans prendre la peine d'essuyer les larmes qui coulaient. La trompette a sonné, semblait-il, pendant une éternité. Puis nous avons prié et chanté « A tous les saints. » Nous sommes sortis côte à côte, avec ceux qui allaient déposer leur couronne sur le côté, sous la plaque de marbre.

P. H. à Doë

10 décembre 1945

Je suis triste que nous ne soyons pas ensemble pour notre anniversaire de mariage, ni pour ma fête, ni pour Noël, ni pour la fête de notre Anthony, ni pour notre fameuse veillée de la Saint-Sylvestre. Mais avec tout cela, je me sens étonnamment proche de vous et immensément reconnaissant.

Le 17 décembre était donc le treizième anniversaire de mariage des Howard. On ne pouvait guère envoyer de présents d'Angleterre en Amérique à l'époque, mais Doë écrivit une « lettre à un mari au front » :

Avant que je te connaisse, l'Angleterre représentait beaucoup pour moi. Mais pas comme aujourd'hui.

L'Angleterre de mes premières années, c'était surtout Nursie. Elle était frêle, elle venait de Londres et avait un accent cockney qu'inexplicablement nous n'avons jamais attrapé. Pour nous, elle se serait jetée sous un train. Elle a donné une gifle à ma sœur qui était à quatre semaines de son mariage, une à moi le lendemain de ma première rencontre avec toi ! Pourtant elle occupait une place de choix dans nos cœurs. Elle était comme un roc dans la tempête, aussi intrépide qu'une division écossaise, aussi sûre qu'un amiral dirigeant un convoi.

Trente ans de sa vie donnés aux enfants de quelqu'un d'autre. Voilà un aspect de l'Angleterre.

Et puis l'Angleterre, c'était les passagers s'arrêtant chez nous à Marseille à leur retour d'Orient. Femmes blondes, de minces bateaux aux pieds, flots gris de mousseline pâle, yeux pâles, une uniformité de teintes pastel. Des hommes grands, tout en tweed, avec un manque de suavité reconfortant. Ils avaient l'air si assuré de leur raison d'être de ce monde. Et satisfaits, sachant qu'ils accomplissaient ce pour quoi ils étaient nés.

L'Angleterre, c'était aussi les horribles traversées de la Manche, quand on se demande s'il vaut la peine d'endurer de tels tourments pour aller passer un mois au bord de la mer, dans le froid et la pluie... Et les promenades à cheval où je prenais ma place dans les générations de petites filles chapeautées de noir qui depuis toujours galopent le long de Rotten Row et s'essoufflent au bout de la longe du maître.

Je grandis et, une fois étudiante, ne fus guère anglophile. Nous nous moquions en chœur des jeunes Anglais, attardés et férus de ballons : « Dire qu'à quinze ans nous passons déjà les examens auxquels ils parviennent tout juste à Oxford ! L'intelligence est tout. La lucidité de l'intellect français. Fi du sport ! A quoi cela sert-il ? (Je me revois priant au moment de Dunkerque — moi qui ne priais jamais — que l'esprit d'équipe, le cran, la force de caractère forgés chez les jeunes Anglais par ces sports méprisés puissent l'emporter et nous sauver, moi et mes enfants, d'un sort pire que la mort.)

Cela a été une face de l'Angleterre.

Et maintenant, que représente ce pays pour moi ? L'Angleterre, c'est notre maison. Ses poutres de chêne, avec leurs belles lignes massives. Sa vaste cheminée Tudor, où nous nous sommes si souvent assis. Auprès d'elle nous

avons maintenant appris à prier, à demander à Dieu ses directives pour notre route.

L'Angleterre, c'est aussi les champs ondulés du Suffolk, les bruns des sillons et l'argent du chaume, le vert des betteraves et l'or des blés.

L'Angleterre, c'est tous les recoins de Londres que nous avons visités ensemble — ce qui couvre presque toute cette ville si chère à nos cœurs.

Et puis ce soir de la victoire — c'était hier et pourtant des siècles ont passé depuis — devant le palais, mon bras passé sous le tien. Au balcon drapé de rouge, une vraie famille, aimée de tous et resserrant les liens de l'Empire. Les souverains saluaient et chaque geste venait renforcer notre foi que là, dans une famille unie et des milliers d'autres comme elle, repose l'espoir du monde

Nos trois enfants, voilà pour moi le meilleur de l'Angleterre, avec leurs yeux noirs et leurs joues roses, leur gaieté et leur liberté. Philip et son penchant pour les classiques, son sens de la justice. Anne, le cœur vibrant pour le faible et l'abandonné, son ardeur passionnée pour les causes perdues. Anthony et son amour de la terre avec toutes les finesses du métier, son obstination de bouledogue à aller jusqu'au bout, qu'il s'agisse d'une course ou d'une tâche.

Par-dessus tout pour moi, l'Angleterre c'est toi, avec ta force et ton assurance, ta loyauté et ton courage, la façon dont tu as mis la main à la charrue et dont je sais que tu ne regarderas jamais en arrière. Que ton sillon aille toujours plus droit, toujours plus profond. Et tandis que jour par jour tu deviens l'homme que Dieu veut, puisse l'Angleterre devenir la nation que Dieu veut.

Tu es l'Angleterre, toi que j'aime. Et l'Angleterre est devenue à jamais la trame même de mon cœur et de mon être.

Peter Howard passa le jour de Noël à Los Angeles. Le lendemain, il accompagna Frank Buchman qui allait accueillir six hommes du Réarmement moral démobilisés des forces américaines. Il décrit cette réunion :

Frank Buchman était là sur l'aire lorsque arriva l'avion. Il était debout, entouré d'amis, dans l'éclat des projecteurs et les ombres de la lune. De la piste bétonnée, ces hommes vinrent à sa rencontre et, pendant une bonne minute, ils restèrent en silence ensemble. Ensuite quelques mots à peine furent prononcés.

Mais des larmes coulaient sur les joues de Frank Buchman — et il n'était pas le seul à pleurer. Enfin, se tournant vers les voitures qui attendaient : « Eh bien, vous voilà revenus, dit-il. Et maintenant allons-y, la bataille nous attend. »

P. H. à Doë *Los Angeles, 30 décembre 1945*
Demain je mets un livre en chantier. Il s'intitulera *Cet homme Frank Buchman*. Ce ne doit pas être une biographie complète. Humainement, je me sens incapable et les circonstances sont particulièrement peu propices : personne avec qui travailler, un secrétariat dont l'assistance est sporadique et peu satisfaisante, aucun lieu tranquille. La maison est en plein charivari dix-huit heures sur vingt-quatre.

Il me faut apprendre les leçons de la vie. Auprès de Dieu si possible. Sinon, eh bien, en faisant des fautes. Je voudrais les apprendre humblement, en allant au-devant d'elles, sans oublier jamais qu'aussi longtemps que je serai sur terre, j'aurai infiniment plus à apprendre que je n'ai déjà acquis.

Je suis allé hier au Breakfast Club de Los Angeles. C'était un repas digne des athlètes d'Oxford, mais dans le genre farce. Il devait y avoir six cents convives, hom-

mes et femmes. Un peloton de girls fort peu vêtues, ornées de roses. Un aumônier racontait au microphone des plaisanteries vulgaires sur l'Église. Puis il nous servit à pleine bouche notre ration de propos édifiants. Il évoquait une équipe de football battue sur le terrain et entonnant le chant de son école : c'était pour lui le symbole même de l'amitié et de l'amour ! Un groupe de vieux messieurs se parant du nom de « Coqs », assis en un bloc, abreuyaient le spectacle de huées et lançaient des pamplemousses sur les gens. Ajoutez deux danseuses nues et essayez cela pour le petit déjeuner avec des œufs au jambon ! Un joueur de xylophone et une accordéoniste. Un chœur d'hommes. Le président de l'Université de Californie contribuant à son tour à l'édification générale. L'initiation enfin de deux néophytes : les yeux bandés, on leur fit plonger les mains dans une assiettée d'œufs crus et l'on posa sur leur tête une tranche de bacon grillé.

C'est là que je dois prendre la parole le 16 janvier et, si les Coqs me lancent quelque chose dessus, je leur réserve la surprise de leur vie.

Hier, tout à coup, Buchman me dit : « Viens Peter. » J'ai enfilé mon pardessus et suis parti... à un concert symphonique où jouait Rubinstein. Je dois reconnaître qu'il a fait sortir de ce piano un vacarme magistral. Une fois, il s'est littéralement envolé, puis il a atterri, les deux mains sur le clavier. Je crois que je ferais un bon pianiste si seulement mes doigts voulaient retomber au bon endroit.

P. H. à Doë

Los Angeles, 3 janvier 1946

Je travaille d'arrache-pied au livre. Je me lève à cinq heures pour écrire jusqu'à huit — seul moment de la journée où la maison est relativement tranquille. Je m'installe en bas, car j'ai trouvé un chauffage à gaz. Je l'allume et je m'y mets ! Je fais près d'un chapitre par jour

et compte finir ma première rédaction vers le 22 janvier.

Buchman sait rester totalement impersonnel quand il vous réprimande. Jamais on n'a le sentiment qu'il y ait quelque chose de lui-même dans son intervention, mais il dit ce qu'il pense avec une franchise totale. Quand une personne parle trop, il le lui fait remarquer et, si elle recommence, eh bien, il ne lui donne plus la parole.

Une des expressions favorites de Buchman est : « Maintenant qu'il aille se faire pendre. » Et d'ajouter : « Tu sais, Peter, si je ne leur parlais pas de temps en temps sur ce ton, ils ne m'écouterait même pas ! »

La vie continue à être trépidante. Aujourd'hui, à l'Hôtel de Ville, déjeuner où j'ai pris la parole. Demain, je passe la matinée avec Flannery, l'auteur de *En poste à Berlin*. Il veut m'interviewer pour la radio cet après-midi.

Le 1^{er} janvier, nous avons tous pris le petit déjeuner avec Buchman à 6 h. 30 et sommes partis à 7 h. 30 pour Pasadena, où se déroulait la parade des roses du Nouvel-An. Puis ce fut au Rose Bowl le grand match de football entre Alabama, première équipe de l'Est, et l'Université de Californie du Sud, les champions de l'Ouest. Il y avait un joueur qui t'aurait ravie ! A en croire le programme, il pesait ses cent quarante kilos ! Tout ce qu'il faisait était de bondir dans la mêlée à chaque but marqué pour agiter ses jambes en l'air. A la mi-temps, un individu accoutré en vieillard pour représenter le Temps est apparu aux cris ironiques de « Un nouvel arrière pour Californie Sud » — l'équipe en train de se faire battre. Tout cela tenait du cirque plus que du football !

Ce qui frappe, c'est cette commercialisation clinquante. On ne sait plus s'amuser qu'en buvant de l'alcool ou en se battant pour le dollar ou le pouvoir. On a l'impression de voir un très grand peuple sur une pente glissante. La deuxième génération de l'élite est ou trop molle ou trop dure. Il faudra que nous suscitions une élite nouvelle.

P. H. à Doë

Los Angeles, 8 janvier 1946

Souvent c'est le dernier kilomètre de la course qui permet au pur-sang de donner le meilleur de lui-même. S'il existe un pur-sang au monde, c'est toi, et nous voici au dernier kilomètre. Nous étions tendus pour la course lorsque nous nous sommes dit au revoir à Fowey. Toi dans ta robe grise, avec les yeux profonds que j'aime si fort. Nous l'avons bien courue et notre revoir est maintenant tout proche.

Pour moi, je suis presque vidé tant physiquement que spirituellement. Parfois j'ai l'impression qu'un géant a enfilé une paille dans mes entrailles et aspiré sans répit depuis quelques mois ma substance même. On ne trouve pas toujours ici cet élément rafraîchissant et revigorant qui vous fait revivre à la ferme.

Pendant l'interview à la radio, le reporter m'a demandé à brûle-pourpoint : « Alors, M. Howard, qu'est-ce exactement que le Réarmement moral ? » J'ai dû répondre tout de go et voici ce que j'ai dit : « C'est la réponse de la démocratie au totalitarisme sous toutes ses formes. Pas une organisation, mais un organisme, à pied d'œuvre dans le monde entier, se répandant comme un levain dans une soixantaine de pays pour faire lever la pensée et la qualité de vie des gens. Il donne à la démocratie ce qui lui a fait défaut entre les deux guerres : une idéologie inspirée. Certains y voient une nouvelle religion. Il n'en est rien. Mais c'est une nouvelle force qui met en marche des idées que nous savons justes en leur donnant des jambes. C'est un engagement de tous les hommes de bonne volonté à changer, à s'unir, à combattre pour un avenir de liberté. »

J'ai dîné l'autre soir dans un restaurant où il est annoncé que, si l'on n'est pas satisfait, on n'a pas besoin de payer : on peut fixer soi-même ce que vaut le repas. A la sortie, un écriteau : « La nourriture de l'âme a son importance aussi. » Eclairages colorés, fontaine des fées

où des dames d'âge mûr viennent jeter cinquante centimes en faisant un vœu ; pluie artificielle tambourinant toutes les cinq minutes sur le toit pour donner l'illusion du plein air, une chapelle offerte à vos méditations et un orgue alternant de la musique de juke-box avec le cantique « A la croix qui m'appelle ». La décoration intérieure allie palmiers et perroquets. Quand je saluai le propriétaire, il me dit avec fierté : « Avez-vous jamais rien vu de pareil ? » Je dus reconnaître que non. « Il n'y a rien de comparable au monde », insista-t-il... et il diminua l'addition de moitié !

P. H. à Doë

Los Angeles, 1^{er} février 1946

Il t'est arrivé de me faire sentir que ma conduite lors de concerts symphoniques laissait à désirer.

Eh bien, hier soir je suis allé au concert en compagnie de Artur Rodzinski, le chef de l'Orchestre philharmonique de New York, et je l'ai observé soigneusement afin de te faire honneur désormais.

Nous avons des places au milieu des fauteuils d'orchestre. Au programme : une suite de la musique de scène des « Fiançailles » de Maeterlinck. Vers la moitié, Rodzinski a eu un accès d'éternuements ; il a pris son chapeau et éternué plusieurs fois dedans de manière retentissante, puis il a attrapé un fou rire. Tout le monde faisait « chut, chut ». A la fin du morceau, il a déclaré : « Voilà en tout cas un genre de musique qui ne peut faire de mal à personne. »

Ensuite vint la Symphonie en si bémol majeur de Chausson. Rodzinski dit qu'elle est très difficile à jouer. De son fauteuil, il dirigea avec une fougue véhémence, encourageant l'orchestre de sonores exclamations. Pendant un sombre solo de trompette, il lança à haute et intelligible voix : « Je ferais fusiller ce trompette s'il était à moi. »

Le morceau suivant était le Concerto pour violon et orchestre en ré majeur de Tchaïkovski. Au violon, Isaac Stern, un enfant choyé de vingt-cinq ans. « Turlututu, turlututu, turlututu », psalmodiait vigoureusement Rodzinski avec chaque solo. Il savait pour combien de temps nous en avions et ne se faisait pas faute de l'annoncer à la cantonade : « Encore cinq minutes, grands dieux. Plus que deux minutes. Quarante secondes. Ranpataplan, vingt secondes, quatre secondes. Stop ! »

Le manuscrit est chez l'éditeur. Je suis quasiment lésivé et aspire à m'échapper quelques jours. Le bateau me semble un paradis promis.

Dimanche je dictais une ou deux lettres, installé au soleil sur la terrasse. Buchman était assis non loin. Des garçons ont passé par là en jouant au ballon. « Tiens, dit Buchman, je me vois faire ça comme si c'était hier. — Vous aimiez le football ? demandai-je. — Oui, dit Buchman. Vois-tu, moi j'aime la vie. »

P. H. à Doë

Dans le train, 12 février 1946

Je mettrai ma lettre à la boîte à Chicago, où nous arrivons demain. Les dernières journées à Los Angeles ont été un vrai carrousel. C'est dimanche que j'ai pris congé de Buchman. Le matin, Wood¹ m'a aidé à faire mes bagages et nous nous retrouvons pour la traversée le 28 février, n'ayant pu avoir de bateau commode avant.

Buchman a donné un déjeuner d'adieu pour moi. Il a eu des mots très généreux : « Né de l'Esprit et vivant d'une grâce abondante. Cela requiert une qualité exceptionnelle. Depuis que Peter m'a rejoint, je puis le dire, j'ai beaucoup appris sur ce que signifie vivre par la grâce. » Puis,

1. M. A. Lawson Wood, d'Aberdeen, devenu depuis secrétaire adjoint du Réarmement moral en Grande-Bretagne.

à une grande réunion dans l'amphithéâtre de l'université, il a dit : « Peter Howard a permis à la notion d'idéologie de prendre pied en Amérique. Il est difficile d'exprimer ce que ce pays lui doit. Il a amené partout avec lui une vivante expérience de Jésus-Christ. »

Il est venu me dire au revoir à la gare avec tout le monde. Depuis trois mois, je ne l'ai pour ainsi dire pas quitté. Je crois que nous avons pris ensemble presque tous nos repas. J'ai appris à le comprendre et à beaucoup l'aimer. Rien d'un saint en lui, dans le sens pieux du terme. Il a parfois des expressions et des façons qui choqueraient pas mal certains de nos amis. C'est curieux, mais la personnalité de Buchman, en tant que telle, n'est pas toujours plaisante, et pourtant il est un vivant exemple de l'empire du Saint Esprit transcendant la personne humaine.

A la gare, nous avons chanté « Ce n'est qu'un au revoir ». J'étais à la fenêtre du compartiment, profondément remué. Etrange, n'est-ce pas, alors qu'il n'y a rien au monde que j'aie plus désiré que de te revoir !

Je m'embarque vers toi en me réjouissant plus vivement, oui beaucoup plus vivement encore, que lors de mon voyage à Marseille pour notre mariage ! N'est-ce pas une chose merveilleuse après treize ans ? Ces mois passés loin de toi m'ont révélé à quel point tu es partie intégrante de tout mon être et mon esprit.

J'ai l'impression qu'aucun Anglais n'a vu l'Amérique comme j'ai pu la voir. Buchman m'a ouvert les portes des familles de tous ses amis. Il m'a d'emblée fait confiance et n'a pas eu de secrets pour moi. S'il m'arrivait de lui demander ce que je devrais dire — et depuis mon arrivée aux Etats-Unis, j'ai bien cinquante fois pris la parole en public — il répondait : « Jamais je ne songerais à faire tes discours à ta place. »

En route pour l'Angleterre, Howard repassa par Washington et il fut reçu à la Maison-Blanche par le président Truman, un des hommes dont il avait fait le portrait dans *Sur la sellette*.

Le président Truman s'intéressa vivement à tout ce que Howard lui raconta. Howard s'embarqua sur le *Queen Elizabeth*. A Southampton, Doë et les deux plus jeunes des enfants l'attendaient.

C'est par une brumeuse matinée de mars qu'apparaît au large la massive silhouette du paquebot. La joie du revoir fut indescriptible. Anne et Anthony reçurent la première banane de leur vie et essayèrent de la manger avec la peau ! Puis ce fut le voyage vers Londres dans le train-paquebot. Beaucoup de nouvelles furent échangées, mais l'essentiel se passait de mots.

Mais Howard ne devait pas rester à la maison bien longtemps. Frank Buchman revenait en Europe, pour la première fois depuis la guerre, l'été suivant. Préparer sa venue était une vaste entreprise qui conduisit Howard d'un bout à l'autre de l'Europe au cours de ces mois.

En automne 1946, Anne et Anthony furent envoyés en classe comme pensionnaires, Anthony à Cheam School où il rejoignit Philip et Anne dans un collège de Bexhill. L'internat de Bexhill ne fut pas une réussite et Anne écrivit à la maison des lettres désolées, demandant qu'on la changeât d'école. Au début de 1947, Peter Howard vint la voir. Il était à la veille de repartir en Amérique, accompagné cette fois de Doë. Dans l'auto qui la ramenait à l'école après cette sortie, Anne dit qu'elle ne pouvait supporter l'idée qu'on la laisse là, si malheureuse et avec ses parents si loin. Pour Howard, ce ne fut pas une décision facile : « Nous avons fait une erreur en t'envoyant ici, dit-il. Je la regrette beaucoup. Mais si je t'en retirais maintenant, tu passerais ta vie à fuir les difficultés. » Pour Anne ce fut le début de trois années pénibles. Mais la décision avait été sage.

D'Amérique, les Howard écrivirent régulièrement à leurs enfants. Chaque semaine arrivait pour eux à l'école le nouvel épisode d'une histoire. Philip, Anne et Anthony n'avaient eux-mêmes rien d'exceptionnel. Si les lettres qui leur parvenaient d'Amérique évoquaient des gens et des lieux intéressants, leurs réponses ressemblaient à celles des écoliers de partout :

Anne à P. H.

Bexhill on Sea

Je regrette d'avoir été si triste quand tu es parti. Ça a sûrement été affreux pour toi. C'était délicieux de te voir. Je pense à toi tous les soirs.

Je suis dixième de la classe et j'ai un pupitre. Dis-le à maman et montre-lui ma lettre. Je connais maintenant presque tout le monde dans la classe.

J'ai ta photo et je la regarde chaque fois que j'écris. Bons baisers,

Anne.

Anthony à P. H.

Cheam School

Tu seras content de savoir que les souris sont mortes. Philip ramènera son poulet à la maison et moi un chat.

J'espère qu'on te donne quelquefois du Yorkshire pudding.

Affectueusement,

Anthony.

Philip à P. H. et Doë

Cheam School

Je suis 5^e sur 9 en latin et 3^e en math.

Hier nous avons eu une bataille extra même si la victoire est restée indécise. Nous avons pénétré dans la forteresse de l'ennemi, mais on nous a rappelés juste quand les Ombres Noires nous attaquaient par l'arrière. C'est moi qui commande la batterie des canons.

Il ne me reste plus de confiture ni de bonbons.

Plus de la moitié des élèves avaient des visites hier. Un garçon m'a donné une glace au chocolat et un autre m'a emmené prendre le thé avec ses parents.

Affectueusement,

Philip.

Les Howard passèrent Noël 1947 à Richmond, en Virginie.

P. H. à ses enfants

Décembre 1947

Nous avons traversé l'étroite bande de terre de la Virginie occidentale qui se projette entre l'Ohio et la Pennsylvanie. On appelle cette région « la queue de poêle » à cause de sa forme. La ressource principale en est la mine de charbon à ciel ouvert. Sur des kilomètres et des kilomètres, tout le long de la route, la terre a été éventrée par d'énormes machines et l'on peut apercevoir la veine de charbon de près d'un mètre d'épaisseur à six mètres de la surface. Des camions emportent le charbon à Pittsburgh. Nous avons traversé cette ville, une des métropoles de l'acier du monde. Nous y sommes arrivés à la nuit tombante. A vingt-cinq kilomètres à la ronde, les arbres et les champs sont recouverts d'une pellicule de poussière et de suie des hauts fourneaux. Les flammes sortent des cheminées et s'élèvent en épaisses volutes. Leurs reflets viennent se jouer sur la surface huileuse et noire du fleuve et l'on dirait que tout brûle.

P. H.

Washington D. C., janvier 1948

L'Amérique est le pays de la liberté. La source de la liberté est dans un choix : la décision de faire ce qui est bien. Car choisir de mal faire engendre non pas la liberté, mais l'exploitation, et en fin de compte l'esclavage. Transiger avec les critères moraux, j'en suis convaincu, voilà l'ennemi mortel de la liberté.

CHAPITRE DIX

LE CREUSET

Les années qui suivirent la guerre virent l'action du Réarmement moral en Europe se développer principalement en France, en Allemagne et en Italie. Des conférences avaient lieu dans les bâtiments de Mountain House à Caux sur Montreux. Le chancelier Adenauer affirma par la suite que cette action avait empêché la mainmise communiste dans la Ruhr. Pour lui comme pour Robert Schuman, le Réarmement moral a joué un rôle majeur dans la réconciliation franco-allemande. De Gasperi de son côté a rendu hommage à l'action efficace qu'il a menée pour la réunification de l'Europe. De 1946 à 1950, Peter Howard consacra le plus clair de son temps à ces différents pays.

Cependant, ces années d'après-guerre, si fécondes, virent les relations entre Buchman et Howard se modifier profondément :

Du jour au lendemain, Buchman a cadenassé portes et fenêtres entre nous. Rien de ce que je faisais ne trouvait

grâce à ses yeux. En public ou en privé, à tout bout de champ, je récoltais rebuffades et réprimandes. Buchman voulait que je choisisse Dieu seul comme fondement de ma vie et non une autorité humaine.

On me demanda une fois de prendre place à sa table, en compagnie d'invités de marque. Buchman arriva et m'aperçut là : « Pas lui, lança-t-il avec force. Je ne me mets pas à table avec lui ! Je ne veux pas de lui avec mes invités. »

Incident typique de nos relations d'alors — et cela dura presque quatre ans !

Un jour, je dis à Buchman : « Combien de temps vais-je rester ainsi dans l'obscurité et le désespoir ? — Je ne sais pas du tout, dit Buchman. Cela dépend de toi, pas de moi. »

Ce furent pour Howard des années actives, mais vécues dans un désert. Buchman ne l'invita pas à ses côtés et alla jusqu'à dire que peut-être il ne devrait jamais reprendre la plume. Peu de gens sans doute resteraient fidèles à leur vocation au travers de telles années. En tout cas, Howard connut plus d'un moment de désespoir. Sans la foi et l'appui de Doë, c'était la fin de sa vie avec le Réarmement moral.

Durant cette période, Buchman traita Howard avec une dureté apparente qui montrait en fait l'étendue de la confiance qu'il mettait en lui. Buchman avait du génie pour déchiffrer les hommes. Howard lui avait demandé de l'aider et il sut voir en Howard le chef extraordinaire qu'il pourrait devenir. Mais il voyait aussi ses faiblesses : orgueil, suffisance, souci de l'approbation des autres. Buchman voulait qu'émerge un caractère au tranchant bien aiguisé, affranchi de toute attache humaine.

Le risque que Buchman prenait avec Howard était grand. Grande aussi la souffrance qu'il s'infligeait ainsi à lui-même. Mais pour lui cela faisait tout natu-

rellement partie de la vie : « Il m'a fallu être prêt, dit-il une fois, à risquer mes relations avec tout le monde, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours par semaine, depuis quarante ans. Si je ne l'avais pas fait, nous n'en serions pas arrivés là où nous en sommes dans notre travail mondial. »

La rupture entre Buchman et Howard allait durer quatre ans. Par la suite, Buchman dit un jour à Howard : « Peter, je compte sur toi pour me reprendre quand j'en ai besoin. Je ne suis pas différent des autres. Chaque jour de ma vie, j'ai besoin qu'on me reprenne et si peu de gens ont assez d'amour et de bon sens pour le faire. »

Ceux qui ont connu Peter Howard pendant la dernière partie de sa vie comprendront que ce long tunnel de quatre ans l'a préparé à accomplir plus tard son œuvre. « Il n'y a pas de couronne sans croix », disait-il souvent lui-même.

P. H. à Doë

Caux, 1949

J'ai vécu la journée d'hier en pensée avec toi. Je t'imaginai retrouvant les enfants dans un débordement de joie. Je suis heureux de vous savoir ensemble. Vous allez avoir de magnifiques semaines.

Ici, nous avons vu les nuages arriver sur nous du bout du lac et il a plu à verse. L'autre rive faisait penser aux brisants d'une falaise, avec les nuages tourbillonnant au gré des vents le long des parois de rochers. Un temps qui n'aurait pas été à ton goût, mais moi ça m'a fait du bien !

Je regrette tellement d'avoir rendu nos adieux si tristes. Je ne pouvais pas supporter l'idée de rester seul ici, de ne pas voir les enfants et de passer toute mon existence dans une routine à laquelle, tu le sais, je ne prends guère plaisir par nature.

Mon cœur est profondément en paix et Dieu se sert de moi avec force pour son œuvre dans la vie des gens.

Pourtant, c'est vrai, mes peurs viennent si souvent noyer mes espoirs. Mon image de l'avenir reste prisonnière de mon expérience du passé et je sens en moi les forces créatrices tarir petit à petit avec les mois qui passent.

Je ne me fais pas d'illusion : en dehors de Dieu, je ne peux plus rien faire de ma vie. Si même je revenais au journalisme ou à la politique, je sais que le flair et la flamme de jadis sont envolés — et envolés à juste titre. Quand on a comme moi une personnalité dominatrice, on a besoin d'être empoigné solidement par l'Esprit.

Les anciens compagnons de Howard n'étaient pas sans se rendre compte de la situation. A l'instigation de Beaverbrook, Christiansen et Robertson, du *Daily Express*, invitèrent Howard au siège du journal.

P. H. à F. B.

Londres

Ils m'ont offert deux mille livres par an pour un article mensuel sur l'agriculture dans le *Daily Express*. En outre, un portrait d'homme d'État dans le *Sunday Express* toutes les deux ou trois semaines et un article sur la politique mondiale dans l'*Evening Standard*. Puis Robertson ajouta : « Je vais vous dire une chose. Je n'avais pas l'intention d'en parler aujourd'hui, mais avez-vous jamais envisagé un poste de rédacteur en chef ? — Ne parlez pas de ça, lui dis-je. Regardez Chris : vous allez le faire trembler ! » (Christiansen était alors rédacteur en chef du *Daily Express*.) Robertson expliqua alors qu'ils cherchaient quelqu'un pour reprendre le *Sunday Express* d'ici un an ou deux. Voilà donc sans doute ce qu'ils ont en vue pour moi.

Puis Lord Beaverbrook invita Howard à Cherkley.

P. H. à F. B.

Londres

Beaverbrook m'a offert deux mille cinq cents livres par an, plus cinq cents livres non imposables, pour un article

hebdomadaire dans ses journaux. Il m'a promis une complète liberté d'expression, sous réserve que je ne diffame personne et qu'il n'y ait pas constamment de la propagande pour le Réarmement moral. « Comprends bien une chose, Peter, m'a-t-il dit, je suis entièrement favorable au Réarmement moral. Tu as peut-être du mal à le croire, mais c'est la vérité. Je lui souhaite plein succès, mais je ne veux pas devenir un propagandiste du Réarmement moral, de l'Eglise catholique, du communisme, du socialisme, du conservatisme, ni même de l'Eglise presbytérienne à laquelle j'appartiens. J'estime le Réarmement moral autant que j'estime l'Eglise presbytérienne — sauf qu'à mon avis le Réarmement moral est beaucoup mieux mené. »

Au cours de l'après-midi, il m'a fait visiter sa ferme. Il m'a emmené dans sa voiture pour me montrer ses champs. Au moment du départ, il m'a dit : « Extraordinaire destinée que la tienne, Peter, pas vrai ? »

Howard était tenté d'accepter la proposition de Beaverbrook. Il n'en fit rien. En un tel moment l'argent aurait été utile, l'amitié sans prix. Mais Howard était tenu par un appel qu'il ne saisissait pas entièrement, auquel momentanément il ne croyait peut-être même pas. Il était retenu aussi par tous les changements dont il avait été témoin dans la vie des gens et dans le cours des événements.

Mai 1949 voit Howard quitter à nouveau les siens pour prêter main-forte en Allemagne. Cette fois, il passe par la Hollande.

P. H. à Doë

Cologne, mai 1949

Merci de tout cœur d'avoir fait mes bagages avec tant de soin et d'amour et merci pour les provisions, plus précieuses ici que des rubis ! J'ai roulé agréablement toute la journée d'hier.

La campagne hollandaise tout entière porte la marque d'une économie industrielle autant qu'intelligente. J'ai vu un paysan tasser la terre fraîchement ensemencée, pied à pied, avec ses sabots, les mains au dos. Son champ ne mesurait qu'un hectare. Ni cheval ni tracteur pesants bien sûr pour faire ce travail. Il n'a même pas levé les yeux au passage du train. Il n'avait pas fait le dixième du champ encore et on était au milieu de la matinée.

La cathédrale de Cologne vous coupe le souffle — une beauté de rêve. Les bombes en ont pulvérisé les pinacles et, à cent pieds du sol, des brèches s'ouvrent vers le ciel. Les bombes ont éventré aussi le sol de la cathédrale, dévoilant des caveaux et des fondations dont nul ne soupçonnait l'existence.

Ce matin, j'ai réussi à ouvrir une porte verrouillée et mes pieds ont foulé les dalles où Charlemagne un jour a marché... Le garçon qui nous sert ici à l'hôtel a été quatre ans prisonnier en Angleterre. Il est sympathique et parle un bon anglais. « Je veux retourner en Angleterre, m'a-t-il dit. Tout ce que j'ai rêvé pour mon pays est en miettes. Je veux devenir riche, mais il n'y a pas d'argent à gagner. Il n'y a aucun avenir ici — sauf comme ouvrier agricole ! C'est avec le cerveau qu'on devient riche, pas avec les mains ! »

En rentrant hier soir, j'ai trouvé la femme de chambre en train d'examiner toutes mes provisions qu'elle avait étalées par terre !

Le voyage à Berlin se confirme. Notre avion part de Francfort demain matin et nous serons à Berlin pour une huitaine.

P. H. à Doë

Berlin, mai 1949

Quel séjour extraordinaire nous faisons et comme je voudrais que tu puisses être avec nous ! Je n'ai jamais encore vu une réaction aussi encourageante de la part d'un pays

et de ses dirigeants les plus haut placés. Nous avons été reçus par le cabinet, la municipalité, les chefs des syndicats, les catholiques, les journalistes. Nous avons eu une conférence de presse organisée par les Allemands eux-mêmes au Club de la Presse. Excellents articles ensuite dans tous les journaux.

Jusqu'à deux heures du matin, nous étions à une réception avec le comité du SPD, le puissant parti marxiste socialiste allemand, ainsi qu'avec les comédiens berlinois.

Nous sommes allés parler aux jeunes du SPD dans leur école de cadres : une demeure victorienne, vaste et rébarbative, où Himmler a vécu. A la fin de la séance, le président a déclaré : « La guerre de classes me laisse hésitant. Les socialistes doivent revoir toute leur conception de vie sur une base nouvelle. Le Réarmement moral englobe les grandes vérités de l'humanisme, du christianisme et du socialisme. » Les élèves, enthousiastes, nous ont demandé de revenir. Ils avaient invité pour l'occasion un important groupe de jeunes du secteur russe.

J'ai finalement reçu hier soir les premières lettres depuis que je t'ai quittée ! Celle de Buchman, de Caux, était du nombre. A travers les années, ta confiance en moi a été comme un roc dans ma vie et Dieu sait où j'en serais aujourd'hui sans cela. Mais ne t'inquiète pas pour moi. A première lecture, j'ai éprouvé une espèce de froid paralysant, tel le cochon qui sent approcher les pinces à l'abattoir d'Elmswell, mais cela n'a duré que quelques minutes et, ce matin comme hier soir, j'ai une vraie paix dans le cœur. Parfois je me dis : « Je suis fichu, je ne sers à rien ni à personne et plus tôt je serai mort, mieux ça vaudra. »

La lettre de Buchman soulignait sans ménagement certains manquements de Howard. Elmswell est une fabrique de bacon non loin de Hill Farm.

P. H. à Doë

Berlin, mai 1949

Le ciel d'un bleu limpide est traversé jour et nuit, de deux minutes en deux minutes, par les énormes avions du pont aérien.

J'ai été de cœur avec vous, pensant à mon cher vieil Anthony et à Anne qui retournent en classe. Ce sera un joyeux dernier trimestre pour Anne. Anthony, le petit bonhomme, est en train de briser sa coquille et l'enfant devient garçon. C'est une expérience à la fois pénible et joyeuse ! Souvent je voudrais épargner à mes enfants d'avoir à passer par les meules de la vie, mais ce n'est bien sûr pas possible.

Ici nous avons des journées passionnantes. Nous avons travaillé presque exclusivement avec ouvriers et syndicalistes. Reuther est maire de la ville. Il parle quatre langues. Il a été le premier commissaire de Lénine dans la région de la Volga, puis Lénine l'a dénoncé comme trop indépendant. Reuther a donné hier pour nous une réception. Il vénère Lénine et pense que Staline est un piètre individu. Il est optimiste, mais pas bête. Pour lui, la façade du Kremlin est très fragile et risque fort de craquer brusquement. Personnellement, je ne partage pas du tout cette opinion.

Nous avons fait connaissance du chef du syndicat UGO. Il a été ouvrier agricole, agent de police, marin et député. Une de ses premières remarques a été : « Je ne veux ni un Wesley d'Angleterre, ni un Father Divine d'Amérique. » Ces hommes détestent la religion parce qu'ils ne savent pas ce que c'est, mais ils s'intéressent immédiatement à une qualité de cœur et de vie et à des critères absolus. Un concept idéologique, voilà ce qu'ils comprennent. A la fin, cet homme nous demandait : « Comment puis-je trouver en moi la paix nécessaire pour discerner ce qui est juste ? » Il a sorti de sa poche un billet de vingt marks et nous l'a donné.

Une chose m'a frappé : pendant ce séjour à Berlin, l'écho a été étonnant, les Allemands ont vibré aux paroles d'Irène Laure sur les fautes de la France, ou de Jaeger¹ sur les défauts de l'Angleterre, mais aucun Allemand n'a fait la moindre allusion au moindre sentiment de responsabilité pour le passé — ou le présent. Beaucoup de nos interlocuteurs avaient souffert sous Hitler et ils estimaient que dans l'ensemble ils avaient fait plus que nous. Pour d'autres, Hitler était devenu fou et les avaient menés à la catastrophe, mais ce qu'ils lui reprochaient principalement était d'avoir échoué. Les Hollandais n'étaient pas raisonnables, me dit un Allemand, de se plaindre encore du viol de leur pays, alors que la guerre était finie depuis quatre ans, et s'ils s'entêtaient dans cette attitude les Allemands devraient peut-être rediriger leur commerce vers d'autres pays. On ne brise pas un noyau d'orgueil sans bataille, j'imagine, quel que soit le pays.

Pendant le séjour à Berlin arriva un télégramme invitant tout le groupe à rejoindre Buchman en Suisse, Howard excepté. Il rentra chez lui et, pendant les vacances, il campa avec les enfants près de la ferme.

P. H. à ses parents

Bien chers Maman et Papa,

Ces quatre derniers jours, j'ai dormi sous la tente avec les enfants, au grand air. Il y a bien vingt ans que chose pareille ne m'était arrivée !

Quand j'avais vingt ans de moins, je pouvais dormir dehors d'un trait comme un loir. Plus maintenant. Mais je reste étendu, avec une profonde paix au cœur, à écouter les bruits de la nuit.

1. Après avoir joué un grand rôle dans la Résistance, M^{me} Laure avait été député de Marseille et secrétaire générale des Femmes socialistes de France. M. William Jaeger, militant du Réarmement moral dans les milieux industriels et syndicaux.

Du côté de Abbott's Hall ¹, les rossignols chantent toute la nuit. Quand le vent se tait, on peut entendre palpiter les notes basses et l'on mesure la force physique qu'une si petite bête dépense pour émettre des sons si puissants et si variés.

Dans le lointain, à Waldingfield sans doute, on peut tout juste entendre une église sonner les heures. Sinon, rien. Rien que la tente qui claque sous la brise, la pluie qui tambourine, le vent glissant son archet dans les arbres.

Mon cœur a parcouru bien des années et bien des kilomètres pendant ces heures nocturnes. Je me rappelais le Cherrybrook et le Dart, avec la truite de papa, trait de rouge et d'argent dans les roseaux à la fin du jour. Je me rappelais le vieux Farmer White et M^{lle} Redstone faisant une partie de whist avec vous et vous accusant de tricher si papa tortillait sa mèche. Je me rappelais les longues attentes avec maman près d'une bouilloire qui n'arrivait pas à bouillir sur son bois mouillé, et puis papa arrivant à grandes enjambées dans les bruyères, avec seulement une heure ou deux de retard !

Je me rappelais tant et tant de jours de bonheur ensemble, en Cumberland, à Dartmoor, en Ecosse, au Pays de Galles, et même en des lieux plus civilisés comme Brighton ou Bexhill-sur-Mer.

Avec l'âge, je ne sens plus monter cette formidable vague de joie au gré des parfums et des bruits de la rivière, des couleurs de la montagne et des landes. Mais, et c'est étrange, les moments que nous avons passés ainsi jadis m'apportent aujourd'hui une plénitude de contentement comme jamais alors.

Pendant les heures de la nuit, j'ai vu s'éclairer bien des choses. J'ai beaucoup pensé à John et il m'a paru si proche

1. Une des maisons de la ferme.

par moments. Sous les étoiles, on dirait qu'il y a plus d'espace et plus de certitude qu'en plein jour, en pleine activité, et l'assurance grandissait en moi que les années présentes sont l'infime part d'une fresque immense.

Jeunesse ou vieillesse, faillite ou réussite, peu importe, si ce n'est que Dieu est là et nous aime, et qu'il offre son pardon à un homme comme moi, de même que nous nous pardonnons les uns les autres.

Chaque jour, je quittais les garçons encore endormis dans la tente pour sortir au soleil du matin. Des lapins détalait sous mes pieds, laissant dans l'herbe verte leurs sillages argentés de rosée. Perché sur la plus haute branche de l'orme, un vieux coucou s'adressait à moi. J'allais donner à manger aux bœufs et revenais au camp raviver le feu et cuire notre petit déjeuner avant le travail de la journée.

Ce n'est qu'en février 1950 que Peter Howard eut de nouveau un mot de Frank Buchman. Il reçut une invitation à rejoindre Buchman à Rome et s'y rendit en s'arrêtant à Lille et à Paris.

P. H. à Doë

Paris, 18 février 1950

Nous avons fait un excellent séjour à Lille. La conférence de presse a été unique en son genre, avec peut-être les meilleurs résultats que j'aie jamais vus. Il y avait une quarantaine de journalistes, venus avec leurs femmes, et ce matin il y avait des comptes rendus favorables dans toute la presse lilloise, sauf le journal communiste.

Nous avons ensuite été reçus par le cardinal Liénart à l'évêché. Il a prononcé une allocution d'une vingtaine de minutes, terminant par ces mots : « Je suis heureux de pouvoir vous dire que j'approuve votre travail et que je demanderai à Dieu de le bénir. »

P. H. à Doë *En route pour Rome, février 1950*

Devine où je suis : installé en robe de chambre chez tante Marie¹ à Monte-Carlo, avec le soleil matinal entrant à flot par la fenêtre de la chambre d'amis.

Nous roulions vers Monaco et j'étais totalement incapable de me souvenir de l'adresse. Mais en passant par Nice hier à une heure, j'ai ouvert l'annuaire et, Dieu soit loué, j'y ai trouvé son nom. J'ai immédiatement téléphoné. Elle n'en croyait pas ses oreilles et s'égosillait à demander de tes nouvelles. Puis elle m'a enjoint d'arriver dare-dare.

J'ai donc pris l'autocar de la corniche et tante Marie m'attendait à l'arrêt. Ni elle, ni Audrey (sa demoiselle de compagnie) n'ont beaucoup changé et elles m'ont reçu royalement.

Nous ne sommes jamais retournés dans ta famille depuis notre mariage et, traversant la Provence sans toi, je me rappelais ce jour où je suis venu ici pour t'épouser. Comme j'espérais alors construire avec toi une vie idéale, combien de choses je projetais d'accomplir avec toi et pour toi, et puis combien de fois je n'ai pas su m'y prendre ! Mais pour moi toutes ces années, avec leurs rêves fanés et leurs espoirs brisés se déroulent comme une aventure infinie qui m'a comblé de bonheur bien au-delà de ce que j'ai jamais imaginé au départ. Oui, je te remercie du fond de mon cœur. Tu es une épouse en or et l'avenir s'annonce plein de joie avec toi pour compagne.

P. H. à Doë *Rome, février 1950*

Nous logeons dans l'ancienne académie militaire, à côté de St-Pierre.

On trouve encore à Rome de grandes fortunes et beaucoup d'élégance. Les pauvres sont très pauvres, les riches

1. Tante de Doë, que les Howard n'avaient pas revue depuis la guerre.

très riches. Peu de marques d'une nation conquise si l'on ne va jusqu'aux campagnes dévastées qui ont été pilonnées pendant la retraite allemande.

Hier soir, nous avons pris une voiture pour aller voir le Colisée au clair de lune. Etrange expérience que de marcher là où l'on gardait les lions, et les chrétiens aussi. Il y avait des places assises pour un demi-million de spectateurs et tous bénéficiaient d'un meilleur coup d'œil que bien des gens aujourd'hui à nos matches de football. Nous nous sommes aussi arrêtés devant le Vatican, à regarder les lumières qui y brûlaient encore. On est en train de faire des fouilles sous l'autel de St-Pierre et il paraît qu'on y a découvert ses ossements.

C'est hallucinant de se trouver sur l'immense place où Mussolini prononçait ses harangues, de voir le petit balcon désert d'où cet homme sûr de son pouvoir faisait tomber son tonnerre, tandis que la foule ponctuait « Il Duce, il Duce. » Tribune aujourd'hui nue, délabrée. La foule passe devant, sans même lever les yeux. Intéressant comme la chute d'hommes tout-puissants peut être rapide. Mussolini a dominé ici aussi complètement que n'importe quel dictateur d'aujourd'hui sur son pays, mais le voilà envolé en fumée tandis que nous, ma foi, nous sommes toujours sur la brèche.

C'est à Rome que Howard allait trouver la liberté et l'engagement à la recherche desquels il avait passé quatre douloureuses années :

Je ne pouvais pas établir des liens d'amitié avec Buchman en essayant de me conformer à ce qui pourrait lui plaire. Avec une force, avec une férocité presque déraisonnable, mais efficace, il s'attaquait au point faible de ceux qui cherchaient à mettre leur confiance en lui personnellement. Mais si je me donnais totalement dans la

bataille, je me trouvais tout naturellement à ses côtés dans une camaraderie stimulante. C'était pour lui le lien normal entre tous ceux qui aiment Dieu. Je ne pouvais pas mériter son amitié. Il la donnait gratuitement aux âmes combattantes qui l'approchaient. Juste ou faux, il disait ce qu'il sentait et il comptait sur tous pour faire de même.

« Forgé au feu de la discipline » était une expression qui lui était chère et dont il usait fréquemment. Il citait aussi ces mots de William Penn qui résonnent de siècle en siècle : « Les hommes doivent choisir d'être gouvernés par Dieu ou ils se condamnent à être la proie des tyrans. » Il savait que c'était vrai, non seulement d'un pays qui défend sa liberté, mais aussi d'un individu qui veut libérer son foyer de toute tyrannie, affranchir sa vie des vices ou des habitudes dont il est esclave.

En ces jours de Pâques à Rome, deux pensées s'imposèrent à Howard : « Vis la pureté absolue par amour pour Dieu. Fais du cœur de cette bataille ta demeure permanente pour le restant de tes jours. »

C'était là me couper de toute sécurité humaine, comme Buchman lorsqu'il avait renoncé à un travail rétribué. Peut-être ne retournerais-je jamais dans mon foyer ou mon pays. Je serais prêt à tout ce que Dieu pourrait demander.

P. H. à Doë

Rome, mars 1950

Cela fait des jours que j'essaie en vain de m'installer à ma machine pour te raconter nos visites à St-Pierre, où nous avons vu le pape transporté en grande pompe sur son trône, puis aux catacombes et à la Villa d'Este. Mais mes journées sont une course contre la montre, de 5 h. 30 jusqu'à minuit.

Ce séjour à Rome a été pour moi quelque chose de comparable à l'expérience de Buchman dans le Lake District. Et, si je n'y ai pas reçu les qualités de Buchman, j'y ai acquis un même degré d'engagement. Aide-moi à m'y tenir.

Une expérience de la Croix, je le sais, est le seul ciment de notre action pour l'avenir. Toutes scissions, que ce soit dans notre travail ou ailleurs, sont venues du refus de cette expérience, qui elle seule met fin à toutes peurs et à toutes complaisances. Il nous faut maintenant des hommes qui ne feront rien d'autre de toute leur vie que de former pour Dieu un noyau, des hommes qui feront tout ensemble et rien par eux-mêmes.

Il me paraît clair que si nous n'amenons pas les autres à cette expérience totale, c'est que nous ne vivons pas notre idéologie. Bien sûr, nous n'y amènerons pas tout le monde tout de suite. Il s'agit que quelques-uns, tout le temps, y parviennent avec nous. Buchman est extrêmement direct, terre à terre, et il ne se laisse pas intimider par ceux à qui ça ne plaît pas.

Je pense beaucoup aux jeunes. Comme je les comprends ! Tant d'entre eux, sinon tous, n'ont jamais fait cette profonde expérience de la Croix et renoncé à toute volonté propre. D'où cette attitude, fleurie au-dehors, parée de toute la séduction de la jeunesse, mais aussi dure que l'acier : on est résolu à en faire à sa tête et à crier à la dictature si quelqu'un tente de vous arrêter. Il ne faut pas laisser les adultes étouffer, éteindre, figer les jeunes dans un moule. Parallèlement, il faut changer cette tendance de certains jeunes à penser qu'ils rendent au monde un service d'avant-garde par leur rébellion et leur insolence.

P. H. à Doë

Rome, mars 1950

Je m'occupe principalement des jeunes : leur charme tient du paradis, leur égoïsme de l'enfer. En un tournemain,

les voilà loin le soir : femmes, tabac, alcool. La jeune génération est à l'affût du plaisir, mais aussi de la plus profonde vérité spirituelle que vous puissiez lui donner. Ce qui a pris sur eux n'est pas ce qu'on dit, mais ce qu'on vit : des critères moraux absolus tout le temps. On ne peut se permettre ni un mot ni un instant de laisser aller : ce serait les perdre. Intéressant d'ailleurs que les gens qui leur tapent dans le dos, caracolent avec eux et lancent des blagues douteuses, de crainte de passer pour pieux, finissent justement par les perdre.

Ce fut dans la vie de Howard la ligne de partage des eaux. Ce fut aussi l'occasion de son retour aux côtés de Buchman :

Je passais dans un corridor et j'entendis Buchman me dire : « Comme au bon vieux temps, n'est-ce pas Peter ? » Ce fut tout.

P. H. à Doë *Rome, 16 mars 1950*
 A Rome ces derniers jours, j'ai passé les meilleurs moments que j'aie jamais eus avec Buchman. Rien de spectaculaire. De la façon la plus naturelle et la plus complète, j'ai discuté avec lui de tout l'avenir de notre travail. C'est très révélateur de voir comment il a pénétré ici jusqu'au cœur de la situation. Il est souvent facétieux : « Alleluia », s'est-il exclamé l'autre jour et, devant l'air perplexe d'un jeune Américain, d'ajouter : « C'est le cri de ralliement de notre collègue ! »

P. H. à Doë *Rome, 17 mars 1950*
 Toute la bande est allée au cinéma hier après le thé et je suis resté tenir compagnie à Buchman. Nous sommes revenus ensemble sur le passé. Je lui ai dit ce que je sentais : que c'était ma faute si je n'étais pas resté à ses

côtés et si je l'avais fui. « Oui, je me suis rendu compte que tu me fuyais, a dit Buchman. Je crois que tout cela a été autant de ma faute. J'aurais pu te parler plus tôt, mais je n'en avais pas la force — ou peut-être n'était-ce pas le moment. » Quelquefois, lui dis-je, on arrive à un point où, sans qu'on puisse mettre le doigt sur un péché précis, on ne sait simplement plus quelle direction prendre. « Je comprends, m'a répondu Buchman, et je l'ai senti en toi, mais toujours et toujours j'ai su que tu changerais. »

Buchman trouve que certains de nos jeunes en sont venus à croire qu'il n'y a qu'eux qui comptent, qu'ils savent tout, qu'ils ont mission de nous aider en se rebellant contre l'autorité des aînés le plus publiquement et le plus fréquemment possible. Voici le télégramme qu'il a envoyé hier à un de nos centres nationaux : « Les jeunes ne sont pas tout. S'ils ne veulent pas travailler comme les autres, qu'ils rentrent chez eux. Avec mes meilleurs compliments, Frank. »

Ces jours à Rome marquèrent pour Howard le début de onze années de travail acharné avec Buchman. Dieu était au centre de leurs relations et il n'y avait pas de fausse loyauté humaine. Ce n'était pas simplement une expérience personnelle que Howard avait faite : sa libération l'avait conduit à une prise de responsabilité qui allait marquer la vie de pays entiers et d'individus sans nombre. Il n'eut aucun des privilèges du pouvoir personnel. Il n'était responsable en titre d'aucun pays. Mais il devint une force de traction et d'illumination dans la bataille pour le bien et contre le mal, pour la toute-puissance de Dieu et contre la toute-puissance de l'homme.

Printemps

Printemps miraculeux : couleur, parfum, chaleur,
Où tout renaît, où tout bourgeoonne, annonciateur
Déjà de la moisson, tu es un signe !
Comme jadis, par son arc dans la nue,
Dieu mit fin pour toujours aux eaux de la colère,
Concluant désormais, par ce contrat insigne,
Avec le genre humain une alliance éternelle.
Au temps où sur la Croix Jésus meurt dépouillé,
Et de son dénuement fait jaillir l'abondance.
A travers toi, Printemps, toujours il renouvelle
Sur la terre des hommes la grâce de ce don
Ineffable, à la fois promesse et pardon.

Sur le sol froid, noir, inerte et figé
Soudain éclatent des miracles :
Des êtres brisés et glacés
S'ouvrent, épanouis, au soleil de la grâce.

L'espoir, les cœurs, le germe des moissons
S'éveillent éblouis de leur sommeil profond.
Car Pâques, c'est le temps où la joie créatrice
Parcourt, comme ferait un enfant aux pieds nus,
La terre libérée, débordante de sève.

Heure magique, où l'espoir et le rêve
Soudain se muent en certitude
De revoir, dans leur plénitude,
Le miracle de la moisson dans les champs
Et la moisson de Dieu au cœur de ses enfants,
Le royaume promis émergeant des ténèbres.
Oui, la mort même devient victoire,
Même au pied de la Croix, par la beauté des fleurs,
Le printemps proclame la gloire
Du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs.

LE COMBAT DE PETER HOWARD

Au temps de Pâques, il est partout présent,
Sous ses pas tout devient fertilité et vie,
Au printemps la mer même obéit
A celui qui peut apaiser la tempête.
Au pied des falaises de notre île
On dirait que les flots, renonçant à leurs crêtes,
Humbles, agenouillés, baissent la tête.

D'un vol aigu fauchant les airs,
Les mouettes, exploitant leur ancestral domaine,
Récoltent les fruits de la mer
Dans les creux et les trous du rivage,
Crustacés et coquillages,
Bijoux de nacre et d'émail
Et nourriture des premiers âges.

Le bruit de tes flots, ton odeur, ton mystère,
Les rappelaient à toi, ô mer de Galilée,
Ces hommes qui pleuraient le Maître disparu ;
Et Pierre reprenait son métier de pêcheur,
Courageux cependant que d'autres avaient peur.

Et c'est sur ton rivage que Christ leur apparut !

Maintenant, terre et ciel ensemble, exaltés
Chantent le Roi, le Christ ressuscité !
Non, Pâques n'a pas été imaginé !
Tout homme va savoir en vérité
Que Jésus fait toutes choses nouvelles,
La terre, l'océan, les hommes, les nations !

Christ est ressuscité !

Et de la tombe au trône Il est monté !
Le monde est neuf, nous sommes pardonnés.

Alleluia !

CHAPITRE ONZE

EN AMÉRIQUE

A partir de 1950, Peter Howard travailla donc avec Buchman. Il devait au cours des deux années qui suivirent passer en Amérique de nombreux mois. La souffrance des séparations ne diminuait pas avec le temps. Son fils Philip obtint des bourses pour continuer ses études à Eton, puis à Oxford. Mais son père ne pouvait que rarement aller le voir : il ne put assister à aucune des cérémonies des derniers trimestres d'Eton et des premiers d'Oxford. Ce n'était guère différent pour Anne et Anthony. Pour Doë surtout, qui s'occupait des enfants, qui le soutenait et l'encourageait par-delà les océans.

P. H. à Doë

Etats-Unis, 1951

Dire au revoir est toujours affreux. Je dois avouer que mes larmes n'étaient pas loin quand j'ai vu Anthony pleurer. C'est un si cher garçon et comme je voudrais avoir pu faire plus avec lui et pour lui. Son cœur comme

le mien a horreur de dire au revoir à ceux qu'il aime. Je ne sais pourquoi, mais ce départ a été particulièrement dur. Je me dis qu'encore une fois les vacances sont venues et passées et nous n'avons presque pas eu de temps en famille.

P. H. à Doë *Mackinac Island, 1^{er} juin 1951*

L'envoyé du *New York Times* est arrivé hier à l'aube et Buchman a su le prendre à merveille. Il nous a tout de suite annoncé qu'il était payé pour être cynique. En foi de quoi Buchman n'a pas manqué de le présenter ainsi à chacun : « Surtout ne lui dites rien de positif. Seulement du négatif, c'est ce qu'il veut. » Le type était sous le charme !

L'agence INS a téléphoné de Detroit dans la journée et m'a demandé d'être son correspondant rémunéré à l'assemblée. Premier travail payé que j'aie depuis Beaverbrook ! Je dois leur fournir deux cent cinquante mots matin et soir, ce qui n'est pas trop terrible, et ils me donnent cent livres — ce qui n'est pas trop généreux. Associated Press pour sa part demande cent cinquante mots qui m'échoient aussi, mais sans rien pour mon escarcelle. La représentante locale de Associated Press encaisse les dollars pendant que nous faisons le travail — mais au moins ainsi on atteint des millions de gens.

C'est passionnant mais aussi instructif d'être auprès de Buchman pendant la préparation d'une conférence. Avant-hier soir, il ne se sentait pas bien du tout et avait de vifs accès de douleurs. Tout ce qu'il dit fut : « J'ai toujours des moments comme cela à la veille d'événements importants. Sans doute pour m'aider à dépendre absolument de Dieu. » Quand vint l'heure de prier, voici ce qu'il dit : « Rends-moi meilleur et merci pour la souffrance qui purifie et fortifie. Amen. »

Les lilas sont presque en fleur. Ici le printemps arrive très tard.

P. H. à Doë

Detroit, 23 juin 1951

J'ai dû inopinément venir à Detroit. Nous avons voyagé toute la nuit et en débarquant ce matin j'ai vu un étonnant spectacle : John Lewis, qui aimerait englober la section locale Ford 600 (soixante quinze mille membres) dans son syndicat, arrivait justement pour faire un discours. Il y avait la fanfare et une foule bourdonnante de partisans venus accueillir leur héros et arborant sur leurs couvre-chefs le slogan « Solidarité ». A son arrivée, ils ont tous entonné sur l'air de « Glory, glory, Alleluia » : « Vive la solidarité, le syndicat fait l'unité. »

John Lewis, pâle, l'air éreinté, est beaucoup plus petit que je ne l'imaginai. Un Gallois typique : on jurerait qu'il arrive tout droit de la vallée de la Rhondda. L'accueil a eu l'air de le remonter, mais il me faisait penser au pauvre petit lion tout seul du livre d'images.

Je t'écris de l'aéroport où nous attendons notre avion. En effet, Eddy Rickenbacker, président des Eastern Airlines, a convoqué deux cents de ses directeurs de quatre-vingt-sept villes pour demain à Miami et on nous a demandé par téléphone de venir leur parler du Réarmement moral.

Il y avait à l'époque dans les lignes aériennes basées à Miami un très vif intérêt pour le Réarmement moral, dû au règlement inattendu, quelques mois plus tôt, d'un conflit dans les National Airlines. Howard raconte :

Rien ne décrit mieux la situation avant et après que ces mots d'un administrateur des National Airlines : « Au début de l'année, on aurait pu estimer à mille dollars la

valeur commerciale de la compagnie ; aujourd'hui on ne l'achèterait pas pour des millions ! »

Un conflit prolongé avait abouti à l'une des plus longues grèves de l'histoire des lignes aériennes et menaçait d'en provoquer une seconde. « Il fut liquidé du jour au lendemain à cause du Réarmement moral », dit Slim Babbitt, vice-président de l'Association des pilotes de ligne d'Amérique (ALPA).

Au cœur du conflit, deux hommes : Babbitt lui-même d'une part, G. T. Baker, président des National Airlines de l'autre. « Nous étions ennemis mortels », reconnaît Slim Babbitt.

Baker est un dur, un costaud. Il s'est hissé à la force des poignets jusqu'au sommet d'une grande industrie et cette lutte l'a rendu implacable. Slim Babbitt lui est un rusé compère, pas dans les nuages. Passé maître dans l'art des négociations industrielles, il est le défenseur sans peur et sans reproche des intérêts des pilotes.

Les difficultés ont commencé il y a bien des années et, depuis, les méfiances, les peurs et les haines n'ont fait que grandir. L'explosion se produisit en février 1948, lorsque Baker congédia un pilote sans lui donner, pensaient les autres pilotes, une chance équitable de se défendre. Ce fut la grève. Baker fit appel à des pilotes non syndiqués pour continuer l'exploitation des lignes.

Les pilotes du syndicat contre-attaquèrent : des avions promènèrent dans le ciel de Miami des banderoles portant : « Ne prenez pas les avions des National Airlines », on distribua dans les hôtels des boîtes d'allumettes avec le même slogan, des piquets de grève surveillèrent les bureaux de la ligne et avertirent les passagers que leur sécurité n'était pas assurée.

Baker leur réclama cinq millions de livres de dommages et intérêts pour diffamation de la compagnie. Au bout de dix longs mois, l'Office de l'aviation civile inter-

vint et ordonna une enquête en vue de dissoudre les National Airlines et de redistribuer leurs liaisons entre les autres compagnies.

Baker finit par reprendre les pilotes de l'ALPA, mais, si l'on en croit Slim Babbitt, la période qui suivit — de 1949 à 1951 — fut pire encore que la grève elle-même. L'association des pilotes, précise-t-il, dépensa des dollars par centaines de mille pour essayer de démolir Baker. « Idem de mon côté », ajoute Baker ! Fin 1950, Babbitt et ses pilotes décidèrent de frapper un coup décisif. L'enquête en liquidation de l'Office de l'Aviation demeurait ouverte et, en décembre, Babbitt proposa aux pilotes des National de voter une grève qui, à son avis, sonnerait le glas de la compagnie.

C'est alors qu'intervint le Réarmement moral : un homme d'affaires de Floride décida d'établir le contact entre le Réarmement moral qu'il connaissait bien et Baker qu'il ne connaissait pas. Impossible d'avoir un rendez-vous avec Baker, lui opposa-t-on au siège de la compagnie. Mais il n'était pas homme à se laisser abattre. Il insista, alla jusqu'au bureau de Baker.

« Je m'attendais à ce qu'on me tende un piège, raconte Baker, mais je me trompais complètement. » Dans l'après-midi qui suivit, Baker rendit visite à son vice-président toutes les quinze ou vingt minutes ! Son esprit commençait à travailler dans une perspective nouvelle. « Nous n'avons pas agi honnêtement, dit-il. Je me suis toujours considéré comme un type honnête, mais l'honnêteté absolue, c'est une autre histoire. »

Slim Babbitt eut vent de la nouvelle attitude de Baker. Il n'en crut pas un mot et envoya quelques-uns de ses pilotes aux nouvelles. Ceux-ci ne s'attendaient pas à voir Baker lui-même. Mais aussitôt qu'il apprit leur venue, Baker fit prier les pilotes de monter. Jamais encore ils n'avaient pénétré dans son bureau et l'un d'eux téléphona

bientôt à Babbitt : « Sais-tu où nous sommes ? Baker est sorti pour un instant, mais nous sommes installés dans son bureau à fumer ses cigares. »

Baker proposa à Babbitt de repousser à plus tard l'arbitrage de la grève prévue, à laquelle une commission nationale devait procéder dès le 2 janvier : en effet, une conférence du Réarmement moral aurait lieu au début janvier à Washington et il proposait que Babbitt et un groupe de pilotes y viennent avec lui et quelques-uns des directeurs.

Babbitt était on ne peut plus méfiant, pourtant il finit par donner son accord « juste pour voir de quoi il retournait ». A Washington, il refusa de loger dans le même hôtel que Baker et les autres participants à la conférence.

Ils se rencontrèrent cependant à l'issue d'une représentation théâtrale du Réarmement moral. C'était leur premier face à face ailleurs qu'au tribunal. Ils rentrèrent à l'hôtel pour continuer la conversation. « En trois heures, nous avons parcouru plus de chemin qu'en trois années entières », devaient-ils raconter plus tard. Babbitt et Baker commencèrent par discuter la situation internationale. Puis il y eut un silence. Baker se lança : « J'ai eu tort. » Et il dit à Babbitt en détail en quoi il n'avait pas agi comme il aurait dû envers les pilotes. « Pas une fois, il ne mit le blâme sur les pilotes », s'étonna Babbitt et à son tour il avoua à Baker qu'il avait inventé de toutes pièces la plupart des treize revendications qui devaient conduire à la grève ; cela faisait partie de sa campagne pour mener Baker à la ruine.

Baker et ses directeurs, Babbitt et ses pilotes repartirent pour la Floride d'où Babbitt adressa à la conférence du Réarmement moral le télégramme que voici : « Nous nous activons à larguer les amarres qui retenaient les directeurs des National Airlines et leurs pilotes. Nous voulons que les uns et les autres soient ainsi libres

d'avancer en équipe et de construire ensemble une compagnie au potentiel illimité pour le bénéfice des deux parties. Sauf contre ordre, je continuerai à considérer le Réarmement moral comme un remède miracle qui change les gens en êtres humains. »

En mars, l'accord était notifié à la presse, l'Office de l'Aviation civile retirait son préavis de liquidation, les banques qui depuis des années rechignaient à faire des avances aux National Airlines accordaient un prêt permettant l'achat de nouveaux appareils.

Toutes ces nouvelles parurent en première page des journaux américains. Le *Miami Herald* titra : « Le Réarmement moral inaugure une ère d'entente. »

Le règlement du différend Baker-Babbitt ne mettait évidemment pas fin à jamais à toute revendication au sein des National Airlines, mais on était sorti de l'impasse où la compagnie était en train de tout perdre.

M. Rentzel, président de l'Office de l'Aviation civile, publia cette appréciation : « Pour ceux qui ont suivi de près cette longue suite de conflits violents et hargneux, la transformation survenue dans l'attitude des deux parties tient du miracle. »

P. H. à Doë

Miami, 25 juin 1951

Nous avons passé deux heures et quart avec les deux cent cinquante directeurs de Rickenbacker. A la fin, ils se sont levés comme un seul homme en poussant des vivats tonitruants — peut-être pour exprimer leur soulagement que ce soit fini, car il faisait une chaleur torride.

Tu ne peux pas savoir ce que signifient et ont déjà signifié pour moi tes encouragements et tes pensées au sujet de ce que j'écris. A vrai dire, je sens qu'il y a en moi un écrivain d'une meilleure veine que ce qui apparaît jamais. S'exprimer de son mieux ne va pas sans labeur ni sueur. Difficile de le faire à la va-vite. Il faudrait que

j'arrive à organiser ma vie pour écrire une ou deux heures chaque jour. Cela paraît impossible quand on voyage, mais ensemble nous y parviendrons un jour.

P. H. à Doë

Chicago, 27 juin 1951

Nous sommes allés déjeuner aujourd'hui avec le professeur Moon, un spécialiste des recherches nucléaires. Il nous a reçus dans les bâtiments mêmes où fut réalisée en 1942 la première réaction en chaîne d'énergie nucléaire. Nous étions vingt-cinq, pour la plupart des Japonais dont certains ont tout perdu à Hiroshima et Nagasaki. Moon a parlé. Puis le président des étudiants d'Osaka et trois professeurs de l'université de Chicago. Enfin ton humble serviteur et le chef de trois cent mille ouvriers du textile au Japon. De là nous sommes allés à la réception donnée par le maire. Nous avons passé à la télévision. A 5 heures, nous irons dîner dans une usine ultra-moderne de la banlieue nord. Puis réunion publique. La presse sera là. Et au lit, je l'espère !

P. H. à Doë

Detroit, 1^{er} juillet 1951

Il faisait vraiment chaud hier soir à Detroit, plus de 35°. J'étais fatigué. Mon ami Barrett prenait l'avion pour rentrer chez lui et toi tu étais si loin. Je me suis tout à coup senti terriblement seul. Et puis un petit Noir d'une huitaine d'années a grimpé dans l'autobus qui va de l'aéroport en ville. Il est venu s'asseoir à côté de moi. Il arrivait de Hotsprings, dans l'Arkansas, où il était à l'hôpital depuis le mois de janvier. Il était tout excité à l'idée de revoir sa mère. Pour tout dire, il me rappelait étonnamment Anthony dans toute sa façon d'être. Quand je lui ai demandé son nom, il a répondu : « On m'appelle Chic-alors. » C'était un petit bavard et il m'a bien ragailardi.

*P. H. à Doë**17 juillet 1951*

Je t'écris pendant que mon train file allégrement vers St-Ignace. Dans l'avion ce matin se trouvaient presque tous les directeurs de la compagnie aérienne Chicago and Southern, qui est en train de fusionner avec Delta. Ils m'ont fait venir dans la cabine avant, où ils étaient installés, et m'ont dit sans ombre de politesse qu'ils étaient assez sceptiques quant au Réarmement moral. J'ai rétorqué avec une égale vigueur que j'étais extrêmement sceptique sur les avions de la Chicago and Southern, mais qu'au moins je les essayais pour voir ce qu'ils valaient. Après quoi nous avons passé ensemble une heure très fructueuse !

Le train vient de dépasser un étang et juste à notre hauteur un nuage de canards sauvages a jailli, comme des flèches prenant leur envol. Et voici un spectacle désolant : ce qui dut être jadis un ranch superbe, défriché en pleine étendue de forêts, avec une douzaine de bâtiments et une très belle maison — le tout aujourd'hui déserté. Les toits se sont effondrés. On dirait des chapeaux posés sur les ruines. On peut encore deviner l'emplacement des champs et des haies, mais la forêt est repartie à l'assaut et, d'ici quelques années, sans doute ne restera-t-il plus rien.

*P. H. à Doë**Miami, janvier 1952*

Tournant décisif ici dans la grève des autobus. Pawley¹ a télégraphié du Portugal où il est avec le secrétaire à la Défense Lovett pour la réunion de l'OTAN. Il nous demande à Newton et moi d'accepter et de transmettre aux autres ses remerciements pour « la façon extraordinaire dont le Réarmement moral a aidé à résoudre la grève des autobus de Miami ». S'il faut en attribuer le mérite à un être humain, c'est bien à Buchman, qui a eu

1. William Pawley, président de la Compagnie des Autobus de Miami, ambassadeur des États-Unis au Brésil et au Pérou.

l'idée de la chose et s'est battu pour la réaliser. Dieu a accompli ses merveilles.

Buchman doit se faire opérer. Il entre aujourd'hui à l'hôpital et sera opéré après-demain. « Je te remercie pour tout, m'a-t-il dit. Je ne te verrai pas pendant quelques jours et, si c'est la fin, eh bien, qu'est-ce que ça fait ? Il y a une vie après la mort. »

Ce soir nous avons de nouveau une session de formation dont j'ai la charge. Je n'ai jamais été aussi à bout physiquement. Nos gens ici doivent apprendre que le Réarmement moral n'est pas une idée qu'on peut promouvoir. Il s'agit d'être animé d'une ardeur révolutionnaire pour remplacer le mal par le bien. Une passion révolutionnaire aussi dévorante que celle de toutes ces fausses idéologies. Mais une passion qui apporte le changement par la transformation de l'homme, pas là-haut dans les nuages et les illusions, mais ici-bas dans le concret du corps à corps avec les problèmes de l'heure.

P. H. à Doë

7 mars 1952

Je viens de me faire couper les cheveux chez un coiffeur grec. Il voulait aussi me tailler les sourcils, mais j'ai arrêté son zèle. « Tu perds sérieusement tes cheveux, mon gars », m'a-t-il dit avec un accent grec prononcé. Je pensais qu'il allait me vendre une lotion capillaire, mais non : il m'a recommandé d'utiliser trois fois par jour une brosse bien dure. Touchant du doigt son crâne chauve, il a ajouté : « C'est ce que je n'ai pas fait ! »

Il a quitté Corinthe voici trente ans, à l'âge de vingt-quatre ans. En 1930, il était arrivé à mettre assez de côté pour rentrer chez lui, mais ce fut la crise et il y perdit toutes ses économies. Le choc fut tel qu'il faillit en perdre la raison et passa un mois à l'hôpital. « Parfois je me demande si je m'en suis tout à fait remis », dit-il avec un large sourire, brandissant sous mon nez un long rasoir

bien aiguisé ! Il n'est jamais rentré. Son père est mort et sa mère qui a quatre-vingts ans rêve de le revoir avant de mourir. Il lui envoie du beurre salé et espère y aller avant la fin de l'année.

Ma seule tristesse, c'est l'approche des promotions à Eton. Je donnerais ma dernière molaire pour être là quand Philip fera son laïus le 4 juin et pour assister à toutes les cérémonies qui couronnent ses années à Eton !

P. H. à Doë

Miami, 18 mars 1952

Nous nous heurtons ici à une mentalité férue d'organisation. Une curieuse croyance que par l'organisation d'une activité les gens vont changer et les pays vont changer. Ciel, s'il suffisait d'activité organisée, il y a longtemps que l'ONU connaîtrait le succès ! Mais bien sûr c'est un processus infiniment moins coûteux que la Croix.

Je parcourais le terrain de golf hier à la tombée de la nuit. En fait, j'ai joué deux trous avec un fer numéro 4 en compagnie de Campbell¹ et j'ai vu un couple de cardinaux au plumage rouge foncé, avec une petite crête. Et puis un pivert aux couleurs chatoyantes.

Je suis heureux de passer ce moment à bavarder avec toi. J'ai comme l'impression que tu vas me répondre si je parle à haute voix.

P. H. à Doë

*Dans la maison de famille de Buchman,
Allentown, 7 avril 1952*

Nous sommes arrivés hier après un agréable voyage de six heures en train. Les chemins de fer ici vous font payer des prix barbares : 3 dollars pour un dîner très quelconque et 1 dollar 65 pour du thé et un sandwich.

Buchman a parlé ce matin de sa mère et de son père. C'est émouvant de voir ce que représentent pour lui ces

1. Dr Paul Campbell, médecin de 1938 à 1942 à l'Hôpital Henry Ford de Detroit ; plus tard médecin du Dr Buchman.

souvenirs de famille. « Mon père avait fière allure, a-t-il raconté. Il a pris sa retraite à quarante et un ans et est mort à quatre-vingt-un ans. C'était un passionné de l'horticulture et certains de ses pommiers sont toujours là. Ma grand-mère Greenwalt portait des soieries et des corsets importés : l'équivalent aujourd'hui serait de ne rouler qu'en Cadillac. La maison de mes grands-parents à la campagne était l'endroit au monde où je dormais le mieux. Il fut un temps où j'espérais y prendre ma retraite — plus aujourd'hui ! » En regardant la photo de sa mère, il a dit : « N'éteignez pas, j'aime la voir. »

P. H. à Doë

New York, avril 1952

Mon cœur est plein de vous tous et je parcours les journées à vos côtés. Comme ce doit être beau maintenant à la ferme ! N'oubliez pas de m'envoyer un petit mot sur les progrès en cochons, en écus et en moutons.

Je suis engagé dans la tâche de ma vie — bien que j'y sois venu sur le tard. Quelle merveille d'être appelé à servir Dieu en rebâtissant son monde. Nous sommes menacés d'un effondrement de la civilisation. Ce n'est pas un problème national. C'est ce qui arrive quand les hommes refusent de sacrifier leur égoïsme, leurs plans, leurs points de vue, parce qu'ils vivent eux-mêmes dans les compromis.

S'il est une chose pour laquelle certains fuient Buchman, c'est l'ardeur, l'intransigeance qu'il met à s'attaquer au mal. Il ne laisse absolument rien passer, que ce soit à la cuisine ou à une réunion. Une qualité que je convoite pour moi-même.

P. H. à Doë

New York, 21 avril 1952

Vendredi une dame a apporté une grande boîte de bonbons pour Buchman et une pour moi. « N'ouvre pas la

tienne, m'a dit Buchman, garde-la pour Doë. » Ce que j'ai fait !

Buchman est en pleine forme. Quelqu'un est venu le voir hier et a pleuré amèrement sur ses fautes des années écoulées : il sentait qu'il avait trahi la confiance de Buchman. « Oh que je suis moi aussi un misérable pécheur, fut la seule réponse de Buchman. Je n'ai pas fait ce que j'aurais dû pour vous tous, etc. » Du coup, la personne en question se sentit dans les derniers dessous. A la fin, Buchman fit cette prière : « Oh Dieu, accorde ton pardon à ce bon vieil hypocrite. Au revoir. »

Il a dit aussi : « L'unité se développe là où les hommes ont un objectif commun qui a plus de valeur à leurs yeux que leurs plans et leurs buts égoïstes. Washington fourmille de passe-droits pour cas spéciaux. C'est l'explication de l'atmosphère de corruption qui y règne. A l'origine il y a peut-être de l'ambition, mais cela aboutit à l'exploitation. Le salaire du péché, c'est la mort des autres, contrairement à la liberté de la Croix qui est morte à soi-même. Les hommes qui ont le plus gravement fourvoyé leurs pays sont aussi les plus convaincus que lesdits pays ont bien de la chance de les avoir ! Il nous faut une nouvelle conception de ce qu'est un chef. »

Disons-le carrément, nous menons une bataille pour l'Amérique. Il y en a qui ne pensent qu'aux résultats. C'est la faute que commettent si couramment ceux qui ont l'habitude des mouvements de masse. Aucun succès dans le domaine de l'organisation ne remplace jamais une vivante expérience de Dieu.

P. H. à Doë

Allentown, 25 avril 1952

Hier j'ai vu en passant par Pennsburg la maison natale de Buchman, aujourd'hui transformée en petite épicerie. Elle n'est pas sans ressemblance avec la maison de Maidenhead où vit le jour un certain individu beaucoup

moins recommandable... Nous avons vu aussi l'hôtel du père de Buchman, un bâtiment carré de cinq étages, à la vieille mode, tout près de la gare.

P. H. à Doë

Chicago, 21 mai 1952

Nous sommes arrivés hier matin à Chicago après une bonne nuit malgré les secousses. J'habite chez le célèbre colonel Robert McCormick, du *Chicago Tribune* et je t'écris assis dans mon lit. Il y a sur la porte de ma chambre une grande plaque de cuivre avec l'inscription « Winston Churchill ». C'est en effet la chambre où notre grand homme passa sa convalescence une fois qu'il s'était fait renverser par un taxi avant la guerre. M^{me} McCormick est charmante et parle tout le temps de son mari en l'appelant « le colonel ».

Le colonel a fait ses classes en Angleterre, à l'école préparatoire de Ludgrove. Puis il a continué ici à Groton et à Yale. Les Anglais, dit-il, lui ont inculqué le secret du patriotisme. Son dada pour la présidence est Taft ; madame aimerait mieux MacArthur, qu'ils connaissent bien depuis longtemps. « C'est vrai qu'il est vieux, dit-elle, mais Churchill aussi. D'ailleurs Churchill boit, et pas MacArthur. » Et elle a ajouté : « Ne répétez pas au colonel que je suis pour MacArthur : il me tordrait le cou. »

P. H. à Doë

Mackinac Island, 27 mai 1952

Nous ne chômons pas. Buchman a retravaillé son discours pour la radio. J'ai écrit mille mots sur Buchman pour le *Chicago Herald American*. Le rédacteur en chef était venu au grand dîner à Chicago. Un type alerte, plein de sagacité, du nom de Harry Reutlinger. Avant le repas, il est venu à moi : « Je tiens à vous prévenir que si le dîner ne me plaît pas, je m'en vais. — Et moi, ai-je répondu, si le dîner ne me plaît pas... j'en ferai autant ! »

Il semble que ma réponse lui a plu et il a dit ensuite à Campbell qu'il me considérait comme un frère !

Septembre voit Howard à San Francisco avec Buchman et d'autres. Le traité de paix avec le Japon devait y être signé et cinq des sept signataires nippons dînèrent avec Buchman la veille de l'ouverture de la conférence. Robert Schuman représentait la France. Apprenant qu'un docker londonien de l'équipe de Buchman prenait contact avec le bouillant Harry Bridges et les dockers de son syndicat, Schuman dit à Buchman : « Ah, le monde n'est pas assez vaste pour vous. » Il lui dit aussi : « Vous avez fait la paix avec le Japon deux ans avant que nous l'ayons signée. »

P. H. à Doë *San Francisco, 9 septembre 1952*

Chaque matin pour mon petit déjeuner je prends des fruits : framboises, figes fraîches, raisins, pêches. Cela me fait revivre notre merveilleux voyage à travers la France. Après une brève conférence avec Buchman, nous nous rendons aux sessions du traité avec les délégués de la paix. En fait nous sommes les seuls à avoir pris quelque soin des Japonais. Suzuki, le chef du parti gouvernemental à la Chambre Haute, a donné un bon résumé de leurs impressions hier, après la signature : « Ce que j'ai appris cette semaine sur le Réarmement moral, a-t-il dit, est beaucoup plus important que le traité. Ce sera la base du rapport que je dois faire à mon retour au Japon. »

Pearson¹ est le seul dont le discours ait montré qu'il comprenait ce que les Japonais peuvent ressentir. « N'oublions pas que les Japonais ont eux-mêmes passé par de grandes souffrances », a-t-il dit, et c'était dit avec cœur. L'après-midi même Yoshida lui demandait un entretien.

1. Lester Pearson, ministre des Affaires étrangères, plus tard premier ministre du Canada.

Etonnant ce que peut produire le moindre geste constructif.

Un des signataires américains est le sénateur Wiley. Il parlait cette semaine au Commonwealth Club. Quand il m'a vu, à quelques tables de la sienne, il m'a fait signe et m'a demandé un exemplaire de *Le Monde reconstruit*. Il a passé les cinq premières minutes de son discours à parler du livre et du Réarmement moral. « Nous devons voir la réalité en face, a-t-il dit. J'ai eu l'occasion de parler du Réarmement moral avec Eisenhower. C'est une force qui fait refluer la marée communiste en construisant l'unité des classes et des nations à travers le monde. »

Le conseil municipal de San Francisco a remis *Le Monde reconstruit* avec une lettre à tous les délégués de la conférence — à l'indignation de gens comme Younger, le sous-secrétaire d'Etat anglais, qui s'est exclamé : « Je n'aime pas Howard. Je n'aime pas le Réarmement moral. »

Ce qui ressort de la conférence ? Pour la plupart, les hommes d'Etat sont idéologiquement au biberon et certains ont partie liée avec leur propre égoïsme. Fait bien significatif et presque invraisemblable, lors du premier grand banquet qui avait lieu hier soir, ni Acheson¹, ni Spender², ni le gouverneur Warren³, n'ont mentionné le Japon dans leur discours, alors que Yoshida allait parler après eux et que tous les Japonais attachaient beaucoup d'importance à une soirée qui marquait leur retour dans la famille des nations. Acheson a parlé de sous-vête-

1. Dean Acheson, secrétaire d'Etat américain de 1949 à 1953.

2. Sir Percy Spender, vice-président de la Conférence du Traité de paix avec le Japon en 1951, ambassadeur d'Australie aux Etats-Unis de 1951 à 1958.

3. Earl Warren, gouverneur de la Californie de 1943 à 1953 ; juge suprême de la Californie dès 1953.

ments sales. Spender, l'Australien, vaut mieux mais dans l'ensemble quel piètre étalage !

Quand il a parlé, Gromyko¹ a fait preuve de passion et de sincérité — mais il suivait une ligne presque entièrement axée sur l'acquisition de territoires et la politique du pouvoir. Il ne visait pas l'esprit et la volonté des hommes, alors que c'était là le génie de Lénine.

Une autre remarque encore : les nations libres sont tout autant en rébellion contre la volonté divine que le bloc communiste. « Agis à ta guise » est leur réponse à « fais ce qu'on t'ordonne ». Mais ce n'est pas la réponse. Et, en toute objectivité et lucidité, les philosophies dépravées de l'Occident ont produit autant de souffrances et de larmes que les philosophies militantes de l'Est.

Ce furent pour Howard des années de travail intense. Buchman était souvent malade et Howard faisait sans cesse la navette. Il voyageait souvent seul et avec peu d'argent, débarquant chaque jour dans une ville nouvelle pour faire un discours, parler à la radio ou à la presse. Il se fit au cours de ces années des amis pour la vie.

Peter Howard ne correspondait pas au type de l'Anglais tel que l'imaginent tant d'Américains. Il y avait en lui trop de vivacité, trop de franc-parler ! Son diagnostic était si fort que parfois il faisait mal, mais plus forte encore était sa foi dans la guérison possible. Il faisait des erreurs, mais en apprenait la leçon sans aigreur. Il était impatient, mais il apprit à changer cette impatience en ardente poursuite du bien, au lieu qu'elle tourne en irritation envers les autres.

Il en vint à comprendre les forces et les faiblesses de l'Amérique et à aimer indépendamment des unes et des autres le peuple américain.

1. Andreï Gromyko, diplomate soviétique ; futur ministre des Affaires étrangères.

CHAPITRE DOUZE

A L'OMBRE DU TAJ MAHAL

Ode à nos vingt ans de mariage

Perle dans la nuit, Taj, si vaste, si froid,
A la lune adossé et perdu dans ton rêve,
Déliquat comme nacre au soleil de midi ;
Pur comme la neige, ton dôme blanc scintille.

Mausolée de marbre d'un grand amour passé,
De rires et de jeux que les ans ont glacés ;
Pierre dure à présent et vers le ciel dressée,
Tes diamants taillés brillent comme des larmes.

Vingt mille hommes pendant vingt ans ont peiné
Pour faire de ce marbre un laci de feuillage,
Afin que sa beauté pût, à travers les âges,
Eterniser la plainte d'un cœur dépossédé.

Pour nous, ni clair de lune ni sentiers emperlés,
Mais la piste où, tout au long, on abandonne,
Perte sans regret, délices et diamants
Pour recueillir, par grâce, au détour du chemin,
La Croix, notre unique gain.

Mais en cette heure fugitive de nos vies,
Astres soyez témoins de mon engagement :
Jamais ne troquerai ce précieux trésor,
Ces instants avec toi, ma femme, mon amie,
Jamais — dût-on m'offrir un Taj Mahal en or.

C'est en octobre 1952 que Howard se rendit pour la première fois en Asie. Pendant sept mois, il voyagea avec Buchman à travers Ceylan, l'Inde et le Pakistan. Ils y avaient été invités par des personnalités de ces trois pays qui connaissaient Buchman et son action.

On avait fait remarquer à Buchman qu'il ne fallait guère dépasser vingt ou trente personnes si l'on voulait parcourir l'Inde sans trop de mal. Il décida, trait bien caractéristique, d'emmener avec lui deux cents personnes et le matériel de trois pièces de théâtre ! A Howard revenait le gros de l'organisation de la tournée. Il se rendit tout d'abord à Bombay, tandis que Buchman et les autres gagnaient Ceylan.

P. H. à Doö

Bombay, 14 octobre 1952

Bonne volonté illimitée dans ce pays — mais d'engagement point ! Les dirigeants de la ville ont nommé divers comités : réceptions, finances, loisirs. Le président des lignes maritimes Scindia réunissait le comité des préparatifs dans la salle de son Conseil d'administration hier soir.

« Jadis, c'était Bombay la belle, s'est lamenté quelqu'un à déjeuner, mais aujourd'hui Bombay est la ville de la saleté et de la maladie. » Un million de personnes vivant à plus de dix par pièce dans ce climat de chaleur tropicale. Dans la rue, on trébuche sur des mères endormies avec leurs enfants. Des parents mutilent délibérément leurs bébés, nous a dit le chef des intouchables, afin que plus tard leur aspect pathétique les aide à mieux mendier.

C'est ici la patrie du négativisme. On vous énumère toujours trente bonnes raisons pour lesquelles on ne peut

pas ou ne veut pas faire ceci ou cela. Puis, une fois les arrangements fixés, règne un activisme entrecoupé d'inertie qui me semble une caractéristique bien indienne ! La solution est de changer les gens.

P. H. à Doë *Bombay, 16 octobre 1952*
Anniversaire de notre Anne. Comme Dieu nous comble !

J'ai déjeuné hier avec le Conseil d'administration de Tata. Puis excellente interview avec Frank Moraes, rédacteur en chef du *Times of India*. Il m'a accueilli par ces mots : « J'étais avec vous à Oxford. La première marque d'amitié que j'aie reçue en Angleterre a été votre compte rendu de mon laïus à l'Union. » ¹

Hier soir, nous étions à une réception. Le médecin personnel de Gandhi nous a dit : « Je remarque que vous ne faites pas de plans, mais que vous essayez d'entrer dans le Grand Plan et d'y faire entrer tout le monde. »

P. H. à Doë *Bombay, 17 octobre 1952*
Nous voici dans les airs, direction Colombo. La plaine centrale indienne est magnifique à voir d'en haut. On dirait que la terre est cultivée jusqu'au dernier pouce. Je m'attendais à voir surtout la jungle, mais il y a des champs, des champs minuscules.

A Bombay, tout s'est magnifiquement arrangé. Nous avons en vue un théâtre de premier ordre, avec 844 places, un train spécial pour tous nos déplacements à travers l'Inde et un comité des finances qui a vraiment l'air d'envisager de nous financer !

P. H. à Doë *Colombo, 30 octobre 1952*
Je me suis mis en route hier au point du jour et ne suis rentré qu'à minuit.

Le ministre de l'Agriculture nous avait invités à une

1. Voir page 49.

démonstration de repiquage de riz. Mille femmes jusqu'aux genoux dans la boue liquide des rizières repiquant les plants un par un. Cela augmente le rendement de cinquante pour cent, mais la plupart des paysans ont renoncé à cette pratique à cause de l'effort et du temps que cela exige. Les mille femmes ont fait vingt hectares dans la journée.

Pour y arriver, nous avons parcouru une centaine de kilomètres du plus beau pays qu'on puisse imaginer : palmiers, champs de thé, plantations de caoutchouc, rivières cascadantes, et puis tout le temps le vert vif des rizières. Nous étions dans la voiture du ministre et nous avons fait halte à huit heures pour prendre le petit déjeuner avec un planteur. Nous avons bu un délicieux thé du jardin ! Puis nous avons repris la route jusqu'au lieu de la démonstration.

Un arc triomphal avait été dressé pour nous accueillir. Douze éléphants aux caparaçons chamarrés ouvrirent la procession. Trente-six danseurs de Kandy suivaient. Leurs somptueuses coiffures argentées, s'ouvrant comme la roue d'un paon, sont munies d'une lanière de cuir de deux mètres qui fouette l'air et siffle tandis qu'ils dansent. Sous leurs ornements, ils portent quelque chose qui ressemble à nos caleçons longs. Des clochettes sont attachées à leurs orteils et ils dansent, dansent, dansent, sur un rythme sauvage, frénétique. Danse du lièvre, danse du léopard. Ils ont dansé devant nous, au milieu des innombrables villageois qui, pour nous voir, avaient marché plus d'un kilomètre sur la route poussiéreuse tout imbibée de soleil. L'accompagnement était assuré par un ensemble de jeunes garçons habillés en pirates de Peter Pan. Ils frappaient de leurs mains à toute volée de longs tambours de cuir. Tout en jouant, ils chantaient de farouches mélopées et une main ou l'autre se libérait pour faire claquer bien haut des castagnettes.

Buchman a parlé avec un micro aux mille femmes qui travaillaient dans les champs : « Il y a assez de riz dans le monde pour les besoins de tous, a-t-il dit. Ceylan est une nation libre et je l'en félicite. Elle peut montrer à toute l'Asie comment on garde la liberté. Il y aura de la nourriture pour tous les estomacs, du travail pour tous les bras et pour les cœurs vides une idée qui satisfait profondément. » Les ouvriers étaient enchantés. Les représentants du gouvernement aussi. On nous a ensuite distribué nos déjeuners: enveloppé dans des feuilles de bananier, un curry épicé à croire que vous aviez mordu un cigare au mauvais bout! Et du lait de coco tout frais sorti de sa noix.

Hier soir, il y avait sept membres du cabinet à la première de notre pièce¹. Le chef des ouvriers du port de Bombay était là : « Voilà une pièce, a-t-il remarqué, qui pourrait changer tous les ouvriers de l'Inde. » L'accueil est délirant. Nous avons dû nous dédoubler et vendredi, samedi et dimanche nous donnerons deux représentations par jour — ce qui n'est pas rien dans cette chaleur.

P. H. à Doë

Colombo, 5 novembre 1952

Nous aurons cet après-midi une rencontre avec les dockers. Ils sont payés quatre-vingts roupies par mois (six livres sterling). Avec ça, ils doivent entretenir leurs familles. Ils naissent dans les dettes, vivent dans les dettes, meurent dans les dettes. Mais comme leur cœur est grand ouvert !

Nous devons nous battre pour centrer sans cesse notre action sur des hommes, des situations, qui pourront influencer idéologiquement Ceylan et l'Asie.

Buchman avait fait lui-même bien des voyages en Inde et, lors du premier, en 1915, il s'était lié d'amitié avec le Mahatma Gandhi. Pour celui-ci le Réarmement

1. *Jotham Valley*, comédie musicale.

moral était « ce que l'Occident avait produit de meilleur ». Buchman évoqua cette amitié lorsqu'il arriva à Bombay avec toute son équipe.

P. H. à Doë

Bombay, 15 novembre 1952

En abordant, nous avons vu une immense banderole : « Bienvenue au Réarmement moral ». La moitié de la ville était venue nous recevoir ! Maire, directeur de police, Tata et des kyrielles d'autres.

Dans l'après-midi, la ville offrait une réception officielle à Buchman dans les jardins suspendus de Bombay. C'était préparé à la perfection et le panorama était grandiose. Les jardins suspendus se trouvent sur la colline de Malabar et la baie s'étendait à nos pieds dans toute la gloire d'une soirée tropicale rougeoyante et dorée.

Buchman a raconté les promenades qu'il faisait avec Gandhi au soleil couchant : « C'était comme faire un tour avec Aristote. Quelle grandeur d'esprit ! Il est vivant et il vit à jamais. Maintenant il faut quelque chose de plus. » Lorsqu'il s'est tu, le silence était total. Puis le maire a dit : « Le Réarmement moral est à la fois le fer de lance et l'ancre de toutes les aspirations humaines. »

Le soir même, nous donnions la pièce. Au moment où nous allions commencer, panne de musique. J'ai dû passer devant le rideau et commencer à parler sans savoir pour combien de temps ! A mon grand soulagement, cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'une voix chuchotait à travers le rideau : « C'est réparé. » Le premier ministre de la province, Moraji Desai, a pris la parole à la fin. Il a été superbe : « Quand on est convaincu d'avoir raison, a-t-il dit, il faut se garder de cette suffisance qui rend le changement si difficile pour les autres. »

P. H. à Doë

Bombay, 23 novembre 1952

Hier, représentation spéciale pour la compagnie Tata. Le Conseil d'administration occupait le premier rang. Le

soir, J. R. D. Tata et sa femme ont donné un dîner en l'honneur de Buchman. Leur maison s'appelle « Le Cairn ». Elle est perchée tout en haut de la ville et la vue plonge sur le merveilleux arc de la baie, tandis que tout en bas scintillent les lumières de la cité.

La situation nous a été décrite ainsi par un des invités, un industriel : « Le Parti du Congrès ne tient que grâce à Nehru. Si celui-ci vient à disparaître, nous aurons au minimum dix années de politique de factions, chaque groupe représentant l'ambition personnelle de tel ou tel homme. Peut-être qu'après cela nous commencerons à agir en adultes. En réalité, nous avons obtenu notre liberté à très bas prix. Nous nous révoltons, moi et mes amis, nous manifestons afin de débarrasser l'Inde des Anglais. Mais nous avons hérité d'une entreprise fonctionnant à merveille. Voilà la vérité. »

Je répète cette opinion, car elle est très répandue. Si l'Angleterre offrait une idéologie positive, si c'était sa politique déclarée, l'Inde l'accepterait, aucun doute là-dessus. Aucun doute non plus que la politique anglaise d'après-guerre n'a pas enthousiasmé les Indiens plus que la politique d'avant-guerre. Le Parti travailliste est néanmoins considéré ici comme le grand libérateur.

P. H. à Doë

Bombay, 23 novembre 1952

La réunion de masse a été une réussite. Sept mille personnes assises par terre. Sur l'estrade, Buchman recevant les guirlandes traditionnelles. Tout ce blanc des vêtements sur un sol rougeâtre, les étoiles et un mince quartier de lune voguant dans un ciel pâle, les lents cercles des vautours au-dessus de nos têtes, la verdure des arbres, les maisons entourant les quatre hectares de parc public où nous étions, avec des têtes guignant à chaque fenêtre, et, tout près, des grappes d'enfants au pied de la tribune,

leurs sourires miroitant dans l'obscurité quand nos chants leur plaisaient.

P. H. à Doë

29 novembre 1952

Ce matin, le *Chronicle* et le *Free Press* sont sortis avec un supplément de six pages sur le Réarmement moral. Frank Moraes est venu voir Buchman. Parlant d'écouter Dieu, il a dit très simplement : « Je ne sais pas pourquoi, mais je sens en moi-même une espèce de résistance au Réarmement moral. — Pourquoi conserver cette résistance ? » répondit Buchman. Vous avez quelque chose à en apprendre. » Puis Moraes a dit : « En Chine, ils ont des pièces formidables. Je n'ai jamais réussi à découvrir ce qu'il y avait derrière. Et derrière vos pièces, qu'y a-t-il ? » Il va donc venir ce soir et voir par lui-même.

P. H. à Doë

En train, 2 décembre 1952

Dans un instant le train va s'ébranler par sauts et saccades. Alors tâche de tirer quelque chose de mon écriture si tu y arrives ! Nous avons passé une magnifique journée à Ahmedabad. A Bombay, les adieux ont été tumultueux. Dockers, hommes d'affaires, ouvriers, tout le monde était là et Buchman était si chargé de guirlandes qu'il avait peine à marcher !

A 6 h. 30, nous arrivions à Ahmedabad et tout excités les Indiens tambourinaient à la porte du compartiment de Buchman criant : « Descendez ; descendez ! » Petit déjeuner dans le palais du roi du coton. Il a une sœur qui est à la tête du syndicat des ouvriers ! Lors d'une grève sauvage, Gandhi les fit venir tous deux à l'ashram et ils trouvèrent un accord. Le syndicat fondé alors devint un modèle pour l'Inde entière. Après le petit déjeuner, nous avons parlé aux hommes massés dans la salle du syndicat. Puis en route pour l'ashram et le fleuve au long duquel

Buchman et Gandhi s'étaient proménés. Les livres, les papiers, les nattes de Gandhi, tout y est encore.

Dans la soirée des vols bruissants d'oies sauvages ont passé au-dessus de nos têtes sous la lune. C'était un merveilleux spectacle.

P. H. à Doë

Delhi, 5 décembre 1952

Nous voici installés à Jaipur House, un de ces grands palais que le gouvernement a confisqués. Il n'y avait pas l'ombre d'un meuble, mais Nehru a donné les ordres et le bâtiment a été équipé et mis à notre disposition.

Buchman a fait un discours hier soir au Parlement ; ils étaient venus à cinq cent cinquante pour l'écouter.

P. H. à Doë

Delhi, 8 décembre 1952

De bonne heure ce matin est arrivée une convocation du premier ministre Nehru. Nous l'avons trouvé vêtu d'une longue redingote grise piquée d'une rose et de pantalons blancs, le calot de Gandhi sur la tête. Nous lui avons donné, dirais-je, exactement ce qu'il n'attendait pas ! Il est aussi consistant qu'une poignée d'anguilles, mais il déploie des trésors de politesse. Il est entouré de gens craintifs comme des élèves en face de leur proviseur. Ce serait risible s'il ne s'agissait d'une si grande nation. « Etes-vous satisfaits de votre séjour ? » nous a-t-il demandé. Nous lui avons décrit l'accueil extraordinaire qui nous était fait, spécialement parmi les ouvriers, mais, avons-nous ajouté, nous sommes venus avant tout pour être les élèves d'un pays qui pourrait avoir à montrer la route au monde. Il y eut un silence, puis il dit :

— Quand on parle ainsi, cela m'effraie.

— Peut-être est-ce effrayant, avons-nous répondu, mais si c'était vrai ?

Il se plaignit alors que ceux qui parlent de Gandhi n'appliquent pas ses principes : une vie mesquine derrière

un écran de paroles. Pourtant ce ne sont pas des hypocrites, ils n'ont que l'hypocrisie normale du politicien, précisa-t-il le plus sérieusement du monde.

P. H. à Doë *Delhi, 12 décembre 1952*

Au cours de sa conférence de presse à Ahmedabad, M^{me} Harold Laski a sorti que le Réarmement moral est un mouvement de riches dirigé contre la classe ouvrière.

Ce matin, Buchman a emmené six d'entre nous avec lui chez le président de l'Inde. Il lui a parlé de la première fois où il a écouté la voix intérieure avec Gandhi. Nous sommes ensuite allés signer les registres de nos différentes ambassades. « En vous rencontrant, dit à Buchman l'ambassadeur de Thaïlande, je crois rencontrer un nouveau Bouddha. » A quoi Buchman a répondu : « Plutôt un mécréant qui a repris vie. »

P. H. à Doë *Delhi, 13 décembre 1952*

Nous venons de déjeuner avec le ministre de la Santé et plusieurs députés de la province de Madras. Ils ont ressorti la déclaration de M^{me} Laski, ce qui a fait sauter au plafond notre équipe ouvrière. Un député a soulevé la question de l'Afrique du Sud en ces termes : « Il y a un reproche que l'on fait au Réarmement moral : vous êtes à l'œuvre depuis si longtemps en Afrique du Sud, et regardez le désordre racial qui y règne ! » C'est moi qui lui ai répondu : « Gandhi est une des grandes figures de l'histoire. Ne serait-ce pas injuste et révoltant de dire que, l'unité de l'Inde n'étant pas pleinement réalisée aujourd'hui, Gandhi a échoué ? » Ceci a provoqué un tel hourvari que je me suis caché sous la table — déchaînant cette fois l'hilarité générale. Entre parenthèses, c'était la première fois que, dans le feu de la discussion, j'entendais des Indiens reconnaître honnêtement l'état du pays ! Nehru avait été honnête sur le hiatus entre la tradition

et le présent — mais sa propre vie, j'en ai peur, contribue au problème.

En décembre 1952, le gouvernement allemand décore Frank Buchman pour son œuvre d'unité entre la France et l'Allemagne depuis la guerre.

P. H. à Doë

Delhi, 18 décembre 1952

La décoration de Buchman — Grand Croix de l'Ordre du Mérite — est une des deux plus hautes que la République fédérale puisse décerner. Dans l'auto qui le ramenait, Buchman, très las, a dit : « Eh bien, ce sera mon cadeau de Noël à tous les nôtres. » C'étaient les mots d'un homme humble qui acceptait un honneur pour ses amis et en attribuait le crédit à Dieu.

Jaipur House était splendide. Le chargé d'affaires allemand a fort bien parlé, puis Buchman a reçu la décoration. Discours ensuite de l'ambassadeur de France. Puis le vice-président du Parlement indien s'est levé spontanément.

Les ambassades de Birmanie, du Japon, de Thaïlande, Finlande, Afghanistan, du Pakistan, du Danemark, du Népal, des États-Unis, de Grande-Bretagne, de Ceylan et d'autres encore étaient représentées à la cérémonie. Parmi les nombreuses personnalités indiennes se trouvaient le chef des Services secrets, des ministres, des syndicalistes. Tous les serviteurs de Jaipur House ont défilé pour féliciter Buchman : « Vous ressemblez tellement à notre père Gandhi », a dit l'un d'eux.

Le 17 décembre marquait le vingtième anniversaire de mariage des Howard. Peter Howard était à Delhi.

P. H. à Doë

Delhi, 19 décembre 1952

Ce matin, j'ai vu débarquer d'un paquet tout chiffonné et malmené par la poste, intacte, ravissante, ma chère

petite souris. Et comme je l'aime — nos noces de porcelaine ! Un million de mercis ! Tout le temps je la regarde et, du coin de cette feuille, elle me suit de l'œil. C'est une pure merveille et une joie qui durera. Oui, c'est vraiment une porcelaine royale qu'ils fabriquent ces Danois !

Et demain, mon anniversaire : quarante-quatre ans. J'ai reçu, le jour de mes quarante ans, comme une promesse de Dieu : les années les meilleures sont à venir. Pour l'instant, c'est bien ce qui se réalise, en un merveilleux crescendo. Je suis triste pourtant d'avoir raté tous les anniversaires : le tien, le nôtre, le mien, Philip, Anne, Anthony deux fois, Pâques et Noël. Mais je me sens tellement proche, tellement un avec vous.

P. H. à Doë

Delhi, 26 décembre 1952

Nous avons passé un excellent Noël. Nous avons eu notre veillée à Jaipur House, aussitôt après la représentation. Il y avait de la dinde et du plum-pudding. Un régal ! Tout avait été magnifiquement décoré. Nous avons un arbre et une crèche. Après le repas on a chanté les noëls traditionnels. Tandis que les bougies brûlaient doucement, qu'au firmament indien les étoiles claires brillaient, je pensais à l'heure qu'il était à la maison (17 h. 30 pour vous, 23 h. pour nous) et je me demandais si vous étiez aussi en train de chanter. A 23 h. 58, l'ambassadeur de France est arrivé pour souhaiter joyeux Noël à Buchman.

Le 25 nous a vus debout à l'aube pour préparer un spectacle avec des chants de Noël et la pièce *Le Noël du cow-boy*. Le théâtre était comble : hindous, musulmans, diplomates, députés. « Cela m'a donné une idée entièrement nouvelle de ce que doit être un chrétien », commenta un Hindou. La pièce terminée, bien que le rideau ait été baissé, les gens sont venus derrière par centaines et, pendant vingt minutes, ils ont défilé devant le tableau vivant de la crèche.

L'Inde avec ses trois cent quatre-vingts millions d'habitants a mis sur pied un plan quinquennal qui, s'il réussit, engagera toute l'Asie sur une voie nouvelle. Nanda, ministre du Plan, m'a dit hier soir : « Si nous ne trouvons pas la réponse à la corruption, à la division et au désordre, notre plan va échouer. »

P. H. à Doë

Delhi, 28 décembre 1952

Nous avons ce matin un supplément de quatre pages dans le *Hindustan Times*.

Voici ce que m'a dit hier soir à dîner le plus sérieusement du monde le ministre adjoint des Postes et Télégraphes : « Un de mes collègues du gouvernement est en voyage derrière le rideau de fer (le ministre de la Santé). Il me laisse entendre qu'il a vu là-bas des indices montrant que la liberté n'est pas totale. J'ai peine à le croire car on parle tellement de la démocratie là-bas. »

L'héritage d'optimisme spirituel laissé par Gandhi est un atout précieux pour ce pays. Mais il y a un handicap colossal : en ce qui concerne l'unité ou les réformes sociales et économiques, ses adeptes n'ont pas réalisé ce que Gandhi voulait. Un journaliste écrivait hier encore avec un certain cynisme : « Nous avons eu en notre sein pendant quarante années celui qui est peut-être le plus grand homme du siècle. Il parlait comme vous aujourd'hui, mais un seul capitaliste, Baja, a changé. (Beaucoup des capitalistes qui soutenaient Gandhi sont de fieffés coquins.) Nous ne sommes pas disposés à attendre plus longtemps la révolution économique radicale qui est nécessaire. »

Cela soulève une question que nous devons peser pour le développement de notre propre action : comment décupler en profondeur les changements, particulièrement chez les privilégiés. Les riches ont un message universel à donner lorsqu'ils cessent de rendre un culte à l'argent.

P. H. à Doë

Lucknow, 11 janvier 1953

Notre séjour à Delhi s'est achevé en beauté. Le président de la Banque nationale du Punjab s'est excusé devant tous ses responsables syndicaux de l'arbitraire avec lequel le règlement de la banque avait été parfois appliqué. Les syndicalistes ont pour leur part décidé de mener toutes leurs affaires dans l'esprit du Réarmement moral. Le directeur de la plus grande succursale de Delhi n'en demeurerait pas moins sceptique. Le lendemain matin, une quantité de ses employés sont venus dans son bureau lui rapporter de l'argent qu'ils avaient volé : il est arrivé à déjeuner à l'Hôtel Cecil les poches bourrées de roupies !

Les chefs du syndicat sont venus nous dire au revoir hier soir à la gare. Un de leurs membres avait fait le jour même, nous ont-ils raconté, une faute qui lui aurait valu la mise à pied immédiate. Au lieu d'essayer de camoufler la chose, il l'avait reconnue. Le président l'avait fait appeler, lui avait dit que lui aussi avait fait des fautes en son temps, et l'avait renvoyé... à son travail.

P. H. à Doë

Haiderabad, 18 janvier 1953

Nous avons assisté ce matin à la dernière séance plénière du congrès annuel du Parti du Congrès. A 7 h. 30 nous avons passé chez Nanda. Il nous a rapporté que l'attitude de Nehru envers nous avait passé de la méfiance à la tolérance pour pencher maintenant vers l'estime.

Un siège au premier rang de ce congrès vaut mille roupies, mais on nous a fait asseoir en pleine estrade : trois heures et demie à croupetons tout près de Nehru ! Il nous a aperçus, a quitté son fauteuil pour venir à nous et il a chassé sans ménagements les journalistes et photographes qui risquaient de nous boucher la vue. Dès cet instant, il a pris soin de traduire en anglais chacune des présentations qu'il faisait en hindi.

P. H. à Doë

Madras, 23 janvier 1953

Gandhi avait dit un jour : « Comment pourrais-je unir une nation si je ne crée pas l'unité entre les trente personnes qui m'entourent ? » Remarque dont la vérité s'est confirmée depuis sa mort.

P. H. à Doë

Madras, 27 janvier 1953

Nous étions tous invités hier à la réception du gouverneur. Une fête splendide : nappes blanches, serviteurs en habits de pourpre et d'or, orchestre de musique douce dans la verdure.

A ma stupéfaction, tandis que je sirotais paisiblement mon thé debout sous un arbre, j'ai vu la foule s'écarter pour livrer passage à Rajaji, le premier ministre¹, qui venait droit vers moi : « Asseyons-nous, me dit-il, j'ai à vous parler. » Nous nous sommes trouvé des chaises et nous sommes installés. La conversation a roulé sur toutes sortes de sujets : l'âge de Frank, pourquoi les communistes ne nous aiment pas, ce que nous envisageons exactement de faire dans la ville. « Il y a certaines personnes à Delhi, a-t-il dit, qui essaient de saper votre action. Peut-être estimez-vous préférable d'aller de l'avant sans y prêter attention. Mais si vous pouviez les informer de ce que vous faites réellement et leur remettre les idées en place, ça éclaircirait la situation. » Il s'est enquis de la pièce. Du coin de l'œil, j'avais vu Sir R. K. Chettiar, recteur de l'Université, qui fut un des premiers ministres des Finances après la libération. Je proposai à Rajaji de l'interroger, ce qu'il fit. Sans la moindre hésitation, Sir R. K. répondit : « Excellente pièce, qui donne la réponse aux difficultés industrielles de l'Inde. » Et, après une pause, il a ajouté : « La réponse aux divisions de l'Inde. »

1. C. Rajagopalachari, gouverneur général de l'Inde après l'indépendance, puis premier ministre de l'Etat de Madras.

Puis est venu le moment des danses indiennes. Une estrade avait été construite dans les jardins. Les serveurs ont appelé Rajaji et je lui ai fait mes adieux. « Non, venez, nous n'avons pas fini de parler », m'a-t-il dit. Nous avons lentement traversé la foule et il a insisté pour que j'aie m'asseoir au premier rang avec lui pour la représentation qui a duré une heure et demie.

— On dit que ces danses datent de trois mille ans, m'a-t-il soufflé, mais il semble que nous vivions à un mauvais moment : tout ce qui est bon remonte au passé.

— Je n'en crois rien, protestai-je.

P. H. à Doë

Madras, 28 janvier 1953

Les studios de films s'occupent de nous sans lésiner. Les Studios Vauhini nous ont construit une vaste scène dans une salle de mille places. Cela leur coûte quatre mille cinq cents roupies par jour de ne pas pouvoir tourner sur le plateau qu'ils mettent ainsi à notre disposition. Le directeur nous a dit : « C'est parce qu'il y a un tel besoin de changement que nous le faisons. »

P. H. à Doë

Madras, 8 février 1953

Hier soir, je parlais aux journalistes. Nous avons débuté à dix-huit heures et j'ai parlé vingt-cinq minutes. Ils avaient dit qu'ils devaient partir à dix-neuf heures, mais pour finir ils sont restés jusqu'à 20 h. 35. Il y avait quelques communistes. L'un d'eux a dit : « Vous avez parlé d'information honnête. Nous avons un communiqué au sujet d'un homme qui a dû être hospitalisé après avoir été malmené par le Réarmement moral. Faut-il taire cette nouvelle ? » A quoi j'ai répondu : « On ne doit taire aucun aspect de la vérité. Mais un correspondant qui passe une telle nouvelle sans la vérifier mérite d'être mis à la porte pour incompétence et absence de conscience professionnelle. » Furieux, il a répliqué que l'agression

avait eu lieu en présence de la police et de la presse. « L'expérience m'a appris que ces agressions-là n'ont pas lieu en présence de la police et de la presse », lança de son coin un collègue qui ne manquait pas de bon sens.

Plus tard dans la soirée, j'ai avancé que des journalistes comme moi sommes responsables de l'état du monde et ce même communiste a bondi sur ses pieds : « C'est la première fois, a-t-il dit, que j'entends un journaliste occidental parler ainsi. Ils viennent tous nous dire qu'ils ont tellement raison et nous tellement tort. » Il m'a secoué la main et nous avons pris rendez-vous pour demain. Qui vivra verra !

P. H. à Doë

Madras, 10 février 1953

Le communiste d'il y a deux jours m'a envoyé une lettre avec une étonnante photo de Gandhi. « Vos propos, écrit-il, aidaient chacun à voir plus clair et élevaient les esprits. Vous m'avez beaucoup touché. »

P. H. à Doë

Madras, 14 février 1953

Reddi, le directeur des Studios Vauhini, est arrivé à l'hôtel à quatre heures avec un scénariste. Ils ont commencé à parler et il n'était pas douteux qu'ils avaient l'intention de rogner le Réarmement moral pour l'adapter à leurs convenances. Brusquement Buchman a éclaté : « Vous êtes complètement à côté. Vous croyez que vous savez de quoi il s'agit, et vous n'en savez rien. Je suis arrivé ici plein d'espoir. Vous me laissez sur un point d'interrogation. Vous avez tout dilué. » Reddi a tenté d'expliquer que son scénariste avait été professeur.

— Mais vous n'avez pas fait le travail, a lancé Buchman. Combien d'élèves avez-vous changé dans votre école ?

— Aucun.

— Je m'en doutais. C'est bien ça. Vous avez de bonnes

intentions, je le crois du moins. Mais vous ne pouvez pas transmettre ce que vous n'avez pas !

Très révélateur de voir à quel point Buchman peut être direct sous l'effet de ses convictions, à quel point aussi il sait être patient. Mais je dirais qu'en ce moment c'est le premier aspect qui l'emporte !

P. H. à Doë

Madras, 17 février 1953

Ramnath Goenka est venu déjeuner hier. Jusqu'en 1947, m'a-t-il dit, il s'est battu comme un lion pour la liberté de l'Inde (il a employé un langage moins châtié que ça) : « Nous avons appris aux gens à frauder, à jeûner, à désobéir, m'a-t-il dit. Et maintenant que nous sommes libres, ils se souviennent de nos leçons ! Il nous faut une nouvelle philosophie nationale ou bien nous deviendrons communistes. »

P. H. à Doë

Mysore, 2 mars 1953

Magnifique journée hier ! Nous avons fait le voyage en auto, à travers la jungle, et avons vu des cerfs, des biches, des paons. Nous sommes les invités du maharadjah de Mysore. Je suis attendu pour le thé tout à l'heure et viens d'assister à une cérémonie comme on n'en voit qu'une fois dans l'existence.

Il y a quelques semaines en effet, un fils est né au maharadjah. Première naissance d'un héritier en quatre-vingt-dix-huit ans ! Le bébé était présenté au peuple ce matin dans le grand Durbar Hall et nous étions les seuls Occidentaux invités. Comme c'est une cérémonie religieuse hindoue, nous avons tous dû enlever nos chaussures. Pour gagner notre galerie, nous avons longé un immense portique aux voûtes de marbre, long d'une bonne centaine de mètres, s'ouvrant sur un soleil de plomb. Deux géants (2 m 25 !) nous escortaient, des gardes du maharadjah en uniforme rouge et turban blanc, une épée nue à la main.

Les gens étaient accroupis par terre dans un chatoisement de turbans et vêtements somptueux : des ors, des blancs, de l'argent, du safran, des rouges et verts et quelques taches d'un gris brillant. Les prêtres ont fait leur entrée, à demi nus, portant les bassins et les serviettes rituels. Le parfumeur de la cour répandait de l'encens tandis que les musiciens jouaient leurs airs farouches, lancinants, plaintifs.

Derrière les rideaux des galeries, luisait de temps en temps un regard : c'étaient les dames du palais qui épiaient la cérémonie. Finalement le maharadjah s'éclipsa et revint au bout d'un moment avec le bébé qu'il présenta au peuple. Ses deux petites filles trottaient à ses côtés. Toute la foule se dressa pour acclamer l'héritier tandis qu'au-dehors le canon saluait de quarante-deux coups. C'était la fin. La cérémonie avait duré une heure et quart.

P. H. à Doë

Madras, 5 mars 1953

Nous avons hier pour le thé un rédacteur en chef et un Indien qui a travaillé comme secrétaire de Buchman ici en 1916 ! Il est aujourd'hui prêtre dans l'Eglise anglo-catholique, ceint de corde et débordant d'humour. Il interrompit les allusions du journaliste à des parasites qui ne gagnent pas leur pain quotidien : « Parasites, parasites ! dit-il. Vous n'apparaissez pas à votre bureau avant dix heures, vous écrivez jusqu'à onze et sortez pour ne plus revenir : vous passez le reste de la journée à boire et vous vous faites grassement payer pour ça. Parasites ! » Le journaliste a éclaté d'un franc rire et m'a dit : « Là il m'a eu ! »

P. H. à Doë

Calcutta, 15 mars 1953

Le gouverneur est venu voir la pièce hier soir avec tous les fastes d'usage. Puis, souper en plein air au palais que le nizam de Haïderabad a construit ici : il n'y est d'ail-

leurs jamais venu et maintenant le gouvernement se l'est approprié. Pendant le souper, le gouverneur m'a parlé de Nehru (qui lui a, semble-t-il, conseillé de ne pas faire trop de cas de nous en public) : « C'est un homme si entier, a-t-il dit, que si quelqu'un lui met une idée fausse dans la tête, il faut beaucoup de temps pour la lui ôter ! » De Foss Westcott, le vieux métropolitain, il m'a dit : « S'il y avait eu en Inde cent Anglais comme lui, l'Inde serait restée un dominion. » Il a déclaré à un journaliste d'ici : « Je les ai entendus chanter et parler et j'ai vu leur pièce : le Réarmement moral attire les gens en foule parce qu'il leur donne ce dont ils ont vraiment soif et le fait si simplement. C'est la voie du salut pour l'Inde. Vous aurez beau mettre de la pommade, dit un proverbe du Bengale, vous ne guérez pas la maladie. Eh bien, nous y allons d'un peu de riz ici, d'un peu de législation sociale par là, mais ce n'est que de la pommade. Le Réarmement moral lui guérit la maladie. »

P. H. à Doë

Calcutta, 20 mars 1953

Nous sommes allés aujourd'hui dans un collège dirigé par un missionnaire qui nous a dit : « Le communisme n'existe pas chez nous. » Aussitôt après, nous avons été reçus par une foule vociférante qui criait : « A la porte le Réarmement moral. » Tout y était : drapeaux rouges et calicots où l'on pouvait lire que nous avions partie liée avec Hitler, Franco, Churchill, Ike, et tout l'inventaire habituel. Nous avons pénétré dans la salle et la foule s'y est engouffrée à notre suite. C'était à moi d'ouvrir le feu, aussi ai-je commencé tout de suite : « Je comprends vos hurlements et je me sens parfaitement à l'aise. C'est ainsi que j'ai gagné ma vie moi aussi pendant bien des années. » J'avais sans le vouloir décoché un trait fort pertinent puisque la plupart d'entre eux, je l'ai découvert par la suite, avaient été payés pour nous chahuter et venaient

d'autres collègues. Je leur ai demandé ensuite s'il leur paraissait concevable qu'un profasciste ait été décoré à la fois par le gouvernement français et par un gouvernement allemand dont presque tous les membres avaient été emprisonnés sous Hitler. Piqués au vif, ils redoublèrent leurs cris. Comme j'ai une voix sonore et une conviction solide, j'ai donné libre cours aux deux et ils ont fini par être touchés et par se taire.

P. H. à Doë

En train, 13 avril 1953

Kilomètre après kilomètre, nous traversons un paysage gris-brun. Des bœufs foulent le grain, deux chameaux traversent une rivière, des buffles dans l'eau, des paons, et partout la vie, la vie fourmillante des villages.

Parmi ceux qui sont venus nous dire au revoir à la gare de Calcutta, il y avait un homme qui pleurait à chaudes larmes. Un des jeunes industriels indiens nous a dit qu'il n'avait plus d'amertume envers les Anglais, qu'il avait tout dit à son père, qu'il avait rompu une liaison et donné un mois de son salaire au Réarmement moral. « Et je n'en suis qu'à mes débuts », a-t-il ajouté.

P. H. à Doë

Cachemire, 16 avril 1953

Nous devons nous préparer à atteindre les peuples derrière le rideau de fer. Que cela nous plaise ou non, les Russes et les Chinois sont les seuls à avoir insufflé à des millions de gens le sentiment qu'ils participent à la construction d'une société nouvelle. Quel autre pays a même songé à le faire ?

Peut-être un jour reconnaîtra-t-on que le défi communiste du début du vingtième siècle a rendu le plus grand des services en tirant de l'inertie la volonté endormie des Occidentaux et du monde. Le communisme a dû entretenir la haine et l'antagonisme de classes pour maintenir la flamme révolutionnaire, mais il n'essaie pas de répondre aux besoins profonds de l'homme.

La démocratie n'a qu'un espoir, c'est de mobiliser le monde pour refaire les hommes et les nations. Les masses communistes pourraient être les premières à répondre à l'idée si elles voyaient les dirigeants du monde démocratique la vivre.

P. H. à Doë

Cachemire, 1^{er} mai 1953

Sans doute ce matin lance-t-on les casquettes du haut de la Tour Magdalen, comme moi quand j'étais gamin. Rien que le mot de mai me fait encore battre le cœur — mais peut-être est-ce simplement parce qu'avec un peu de chance et l'aide d'un aéroplane nous pourrions bien nous revoir avant la fin du joli mois de mai...

Howard en effet rentra en mai. Il était à Londres avec sa famille le 2 juin pour le couronnement de la reine. Le voyage en Inde l'amena à remettre en question toutes ses idées passées et sa vie et ses écrits s'en trouvèrent fortement marqués.

CHAPITRE TREIZE

CORSAIRE DE DIEU

Pour un chrétien, perdre le sens de sa relation personnelle avec le Christ est un malheur. Mais s'il est un malheur pire encore, c'est bien de ne se préoccuper de rien d'autre. Croire que dans ce monde tourmenté Dieu ne s'intéresse qu'au bien-être de quelques âmes sauvées est peut-être facile et confortable, mais c'est une négation de la religion. Le grand moment de la vie d'un chrétien, après l'émerveillement de la première expérience, c'est la découverte que Christ a un dessein pour l'humanité, un dessein qui dépasse sa vie et ses besoins personnels, les Eglises et leurs credos, le ciel et ses saints ; un dessein qui englobe tout homme jamais venu au monde, toute communauté et toute nation existantes et qui se rapporte non seulement à leur état spirituel, mais à leur état tout court, leur développement, leur santé, leur travail, leur salaire, leur bonheur dans le monde d'ici-bas.

Texte souligné par Peter Howard dans
« *La plus grande chose au monde* »,
du prédicateur et homme de science écossais
Henry Drummond.

Ce premier voyage en Asie représenta pour Peter Howard une prise de conscience plus aiguë de l'urgence qu'il y avait à répondre aux grands problèmes à l'échelle des continents ; pas simplement aux questions purement matérielles, mais aux problèmes plus profonds que sont la division, la corruption au cœur des pays qu'il avait visités. Ce programme, il s'en rendait compte, impliquait un élargissement à des dimensions nouvelles de l'action qu'il menait :

Il y a très peu de gens sur la terre qui se consacrent à rediriger la pensée des nations et des continents. Nous sommes à la veille d'un bond en avant dans le monde. Il se fera si nous nous mettons à vivre et à penser de telle manière que notre action devienne prioritaire dans la politique des gouvernements.

Cet essor de sa pensée conduisit Howard à écrire des pièces de théâtre. Il ne s'y était jamais essayé. En 1953, il écrivit la première, *La Vraie Nouvelle*, qui traitait de la presse. Douze ans plus tard, il en avait écrit quatorze. Voici ce qu'il en disait :

Certains écrivent pour l'argent. D'autres pour la célébrité. D'autres — mais ils sont rares — pour l'amour de l'art : il y a des gens qui ont dans leurs entrailles un sens de la beauté qu'ils doivent exprimer pour les autres, par la peinture, ou par le talent des artistes de la scène et de l'écran. D'autres encore écrivent pour le plaisir.

Ces raisons ne sont pas les miennes. Mon encre est faite de sueur et cela ne m'amuse pas d'y tremper ma plume. La célébrité n'est pas pour moi et je ne touche pas de droits d'auteur sur mes pièces : j'en donne tous les profits.

J'écris pour prêcher. J'écris pour faire de la propagande. J'écris pour transmettre un message et pour nulle autre raison. Ne croyez pas ceux qui prétendent que le

porteur d'un message quel qu'il soit n'a pas sa place au théâtre. Tout écrivain apporte un message, même sans le savoir. Un auteur qui écrit comme si la vie n'avait pas de sens apporte en fait un message très puissant.

Mes pièces sont des pièces de propagande. Je les écris pour donner un but aux gens. Le but est clair, l'objectif est simple : encourager les gens à accepter la maturité de caractère sans laquelle la civilisation ne survivra pas. Aider tous ceux qui veulent la paix dans le monde à payer le prix de la paix dans leur être propre. Briser la censure exercée contre la vertu qui engendre une société de vice. Enrôler tous les hommes dans une révolution qui change le monde.

Howard a décrit son œuvre comme « un défi à une génération perverse mais passionnante ». Harold Hobson, critique dramatique du *Sunday Times*, a reconnu très concrètement le bien-fondé de ces mots en écrivant pendant qu'une pièce de Howard se jouait au Théâtre Westminster : « Je doute qu'un seul théâtre londonien — à l'honorable exception du Westminster — ose aujourd'hui avancer que l'homosexualité soit un péché. Tous, du Temple Bar à Sloane Square, craindraient les sarcasmes qu'une opinion aussi peu conventionnelle attirerait. »

On avait parfois à l'étranger moins de peine à comprendre ce que voulait Howard. Ainsi Gabriel Marcel, philosophe, critique et auteur dramatique, écrit :

Peter Howard a trouvé dans les nombreuses pièces de théâtre qu'il a écrites un moyen très souvent efficace d'ouvrir les âmes et de les renouveler intérieurement et en ce sens son propos peut être comparé à celui de Brecht : dans les deux cas il s'agissait de former un homme nouveau, ici un homme marxiste et là un homme accordé aux exigences de la conscience chrétienne.

Et l'éminent directeur du Théâtre de la Comédie à Bâle, Egon Karter, ajoute :

Peter Howard a frayé la voie d'un véritable théâtre populaire et dépassé le drame psychologique d'un Ibsen ou d'un Sartre. Avec lui, la scène cesse de servir à la seule expression du « moi » pour devenir un miroir où l'homme se voit tel qu'il est réellement : c'est une thérapeutique de choc pour le cœur et la pensée, qui s'exerce toujours de façon divertissante et spirituelle.

Dans sa critique de la pièce *A travers le Mur du Jardin*, Henri Gouhier écrit :

Quel est l'essentiel du message de Peter Howard ? Cela commence, après tout, comme dans la vision sartrienne du monde : « L'enfer, c'est les autres en tant qu'ils ont de moi une notion fixe, fixée et définitive » ; mais, pour M. Howard, il dépend de moi que ce définitif soit du provisoire ; et avec un peu d'honnêteté intellectuelle et de bonne volonté, « l'autre » peut devenir « mon semblable » : l'esprit traverse les murs comme la foi soulève les montagnes. On ne voit pas pourquoi les pièces noires auraient le privilège de la profondeur. Un optimisme raisonné qui ne confond pas « possible » et « facile » a bien aussi sa vérité. (Revue *La Table ronde*, novembre 1965).

A travers le Mur du Jardin fit également une tournée en Italie. Fait remarquable, les journaux communistes se montrèrent aussi enthousiastes que leurs homologues catholiques. *L'Unità*, le quotidien communiste, écrivit :

Peter Howard est pleinement dans l'actualité. Il est engagé dans la bataille pour une détente internationale.

A Rome, une soirée entière a été réservée aux organisations démocratiques et le même principe a été appliqué en Toscane, en Ombrie et en Emilie. Partout les ouvriers ont répondu à l'appel du théâtre. C'est une pièce populaire, un succès populaire.

Ses pièces remplissaient ainsi la fonction dont Howard avait en Inde senti la nécessité : donner défi et inspiration à la fois aux communistes et aux non-communistes.

En 1955, Howard écrit la comédie musicale *L'Île qui disparaît*, qui devait faire une tournée de deux cent mille kilomètres dans vingt-quatre pays d'Amérique, Asie, Afrique et Europe avec un groupe de deux cent quarante personnes. C'était la première fois que le Réarmement moral se lançait dans une opération de cette envergure et cela souleva de vives controverses. Si l'écho fut immédiat, les critiques le furent tout autant. Cette *mission mondiale* fut un point tournant de l'histoire du Réarmement moral. Elle renversa des conceptions bien ancrées et s'attaqua ouvertement à plus d'un problème national.

Aux Philippines, pour la première fois depuis la guerre, des Japonais s'adressèrent au peuple philippin. Howard écrivit :

A Manille, sur la promenade verdoyante qui longe la mer, cent six mille Philippins furent tués pendant la guerre. Des eaux grises, agitées de la baie surgissent les carcasses et les gréments de soixante-treize bateaux japonais qui y ont été coulés. Au fond reposent les marins japonais ; à leurs côtés, les jeunes aviateurs américains tombés lors des raids contre ces bateaux : cent cinquante avions se sont engloutis là.

Les Japonais qui parlèrent chaque soir après la pièce firent manchette dans les journaux de Manille. Niro

Hoshijima, conseiller du cabinet japonais, l'un des six plénipotentiaires qui signèrent le traité de paix au nom de leur pays, fit des excuses au peuple philippin pour les atrocités dont les Japonais s'étaient rendus coupables. Il déclara :

« Le Japon doit offrir des réparations. Mais l'argent ne suffit pas : nous devons d'abord vous demander humblement pardon. Voilà pourquoi mon premier ministre m'a instamment prié de venir avec cette mission. S'il vous plaît, pardonnez-nous. Le Réarmement moral est déjà en train de construire un nouveau Japon et, avec le Réarmement moral, toute l'Asie pourra s'unir. »

Quand les premiers mots en japonais franchirent la rampe, les murmures hostiles des Philippins montèrent de la salle. Puis la traduction en fut donnée. L'auditoire eut un instant le souffle coupé, et éclata en une tempête d'applaudissements.

A la fin, les Philippins se précipitèrent nombreux pour serrer la main de Hoshijima. Certains pleuraient. « Mes poignets garderont toujours la marque des menottes japonaises, dit un homme, mais ce soir j'ai pardonné. »

De tels événements ne naissent pas tout seuls, ainsi qu'en témoigne Vincent Evans ¹ :

Howard avait amené de Tokyo un groupe de Japonais désireux de s'excuser auprès du peuple philippin pour les atrocités qui avaient été commises pendant la guerre. Pendant plus d'une heure, il parla avec ces Japonais, tous hommes de valeur. Il les aida à comprendre la désolation apportée par la guerre à ces petites îles riantes, maintenant entourées de carcasses rouillées de navires améri-

1. Collègue de Howard à Fleet Street et par la suite chef de la rubrique des affaires étrangères au *News Chronicle*. Cf. page 297.

cains et japonais. Peu à peu, il fit monter en eux une chaleur humaine qui tranchait sur la précision froide des mots guindés que les Japonais, pleins d'appréhension, avaient l'intention d'adresser à leurs anciens ennemis.

Pour Howard, une idéologie n'était ni une théorie, ni un simple programme d'action ; c'était agir sur l'homme :

Vous voyez l'idéologie en termes de bienveillance, une fraternité à notre mesure, quelques petits angles rabotés ici ou là, et le tour est joué. Il faut plus que cela. C'est aussi égoïste que de tenir davantage à vos cigarettes, vos petits verres, vos liaisons, qu'au salut de votre pays.

Il peut y avoir de l'égoïsme à se préoccuper de ses péchés. Si ce n'est pas en rapport avec le changement des gens, ça n'a rien à voir avec l'idéologie. Certains éprouvent une vraie répulsion devant la dimension du défi. Ils sont toujours par là, à demander attention et amitié à leur niveau humain. C'est ce qui a fait tomber tant de grands mouvements religieux dans la paralysie, et le fin mot en est cette compromission.

A ces compromissions, Howard s'est attaqué de front. Il voyait en elles un germe de destruction pour les pays. Il était d'une franchise brutale dans sa condamnation : « Pourquoi tourner autour du pot ? » demandait-il. Il avait une attitude insolite : il disait en face aux gens ce qu'il pensait et après n'en parlait plus. Sa conception du Réarmement moral ne saurait être exprimée mieux que par lui-même :

Il y a deux écoles que l'on pourrait définir ainsi : celle des « enclaveurs » et celle des « corsaires ». Les enclaveurs s'intéressent à créer un cercle où soient mainte-

nues intactes les grandes vérités divines et morales. Au sein d'une planète qui a renié ces valeurs, ils pourraient ainsi continuer à mener la vie qui leur paraît la meilleure et induire quelques autres à faire de même.

Les corsaires eux sont jour et nuit sur la brèche, épée au vent, pour reprendre au monde moderne la propriété d'un Dieu que matérialistes, intellectuels, fascistes et communistes ont volé, essayé de détruire ou de cacher. Ils se battent, ils chantent, ils rampent, courent, zigzaguent, frayent leur chemin comme ils peuvent. Ils vivent des territoires conquis. L'ordre établi les hait, la main des puissants se lève contre eux et des millions de gens les aiment, sans toujours les comprendre. Ils sont déchaînés pour une révolution, pour que Dieu parle plus fort dans la vie de chacun que ne parlent femme, mari, enfant, fortune, situation, que ne parlent Mao Tsé-toung, Khrouchtchev ou même M. Kennedy.

Peut-être faut-il des deux — enclaveurs et corsaires. Mais une chose est certaine : les corsaires doivent aujourd'hui éliminer de leur vie toute activité non essentielle, se souder les uns aux autres dans une honnêteté beaucoup moins agglutinante et beaucoup plus absolue, sauvegarder leur santé, leurs forces, leur temps et leur passion, s'assurer que toutes leurs armes aient le fini professionnel qui leur donne le plus de chances de progresser, car le monde les regarde et commence à prendre au sérieux leurs faits et gestes.

Howard était un corsaire. Il ne manquait ni de réalisme ni de perspicacité. Il ne se laissait pas influencer par l'approbation qu'il suscitait. Par la désapprobation non plus. Des gouvernements commencèrent à considérer le Réarmement moral comme un facteur d'importance et certaines personnes voulurent plus d'une fois exploiter ce fait, Howard s'y refusa toujours :

Si je laissais le Réarmement moral devenir un outil de la politique étrangère des Anglais ou de quiconque, il perdrait aussitôt son efficacité. Le Réarmement moral aide tous ceux qui aiment Dieu à aimer leur pays non pas moins, mais davantage. Mais il fournit aussi aux nations un objectif mondial qui dépasse les considérations de prestige national. Sans cette perspective, elles sont vouées à l'isolement et s'exposent à la défection de leurs propres citoyens. Pour moi, je demeure convaincu que nous avons un grand espoir, et c'est d'accepter une idée infiniment plus vaste que le seul intérêt national.

Mon action, tout ce qu'elle peut avoir de significatif, serait altérée et restreinte si j'étais aux ordres d'un gouvernement.

En quoi il n'avait pas tort. La force du Réarmement moral, il le savait, c'est de n'avoir aucune ligne politique, bien que beaucoup de politiciens y participent, et de ne soutenir aucun gouvernement, bien que beaucoup de gouvernants lui fassent bon accueil. Il échappe ainsi à une mainmise humaine.

Pour Buchman et Howard, le comble de la sottise était de débarquer en un lieu et d'y poursuivre la réalisation du programme établi si un problème local réclamait d'urgence une solution. Ils auraient rayé d'un trait tout ce qu'ils avaient prévu pour s'attaquer à la question pendante. Le journalisme avait formé Howard à la réalité des délais à tenir et des nouvelles à découvrir. Le Réarmement moral le forma à détecter les cibles qu'il fallait viser dans la vie morale d'un pays et à les atteindre.

Il n'est pas toujours bien vu d'avancer qu'un pays a des besoins d'ordre moral à côté des besoins qui sautent aux yeux comme de loger, nourrir et vêtir la population. Mais Howard persistait :

Je suis entièrement opposé à la philosophie que Dieu n'agit plus par la transformation de l'individu, mais

seulement par des opérations à caractère social : l'agitation pour les droits civiques aux Etats-Unis, les mouvements antiapartheid en Afrique du Sud, ou l'expansion du communisme qui, tout en étant sans Dieu, créerait une atmosphère propice à la foi !

Je crois que chacun sur terre a une certaine proportion de Réarmement moral dans les veines. Et dans cette perspective je crois que le Réarmement moral est l'espoir de l'humanité.

Je suis tout à fait opposé à ces chrétiens pour lesquels, du moment que le Christ nous a rachetés, nous pouvons rester désengagés de l'histoire et continuer à vivre en gros comme nous avons toujours vécu.

Jamais la grande société ne sortira de bonnes œuvres qui comptent sur l'industrie et l'agriculture pour garnir le ventre et la main, le bol et la bourse, mais ne s'occupent ni de briser les volontés propres ni de rassasier les cœurs en amour et en foi. Une action politique, économique, sociale à elle seule ne touchera jamais le mal à sa racine. Un contentement apathique et légèrement acide de nos perfections personnelles ou nationales non plus.

Nous sommes dans une bataille où des forces sans scrupules s'attaquent à l'âme et au caractère de l'humanité. Notre siècle aura à décider si nous aurons l'enfer des hommes ou la cité de Dieu.

Pour Howard le test d'une idéologie était la passion avec laquelle on la vivait :

Il y a quelque temps, j'ai rencontré dans une réception un diplomate soviétique en vue. Il me prit pour un diplomate anglais et me demanda si je connaissais des délégués à la Conférence du désarmement à Genève. Je répondis affirmativement. Le Russe me dit alors avec vigueur : « Nous Soviétiques avons un grand avantage sur les

Occidentaux. Nous avons une puissante idéologie lancée à la conquête du monde. Votre idéologie à vous est extrêmement faible.» Je demandai : « Peut-on même dire que nous en ayons une ? » Il s'esclaffa : « Non, vous n'en avez pas, vous ne savez pas où vous voulez mener le monde ! »

A ce moment-là, par malchance, l'ambassadeur d'Ethiopie qui me connaissait vint s'enquérir de Frank Buchman et, dès qu'il nous eut quittés, le Russe me prit à partie : « Réarmement moral ? Vous êtes contre nous. » Je lui répondis que ce n'était pas du tout ce que je dirais. — Alors quelle est votre position ?

— Nous savons, lui dis-je, qu'une révolution est indispensable pour sauver le monde de la guerre. Je respecte la sincérité de millions de communistes. Mais je pense que leurs idées sont périmées.

Il se mit en colère et me demanda de m'expliquer. Je lui dis que la théorie de la lutte de classes, menée à ses conclusions logiques, conduisait inévitablement à la guerre atomique entre vastes blocs de puissances ; que le communisme n'avait jamais repensé sa philosophie pour faire face à la nouvelle situation créée par le développement de la puissance nucléaire ; que c'était une conception de l'âge de la pierre en pleine ère atomique.

« Quelle est votre solution ? » me demanda le Russe. Je lui dis que le Réarmement moral était une révolution mondiale plus grande que le communisme, car elle n'exclut aucune classe, ni aucune race, mais les mobilise dans une grande tâche que l'humanité tout entière peut accepter : refaire le monde et construire à neuf l'ensemble de la société humaine.

Il me demanda comment cela marchait. Je lui donnai des faits et il me dit : « Si vous pouvez changer les hommes de cette manière, mon marxisme est dépassé. Le socialisme a été appliqué depuis quarante ans en URSS,

mais nous n'avons pas réussi à guérir l'égoïsme et à donner aux hommes de nouveaux mobiles. »

Une serveuse vint à passer avec un plateau de cigares et cigarettes. Elle m'en offrit et je refusai. Le Russe me demanda pourquoi, non sans sarcasme :

— Est-ce que le Réarmement moral interdit de fumer ?

— Non, fis-je, mais tout ce que j'ai va à ma révolution et je ne gaspillerais pas un sou en tabac.

Il était sidéré : « Votre révolution vous tient pareillement à cœur ? » demanda-t-il. Je lui répondis : « Pourquoi diable vous autres communistes vous croyez-vous les seuls à accepter des sacrifices pour votre révolution ? »

Nous avons passé au jardin où étaient dressées des tables abondamment pourvues de boissons. Il y avait de tout. Le Russe me dit : « Allez-y, c'est gratuit. » Je le remerciai et pris un Coca-Cola.

— Est-ce que le Réarmement moral interdit de boire de l'alcool ? demanda-t-il.

— Non, mais quand je suis avec un homme comme vous je préfère garder mes idées claires.

Il rit de bon cœur. Il m'était sympathique.

Il me demanda comment ma révolution commençait. Je lui parlai de critères moraux absolus d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour. « Je vais vous dire deux choses, me confia le Russe en regardant autour de lui. Je fume presque cent cigarettes par jour et je ne peux pas m'arrêter. Pouvez-vous m'aider ? » Puis il ajouta : « En URSS, nous savons qu'en dehors du communisme le Réarmement moral est la seule force engagée dans une lutte idéologique à l'échelle du monde. »

Parce que Howard mettait toute sa flamme à poursuivre son but, certains lui reprochèrent de considérer le Réarmement moral comme la seule réponse valable. Il rétorqua :

Je ne crois pas que le Réarmement moral ait le monopole de la reconstruction du monde. Je ne suis ni si vain ni si aveugle. L'esprit de Dieu dans le cœur de l'homme, voilà la force qui, je le crois, mènera l'humanité plus avant.

Howard se rendait compte que cet esprit n'était que trop rare, même parmi ceux qui s'en déclaraient les dépositaires :

Il arrive en Occident qu'à force d'être influencés par leurs paroissiens des prêtres et des pasteurs en viennent à adopter le culte de la fortune, de la popularité, de l'impureté, de la tiédeur. Il y a aussi des gens de bonne volonté qui ont laissé le monde déteindre sur eux et sont obsédés par le sexe et la réussite. Cela m'aide toujours de me demander ce que Dieu pense de nous. J'imagine qu'Il pleure quand Il voit le gouffre qui sépare ma compréhension de ce que je devrais être ou faire, et la conception qu'Il a de moi. Cela m'aide dans mes rapports avec les autres.

Buchman avait refusé de laisser Howard dépendre d'approbations humaines. Un jour en Amérique lui-même s'était vu offrir d'énormes sommes pour faire de son œuvre une organisation à succès. Offre qu'il rejeta aussitôt. Le progrès du Réarmement moral s'intensifiant, Howard vit avec quelle facilité cette possibilité pourrait tenter et influencer les gens. Il en mesurait le danger et écrivit peu après la mort de Buchman :

Le Réarmement moral est un roc qui, j'en suis convaincu, deviendra la pierre d'angle d'un nouveau monde. Buchman a dit un jour : « La seule chose à faire en temps de crise est de changer les gens. » Que nous comprenions,

que nous acceptions cette vérité qui était le moteur de la vie de Buchman, voilà qui me préoccupe profondément.

Dans bien des pays, me semble-t-il, nous atteignons les masses, mais prenons garde de ne pas glisser dans un mouvement si amoureux de l'enthousiasme populaire que notre but devienne les applaudissements de la foule. Et que, si ces applaudissements ne viennent pas, nous prenions une attitude d'anticommunisme, de défense et de justification de nous-mêmes, qui ne vient pas de Dieu, qui en fait est anti-Dieu. Au fur et à mesure que Dieu nous confie des foules, nous devons, je crois, Le laisser pénétrer plus profondément, purifier plus complètement nos vies, au lieu de nous laisser fasciner par le succès.

Quelqu'un m'a écrit ceci : « Nous battons-nous pour la souveraineté de Dieu dans l'homme, ou bien nous servons-nous des hommes pour réaliser un but dicté par notre ambition ? Voilà un choix fondamental. Si on n'y fait pas face, on prend tellement goût aux applaudissements de la foule qu'on se met à vivre pour les susciter au lieu de travailler à changer des gens. »

Et Howard continue :

Cette impureté qui nous pousse à chercher l'approbation de chacun risque de nous mener à une stratégie nationale catastrophique si nous ne lui portons pas remède. Nul n'était plus prompt que Buchman à saisir de nouveaux moyens pour atteindre les masses. Nul n'était plus heureux que lui lorsque arrivait telle nouvelle extraordinaire. Il était toujours à la recherche des voies imprévues. Mais il était intransigeant dans son refus d'avancer d'un pas s'il ne sentait pas pour le faire comme la main et le sceau de Dieu. Et jamais, jamais, jamais, il n'a cessé de brûler pour que changent tous ceux qu'il rencontrait et pour que des hommes changés soient le résultat de tout

ce qu'il entreprenait. Je n'oublie pas que pour lui la phrase la plus importante de la langue anglaise était : « Faites-moi la grâce d'un cœur pur. » Ce qui signifie, disait-il, guérir non seulement l'impureté proprement dite, mais aussi la résistance acharnée à la Croix qui nous mène à nouer des liens avec ceux qui nous flattent et à prendre nos distances avec ceux qui nous présentent le défi le plus haut.

Le feu est une bonne chose, mais un homme de feu a besoin d'amis solides à ses côtés pour veiller à ce que cette passion soit guidée par Dieu. Si nous vivons ainsi, je crois que le « serais-je devenu votre ennemi parce que je vous dis la vérité ? » pourrait être le sel quotidien de notre vie.

Buchman a également formé Howard à être scrupuleux dans ses dépenses. A bien des égards, Howard l'était déjà devenu. Il n'avait pas grand-chose, juste ce que lui rapportait sa ferme dans le Suffolk. De cet argent, il était généreux, d'une générosité parfois impulsive. Mais lorsqu'il s'agissait d'argent venu au Réarmement moral par les sacrifices des autres, il était méticuleusement économe. Il ne buvait ni ne fumait : il n'aurait pas voulu dépenser ainsi l'argent des autres. Il réduisait et simplifiait continuellement l'administration du Réarmement moral pour éviter tout gaspillage. Il avait les dépenses stupides en horreur.

La vie de Howard était ouverte à chacun, il ne s'en réservait rien pour lui-même. Il traitait sa secrétaire, ses ouvriers agricoles ou un journaliste malveillant avec la même attention et la même droiture. Inclure tout le monde dans sa vie, telle était son idée.

Lors d'une conférence du Réarmement moral à Miami, un délégué de Costa Rica fit connaissance de Peter Howard. Voici ce qu'il écrivit après la mort de Howard :

J'étais un vieux monsieur de soixante-huit ans, j'étais nouveau dans les cercles du Réarmement moral, j'assistais à ma première assemblée internationale. Pour ceux qui la dirigeaient, j'étais un inconnu et je n'avais rien qui dût attirer l'attention de quiconque. Pourtant Peter Howard vint à moi et m'invita à participer le lendemain à la rencontre de ceux qui établissaient le programme de la journée.

J'en étais à mon premier contact avec le Réarmement moral et je me réjouissais de découvrir comment l'on écoute Dieu pour servir mieux l'humanité. Je me levai donc avant quatre heures le lendemain, afin d'être sur place aussi tôt que possible. J'attendais l'arrivée de Peter Howard, debout à l'écart, quand un des dirigeants notoires de la conférence m'avisa avec étonnement. Je sentis que ma présence n'était ni prévue ni souhaitable. « Mais que faites-vous ici ? » vint-il me demander. Je devinai ce qu'il voulait dire : ce qui se passe ici ne vous regarde pas, comment osez-vous venir vous imposer ? Et je répondis : « A dire vrai, monsieur, je suis aussi étonné que vous et je ne sais pas pourquoi je suis ici. Veuillez demander à Peter Howard de vous le dire et m'en informer. C'est lui qui m'a invité. » Je n'aurais pas dû répondre ainsi, je m'en rendis compte, mais à cet instant Peter Howard entra, m'indiqua un siège au premier rang et ce fut la fin de la comédie.

Pour beaucoup, la comédie se termina ainsi. Car aux yeux de Howard, si vous aviez quelque chose à dire qui ne s'adressât pas à tout le monde, eh bien, ça ne valait pas d'être dit. Il n'y avait rien de sentimental en lui, et sa secrétaire s'en souvient :

Un jour j'intervertis deux lettres en les mettant dans leurs enveloppes et il en résulta une situation assez

embarrassante. Je tentai de m'excuser. Peter Howard me répondit : « Si c'était possible, je souhaiterais une secrétaire à la fois compétente et bonne chrétienne, mais s'il me faut choisir entre les deux, je prendrai la chrétienne. » Je découvris que le christianisme était très loin pour lui de l'attitude l'église-c'est-bon-pour-le-dimanche que j'avais rejetée dans ma jeunesse. Il s'attendait à ce que la foi tienne dans ma vie la place qu'elle tenait dans la sienne.

Il exigeait la ponctualité. Une fois, en Allemagne, j'arrivai deux minutes après l'heure à laquelle il avait dit qu'il viendrait me chercher : il était parti, me laissant dans une ville qui m'était totalement inconnue. Heureusement une auto passa avec quelqu'un qui me reconnut et s'arrêta pour me prendre. Quand je le revis, il me dit qu'il ne pouvait pas arriver en retard à un rendez-vous à cause de moi. Il avait pensé que j'apprendrais ma leçon... et je l'ai apprise !

Plus ses responsabilités s'étendaient, plus la foi de Howard s'approfondissait, plus sa vie s'élargissait. Peut-être était-ce pour cela que Buchman demandait sans cesse plus de lui. Howard donna son temps, il donna ses forces et il donna son orgueil. Par-dessus tout il donna les moments qu'il aurait aimé passer avec les siens. Il n'était pas là, en 1953, quand mourut sa mère. Il revint pour apporter une consolation à son père, aveugle depuis près de six ans.

P. H. à Doë

Sussex, 17 août 1953

Papa a mal dormi cette nuit et à huit heures déjà nous étions en route pour Cheering, à soixante kilomètres d'ici, où maman est enterrée. Quel merveilleux endroit — un vrai jardin ! La couronne de Buchman était sur le cercueil et j'ai posé une gerbe de roses rouges de notre part et de celle des enfants. Il n'y avait que deux amis

de maman, puisque l'annonce ne paraissait que ce matin dans le *Times*. Papa a été magnifique. Deux larmes sont tombées de ses pauvres yeux éteints au milieu du service. Mais, tout tremblant qu'il soit, il a bien supporté et il s'est donné de tout son cœur à chacun, vaillamment. De retour ici, il m'a demandé s'il s'était bien comporté et m'a dit quel réconfort ç'avait été de m'avoir auprès de lui.

C'est à Los Angeles, en 1960, que Howard apprit la mort de son père. Il ne pouvait pas rentrer.

P. H. à A.

Los Angeles, 6 février 1960

J'étais ici quand j'ai reçu la nouvelle que mon père nous avait brusquement quittés. Il a été aveugle pendant les onze dernières années de sa vie et je n'ai jamais entendu de lui une plainte ou même un soupir. Buchman a appris la nouvelle et, un peu plus tard, apparut dans ma chambre un vase de fleurs blanches dignes d'un roi, avec ces mots sur une carte :

« A un père valeureux
dont les yeux se rouvrent dans la vie éternelle,
et pour sa femme qui l'a tendrement aimé,
affectueusement,

Frank. »

En route pour Washington, je me suis arrêté à Tucson, dans l'Arizona. Je suis arrivé à onze heures du matin et Campbell m'attendait. Nous sommes allés chez Buchman pour lui donner toutes les nouvelles, puis avons travaillé à des lettres jusque tard dans la nuit.

Pendant le dîner, qu'il nous a fait servir dans sa chambre, à Campbell et à moi, Buchman m'a demandé de lui parler de mon père. Puis il a dit : « J'aimerais que nous passions une demi-heure à penser à ton père avec toi. »

Et nous avons eu dans cette chambre une demi-heure qui a été comme un avant-goût du ciel, où l'on sentait mon père et notre Père céleste si proches de nous. Buchman a raconté qu'il était en Inde quand sa mère était morte. Il faisait un voyage en train et toute la nuit son compartiment fut plein de lumière. « Oh, dit-il, tout le monde ne comprend pas ces choses, mais il faisait si clair que l'on aurait pu lire le journal. » Puis il ajouta : « Que Dieu soit avec Peter dans toute sa puissance aujourd'hui et toute la nuit. » Avec énormément de conviction, très lentement, il récita en entier le Psaume 23. Finalement il dit : « Que de joyeux souvenirs nous avons de ce père, les jeux, les larmes, l'amour qu'il avait pour Peter et pour son frère. Sois auprès de Anne, Anthony et Philip et rends-les grands en Jésus-Christ. » Quand ce fut fini, Buchman dit : « Et maintenant, retournons au travail. »

Si les parents de Howard s'étaient réconciliés avec l'idée que leur fils travaillait pour le Réarmement moral, ils n'avaient jamais vraiment compris ce que c'était. Aussi ne lui laissèrent-ils rien en mourant. Les trésors de famille allèrent à d'autres. Il en souffrit, mais il n'était pas homme à garder rancune. A la mort de sa mère, il avait proposé à son père de venir habiter à Hill Farm, mais son offre avait été refusée. Dès lors, presque chaque semaine, Howard s'assurait qu'un paquet de vivres soit envoyé du Suffolk à son père. Prendre soin des personnes âgées était une chose qui tenait beaucoup à cœur à Howard. Il offrit à sa chère Nanny George et à la Nursie de Doë un logis à la ferme où passer leurs vieux jours. Mais pour Howard, point de logis. Lui, il avait en partage la grande route, pour le restant de ses jours.

CHAPITRE QUATORZE

LE SECRET DE FRANK BUCHMAN

Frank Buchman me manque beaucoup, mais de curieuse façon : ce qui me manque, c'est l'homme qui disait toujours la vérité, impartialement, comme Dieu lui donnait de la voir. Nous avons été de bons camarades pendant des années. Depuis longtemps, il m'avait fait l'honneur de me tenir responsable de tout ce qui pouvait aller de travers dans notre action mondiale, même si je n'étais pas au courant. A son avis, un homme comme moi, un chrétien, devait prendre la responsabilité de notre travail dans sa totalité. Et, dans ce sens, je me suis considéré moi-même comme « responsable », pour autant qu'un homme peut l'être, bien longtemps avant la mort de Buchman.

P. H., juin 1963

Le 7 août 1961, Frank Buchman mourait à Freudensstadt, dans la Forêt-Noire. Il avait cet été-là dépensé ses forces pour les centaines de participants à la conférence de Caux. Puis il était parti pour l'Allemagne. Howard était resté à Caux.

P. H. à Doë

Caux, 6 août 1961

Hier soir, Campbell m'a téléphoné que vers deux heures de l'après-midi Buchman avait été pris de violentes douleurs dans la poitrine, qui avaient duré une heure et demie. Campbell pense que c'est sérieux. Presque certainement la coronaire, ce qui est très grave pour un homme de son âge. Ils pensaient le mettre à l'hôpital aujourd'hui. Hier il n'y avait pas de place. Il n'a pas souffert pendant la soirée. Depuis nous n'avons rien eu et attendons des nouvelles. Je ne vois rien d'autre à faire que de continuer la lutte.

P. H. à Doë

Caux, 9 août 1961

Je partirai à l'aube pour Freudenstadt. Il y a tant de choses à régler, comme tu l'imagines. Quel bien ça m'a fait de t'entendre au téléphone hier soir.

Nous avons bataillé toute la journée. La presse rôdait sans cesse par là autour. Et tant de gens dont il fallait s'occuper.

Campbell m'a téléphoné lundi vers 14 heures. Je suis parti immédiatement et suis arrivé à Freudenstadt à 22 h. 30. Mais il faut que je t'explique un peu. Buchman a quitté Caux très, très fatigué. Il était plein de vaillance, mais le fait est que la lutte pour que certaines personnes acceptent d'entrer dans le vrai combat a miné ses forces. Il nous a dit au revoir le plus gaiement du monde.

Une fois à Freudenstadt, il a été ravi de tout : la bonne cuisine, la forêt, toute l'atmosphère, les gens et les lieux. « J'aimerais être enterré ici », a-t-il dit. Et il l'a dit deux fois. En réalité, il a pris des dispositions pour être ramené à Allentown, mais la fin de son voyage terrestre lui était certes présente à l'esprit. Il a dit aussi : « Je crois que nous ne retournerons plus à Caux. »

Il y a juste huit jours, il s'est fait envoyer sa jaquette, disant qu'il en aurait besoin. Et il a dit à Campbell l'autre

jour : « Je ne suis pas sûr que je doive retourner à Caux. Je suis devenu un handicap dans notre action. » Telle-ment typique de l'humilité renversante de cet homme. Campbell crut qu'il plaisantait, mais se rendit vite compte que Buchman pensait ce qu'il disait : il était préoccupé parce qu'on était obligé de faire des choses pour lui, parce qu'il avait besoin d'aide la nuit, de soins.

Le jour où il a eu son attaque, je lui ai parlé au téléphone. Il était d'humeur combattante et pétillante, demandait des nouvelles de chacun, débordait d'idées pour l'avenir de l'Afrique et du reste du monde. C'est après déjeuner qu'il a été pris de violentes douleurs qui ont duré près de deux heures. Le lendemain, on lui a fait un électrocardiogramme qui a montré que le cœur entier était très atteint. Pendant toute la journée, sa tension a baissé régulièrement. Il n'a jamais tout à fait perdu conscience. Le prince Richard de Hesse est arrivé dans l'après-midi. Il a lu à haute voix les psaumes favoris de Buchman : les psaumes 23, 103 et 121. Il lui a dit : « Frank, je suis là et je vais rester. » Buchman a compris et a été très content.

Il a fallu à Buchman quarante minutes d'efforts pour prononcer ses dernières paroles : « Je veux que la Grande-Bretagne soit gouvernée par des hommes gouvernés par Dieu. Pourquoi le monde entier ne serait-il pas gouverné par des hommes gouvernés par Dieu ? Pourquoi ne pas laisser Dieu diriger le monde entier ? » Sa tension a diminué, diminué jusqu'à ce que finalement il cesse simplement de respirer.

Une des dernières choses qu'il m'avait dites la veille au téléphone était : « Est-ce que mes Américains t'aident à mener ce week-end ? » (ce qu'ils étaient loin de faire !). S'il y a une chose que Buchman ne pouvait pas supporter, c'était bien la tiédeur. Il m'a envoyé un message disant que je devais prendre une ou deux semaines de vacances en septembre — cher Frank !

Il prenait toujours le temps de voir ce que nous allions faire avec du recul, dans la plus grande perspective. Moi aussi, je veux le faire de plus en plus.

J'ai voyagé toute la nuit pour revenir ici et passé la journée à travailler d'arrache-pied. Et maintenant je repars pour Freudensadt, où je resterai probablement jusqu'à vendredi soir ou samedi très tôt.

P. H. à Doë

En vol, 15 août 1961

Difficile de savoir ce qui m'attend à Allentown. Après le déjeuner, une vague de dépression noire m'a envahi. Trop bien mangé sans doute ! Mais j'avais l'impression d'avoir fait tant de choses de travers dans la vie, de n'avoir rien fait vraiment bien : un mari médiocre, un père qui a failli, un écrivain de troisième ordre, une parodie de ce qu'un vrai chrétien devrait être. Les responsabilités écrasantes de notre action, dans le contexte des dangers de l'époque actuelle, c'était trop pour moi. C'est drôle, parce que d'habitude j'ai plus de ressort que cela, mais c'est comme si j'avais été brusquement assommé. La foi a rallumé mon cœur et cela a vite passé. Tout ce que j'avais senti à mon sujet n'est que trop vrai, mais Dieu se servira de moi extraordinairement. Nous allons vivre des années incomparables, nous y touchons.

P. H. à Doë

Allentown, 16 août 1961

Buchman repose en paix, chez lui, tout entouré de fleurs. A ses pieds, des branches de sapin des forêts de Freudensadt. Combien peu les gens comprennent le travail qu'il a fait, et presque tous ses vieux amis d'Allentown ont disparu. Le service de vendredi fera beaucoup pour l'Amérique. Nous ferons tous notre maximum. Le service a lieu à quatorze heures et nous allons ensuite au cimetière. Je vais essayer de passer par l'Angleterre en ren-

trant, mais ce ne sera peut-être pas possible. Ces choses m'épuisent plus qu'au temps jadis.

P. H. à Doë

Allentown, 19 août 1961

Nous avons eu hier un temps à la Buchman : le soleil n'a pas faibli. La chaleur est allée en augmentant et l'après-midi on se serait cru en Asie. Certains craignaient de voir retomber sur leur propre tête les foudres que Buchman avait suscitées toute sa vie par sa bataille et qui l'accompagnèrent jusque dans la mort.

A neuf heures, subitement, les journalistes ont fondu sur nous avec leurs caméras. Des femmes agressivement fardées faisaient la chasse aux célébrités. Puis nous sommes rentrés dans la maison et les hommes qui allaient porter Buchman pour son dernier voyage ont répété leurs positions. Les employés des pompes funèbres sont arrivés, des commerçants inexorables. Si on tapait sur la table, ils faisaient ce qu'on demandait. Mais tout ce qu'eux voulaient faire tombait à côté.

Certains doutaient que l'église soit pleine. Elle débordait une demi-heure avant le début de la cérémonie. Les foules étaient telles qu'il a fallu attendre près d'une heure devant l'église avant que le cortège ne soit prêt à s'ébranler vers le cimetière de Fairlawn. Nous formions une procession de trois kilomètres de long.

Près de la tombe, notre chœur a chanté : « Il vit » et à la fin le « Alleluia ». Ici, on ne descend pas le cercueil dans la tombe, mais on le laisse suspendu à la surface et ça, c'est l'Amérique : on refuse absolument la réalité. On déguise la mort et on prétend que ces choses-là n'existent pas. Alors on garde le cercueil hors de terre jusqu'à ce que les gens soient partis. Ne me faites pas ça. Et à mon enterrement, j'aimerais des boissons chaudes pour tout le monde s'il fait froid, des rafraîchissements s'il fait chaud (on en aurait eu bien besoin hier) et du chaud et

du froid s'il fait comme ci comme ça. Buchman avait dit qu'il ne voulait pas une ambiance de deuil, mais de triomphe et de victoire — et c'est bien ce qu'a été la journée d'hier.

Dès la mort de Frank Buchman, la majeure partie de la responsabilité du Réarmement moral retomba sur les épaules de Peter Howard. Le Réarmement moral suscitait énormément d'hostilité, en particulier dans la presse anglaise. Au cours des quatre années qui lui restaient à vivre, Howard allait faire beaucoup pour en triompher. Au début d'août, il avait écrit à Lord Beaverbrook, lui parlant de la discrimination dont le *Daily Express* faisait preuve à l'encontre du Réarmement moral.

Beaverbrook à P. H.

Cap d'Ail, 4 août 1961

Mon cher Peter,

Je suis désolé que tu estimes avoir à te plaindre du journal.

Au fil des années, nous avons toujours visé, tu le sais, à présenter équitablement le mouvement du Réarmement moral par notre façon de donner les nouvelles.

La perfection n'est pas de ce monde, aussi se peut-il que parfois, dans nos colonnes, nous soyons restés en deçà de nos objectifs.

P. H. à Beaverbrook

14 août 1961

Merci !

Je vous connais suffisamment pour deviner que le ton adopté par l'*Express* et l'*Evening Standard* à la mort de Frank Buchman était dû à votre intervention personnelle. Derek Marks et John Redfern n'ont pas seulement fait preuve d'objectivité dans la manière dont ils ont traité la chose, mais ils se sont montrés hommes d'honneur et de cœur. Je le leur ai d'ailleurs écrit.

J'ai eu de la joie à voir que c'est dans l'*Express*, où j'ai si longtemps été chez moi, que cet événement a trouvé le meilleur écho de toute la presse anglaise. D'autant plus que la moisson d'incompréhension que lui et nous avons récoltée et continuons de récolter en Angleterre vient en majeure partie des semences répandues autrefois dans vos colonnes par Driberg. Mais nous voilà encore vivants et florissants.

A vrai dire, Frank Buchman était une des seules personnes à ma connaissance de qui l'on puisse dire que c'était un homme de bien et également un homme efficace. Je me souviens de votre petit quatrain :

Le genre humain me tarabuste.
 Nul n'agit comme il le devrait :
 Les justes sans pitié critiquent les malins
 Tandis que les malins invectivent les justes.

Cela vous étonnera peut-être, je ne sais, mais vous l'auriez aimé. Il avait un peu le même sens de l'humour que vous. Ça l'a toujours intéressé de savoir que c'est en grande partie à vous, à la formation et à l'amitié que vous m'avez données, que je dois ma capacité de travail — pour ce qu'elle vaut !

Il aurait fait un journaliste hors pair. Il ne passait jamais à côté de l'essentiel de l'histoire qu'il avait sous son nez. J'ai toujours trouvé intéressant avec lui de connaître les vraies données d'un événement, alors que les journaux, en le relatant, passent si souvent à côté.

Vous auriez spécialement apprécié en lui l'absence totale de snobisme. Il avait le génie de traiter chacun en âme royale. Le mineur et le ministre, le prince et l'ébéniste étaient pour lui des gens avec des problèmes semblables, auxquels il fallait répondre. Et il y répondait.

Beaverbrook à P. H. *Cap d'Ail, 16 août 1961*

Je partage profondément ta peine.

Ta situation actuelle me rappelle les difficultés que j'ai connues en 1923 à la mort de Bonar Law.

Je lui avais voué ma vie. Ses affaires politiques occupaient toutes mes pensées.

Quand Bonar Law mourut, Churchill me dit : « Tu étais assis sur un tabouret à trois pieds : le premier, c'était toi, le deuxième, le *Daily Express*, et le troisième Bonar Law. Tu as perdu ton Bonar Law. Tu ne peux pas te remettre sur ton tabouret avant d'avoir refait un troisième pied. » J'ai l'impression que tu en es au même point.

P. H. à Beaverbrook *Caux, 23 août 1961*

Vous êtes un ami fidèle. Cette lettre de vous que j'ai trouvée en arrivant hier soir d'Allentown était pleine de sollicitude et de vaillance.

Je comprends très bien ce que Churchill vous a dit du tabouret à trois pieds. Mais en fait je n'ai pas de *Daily Express*, je ne suis malheureusement pas un Max Aitken, et Frank Buchman n'était pas un Bonar Law. Il a appris à des gens comme moi à compter sur Dieu plutôt qu'à nous appuyer sur âme qui vive. Tout au long des années, il nous a aidés à prendre Dieu comme point de référence, par-delà toutes autres allégeances et attaches, à faire face à tout le monde sans peurs ni complaisances. Ce ne sont pas là de pieuses paroles. Comme vous le savez, la piété n'est pas mon fort. Nous sommes beaucoup dans le monde à ressentir douloureusement le départ de Frank Buchman, il serait vain de prétendre le contraire. Mais nous avons appris de lui à combattre pour le droit tel que Dieu nous donne de le comprendre, sans jalousies, dans l'unité. Notre travail ira de l'avant demain tout comme hier.

Les gens arrivent ici en foule des extrémités de la terre. Cette semaine, nous attendons du Japon Kishi avec dix-huit hommes politiques, journalistes et autres. Un avion va amener cent vingt-six personnes du Brésil et du Pérou. Le premier ministre de Birmanie doit arriver incessamment. Demain, c'est un avion spécial des Etats-Unis. Vous voyez que nous avons une tâche toute tracée et nous l'accomplirons du mieux que nous pourrons.

P. H. à Doë

Caux, 9 septembre 1961

U Nu est arrivé harassé de Belgrade. Il n'avait dormi qu'une heure la nuit précédant son départ et il dit que les nations neutres se battaient comme chien et chat. En tout cas, si ce maître chanteur de Khrouchtchev veut faire faire à l'homme moderne une nouvelle embardée vers le monde communiste, il faut qu'il maintienne la pression aussi longtemps et aussi féroce qu'il pourra : il ne peut se permettre un moment de relâchement.

A 21 h. 40, U Nu faisait son entrée dans la grande salle aux accents de l'hymne national birman. Puis on lui a servi dans sa chambre l'Ovomaltine qu'il avait demandée. Il était stupéfait hier soir de la dimension et de la force de ce qu'il trouvait ici. « Est-ce toujours ainsi ? » demanda-t-il.

Son secrétaire m'a prié de lui procurer à quatre heures du matin dix bananes, neuf tasses de café, des fruits en abondance et deux verres. Je suis arrivé à l'heure dite. Il y a eu quelques complications au sujet de la dimension des verres, mais tout s'est arrangé. Le valet de chambre et le garde du corps ont improvisé une sorte de petit temple avec douze bougies et ont découpé les fruits en morceaux de taille appropriée. J'ai alors pris congé pour écrire mes multiples lettres.

P. H. à Doë

Caux, 11 septembre 1961

La visite d'U Nu a été excellente. L'ambassadeur, qui est le frère de Tin Tut, nous a raconté une bonne anecdote sur leur visite au pape. U Nu était entré seul, puis les autres ont été introduits à leur tour. Le frère de Tin Tut était un peu intimidé. Le pape est venu à lui et a dit : « Avez-vous peur de moi ? Ne vous inquiétez pas, je suis juste comme vous : petit et rondouillet. »

U Nu s'en est pris sans ménagement au général chinois le dernier jour à déjeuner : « Il y a des années que vous auriez dû nettoyer votre pays, a-t-il dit, et vous n'auriez pas de communisme aujourd'hui. » Et il a ajouté avec conviction : « Il y a dix ans que je répète en Birmanie que si nous ne faisons pas un vrai nettoyage, nous subirons le même sort que la Chine. »

P. H. à Doë

Caux, septembre 1961

Tout en moi aspire à la tranquillité, à un répit dans la lutte. Echapper à la pression de gens qui veulent me faire faire plus peut-être que je ne devrais. Et ces solides attaches familiales qui font que je voudrais passer toutes les minutes qui me restent à vivre auprès de toi et de ceux que j'aime le plus. Tout ce que je puis alors, c'est de faire de mon mieux et d'aller de l'avant, trébuchant, cahotant, conscient souvent de me tromper peut-être de direction, mais m'en remettant à Dieu. Pour une raison inconnue, nous est confié ce qui me paraît être la plus grande responsabilité sur terre. Aide-moi à la porter.

La prise en charge du Réarmement moral par Howard n'alla pas sans contestations. Beaucoup de personnes n'arrivaient pas à comprendre comment il avait acquis cette responsabilité ou pourquoi il l'avait acceptée.

P. H. à M. H.

Tu me demandes pourquoi j'assume la direction du Réarmement moral. Si c'était la presse qui posait la question,

je répondrais simplement qu'au moment des funérailles de Frank Buchman, ceux qui travaillaient ensemble depuis des années ont décidé que Howard était la figure de proue qui convenait le mieux dans les circonstances.

Howard aimerait beaucoup que la mort de Buchman ait modifié l'engagement d'une cohorte de gens : ils n'arrivent pas à comprendre pourquoi l'on qualifierait un type comme lui de « responsable du Réarmement moral », mais ils refusent d'aller de l'avant eux-mêmes et de prendre la responsabilité. Cela, bien peu de gens ont été prêts à le faire. C'est pourquoi, pour le bien de notre travail et pour la compréhension des mortels, il a fallu quelqu'un comme moi à la proue du vaillant bateau du Réarmement moral. Mais bien entendu la figure de proue n'est ni le moteur, ni la vapeur qui fait marcher le bateau.

Et si tu veux savoir d'où viennent la vapeur et le moteur, je te le dirai à mon retour.

Un mois avant sa mort, en janvier 1965, Peter Howard devait écrire ceci :

Je ne me sens pas d'un iota plus « le chef » que tout autre qui serait prêt à encaisser les coups. Tout simplement, bon gré mal gré, il faut que dans notre monde moderne quelqu'un endosse la responsabilité finale. Sinon les gens pensent qu'il y a une carence de responsabilité, plus même une réelle irresponsabilité qu'ils peuvent ignorer ou détruire.

Il y a un monde de différence entre celui qui est au centre de tout et celui qui prend en charge le tout — car si l'on a la charge, on sait qu'il faut Dieu au centre.

A la même époque, Howard écrivait :

Si seulement on pouvait oublier les mots « avoir la charge ». Il y en a tant qui font comme s'il s'agissait d'une

lutte pour le pouvoir. Pour moi, être responsable signifie de simples choses : donner le meilleur de moi à chacun tout le temps, indépendamment de mon humeur à moi ou de l'attitude de l'autre. Rester honnête du matin au soir. Ne me permettre aucune note négative. Savoir qu'il nous faut d'une manière ou d'une autre remettre la discipline de la Croix du Christ au cœur de nos affaires si nous voulons aller de l'avant.

Howard est allé de l'avant. Il ne lui restait à la mort de Buchman que quatre années à vivre. On aurait pu croire qu'un homme pareillement énergique et résolu vivrait beaucoup plus longtemps. Mais il disait souvent et redisait : « Dépêchons-nous. Il reste si peu de temps. » Sa vie était une course contre la montre. Une course dans laquelle il ne faiblissait jamais, une course qu'il lui fallait terminer à fond de train. C'était impossible de l'imaginer vieux. Il écrivit sa dernière pièce à l'âge de cinquante-six ans et elle parle de la lutte entre les générations. Il demanda à Doë comment elle pensait que ce serait de vieillir. « C'est drôle, dit-il après qu'elle eut répondu. J'ai cinquante-six ans et je ne ressens rien de tout cela. Je me sens exactement comme à trente ans. »

A trente ans, Peter Howard avait été un homme plein de vitalité et d'élan, mais il avait plus que cela maintenant : s'il aimait toujours l'odeur de la poudre, s'il avait toujours la force voulue pour lutter et gagner, il possédait une profondeur de pensée et de foi qui comptait infiniment plus. Et cela, c'est à Frank Buchman qu'il le devait :

A mon avis, la vie de cet Américain de province tient du prodige. Sa personnalité ne plaisait pas à tout le monde ; il fut accusé de snobisme, d'ambition, de fausseté, mais en pleine époque de satanisation, il a dans tous les coins du monde mis des gens en route vers Dieu. C'est l'œuvre

de l'Esprit Saint, que les pourquoi et les comment des hommes ne sauraient expliquer.

Buchman a donné à des millions de ses contemporains un aperçu de Dieu qu'ils n'auraient jamais eu autrement. Grâce à lui, ils ont par milliers commencé à croire et par dizaines de milliers ils ont reçu un défi moral qui, grand ou petit, consciemment ou inconsciemment, joue un rôle grandissant dans l'histoire. Voilà des faits — pour autant qu'un homme puisse juger. Des faits qui résisteront à l'épreuve du feu.

Beaucoup de gens ont détesté la hâte de Buchman, sa déraison, son parti pris passionné de pourfendre, de partir à la charge. Ils ne trouvaient pas seulement cela haïssable, mais faux. Alors que c'était, et que cela demeure, l'espoir de notre travail. Il n'était pas sans fautes. Mais sa force était d'être centré sur le Christ, et non sur l'Amérique.

Il est impossible de comprendre le secret de Frank Buchman si on ne le considère pas sous l'angle du révolutionnaire. Car c'est ce qu'il était. Il ne voyait pas la vie et les gens avec les mêmes yeux que les autres. Pour lui les gens n'étaient pas noirs, blancs, bruns ou jaunes, mais ils étaient des enfants de Dieu qui avaient tous les mêmes problèmes, qu'une même réponse pouvait résoudre.

Pour lui, il n'y avait pas de gens de classes différentes. Un homme n'était pas meilleur ou pire parce qu'il avait de la fortune ou n'en avait pas. Il compatissait avec les pauvres et faisait de son mieux pour les aider matériellement ou de n'importe quelle manière. Mais il était loin de cette attitude protectrice qui refuse d'admettre que les pauvres ont besoin de la même honnêteté et de la même pureté que l'on est en droit d'exiger des riches.

Pendant un demi-siècle, Buchman a marché d'un pas intrépide, proclamant de façon nouvelle des vérités anciennes, proposant une décision claire à des générations

décadentes : laisser Dieu les nettoyer et nettoyer leurs pays de fond en comble. A l'homme d'État et au commun des mortels, il a proposé comme un défi des critères de vie qui révolutionnent les faits, les gestes et les pensées de qui les accepte. En plein effondrement de la moralité, dans les sables mouvants d'une époque de licence, il donnait le roc solide de valeurs et de vérités éternelles.

Bien entendu, il a été persécuté. Les porteurs d'un tel message ont été persécutés de siècle en siècle.

Et c'est sous le feu de la persécution que Peter Howard a entrepris de mener cette bataille.

CHAPITRE QUINZE

O MON PAYS

O mon pays, des milliers de tes fils
T'ont hautement loué par la langue et la plume
Et d'autres, par milliers, ont répandu leur sang
Et ta vie aujourd'hui, tu la dois à tes morts.
Mais qui va se lever, pour sauver maintenant
Dans le droit et l'honneur, une nation qui sombre ?

Ile verte et dorée, et grise quand l'automne
Embrume les contours des arbres et des champs.
Ile grosse de sève, de floraisons promises,
Quand la terre au printemps ouvre son sein fertile,
Où le charbon, les ports, la mer sont des richesses,
Ile où la vie banale porte un air de mystère.

Au sud, le vert profond des prés, des pâturages,
Au nord, le dur profil des villes enfumées ;
Le branle harmonieux des cloches médiévales
Et les grands feux de bois qui réchauffent l'hiver :
Nous sommes faits de ta substance et de ta chair
Et c'est ta pulsation qui fait battre nos cœurs.

Des gens humbles et pieux, inconnus, anonymes,
Au long des siècles ont su porter le joug ;
De leurs bras, de leurs cœurs, le patient effort
A travers guerre et paix a forgé la nation.
Loyaux, ils ont œuvré, laissant lorsqu'ils sont morts,
A notre orgueil un Empire en partage.

Mais aujourd'hui, ni pouvoir ni puissance
Ne donnent au pays de réponse valable
Et nous ne pouvons pas tirer d'un héritage
Cette victoire de l'esprit seule capable
De saisir le moment qui nous rendrait l'espoir
Et sauverait notre pays de l'esclavage.

Oui, nous saurions encore mourir dans la bataille,
Abattus sous les coups d'odieuses tyrannies,
Sauvegardant la Croix, bouclier de nos âmes,
Hissant nos étendards jusqu'au dernier soupir
Plutôt que lâchement abandonner la lutte
Et laisser le champ libre au mortel ennemi.

Qu'il est amer de voir un pays qui fut libre
Pourrir par le dedans, vendre la liberté
Qu'il n'avait pas conquise, accepter des chaînes
Et n'opposer qu'indifférence vaine
A des hommes bornés, aveuglés par l'erreur,
Qui n'ayant jamais su le sens de la grandeur,
Ramènent le pays à ses plus sombres heures.

Non, ce n'est pas par force ou violence
Que l'on pourrait ressusciter le droit ;
Ce qu'il nous faut, c'est une renaissance
Pour libérer les peuples et les rois.
O Dieu Sauveur, enseigne ma nation
Et montre-lui comment elle doit vivre.

O mon pays, des milliers de tes fils
T'ont hautement loué par la langue et la plume

Et d'autres, par milliers, ont répandu leur sang.
 Si tu vis aujourd'hui, tu le dois à tes morts.
 Mais qui va se lever pour sauver maintenant,
 Dans le droit et l'honneur, une nation qui sombre ?

Peter Howard a mené pour l'Angleterre un combat résolu. Il s'est battu sur le terrain des problèmes nationaux : en public, par des pages insérées dans les journaux, par des discours, des pièces de théâtre. Il s'est battu pour les jeunes, pour les vieux, pour les femmes, les patrons, les ouvriers. Il s'est battu aussi pour ses enfants. Il était disposé à sacrifier tout, jusqu'aux relations dans sa famille qui lui étaient les plus chères, pour voir son pays se mettre aux ordres de Dieu.

A cause de cela, on l'a jugé dur, inhumain. En fait il avait une grande sensibilité et une courtoisie quasi victorienne. Il ne serait allé nulle part sans être invité. S'il avait été reçu chez quelqu'un, deux heures ne s'étaient pas écoulées qu'il avait écrit sa lettre de remerciements. Il n'aimait pas la grossièreté et le sans-gêne chez les jeunes. Il n'aimait pas non plus la supériorité et l'indifférence chez les plus âgés. Sa maison était toujours largement ouverte. Il détestait fermer la porte à qui que ce soit, surtout à une personne en difficultés. Il pouvait trouver les gens impossibles, il les invitait quand même. Mais il n'allait pas leur offrir un oreiller de confort, rien que le défi d'une croix. Aussi certains réclamaient-ils de lui qu'il se montre plus humain.

Je suis d'autant plus vulnérable à la souffrance que j'ai moins de temps que la plupart pour m'y adapter. Mais je ne veux pas de cette « humanité » qui, au nom de la tolérance, abandonne les gens à leur sort. J'ai vu poindre une lumière en certains, et puis je l'ai vue clignoter et s'éteindre. Je ne sais pas comment les autres devraient vivre. Je suis toujours à m'interroger sur ce qu'ils devraient faire, je n'ai jamais de doute sur ce qu'ils devraient

être. L'honnêteté absolue est juste pour tout le monde. Et les autres critères du Christ également.

Le *Spectator* me traite de Goebbels. Brebner, qui était l'homme de main de Brendan Bracken, dit que je suis un camarade de Khrouchtchev. En fait je ne suis qu'un vieux journaliste, qui est tout couvert d'encre mais ne plie pas.

Howard n'était pas de ceux qui croient l'Angleterre finie, ou qui souhaiteraient avoir vu le jour ailleurs, ou en d'autres temps. Voici ce qu'il disait en avril 1964, devant un auditoire d'hommes d'affaires à Leeds :

Si j'avais le choix, je n'aimerais pas vivre à une autre époque et je choisirais d'être Anglais. Car les temps pleins d'inconnu que nous vivons seront marqués, je le crois, par le courage du chercheur, le savoir-faire de l'ouvrier, l'amour de l'homme pour son semblable : des qualités de tête, de main et de cœur que notre pays possède encore en abondance. Parfois des observateurs qui nous connaissent mal nous sous-estiment. Cette semaine encore j'ai entendu un étranger dire que notre pays était fini, une forme de sottise dont dictateurs et tyrans ont fait preuve plus d'une fois à travers l'histoire. Ce n'est pas dans ce qu'il y a de plus bruyant et de plus sordide qu'il faut chercher le meilleur de l'Angleterre.

Le monde nous considère comme un peuple d'ânes bâtés plutôt que de phénix. Mais nous sommes en réalité, dans toute la majesté de notre héritage hybride, un peuple de prophètes, de guerriers, de poètes.

Un Anglais vit une pomme tomber d'un arbre et sa théorie provoqua un bond historique dans la science et les mathématiques expérimentales.

Un Anglais vit bouillir de l'eau et lança l'ère de la vapeur qui révolutionna la société.

Un Anglais vit du moisi dans un bocal et donna la pénicilline à l'humanité. Nos compatriotes ont divisé

l'atome, inventé le moteur à réaction, frayé la route du syndicalisme, mis fin à l'esclavage et à la honte du travail des enfants, éduqué, émancipé et finalement libéré des millions de nos semblables en Asie, en Afrique et ailleurs.

C'est pour des hommes comme nous que cette époque aventureuse a été façonnée. Mais nous refusons de la faire nôtre.

Les Anglais souffraient plus jadis d'une tache à leur honneur que d'une blessure à leur chair, mais aujourd'hui ils ne sont plus ainsi. La vie de famille n'a plus les bases solides d'autrefois. On ne considère pas partout le vice comme une marque de grossièreté. La foi n'a pas force d'empreinte sur notre génération. « British made » n'est pas toujours un certificat de bonne facture. Il arrive qu'on dépasse les devis dans l'industrie, qu'on ne respecte pas les délais promis. La parole donnée par ceux qui négocient, que ce soit à la table de famille, à la table de conférences ou au conseil d'administration, ne les engage pas toujours.

On manque de chefs, à droite comme à gauche, mais la lacune est dans les objectifs. Tous les partis concentrent leur action sur les choses, le matérialisme, et ils négligent le thème, la raison de vivre à donner à notre peuple.

A son avis, les hommes politiques éludaient cette question vitale. Il écrit dans une page insérée dans le *Daily Express* le 22 décembre 1964 :

Le premier ministre a dit à Brighton : « Ce n'est que par un état d'esprit de don de soi généralisé parmi tous les citoyens que nous trouverons l'objectif national qu'il nous faut. » C'est mettre la charrue devant les bœufs. C'est penser à rebours. Car c'est en proclamant un objectif national

que chacun puisse comprendre et chérir que l'on créera un esprit généralisé de don de soi. Tant que l'on ne dira pas au peuple britannique où va le pays, le peuple britannique refusera de se donner du mal pour y aller !

Quel est notre objectif national ? Quel thème, quelle cible gagnera l'esprit, enflammera le cœur, engagera la volonté de notre peuple ?

Non qu'il fût pessimiste, mais il pensait comme Thomas Hardy que « s'il existe un chemin vers le mieux, il passe par une solide connaissance du pire ».

L'Angleterre doit choisir de participer à la construction d'une société nouvelle, peuplée d'hommes d'un type nouveau, ou bien elle restera à l'écart à se remplir les poches, à se rétrécir jusqu'à devenir insignifiante, à vivre d'illusions. Aucun pays dans l'histoire n'a été plus grand que le nôtre. Aucun n'a été entraîné si bas si vite par d'aussi piètres individus.

Aux yeux de millions d'étrangers, nous passons aujourd'hui pour des fumistes et des hypocrites. Ne nous reste-t-il pas assez d'hommes libres de l'adultère, de l'homosexualité, du vice, de l'alcoolisme, pour nous gouverner, et nous bien gouverner ?

Le péril de notre époque, ce n'est pas que les gens soient mauvais, mais qu'ils remettent en question l'existence même du bien et du mal et de critères absolus. Le mal a toujours existé en Angleterre. Mais pour la première fois dans l'histoire, des gens qui nous haïssent encouragent de l'extérieur notre décadence afin de nous détruire. Pour la première fois chez nous, des gens sincères affirment que le bien et le mal sont des notions périmées, dépourvues de sens.

Il y a encore dans le cœur de l'Anglais une soif de vérité divine. Les simples citoyens dans leur foyer ou à

leur travail se sentent inquiets, sans voix, pris dans le tourbillon de la vie moderne, et ils suivront en masse les hommes de conviction qui leur donneront une orientation claire. Peu importe que ceux-ci viennent du bar ou du barreau, de la gauche ou de la droite, du Parti conservateur ou du Parti travailliste. La nation attend un Churchill moderne qui fasse pour notre fibre morale en temps de paix ce que Churchill a fait en temps de guerre pour notre fibre patriotique.

Howard partit à l'offensive. Si personne en Angleterre ne voulait élever la voix, il sentait que le Réarmement moral devait le faire :

Tous les ans un festival se tient à Edimbourg, cité qui fut naguère symbole de foi et de décence. Si le festival a présenté de bons spectacles divertissants, il a présenté aussi une horde de poètes et d'écrivains qui se servent de leurs talents pour gaver le public d'ordures et d'athéisme, et proclament que Dieu est mort, qu'il n'existe plus ni bien ni mal. Récemment le festival a présenté un groupe d'Africaines qui dansaient nues jusqu'à la taille pour les beaux yeux d'amateurs d'art qui en bavaient. N'est-ce pas typique de l'hypocrisie britannique ? Nous déplorons, à juste titre, la discrimination raciale qui sévit ailleurs, mais nous payons des femmes noires pour qu'elles exécutent en public des danses qu'au nom de la décence nous interdirions à de jeunes Anglaises.

Le festival d'Edimbourg a donné au monde l'image d'une Angleterre qui n'est plus une nation chrétienne, qui a pour dieu la chair, pour objet et pour fin le sexe.

Le Lord maire d'Edimbourg, Duncan Weatherstone, se plaignit des remarques « insolentes » de Howard : « J'espère, dit-il, qu'il aura le courage de présenter ses excuses. »

Lord Harewood, qui était alors directeur artistique du festival, commenta : « M. Howard me paraît avoir des vues très limitées. S'il voit les choses ainsi, c'est entièrement son affaire. Voyez-vous tout dépend de ce qu'on a dans l'esprit. »

Quelques jours plus tard, Howard répondait :

Je suis dans un dilemme : ou bien j'offense le Lord maire d'Edimbourg, ou bien j'offense le Seigneur Tout-Puissant. C'est donc, à regret, l'ire de l'élu terrestre que je vais encourir.

J'aime mon pays. Je ne me laisserai pas réduire au silence lorsque je choisis de dénoncer des tendances, à Edimbourg ou ailleurs, qui mettent en danger les valeurs et la liberté pour lesquelles pendant la guerre nos frères, nos fils, nos maris et nos pères ont donné leur vie.

Le 28 juillet 1963, Howard dit à Londres :

Il y a un complot pour détruire nos traditions et tout ce qui a fait notre force. Ces attaques visent la monarchie, l'Eglise, le Parlement, toutes les solides institutions de nos pères.

Les membres de la famille royale tiennent une place de choix dans l'affection et la loyauté de notre peuple. Leur exemple aurait plus d'effet qu'un million de discours. Ils devraient refuser de fréquenter des personnes connues pour leurs mœurs infamantes. Peut-être leurs conseillers ne sont-ils pas capables de leur dire la vérité sur certains qui se servent de relations à la Cour pour couvrir leur inconduite ; alors qu'ils prennent d'autres conseillers, capables de le faire et prêts à le faire.

Le gouvernement devrait faire savoir clairement qu'aucune charge publique élevée n'ira à des hommes que leur vie privée rend vulnérables.

Le Parlement devrait mettre fin à l'action corruptrice de la BBC. Certains programmes de la BBC déversent dans nos foyers une fange spirituelle qui pollue la communauté. On prend un ton d'autorité intellectuelle pour diffuser des ordures. Quel mythe de prétendre que tous les jeunes aiment l'immoralité ! Ce sont souvent les adultes décidés à se vautrer dans la boue qui prétendent pour leur défense que la jeunesse moderne réclame la saleté parce que, comme les poux, elle s'y sent plus à l'aise.

La BBC protesta qu'elle accordait autant de temps aux pro-Dieu qu'aux anti-Dieu. Mais Howard ne s'estima pas satisfait :

Peut-être y a-t-il égalité de temps, mais ceux à qui l'on donne liberté de défendre Dieu sur les ondes sont des vaincus, ils arrivent souvent avec leurs vices, leurs œillères ou leur sottise. Quelle chance ont-ils d'égaliser la force percutante et l'humour des professionnels de la satire grivoise ? Ils rendent le Christ plus ennuyeux que l'anti-Christ. Or il ne l'est pas.

Des fractions de l'Eglise d'Angleterre s'élevèrent avec force contre Howard :

P. H. à H. H.

28 décembre 1964

Je n'aurais jamais cru voir de mon vivant des évêques et prélats de mon pays se saisir des cordons du poêle aux funérailles de Dieu et nous exhorter à les rejoindre. En ce qui concerne les fondements de la foi en Dieu et en ses commandements, jamais nous ne céderons, même un pouce.

P. H. à F. C.

5 juin 1963

La vie chrétienne est une vie de combat. Certains s'en font une drôle d'idée : comme si une fois dirigé par Dieu

on perdait tous sentiments et l'on devenait un être désincarné baignant dans un halo rosé. Cela ne correspond pas à mon expérience : je ressens les blessures, je ressens l'attrait des ruses du diable, je ressens comme jamais auparavant le découragement que provoquent l'adversité et le péché des hommes. Mais je suis fermement résolu, selon la puissance du Christ, à n'être guidé par rien hormis Dieu.

Au sein du Réarmement moral, certains considéraient avec méfiance le combat mené hardiment par Howard contre l'immoralité, surtout lorsqu'il encourait le déplaisir d'hommes d'Eglise :

M. à P. H.

27 mai 1964

Nous avons maintenant dans le Réarmement moral les pieds beaucoup plus sur la terre et nous nous appliquons à des fins réalisables. « Le secret du succès, disait Côme de Médicis, est de se fixer des buts limités. » Ne pourrions-nous changer l'image qu'on se fait du Réarmement moral ? Au lieu d'idéologues enthousiastes, contents de marmonner que la solution est une nation guidée par Dieu, présenter des réalistes qui ont correctement diagnostiqué le mal et ne demandent qu'à coopérer avec d'autres groupes bien intentionnés et soucieux d'arrêter la décadence ?

Si vous pouvez établir du Réarmement moral une image nouvelle et beaucoup plus sympathique au commun des mortels, vous rendriez à la cause un service inestimable.

Howard répondit :

Votre idée serait l'arrêt de mort du Réarmement moral, car votre route escamote la Croix. Vous voulez voler au Réarmement moral ce qui fait son génie : une réponse pour notre siècle dont Dieu a été l'architecte. Une fois votre position acceptée, non seulement nous chercherons

à être respectables, mais nous sacrifierons notre responsabilité à l'hypothétique approbation de gens qui de toute façon ne font pas grand-chose. On peut s'occuper d'un tas de questions mineures et malgré cela passer complètement à côté des besoins des gens.

Ce qu'il nous faut surtout, je crois, c'est faire que le Réarmement moral porte. Nos livres, notre théâtre, nos publications, notre vie de famille sont-ils assez dynamiques, assez utiles, assez réels pour arrêter net le pays dans sa course ? Oui, nous devons coopérer avec qui le veut bien, mais il faut que ce soit une coopération axée sur le changement des hommes, sinon l'on retombe dans l'enthousiasme des idéologues qui s'imaginent pouvoir bannir tous les maux sans que personne change.

Pour Howard, la bonne santé d'un chrétien ou d'une Eglise se mesurait au changement effectif des gens. Il déclara à une assemblée de pasteurs qui se tenait à la Maison de l'Eglise, à Westminster :

Frank Buchman avait coutume de dire : « Si vous n'êtes pas pécheur d'hommes, vous êtes pécheur tout court. » Il voulait dire que si vous vous dites chrétien et que les gens qui vous entourent ne changent pas, il y a quelque chose de faussé dans la façon dont vous vivez votre foi. Je ne parle pas d'une vérité doctrinale, mais d'une vérité d'expérience. Je sais que si ma vie est droite et si je fais le maximum de ce que Dieu m'indique, les gens changent. Si les gens ne changent pas, c'est qu'il y a en moi un péché précis, concret, qui y fait obstacle.

C'est vrai d'une Eglise, c'est vrai de pays qu'on dit chrétiens, c'est vrai de toute la chrétienté. Si nous ne sommes pas pécheurs d'hommes, nous péchons. Si les multitudes ne se transforment pas et ne se rallient pas au message du Christ, c'est que quelque chose ne va pas dans la façon dont les chrétiens vivent leur christianisme.

Tous les non-chrétiens du monde devraient se demander : « Que projettent les nations chrétiennes ? Quelle va être leur prochaine initiative ? Que disent-elles ? Que font-elles ? » En cette époque de crise, nous devrions être un pôle d'attraction, au lieu d'être un exemple de division et d'inefficacité.

Que signifie Dieu pour l'homme moderne ? Un Dieu qui brûle de gagner le monde ? Un Dieu qui a un plan directeur pour chaque être humain ? Un Dieu plein d'inattendu ? Un Dieu aventureux ? La personne la plus intéressante, la plus aimante, la plus dynamique que vous connaissiez ? Jamais de la vie !

Le Réarmement moral est l'authentique héritage de l'Eglise. Il prend un homme comme moi, sans foi ; il me remet sur le droit chemin, il me donne l'amitié de Jésus-Christ — qui est ce que je possède de plus précieux. Il m'apprend, tel que je suis, à me mettre à la disposition de Dieu pour exécuter son plan. N'est-ce pas là la tâche de l'Eglise ?

Howard relate dans ses notes personnelles une conversation qu'il eut avec Beaverbrook en septembre 1963 :

Beaverbrook m'a demandé :

— A votre avis, pourquoi la religion n'imprime-t-elle plus sa marque sur le pays ?

— Parce que, répondis-je, elle s'est laissé distancer par l'histoire. Ce sont des gens qui vivent dans le passé.

— C'est juste, reprit Beaverbrook, mais il y a plus que ça : ils ont choisi le confort. Dans les temps jadis, ils étaient à l'offensive, ils étaient combattants. Peter, ne laisse jamais les tiens vivre trop confortablement.

Un conseil que Howard se garda bien d'oublier.

En janvier 1962, la fille de Howard, Anne, se fiançait avec un jeune député du comté d'Aberdeen-Est,

Patrick Wolrige Gordon. Dans les mois qui suivirent, tout fut mis en œuvre pour enlever son siège à Wolrige Gordon, en raison de ses liens avec le Réarmement moral et en particulier de ses fiançailles avec la fille de Howard. Cette tentative bénéficiait de l'appui d'éminents membres du Parti conservateur. Elle échoua à cause des simples citoyens de la circonscription qui ne se laissèrent pas intimider. Lors d'une séance extraordinaire du parti, ils manifestèrent leur confiance à leur jeune député à une majorité de trois contre un.

Pendant ce temps, Peter Howard voyageait à l'étranger. Il ne vint pas dans l'Aberdeen-Est avant que cette bataille politique ne soit jouée. Même alors, il vint uniquement pour voir sa fille et visiter la maison qu'elle et son mari étaient en train d'acheter. A la suite de quoi, un des adversaires de Wolrige Gordon déclara dans une réunion du bureau du parti : « Nous ne voulons pas avoir Howard par ici à nous endoctriner et à mettre son nez dans nos affaires. » Howard n'y retourna plus jamais.

P. H. à Doë

25 janvier 1962

Merci pour ta tendresse et tes attentions. Serais-je un saint que je n'en ressentirais peut-être pas le besoin. Mais si, si, j'en ai besoin. C'est un tel renfort dans la vie. Nous avons connu de bonnes années, mais celles qui nous attendent sont sans prix. Plus que jamais encore, je mesure l'ampleur d'un héritage comme le Réarmement moral. Dieu nous le confie. Je crois que nous abordons toi et moi la meilleure partie de notre vie. Je me sens complètement incapable de relever le défi qui nous est ainsi lancé. Quelque chose manque dans mes actes et mes pensées quand tu n'es pas là. Bizarre, mais on dirait que nous avons été propulsés en plein centre de notre bataille mondiale. Et nous devons apprendre à vivre le sachant et nous tournant vers Dieu avec une foi d'enfant. C'est notre seule chance

et c'est la bonne. Parfois je me demande pourquoi nous nous trouvons placés dans une position où tant de choses semblent dépendre de nous. Mais c'est ainsi, et nous irons vigoureusement de l'avant. Je dois me dépouiller de tout ce qui n'aide pas à changer les autres.

Honneur à toi d'être venue m'accompagner. J'avais le cœur si serré de te voir par la vitre de ce lugubre aéroport. On dirait que nous passons notre vie à nous faire des adieux, mais qu'importe.

P. H. à Doë

1^{er} avril 1962

Anne et Patrick me rendent heureux. Ils s'aiment et c'est déjà beaucoup ! Et Patrick a un vrai amour pour Dieu. Difficile de prévoir comment vont tourner les choses à Aberdeen.

P. H. à Doë

Los Angeles, 4 avril 1962

J'ai le cœur déchiré par la lutte dans laquelle Patrick et Anne sont engagés. Je voudrais faire tant et ne peux pas grand-chose.

Il m'est arrivé quelque chose de curieux pendant que je parlais au théâtre. C'était un bon programme au Biltmore Bowl, qui s'est bien déroulé. J'étais le dernier orateur, après la pièce, et tout à coup j'ai senti mes genoux vaciller et mes pieds se dérober. Un peu plus et je tombais. La fatigue, je pense.

P. H. à Doë

Los Angeles, 5 avril 1962

Etonnant, j'ai passé une nuit de veille. La pensée de Patrick et Anne m'empêchait de dormir. Et puis m'est venue comme une vague l'assurance de l'amour de Dieu et de sa miséricorde. Notre tâche n'est pas de les protéger, mais seulement de partager leur bataille.

Tandis que je t'écris, ils se préparent à ce qui promet d'être une dure épreuve à Aberdeen. Je vis chacun de ces

moments avec eux. Au feu de la persécution se forgent les prophètes. On ne peut pas mesurer l'amour de Dieu tant qu'on n'a pas connu la haine de l'ennemi. Rien de bien nouveau dans tout ceci.

Il y a des gens qui sont scandalisés par le venin de leurs ennemis : ils vivent dans un monde de rêves la moitié du temps parce qu'ils refusent de se colleter avec l'iniquité.

Le 2 juin 1962, pour le mariage de leur fille, Peter et Doë Howard ne reçurent pas moins de mille sept cents invités à Hill Farm. Howard avait insisté qu'amis ou ennemis, tous soient conviés : la liste s'était allongée de façon démesurée, mais Howard était inébranlable. La veille du mariage, il s'assura que chaque invité soit accueilli le plus chaleureusement possible et ait un bon repas, même ceux qui n'arrivèrent qu'après minuit !

Parmi les envoyés de presse qui vinrent au mariage se trouvait un Ecossais, Pat Strachan, rédacteur en chef du *Buchan Observer*, qui écrivit ceci :

Les merles s'essayaient à leur premier chœur matinal au-dessus de Hill Farm par un beau jour de mai 1962, lorsque Peter Howard se présenta à moi dans toute sa stature. Il ouvrit avec force précautions la porte de la chambre d'amis et fit sans bruit les quelques pas qui le séparaient de la table de nuit pour y poser avec à peine un cliquetis une tasse de thé. La porte se referma tout aussi doucement derrière lui, sans qu'il puisse savoir si son hôte était réveillé ou non. Ancienne coutume anglaise, dit-on, mais qui a beaucoup de charme.

Tandis que l'invité sirotait son très matinal breuvage, deux camionnettes des postes vinrent s'arrêter sous sa fenêtre : le courrier de la maisonnée, celui de Peter Howard sans doute, tel qu'on l'imagine pour un homme aux relations aussi vastes, et celui de sa fille qui allait se marier dans peu de jours.

Voilà donc un homme debout avec l'alouette, aux petits soins pour son invité, et prêt à attaquer une montagne de courrier avant que tous les oiseaux n'aient pris le ton ou même ouvert l'œil ! L'invité, votre serviteur, but à loisir son thé, s'imbiba de la radieuse aurore et contempla l'étonnant spectacle de deux facteurs faisant la navette pour transvaser de leurs camionnettes dans la ferme un sac rebondi après l'autre. Finalement l'invité fut habillé et prêt pour sa journée campagnarde avant que les postiers n'en aient fini !

Ce matin-là, avant le petit déjeuner, j'avais vu la marque de la vitalité de Peter Howard sur Hill Farm : de l'étang proche jusqu'aux terres éloignées, tout rendait témoignage à son étonnante connaissance des principes même de la vie. Il avait transmis à ceux qui travaillaient auprès de lui sa conception d'une ferme moderne avec un supplément de considération pour les hommes et les animaux.

Le jour du mariage arriva. « Le plus heureux de ma vie », dit Howard. Avec une sollicitude infinie, il avait prévu chaque détail : la nourriture, les jeux pour les enfants, les places des invités, à quelle heure les différentes voitures partiraient pour l'église, comment accueillir à la gare les passagers des trains spéciaux de Londres, en fait comment s'occuper individuellement de chacun.

Il s'était assuré que sa fille remercie dans les vingt-quatre heures pour tous les cadeaux qu'elle recevait. Cela voulait dire parfois trente lettres à écrire à la main dans la journée : « Ce qui n'est peut-être qu'un effort pour toi, disait-il, revêt à l'autre bout une immense valeur. Ne prends jamais la générosité pour acquise. » Dans la semaine qui suivit le mariage, tous ceux qui avaient apporté leur aide recevaient une lettre de remerciement : à ses yeux, un plus long délai eût été discourtois.

Après ce qui s'était passé dans l'Aberdeen-Est, Howard était convaincu que tout n'allait pas pour le mieux dans le Parti conservateur. Lorsque les scandales Profumo et Vassall éclatèrent l'été suivant, il n'en fut pas surpris. Il écrit :

Les événements donnent à penser qu'il n'est pas toujours sage de considérer la vie privée d'un homme public comme ne regardant que lui. Faudrait-il donc instaurer un maccarthysme ou un régime policier, interdire les charges publiques à ceux qui ont commis des fautes ? Faut-il protéger les hommes haut placés du châtiment de leurs folies ? Non, la réponse est dans l'honnêteté. Ceux qui ont des secrets dans leur vie personnelle ne peuvent pas toujours garder des secrets d'État lorsqu'on fait pression sur eux. Le chantage joue un rôle de plus en plus important dans les affaires nationales et internationales. De nos jours, le gouvernement est enclin à suivre les mêmes critères d'honnêteté et de conduite en général que le gouverné : ni plus, ni moins. Et c'est un choc pour l'un comme pour l'autre quand la vérité éclate.

Il est dangereux, dit-on, d'exiger une haute tenue morale d'une haute personnalité : cela pourrait mener à une dictature morale, à un code de vie imposé aux gens contre leur gré. S'il n'existe ni bien ni mal, l'argument est valable. Le bien et le mal existent-ils, et l'argument s'effondre. N'est-il pas plus dangereux encore d'accepter une dictature de l'immoralité ? Un code imposé de relâchement moral qui détruit les vertus anciennes et décide que ce que les gens savent bien qu'ils ne devraient pas faire est maintenant « ce qui se fait » ?

Parce qu'il exprimait de telles convictions, on accusa Howard de se mêler de politique. Il répondit :

Ce que nous faisons, c'est de nous servir des problèmes qui se posent en politique pour faire avancer le règne du

Christ. Nous ne nous servons pas du Christ pour pousser en avant telle ou telle politique. La différence est de taille.

En fait, Howard pensait qu'il ne sert pas à grand-chose d'attaquer ce qui est mauvais si l'on ne fait pas jaillir en même temps une vie nouvelle. C'est à quoi il s'employait, entre autres par ses pièces données au Théâtre Westminster à Londres.

Il n'ignorait pas la difficulté qu'il y a à produire de bonnes pièces de théâtre et de bons livres. Il n'était jamais satisfait des siens et se faisait abondamment critiquer. Il n'en sympathisait que mieux avec les autres écrivains :

P. H. à J. G.

29 octobre 1962

Ce sont des années de richesse, de liberté, de plénitude, de création qui vous attendent si vous suivez l'étoile divine. Sa lueur se fait parfois intermittente, je le sais. Sans être un artiste comme vous, je sais que j'ai traversé de ces vallées d'ossements desséchés où l'on est tenté de douter que la vie, la couleur, la chaleur, l'élan vous soient jamais rendus. Pourtant ils reviennent. Oui, ils reviennent. Ces moments d'aridité, je crois, doivent nous ancrer dans la certitude que la source de tout ce que nous produisons est en Dieu. Et il lui plaît qu'une ou deux fois dans la vie nous nous en rendions bien compte.

Si Howard tenait à ce que le Théâtre Westminster produise des œuvres techniquement parfaites, il n'en avait pas moins d'autres exigences :

Je veux être certain que toutes les pièces que nous donnons mobilisent la volonté et l'imagination de l'homme moderne. On dira : « Comme c'est charmant. » On dira : « Vous êtes merveilleux. » Mais dira-t-on : « Ma parole, je ne me suis jamais senti aussi mal dans ma peau à un

spectacle ? » Voilà ce que doit ressentir notre public si nous voulons faire bouger l'Angleterre.

En réalité, les pièces de Howard ont fait bouger des milliers de gens en Angleterre — et changé la conjoncture dans bien des endroits. Un millier d'ouvriers des chantiers navals écossais de la Clyde ont fait le voyage avec leurs familles pour voir la pièce *A travers le mur du jardin* ; les délégués ouvriers disent que le nouveau climat établi ainsi entre eux permit de mettre un point final à des sacro-saintes habitudes de division du travail. De tels groupes venaient de week-end en week-end des régions industrielles — Nord-Est, Midlands, Lancashire, Pays de Galles — et faisaient des expériences semblables. Le secrétaire régional des ouvriers du bâtiment de Coventry a dit publiquement que dans certains de ses chantiers la productivité avait fait un bond de trente pour cent à cause de l'optique nouvelle qu'il avait acquise au Théâtre Westminster.

Financièrement, le Théâtre Westminster tournait. Il tournait sans recevoir de subventions en dépit de la concurrence et de toutes les oppositions. Fait que Howard estimait plus convaincant que tous les discours.

Le vrai travail de Howard était encore et toujours son action personnelle auprès des gens. Il restait souvent à converser avec l'un ou l'autre tard dans la nuit après une pièce de théâtre ou une réunion :

Après mon discours, une jeune fille m'a demandé de m'asseoir auprès d'elle. Ç'aurait pu être équivoque, mais je n'ai eu qu'à la regarder pour comprendre que non. Nous nous sommes assis. Les gens sortaient. « Je trouve si difficile d'aborder certains sujets avec mes parents », m'a-t-elle dit. « Mais pourquoi donc ? demandai-je. — Oh, ils ne me comprennent pas. Dites-moi, s'il vous plaît, est-ce que c'est bien de coucher avec quelqu'un avant de me marier ? Je voudrais savoir. » Non, ce n'était pas une

question posée à la légère, et ce n'était pas une question provocante. C'était l'appel d'un cœur humain assoiffé, d'une enfant qui ne savait pas la réponse. Par la suite ses parents me dirent : « Bien sûr que la réponse est d'avoir une foi, pas juste une foi personnelle, mais une foi assez forte pour modifier le courant dans le pays. » Et la mère ajouta : « Mais je n'ai pas la foi. Que puis-je faire ? » C'est bien là le dilemme de notre époque.

Ses pièces naissaient de ce genre de conversation. Peut-être était-ce celle-là qui lui inspira le personnage de la jeune fille dans sa dernière pièce, *Le lever de la nuit* : une adolescente déroutée par ses relations avec ses parents et avec l'assistant de son père, un rôle si poignant que le public en restait souvent muet.

Howard consacrait du temps aux enfants et, des milliers qui l'ont ainsi connu, lequel pourrait l'oublier ? Voici ce qu'écrivit Mary Lean, dont le père, Garth Lean, avait pris contact avec Howard à Fleet Street :

J'avais douze ans à sa mort et je n'ai de lui que des souvenirs d'enfant. Il avait toujours l'air d'avoir du temps pour moi. J'étais au mariage de sa fille. Elle entra dans l'église au bras de son père et lorsqu'il m'aperçut au bout d'un banc, fascinée par le spectacle de mon premier mariage, il me donna une chiquenaude au passage.

Il m'a toujours beaucoup taquinée. Une fois, j'avais une engelure à un doigt et il a très longtemps essayé de me faire croire, malgré toutes mes protestations, que mon doigt allait tomber. Une autre fois, à Caux, je l'ai croisé dans un de ces longs corridors et immédiatement il a sauté en faisant claquer ses talons en l'air : il appelait ça son saut de Noël.

Un jour que j'avais gagné un peu d'argent, je le lui ai envoyé pour aider à payer une de ses pages dans le

Daily Express. Je lui écrivais que cette page allait mettre beaucoup de gens très mal à l'aise. Il m'a répondu :

« Chère Mary,

» Tu es une superextradiguedondaine, c'est-à-dire un mélange de Jeanne d'Arc, de Saint-Georges et le dragon et du meilleur de ton père et de ta mère. J'ai remis l'argent à qui de droit.

» Je suis désolé que tu estimes que ma page va mettre des gens mal à l'aise. Moi qui voulais toujours mettre tout le monde à l'aise... jusqu'à ce que je rencontre ton père ! »

Une fois il a donné un goûter d'enfants. Avant de pouvoir entrer, il fallait répondre à une question impossible. La mienne était : Combien y a-t-il de poissons dans la mer ? Il nous a fallu un certain temps pour comprendre que la réponse était : Je ne sais pas !

Il paraît qu'il avait un jour décidé de traiter tous les enfants comme s'ils étaient les siens. En tout cas, il m'a toujours traitée ainsi.

Vincent Evans, l'ami journaliste de Howard, écrit :

J'étais à l'hôpital, à Londres. J'avais perdu la vue. Je n'en recouvrerais qu'une infime partie, je le savais. C'était la fin certaine de ma carrière à Fleet Street et j'allais avoir à reconsidérer entièrement l'avenir de mes jeunes enfants. Le soir où le chirurgien me dit qu'il ne pouvait plus faire grand-chose pour moi ne fut pas le plus gai de ma vie.

Je n'avais pas lieu de croire que Peter Howard fût à Londres. En fait, je savais que deux jours auparavant il était en Amérique latine. La porte s'ouvrit, j'entendis cette bonne démarche irrégulière à travers ma chambre et un moment proche du désespoir se rouvrit à la vie et à la lumière.

Deux heures plus tard, quand il me quitta, Peter me dit des mots fort simples, mais d'un amour infini : « Je voulais vivre cela avec toi. » Et je sus que pour le reste de sa vie il porterait, dans son esprit et dans son cœur, les peines d'un homme comme moi.

Peter avait un don extraordinaire : quand bien même ses journées commençaient et finissaient souvent aux petites heures du matin, une procession d'amis peuplaient sa pensée.

Le lendemain de sa visite à l'hôpital, il était de nouveau en chemin pour quelque lointain pays de ce monde qu'il avait fait sien. Mais à combien de reprises, dans les moments difficiles, j'ai reçu de lui une lettre, un télégramme, un coup de téléphone inattendus qui venaient éclairer la suite des jours ?

Peter a vécu lui aussi des périodes d'infinité tristesse — souvent provoquées par ce qu'il sentait être sa faute, ou bien lorsqu'il voyait le résultat de son travail anéanti par la sottise d'un tiers. Il atteignait aux limites de sa foi, y demeurait un moment, et puis se remettait à gravir son chemin jusqu'au faite de sa certitude. « Les mains vides, je viens à toi », était un vers qu'il citait souvent. Et c'est sur cette fondation qu'il rebâtissait.

Long, maigre, vif d'allure, Peter était un homme plein de gentillesse et il accomplissait la moindre tâche avec le dévouement, la concentration, l'énergie que la plupart d'entre nous réservons d'ordinaire pour les grandes occasions. On pouvait voir qu'il était fatigué à ce qu'il boitait davantage, mais son regard profond et pénétrant scrutait ses compagnons, cherchait à les mieux comprendre, repérait les points faibles ou forts, demandait d'eux physiquement et intellectuellement un peu plus qu'ils ne s'attendaient à devoir fournir. Il pouvait être au comble de l'épuisement, il n'en mettait pas moins toute sa sollicitude à explorer les voies par lesquelles renforcer notre foi.

Je me souviens d'un jour où il allait présenter un groupe d'entre nous à un richissime Asiatique dans un palais de rêve. Le foyer de cet homme était en train de se briser dans les remous politiques qui secouaient son pays et son propre parti. Pour lui marquer notre respect, proposa Peter, nous devrions le saluer à la façon de son pays, en joignant les mains et en inclinant la tête. Ce que chacun fit, à l'exception d'un officier supérieur britannique, qui expliqua non sans véhémence qu'il était Anglais, qu'il était chrétien, que ces coutumes orientales lui étaient étrangères. Peter le fixa de son œil imperturbable, avala sa salive comme quand il était énervé et dit : « Mon cher général, si je croyais qu'en marchant la tête en bas je pouvais ajouter un pouce à la foi de cet homme, je marcherais la tête en bas. » J'ajouterai que ce soir-là j'aperçus, dans un coin écarté de la place du palais où nous parquions nos voitures, un officier britannique humble et contrit s'exerçant à saluer à l'orientale.

Peter n'était pas dupe des gens, mais ne les en aimait pas moins. C'était là une de ses grandes qualités : il l'avait acquise en déracinant en lui-même les jalousies, l'ambition, l'amour-propre, le désir de fortune, l'impureté, l'égoïsme, toutes choses qui introduisent les colères et la division dans les amitiés.

Un soir à Londres, après une longue journée de travail, un collègue de Peter lui demanda un entretien au sujet de problèmes personnels. C'était un homme qui ressassait volontiers ses griefs. Peter le traita avec beaucoup de fermeté : « Nous avons parlé de tout cela trente-six fois, dit-il. La solution est entre tes mains. » Et puis, un autre jour, face à un homme qui n'arrivait pas à se sortir d'une difficulté, Peter donnait son temps et son cœur avec une générosité spontanée : il faisait pénétrer l'autre dans sa vie, racontait comment ses problèmes à lui avaient trouvé

leur solution, lui montrant un horizon nouveau au-delà du gouffre de la défaite et du désespoir.

Aux yeux de Howard, une grande partie des difficultés du pays remontait à l'attitude des parents dans la famille :

Les parents ont oublié qu'il faut plus d'énergie créatrice pour bien élever un enfant que pour le mettre au monde. Les traditions de vie de famille ont pratiquement disparu chez nous. Les femmes travaillent, laissant la maison déserte le jour et parfois la nuit. Les enfants doivent se débrouiller et trouver seuls à se distraire.

Le remède au gangstérisme des moins de vingt ans est le désintéressement des plus de vingt ans. Comment espérer que des jeunes acceptent des critères de moralité que nous, qui sommes plus âgés, renions ou dédaignons ?

Dieu n'est pas un gentleman. L'histoire ne dit pas quelles études — si études il y eut — il a faites. Nul ne sait pour qui il a voté aux élections. La couleur de sa peau, la distinction de son accent, la longueur de ses cheveux, la coupe de ses vêtements sont autant de mystères. Ce qui demeure certain et vérifié par l'expérience, c'est qu'à chaque instant Il peut parler, qu'Il veut parler, qu'Il parle à qui l'écoute. Si nous ne croyons pas en Dieu, faisons sincèrement l'expérience des principes moraux absolus — ces principes qui feraient tant de bien à tant de gens que nous critiquons ! Des critères moraux absolus sont des guides dans la vie. Comme l'étoile polaire. Il y a des siècles que les marins s'orientent selon l'étoile polaire, un point fixe dans le ciel. A-t-on jamais vu un navire l'atteindre ? N'empêche que sur tous les océans les marins trouvent grâce à cette étoile leur position et la direction à suivre. Et pour ceux qui n'ont pas la foi, les critères absolus sont une bonne base de départ dans la révolution.

Dieu n'est pas mort. Dieu est le vrai progressiste. Bien plus radical que n'importe quel Russe. Bien plus moderne que n'importe quel contestataire à motocyclette. Infiniment plus intéressant que les livres sales et les films dégoûtants, ou même que l'incomparable musique pop qui ravit les oreilles de notre Angleterre beatlomane.

Pour moi, je me sens un être faible et faillible. J'espère avoir avant l'heure de mourir changé à en être méconnaissable. J'espère être demain entièrement différent d'aujourd'hui — comme je suis différent en fait aujourd'hui d'hier. Sans fioritures et sans lyrisme, je vous dirai que je commence chaque journée en écoutant Dieu et que c'est un moment exaltant et captivant que je ne voudrais manquer pour rien au monde. Comme si une multitude de poissons argentés vous traversait le cœur et l'esprit : des idées nouvelles pour les autres, une façon originale d'aborder un problème, une illumination sur les ressorts de l'actualité, des décisions personnelles coûteuses à prendre quotidiennement, car à ce prix seulement nous ferons avancer nos propres rangs et notre pays. Je ne suis pas un pêcheur bien expert, mais j'essaie d'attraper au passage un ou deux de ces poissons d'argent qui viennent de l'esprit de Dieu aux hommes, aux femmes, aux enfants que nous sommes.

CHAPITRE SEIZE

DÉFI A L'ASIE

L'Asie aurait voulu enseigner au monde l'art de s'unir. Pendant des années, l'Inde a pratiqué la politique de neutralité aux applaudissements du rouge géant chinois. Et maintenant le géant a franchi la frontière pour avaler soixante-quinze mille kilomètres carrés de sol indien.

Le monde libre est divisé en son sein, disent les communistes. C'est exact. Mais le monde communiste a-t-il su éliminer la haine et l'amertume de ses propres rangs ?

Häir la Russie, häir l'Amérique, häir une classe, une race, un pays, ne fait que décupler le problème sans rien résoudre. Le monde libre et le monde communiste ont besoin l'un comme l'autre qu'on les aide et non qu'on les déteste.

P. H., 3 décembre 1962.

Peter Howard a plusieurs fois parcouru l'Asie.

En octobre 1961, il se rendit en Inde avec son fils

Anthony et Lawson Wood, qui fut secrétaire de Frank Buchman de 1936 à 1939. Ils furent accueillis par Rajmohan Gandhi, fils de Devadas Gandhi, rédacteur en chef du *Hindustan Times* et petit-fils du Mahatma. Les deux Howard, Gandhi et Wood partirent ensemble pour la Birmanie à l'invitation de U Nu.

P. H. à Doë

*Résidence du premier ministre,
Rangoon, 26 octobre 1961*

U Nu est très désireux d'avoir notre aide pour résoudre les problèmes de son pays. La situation est d'autant plus délicate que les ambassades américaine et anglaise ainsi que l'armée birmane avaient pris position contre U Nu lors des récentes élections, où son parti s'est acquis la majorité. Il y a des régions du pays où U Nu est tellement impopulaire qu'il n'ose pas s'y aventurer.

On n'aurait pas pu nous recevoir plus chaleureusement ! Dans une voiture mise à notre disposition, nous sommes allés de nuit voir la Pagode Schwedagon. C'était le dernier jour de la Fête des Lumières et chaque petit sanctuaire était éclairé : des lampes à huile dessinaient autour des bouddhas des guirlandes de prières et d'espoirs. Des personnes faisaient leurs dévotions. D'autres se payaient du bon temps, tirant des pétards, jouant avec des gosses, mâchonnant leur éternel bétel. Nous sommes allés aussi nous incliner devant le monument de Aung San, puis visiter le Pavillon de la Paix. La nuit fleurait bon le safran, une de ces bruissantes nuits d'Asie que j'aime tant.

P. H. à Doë

Rangoon, 3 novembre 1961

Nous revenons d'un pays féérique : Taunggyi, dans l'Etat de Shan, à mille six cents mètres d'altitude et à mille cinq cents kilomètres de la frontière chinoise. Les princes Shan, amis des Britanniques, ont été chassés par le gouverne-

ment birman. Ils rôdent dans les montagnes et fondent sur qui ne se méfie pas. C'est le pays du pavot, d'où l'on tire l'opium qui occupe une place de choix dans l'économie du pays. Les Shan sont constamment entre la Chine et la Birmanie. La ligne MacMahon vient d'être prolongée par une série de repères en béton — que tout le monde ignore délibérément. On n'est pas en sécurité dans ces montagnes et dès notre arrivée nous avons été escortés par une vingtaine de policiers armés, avec des jeeps, qui ne nous ont pas quittés d'une semelle.

Khrouchtchev, Boulganine, Mao Tsé-toung sont venus par ici et l'on attend la visite de la princesse Alexandra. Il y a vingt ans, on ne pouvait accéder à Taunggyi qu'à dos de mulet ou avec des chars à bœufs. Aujourd'hui tout le monde parle du dernier building construit : un hôpital de deux cents lits, offert par la Russie, doté des derniers perfectionnements, qui fonctionne avec un personnel entièrement soviétique.

Nous sommes partis ce matin de bonne heure pour le Lac Esile, où vivent les Inthas. En plein centre du lac, une ville sur pilotis avec magasins, temples et tout. Là, pieds nus, nous avons présenté nos respects au Bouddha. Il était environné de centaines d'offrandes de riz, fruits, bougies, monnaie, disposées avec art.

Hier, nous avons passé plus d'une heure aux pieds de U Narada¹, le doyen des Sayadaws. Nous avons eu là toute une réunion pour laquelle les anciens de l'endroit vinrent s'accroupir auprès de nous. Caux, nous dit U Narada, avait marqué l'apogée de sa vie.

Auparavant nous avions passé un excellent moment avec le chef de la région et vingt-quatre des notables qui s'étaient rassemblés pour parler avec nous. L'un d'eux

1. Secrétaire de l'Association des supérieurs de monastères et chef de la délégation de Birmanie à Caux en 1961.

était ivre. J'ai découvert que c'est un député et qu'il a en son temps été renvoyé du New College à Oxford. Il a reconnu la cravate d'Oxford que je portais justement. Tous ont acheté de nos publications et nous ont suppliés de revenir en force.

Les Russes, je te l'ai dit, sont ici. Les Chinois vont et viennent. Les Tchèques sont venus en mai avec danseurs et chanteurs. Si nous ne faisons pas vite quelque chose, cette section de la Birmanie va tomber dans le giron communiste, mais il nous faut des masses de livres, des films, de l'argent, des hommes.

P. H. à Doë

Rangoon, 5 novembre 1961

U Narada est venu me voir en fin de journée. Cent quatre-vingts moines dirigeants avaient été convoqués la veille pour un entretien avec deux ministres, et il en était venu... un. C'est la première fois dans l'histoire que pareille chose arrive, et c'est extrêmement grave. Les laquais de Moscou et de Pékin n'ont en effet pas ménagé leurs libéralités, qui aboutissent pour une bonne part dans l'escarcelle des prêtres. Si on ne réussit pas à éclaircir toute cette affaire, dit U Narada, ce pourrait être la chute de U Nu. La haine entre musulmans et bouddhistes est le principal levier de division utilisé. U Nu a évité de paraître en ville. Les moines le cherchent. Il paraît qu'il veut me voir aujourd'hui ou demain, mais il est évident qu'une crise se prépare qui risque d'amener des bouleversements au sommet.

P. H. à Doë

Rangoon, 6 novembre 1961

Cette lettre sera la dernière de Birmanie pour cette fois. Ce matin, nous allons aux Affaires étrangères. U Narada nous attend pour une heure ou plus. Thé à l'ambassade anglaise. Retour ensuite à la maison où nous étions logés pour faire nos adieux au personnel et à leurs familles

qui viennent aussi nous voir. Puis dîner officiel et spectacle de danses birmanes organisé pour nous par le gouvernement. Après quoi, je reviens écrire mes lettres et un rapport pour le premier ministre. A 3 h. 30 demain matin, nous prenons le même avion que le premier ministre jusqu'à Calcutta.

Dis aux amis de la ferme que s'ils ont jamais eu l'impression d'avoir trop à faire, ils devraient se joindre à notre périple !

De Calcutta, ils se rendirent au Japon.

P. H. à Doë *Tokyo, 10 novembre 1961*
 Suisse, Angleterre, Suisse, France, Suisse, Angleterre, Amérique, Brésil, Amérique, Angleterre, Allemagne, Suisse, Italie, Suisse, Italie, Suisse, Angleterre, Suisse, Allemagne, Suisse, Allemagne, Suisse, Angleterre, Amérique, Angleterre, Suisse, Ecosse, Suisse, Ecosse, Norvège, Allemagne, Suisse, Birmanie, Inde, Japon. Voilà les voyages que j'ai faits cette année et que je recopie de mon agenda. Je me sentais vidé ce matin et j'ai passé mon année en revue pour savoir pourquoi ! C'est l'agenda que Philip m'a donné pour Noël, le cher garçon.

P. H. à Doë *Tokyo, 11 novembre 1961*
 Nous sommes allés chez Yoshida¹ hier, dans une des plus ravissantes maisons japonaises qui soient. C'est un grand homme.
 — Je ne sais pas grand-chose du Réarmement moral, m'a-t-il dit.
 — N'en croyez rien, lui ai-je répondu. Tout ce que vous venez de nous dire n'est rien d'autre que le Réarmement moral : c'est exactement la lutte que nous menons.

1. Shigero Yoshida, ancien premier ministre et ministre des Affaires étrangères.

La splendeur de l'œuvre dans laquelle nous sommes engagés m'a de nouveau frappé ce matin. Le Réarmement moral est dans notre siècle le facteur que Dieu n'oublie pas, même si certaines personnalités de ce monde l'oublient. Il court à travers les nations comme un filon de métal qui orientera un jour la boussole de l'humanité.

Parmi les hôtes de Howard et de ses compagnons au Japon se trouvaient Masahide Shibusawa et son père, Keizo Shibusawa, qui fut ministre des Finances et gouverneur de la Banque du Japon, ainsi que Saburo Chiba, président de la Commission de la Diète chargée de la sécurité.

P. H. à Doë

Tokyo, 14 novembre 1961

Le tourbillon dans lequel nous vivons ici va parfois à une allure divine, mais pas toujours : si vous n'avez pas une succession de rendez-vous, les Japonais pensent que vous ne faites rien.

Aujourd'hui, petit déjeuner, déjeuner, dîner avec Chiba, qui a invité des hommes politiques avec nous à deux de ces occasions, des journalistes à la troisième.

Hier à midi, bataille rangée avec six des plus grands journalistes du Japon. Ils ont hurlé et rugi, et nous de même. Après quoi, l'un d'eux nous a dit : « Ce qui m'intéresse, c'est votre passion. » Ils ont vraiment l'air d'avoir perdu tout espoir de solution et l'idée que nous allons gagner leur a fait l'effet d'une décharge électrique dans les entrailles. Ils veulent maintenant organiser une manifestation de masse pour le Réarmement moral dans la plus grande salle de Tokyo.

Keizo Shibusawa a réuni quelques industriels avec nous pour deux heures au Club de l'Industrie. Conclusion d'un de ces messieurs : « Jusqu'à cet après-midi, nous pensions tous que le Réarmement moral était un passe-

temps comme un autre. Et c'est l'idée que se font la plupart des industriels au Japon. » Il y a du vrai là-dedans : tant que les gens ne reconnaissent pas l'impureté qui fait que, dans toutes leurs relations, ils cherchent quelque chose pour eux-mêmes, inévitablement leur but sera d'attirer les autres dans le petit cercle dont ils sont le centre, et non d'atteindre le pays.

Il est indispensable de s'attaquer aux problèmes réels avec réalisme : en Birmanie, c'étaient la division entre races, la corruption dans toutes les races et l'argent utilisé par les communistes pour fomenter l'une et l'autre.

Ici, on s'intéresse à l'idée que le Japon pourrait aider ses voisins à se réarmer moralement. Il enlèverait ainsi à la Chine l'initiative en matière d'idéologies et créerait en outre le climat dans lequel les négociations sur les réparations de guerre pourront enfin aboutir.

J'ai reçu hier un télégramme me demandant d'urgence le manuscrit d'un film. Alors, il faut que je m'y mette. Ce n'est pas facile avec des journées en elles-mêmes déjà pleines à déborder, et quand on ne se sent plus aussi fort ni aussi jeune qu'on voudrait. J'ai également sur les bras un texte de treize mille mots à envoyer à Gollancz avant le 31 décembre ¹.

P. H. à Doë

Tokyo, 16 novembre 1961

Nous avons passé la soirée au Théâtre Kabuki. Une étrange évocation médiévale : les gens qu'on décapite, les lamentations de femmes, tous les rôles tenus par des hommes avec un art descriptif consommé. Le thème était la prédominance du devoir sur les sentiments. Un samouraï coupait la tête de son fils par erreur dans une bataille, mais il devait par la suite faire croire à sa femme que

1. Ce texte fut publié dans un ouvrage intitulé *Three Views of Christianity*.

c'était le fils de son ennemi. Puis, sur l'ordre du Shogun, il va terminer ses jours dans un monastère bouddhiste.

La femme d'un ambassadeur est passée pendant que nous étions sortis et elle est repartie, semble-t-il, en disant : « Qu'il aille au diable, ce Peter Howard ! » Je n'avais pourtant eu aucun message et n'avais été en contact ni avec elle ni avec son mari depuis notre arrivée. Tout ce que je puis dire, c'est que si son vœu se réalise, nous nous reverrons certainement dans l'au-delà !

P. H. à Doë

Taipeh, novembre 1961

Bon voyage dans un avion des lignes chinoises — un vol classe Mandarin avec décor et service dignes des fastes de l'ancienne Chine. A l'aéroport, au milieu des caméras et de leurs éclairs, nous avons été reçus par les journalistes, des généraux, des professeurs, M^{me} Ho¹ et j'en passe. Dîner rapide, et à toute allure vers l'université, où nous parlions à un auditoire de deux mille cinq cents personnes.

Aujourd'hui, nous avons une grande réunion à dix heures et des rendez-vous pour le petit déjeuner, le déjeuner, deux pour le thé (un avec le président), un pour le dîner, et ce soir de nouveau une réunion.

P. H. à Doë

Taipeh, 20 novembre 1961

Hier, nous avons passé une heure avec les Tchang Kai-chek. Madame nous a tout à coup proposé de faire un saut jusqu'à Quemoy. Aussi partons-nous très tôt ce matin avec un avion du gouvernement. Nous passerons la matinée à Quemoy, d'où nous pourrions parler par radio à la Chine continentale. J'aime bien le président : c'est un homme de courage. Peu de gens pourraient pas-

1. Femme du général Ho Ying-tchin, ancien premier ministre de Chine et commandant en chef des armées chinoises.

ser par ce qu'il a subi sans être tristes et aigris — or, il n'est ni l'un ni l'autre.

P. H. à Doë *Hong-Kong, 21 novembre 1961*

Nous avons donc fait hier le voyage jusqu'à Kinmen — le nom mandarin de l'île de Quemoy, qui est utilisé de préférence là-bas. Nous avons mis nos ceintures de sauvetage, car la sécurité exige que l'on rase les vagues, les communistes chinois ayant construit quarante bases aériennes en deux ans le long de la côte, face à Taiwan.

Kinmen est une forteresse où vivent quarante-six mille autochtones et soixante-dix mille militaires. Ils maintiennent le moral de la troupe, nous ont-ils fièrement expliqué, grâce à des centres récréatifs animés par des prostituées de Taiwan (qui sont soumises à des examens médicaux hebdomadaires pour éviter les maladies vénériennes). Les enfants sont très gais, mais couverts de plaies et de croûtes, car on ne s'occupe pas d'eux comme il faudrait.

Au Vietnam, Howard était l'invité du président Diem.

P. H. à Doë *Saigon, 26 novembre 1961*

Nous sommes dans les mains de Dieu et du R. P. de Jaegher, un Belge qui a passé trente ans en Asie. Nous voyons Diem demain. En attendant, le père de Jaegher s'occupe de nous à merveille : il nous attendait à l'aéroport, nous a conduits chez le ministre de l'Education, chez le responsable de la guerre psychologique dans l'armée, et chez quantité d'autres.

Aujourd'hui il nous emmène à cent cinquante kilomètres d'ici à travers la campagne. Les Viet-Cong sont en pleine activité par là. Il y a quinze jours, ils ont écorché vif un colonel à quinze kilomètres à peine. Ils ont envoyé une grenade dans l'auto de l'ambassadeur américain

l'autre jour en plein Saïgon, mais, dit de Jaegher, on ne meurt qu'une fois : à quoi bon avoir peur ? On m'a offert des gardes, mais j'ai refusé. On est plus en sûreté sans, car les Viet-Cong prennent les véhicules escortés pour cible. Les conseillers du président ont exprimé leurs craintes d'un tel voyage pour ses hôtes. Mais le président aime qu'on aille voir le pays, et je leur ai dit que nous n'avions pas peur.

En fait, il semble qu'il y a une grande offensive dans l'air. Les conseillers américains fourmillent et on les déteste. Les riches planteurs de caoutchouc français restés sur place sont beaucoup plus populaires que les Américains. Dans certains cercles, pas dans beaucoup, on regrette les bons vieux jours.

P. H. à Doë

Saïgon, 27 novembre 1961

Anthony vient de poster une lettre pour toi et il t'y raconte certainement en détail nos aventures d'hier.

A dire vrai, le danger n'était pas grand. J'ai vu de mes yeux la cruauté et le caractère aveugle des attaques communistes. Ils veulent avant tout, semble-t-il, trouver leur subsistance dans les villages et ils n'hésitent pas à décapiter ceux qui refusent de les approvisionner. Ils sont résolus aussi à empêcher le ravitaillement des villes en riz, et pour cela tuent de temps à autre quelques innocents paysans sur la route. Nous avons vu les restes d'un village entièrement incendié.

Récemment, une large tranchée avait été creusée pendant la nuit dans la grand-route. Les soldats l'ont fait combler par des villageois auxquels un officier demanda : — Savez-vous qui a creusé ça ? — Oui, bien sûr, c'est nous, fut la réponse inattendue. Les Viet-Cong viennent la nuit et nous forcent à creuser sous la menace des fusils. Vous venez le jour nous faire reboucher. Qu'y pouvons-nous ?

Le président Diem fit venir Howard. Réserve, d'une certaine raideur au début, il se détendit par la suite :

Diem m'a dit :

- Aidez-moi à sauver mon pays.
- Que puis-je faire ? demandai-je.
- Pouvez-vous agir auprès des Américains ? dit-il.
- Que voulez-vous dire ?
- Le Sud-Vietnam doit tout à l'Amérique m'expliquait-il. C'est grâce à eux que notre économie est viable. Ils ont envoyé leurs fils au combat, ils nous ont construit des routes, ils ont déversé leurs dollars, mais ils ne veulent rien écouter de ce que j'essaie de leur dire sur le Vietnam. Ils croient qu'ils connaissent mon pays mieux que moi.

Le seul espoir, à longue échéance, dit le président Diem, serait que le Réarmement moral imprègne le Vietnam, Nord et Sud, jusqu'à saturation, transformant toute l'attitude du pays. Il invita Howard à revenir avec une vaste équipe pour essayer de réaliser cela, mais les Américains y mirent leur veto.

Howard fit de nouveaux voyages en Asie en janvier 1962 et l'automne suivant.

P. H. à Doï

Tokyo, 17 octobre 1962

J'inaugure ma nouvelle machine en t'écrivant. Anthony est auprès de moi, c'est un bon compagnon.

Nous avons eu hier un bon petit déjeuner typiquement japonais avec des députés, des banquiers, des industriels. Chiba présidait.

Etre responsable, dans notre travail, cela signifie, me semble-t-il, n'avoir personne d'autre que Dieu sur qui s'appuyer ; à nos côtés, ceux qui veulent mener cette aventure, sans limite de nombre, mais derrière nous Dieu seul, lorsqu'il s'agit de ces décisions pleines de risques que l'on prend en s'appuyant ou bien sur l'approbation

humaine ou bien sur la foi nue. Pour ma part, c'est la foi que j'ai choisie.

P. H. à Doë

Tokyo, 26 octobre 1962

Ce que Yoshida nous a dit hier à midi révèle pourquoi en fin de compte le Japon est perdant en Asie :

— J'ai parcouru l'Asie du Sud-Est il y a quelques années, a-t-il raconté. Ces gens ne m'ont guère impressionné et j'ai cessé de m'intéresser à cette partie du monde.

— Dans ce cas, dis-je, demandons à Khrouchtchev et Mao Tsé-toung de venir faire une visite en Asie du Sud-Est.

C'est un finaud ; il m'a jeté un coup d'œil par-dessus ses minuscules lunettes et a souri sans dire un mot.

Des journalistes anglais et américains ont exprimé hier en public leur étonnement de voir les Japonais s'intéresser pareillement au Réarmement moral dont on se moque en Occident. Cela n'a pas ébranlé les Japonais, qui les ont sans ménagements envoyés sur les roses. L'agence UPI me demande quatre cent cinquante mots sur Cuba. Mais les dégâts que ces types font par ignorance ou méchanceté dépassent l'entendement. Je ferai l'impossible pour que nous franchissions ce cap.

P. H. à Doë

Tokyo, 5 novembre 1962

Quelqu'un a dit tout à l'heure que nous devons avoir un porte-parole ouvrier parce qu'on nous prend pour une rêverie de gens riches, ou que sais-je. Je n'ai pas mâché mes mots et d'ailleurs il y a belle lurette que ça me démangeait la langue : je ne donne pas ma vie pour un mouvement de classe et je ne respecte pas un homme parce qu'il est ouvrier, ou bien parce qu'il ne l'est pas, mais je le respecte s'il se bat.

Les Japonais ne nous facilitent pas toujours la tâche pour aller droit au cœur du sujet : ils s'intéressent plus à des campagnes qu'à des gens, à des projets qu'à Dieu.

Honda — le Beaverbrook du Japon avec le plus grand journal et trois chaînes de télévision — a passé une heure avec moi. « Restez jusqu'en décembre, m'a-t-il demandé. Le Japon doit être imbibé de cet esprit. Je croyais que vous étiez un club dans le genre du Rotary, mais non, c'est le seul moyen de sauver mon pays. » Je lui ai rapporté que Buchman le tenait en haute estime.

— Trop haute, a-t-il répliqué.

— Non, Buchman disait que si vous changiez, vous seriez le gardien de phare du phare de l'Asie.

Il a réfléchi un moment, puis il a dit : « J'aimerais être le gardien du phare. » Comme il a donné sa démission de président du journal, je lui ai dit que je lui offrais un nouveau travail avec nous. « Je n'ai pas besoin d'être président pour y avoir mon mot à dire », a-t-il répondu.

P. H. à Doï

Tokyo, 6 novembre 1962

A midi, nous avons eu un repas japonais avec Idemitsu. La société qu'il dirige vient de construire un pétrolier de cent trente mille tonnes à la demande du gouvernement. Avec nous se trouvait un monsieur américain, grassouillet et borné. « Il faudrait demander aux Américains d'élever une statue à Abraham Lincoln et une à vous », proposai-je. Comme je l'avais espéré, le traducteur se trompa et traduisit : à Abraham Lincoln et à George Washington. Je rectifiai. Idemitsu éclata de rire, tandis que l'Américain remarquait le plus sérieusement du monde : « C'est très aimable à vous d'y penser, mais je n'en suis probablement pas digne. » Les Américains ont autant d'atomes crochus avec un Idemitsu qu'un villageois du Brent Eleigh avec un lama du Tibet : ils sont d'une autre planète.

Il nous faut des hommes et des femmes que Satan ne puisse corrompre — ni entraînés par leurs désirs, ni poussés par leurs demandes, ni tirés par leurs peurs, ni

paralysés par leurs défaites. Tout au long des siècles, des grands de ce monde et des foules déchaînées ont persécuté, massacré parfois, les soldats de Dieu. Mais Dieu est invincible et sa vérité indestructible.

P. H. à Doë

Hokkaido, 13 novembre 1962

Nous sommes arrivés ici hier. C'est tout à fait comme l'Angleterre à cette époque de l'année : nettement plus froid que Tokyo, les arbres dénudés, la terre foncée avec des collerettes de givre autour des rizières. L'île est très à gauche. Les charbonnages vont devoir renvoyer soixante-dix mille mineurs parce que le pétrole russe revient moins cher comme combustible et qu'il est importé à flots. La semaine prochaine verra peut-être une grève générale.

Les rivières regorgent de saumons. Le pays commence tout juste à être exploité industriellement et Hokkaido ressemble aux villes des pionniers du siècle dernier en Amérique.

Il y a chez les gens d'ici une soif spirituelle qui est poignante. Les jeunes sont aigris, féroces. Anthony et moi avons parlé tard dans la nuit avec des étudiants. L'un d'eux nous a demandé : « Y a-t-il une réponse à la saleté, à la haine, à l'ambition de grimper au risque de manquer à sa parole ou de blesser ses amis ? Personne à l'université ne pense qu'il existe une réponse. Nous en discutons souvent. »

J'ai rencontré hier le président de l'université qui m'a dit : « J'ai fait tout ce que j'ai pu pour la jeunesse, mais nous n'avons pas un professeur qui croie à autre chose qu'à la révolution économique. Si seulement nous avions eu le Réarmement moral dix ans plus tôt ! »

P. H. à Doë

Hokkaido, 16 novembre 1962

Journée épique hier. Prévenue que nous allions donner

notre pièce à l'université, la police est venue nous offrir sa protection — que nous avons déclinée.

Trois quarts d'heure avant le début, nous n'avions vendu encore que vingt-deux places à cause de l'hostilité farouche de limiers du diable. C'est alors que le président et le secrétaire du Zengakuren, organisation nationale d'étudiants, ont été introduits dans la salle par un joueur de rugby. Ils ont foncé sur moi. Ils voulaient manifestement empêcher le spectacle. J'ai retroussé mes manches et je leur ai tenu tête avec toute la force dont j'étais capable. Cela faisait un tel vacarme qu'on nous a priés de sortir. Nous avons été suivis dehors par une bande du Zengakuren et quelques-uns des nôtres. Il y a eu des rires, des silences, et finalement nous les avons tous dans la salle pour le spectacle, et leur manifestation était décommandée ! On sentait Dieu à l'œuvre dans des jeunes types qui n'avaient été nourris que de pierres jusque-là. Ils sont tous restés longtemps à parler avec nous après la pièce. Pour eux, Staline et Khrouchtchev ont trahi Lénine et se sont embourgeoisés. De Mao Tsé-toung, ils ont une opinion plus haute — mais pas de beaucoup. Ils nous ont bombardés de questions telles que : « Quel genre de monde envisagez-vous si vous réussissez ? » Anthony ne m'a pas lâché et a été formidable. Gandhi aussi.

P. H. à Doë

Tokyo, 21 novembre 1962

Excellent déjeuner avec la presse ici à notre arrivée. Mais quand un Japonais nous a comparés au Rotary et au Lion's Club, je l'ai interrompu pour dire : « Nous nous ressemblons autant qu'un chou et un éléphant. » Il était furieux.

P. H. à Doë

Tokyo, 25 novembre 1962

Nous sommes allés jusqu'à Kobé pour voir un armateur. Nous avons visité les chantiers navals : impeccables. Ils

construisent un quatre-vingt mille tonnes en six mois — délai de livraison garanti — et un trente-huit mille tonnes en quatre mois.

Longue interview à la télévision. Le plus drôle a été quand on m'a demandé : « Qu'est-ce que le Réarmement moral ? » et qu'un autochtone enthousiaste a répondu pour moi : « Le désintéressement et l'entrée au paradis. » — Sottises ! ai-je rugi aussi vigoureusement que j'ai pu.

P. H. à Doë

Tokyo, 26 novembre 1962

Nous avons volé jusqu'à Tokyo dans un des trains de Sogo¹ : sept cent cinquante kilomètres en six heures et demie. C'était splendide et nous avons vu au passage des pêcheurs et des paysans, des temples et des châteaux, les flots de la mer et la neige des montagnes. J'aime le Japon parce qu'il est tellement vivant : inquiet, nerveux, brusque, athée, cruel, triste, isolé, affamé de plus d'une façon, mais — vivant. Il ressemble à l'Amérique lorsque je l'ai vue pour la première fois. Que Dieu nous garde de laisser le Japon s'engraisser, comme c'est le cas semblable-t-il pour les États-Unis.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui nous parlons à deux mille femmes. Les Japonaises ont su émerger de leur condition servile : elles tiennent les rênes sans bruit, mais sans équivoque, dans bien des familles.

P. H. à Doë

Tokyo, 29 novembre 1962

Yoshida nous a invités chez lui. C'est un homme qui me plaît : un vieux renard malin comme pas un, dans la lignée de Churchill, Lloyd George et Beaverbrook.

P. H. à Doë

30 novembre 1962

Yoshida nous a reçus dans des appartements japonais de toute beauté. Au-delà des parterres de fleurs et des

1. Le directeur général des chemins de fer japonais.

pièces d'eau décoratives à la japonaise, la vue allait jusqu'aux brisants de l'océan. Par l'autre fenêtre, nous avons vu le soleil descendre derrière le Fuji-Yama et la lune allumer son croissant parmi les étoiles.

Il nous a raconté qu'il y a trois ans Nehru était venu au Japon et lui avait offert un bébé éléphant baptisé Indira comme sa fille. Yoshida a promis à Nehru un ourson japonais baptisé comme sa fille à lui, mais celle-ci refusa de prêter son nom et Nehru attend toujours son ourson. Yoshida rit bien quand je lui fis remarquer que Nehru avait assez à faire avec l'ours qui lui venait du nord : « Les ours japonais sont tout à fait inoffensifs », m'assura-t-il.

Puis il nous fit une longue théorie, comme quoi pour être prospère il faut se débarrasser des colonies : « C'est ce que nous avons fait. J'ai vu la même chose en Belgique l'an dernier, en France depuis qu'elle s'est retirée de l'Algérie et maintenant en Angleterre. Ma théorie de la prospérité, la voilà : ne dépensez pas trop en armements et ne gaspillez pas votre argent en colonies. » Alors tant mieux si les puissances rivales du Japon se ruinent en armements, lui dis-je. Il acquiesça vivement en ce qui concerne l'Amérique et la Russie, ajoutant toutefois qu'il souhaitait qu'elles n'en fassent jamais usage.

Il insistait beaucoup pour nous faire fumer. J'ai fini par lui dire : « M. Yoshida, vous nous avez exposé votre conception de l'économie nationale. Je n'ai jamais été premier ministre, mais en économie personnelle j'ai décidé de renoncer aux cigares comme le Japon a décidé de renoncer aux colonies. » Il a trouvé cela amusant, on se demande pourquoi.

« Le Japon est une petite nation repliée sur elle-même, a-t-il dit encore. Je suis reconnaissant de la vision que vous avez de notre avenir, reconnaissant de vous voir

persuadé que nous jouerons un rôle clef dans l'Asie du Sud-Est. C'est aussi mon avis.» Yoshida ajouta que, depuis sa visite en Australie, il y a trois ans, l'attitude des Australiens envers les Japonais s'était beaucoup améliorée, ce dont il se réjouissait.

Si je t'envoie ce long compte rendu, c'est qu'à mon sens il est caractéristique des vues et de la politique japonaises à l'heure actuelle.

— Vous devriez parler avec Khrouchtchev. L'avez-vous déjà rencontré ? m'a enfin demandé Yoshida.

Je lui répondis que Khrouchtchev ne m'avait pas encore invité.

— Mais, dit-il, quelquefois les invités s'invitent tout seuls.

— Les Anglais sont souvent allés dans des endroits où ils n'étaient pas conviés, répondis-je. Quant à moi, je préfère attendre une invitation.

— Moi, j'aimerais bien le rencontrer, dit Yoshida.

— Sans doute, fis-je, est-il un être humain, dont on pourrait gagner l'esprit.

Yoshida acquiesça gravement et ajouta : « Il ne faut pas être pressé avec le monde communiste, mais nous devons le gagner. »

Il m'a dit également : « L'Angleterre est le seul pays que l'Amérique écoute encore. Il vous faut parler à l'Amérique. » C'est un défi intéressant, si Yoshida dit vrai.

Ici l'ambassade américaine nous reproche de mettre sur le même pied la démocratie américaine et le communisme, parce que nous affirmons que Khrouchtchev et Kennedy ont tous deux besoin de changer — ce qui est la pure vérité. Dans une lettre à l'attaché militaire, Gandhi a expliqué qu'on peut dire qu'un gorille velu et un homme pas rasé ont tous deux besoin de se raser sans penser pour autant que l'homme est un gorille.

Le printemps 1963 revit Howard au Japon. Le 25 avril, il prit la parole devant les étudiants de l'université Waseda, dans la salle Ono qui avait accueilli avant lui Adenauer, Nehru, le président Soukarno d'Indonésie et Yuri Gagarine. Dernier en date, Robert Kennedy fut particulièrement malmené ! Waseda est l'une des universités japonaises les plus politisées, très à gauche par tradition. Le titre du discours de Howard était « Au-delà du communisme vers la révolution ». La salle était comble.

Cet après-midi, je m'adresse à ceux qui d'ici vingt ans entraîneront le Japon et l'Asie dans une direction nouvelle, s'ils en décident ainsi : s'ils décident de faire passer la révolution avant leurs carrières, projets, peurs et haines, d'accepter une mission pour leur pays et de suivre un courant de l'histoire qui dépasse le communisme, le militarisme ou l'intellectualisme. Voilà l'espoir d'un monde reconstruit.

Depuis la fin de la guerre, l'Occident a voulu que l'Allemagne et le Japon restent diminués, effacés, en marge. Nous n'avons pas seulement infligé une défaite militaire au Japon. Nous avons occupé le Japon et délibérément détruit vos traditions. Je ne dis pas que toutes vos traditions étaient bonnes. Mais elles n'étaient sûrement pas toutes mauvaises. Nous vous avons appris à dénigrer le patriotisme. Nous vous avons dit qu'il était démodé d'aimer l'empereur et la patrie. Nous vous avons gavés de notre matérialisme sans âme. Nous vous avons dit : vous avez commis tant d'erreurs dans le passé que vous ne pouvez ni ne devez plus avoir voix au chapitre dans les affaires du monde.

Le Japon n'a pas à ressembler à l'Amérique ou à la Russie. Le Japon est le Japon. Il peut, il doit et il va se libérer du passé et partager avec nous tous le privilège

et la charge de construire une civilisation nouvelle et saine sur les ruines de l'ancienne.

La revue soviétique *Kommunist* publiait il y a quinze jours un article analysant le Réarmement moral : « Parmi les associations qui ont pour but de sauver le monde occidental des assauts du communisme, le Réarmement moral est certainement la plus marquante », y lit-on.

Mais notre but est beaucoup plus vaste que cela. Je ne serais pas au Japon si c'était là l'objet du Réarmement moral ! Nous voulons sauver la société occidentale de la décadence, et le communisme des contradictions inhérentes à sa propre dialectique. Nous voulons une révolution qui réussisse. Pour communistes et non-communistes, c'est un appel à prendre leur place dans la plus grande révolution de tous les temps.

En décembre 1963, Howard se rendit une fois de plus en Asie.

P. H. à C. B.

Delhi, 4 décembre 1963

Nous voici de retour à Delhi après un voyage important et hasardeux jusqu'aux premiers contreforts de l'Himalaya pour voir le Dalai-Lama. On nous a prévenus qu'il nous accorderait une demi-heure et nous donnerait le signal du départ. Pour finir, il nous a gardés près d'une heure et demie au pied de son trône couleur safran, nous servant du thé, riant, réfléchissant, questionnant.

Le monde a besoin d'une nouvelle conception de la morale, a-t-il dit, sinon il ne connaîtra ni paix ni justice. Pour le Dalai-Lama, la première étape serait un vrai accord Est-Ouest sans lequel il ne saurait y avoir de désarmement valable.

Une chose est claire à mon avis : le déclin des grands mouvements de l'Esprit de Dieu s'amorce lorsque le sel de critères moraux absolus vient à manquer. Faire passer

des plans d'action avant les gens n'est pas plus vertueux que faire passer des bénéfices avant les gens.

Rajmohan Gandhi a une vision magistrale pour l'avenir de son pays. Je crois qu'il va donner le départ d'une nouvelle marche du sel pour son peuple. Quelle nation aurait besoin de critères moraux absolus plus que l'Inde ? L'incurie, la mauvaise qualité sont presque de règle et l'on prend pour excuse la pauvreté ou le sous-développement. Mais tout le monde en Inde n'est pas pauvre et, bien loin d'être sous-développés, les gens sont aussi alertes et capables que n'importe qui à ma connaissance. Seulement, lorsqu'on refuse d'embrasser leur laisser-aller, leur médiocrité dans le langage, dans la ponctualité, dans les relations humaines, on se fait accuser d'être snob, d'être fier, en somme de n'être pas Indien. J'ai l'impression qu'il y a beaucoup de gens qui ont exactement la même attitude envers le Réarmement moral. Ils dissipent notre héritage spirituel par leurs objectifs de second ordre et leur discipline de quatrième ordre, puis ils montrent les crocs à quiconque tente de maintenir une allure et une profondeur divines.

Lors de ce séjour, Howard prit part à la marche organisée par Gandhi du Cap Comorin à Delhi.

L'an dernier, soixante-trois pour cent des impôts dus n'ont pas été payés au gouvernement indien. Des fraudes pour six millions de dollars ont été découvertes dans les chemins de fer. Partout on corrompt, on achète les gens. Les divisions de castes, les haines de races foisonnent.

Gandhi a conduit une marche de six mille kilomètres à travers l'Inde avec des réunions de masse à chaque étape : il demandait que les Indiens se portent volontaires et reçoivent la formation du Réarmement moral.

Voici ce qu'il a dit l'autre jour à soixante-quinze mille personnes réunies à Bombay, au bord de l'océan, en un

des lieux de rencontre favoris de son grand-père : « Nous sommes résolus à mobiliser une force de jeunes hommes et femmes capables, intelligents, qui vivent droit, qui ne se laissent corrompre ni par l'argent ni par le pouvoir, qui puissent diriger notre pays. Cela pourrait aller plus vite qu'on ne croit. »

Nehru m'a dit à Delhi en novembre dernier que Gandhi avait su établir avec la jeunesse indienne un contact qu'avaient perdu depuis cinq ans les dirigeants et les ministres.

Il y avait des socialistes qui insistaient pour qu'en Inde Howard ne s'occupe que de la pauvreté. Il écrivit :

P. H. à W.

Delhi, 6 décembre 1963

Si seulement nous pouvions aider les socialistes sentimentaux à se préoccuper autant de la haine que de la faim. Ils s'excitent sur la misère matérielle et ignorent complètement le dénuement spirituel de leur proche voisin. Je crois qu'aux yeux de Dieu une conscience morte est plus nuisible qu'un ventre creux. Bien sûr, il faut que nous nourrissions les affamés. Mais ces sentimentaux passent leur vie à faire tout un foin pour ce qui dans le monde d'aujourd'hui n'est pas l'essentiel.

Peu de gens ont la moindre idée de ce qui fait un chef. Ils pensent que le chef dit quoi faire aux autres et ne travaille pas lui-même. C'est l'opposé qui est vrai.

Souvent en Asie on demanda à Howard comment un chrétien tel que lui se trouvait sur la même plate-forme que les gens d'autres religions.

P. H. à G. C.

5 juillet 1964

Le Réarmement moral est pour chacun, partout. Ce n'est pas, n'a jamais été, ne sera jamais une « autre religion ». Et jamais le Réarmement moral ne fera de ségrégation.

Le chrétien, c'est vrai, croit que les critères absolus, d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour, sont les critères du Christ et que la vie selon la direction de Dieu est la vie à laquelle le Christ appelle ses disciples. Le Réarmement moral, c'est vrai aussi, aide les chrétiens à vivre les critères du Christ qu'ils proclament. Et les non-chrétiens, en général, se réjouissent qu'un effort se fasse pour aider les chrétiens à vivre ce dont ils parlent !

Les critères moraux absolus représentent une base de combat commune, une même marche à gravir pour toute l'humanité. Nombreux sont les agnostiques et les athées que j'ai vus prendre leur place dans le Réarmement moral de leur pays une fois qu'ils avaient fait l'expérience de ces critères.

Le changement est pour chacun. Il commence lorsque ces critères sont appliqués absolument, et les hommes qui passent par là possèdent quelque chose de réel qu'ils peuvent transmettre à d'autres.

Un colonel coréen m'a un jour demandé si j'étais chrétien. Comme je répondais affirmativement, il a continué : « J'aimerais vous dire comment vivent beaucoup de chrétiens en Corée du Sud. J'ai la responsabilité d'un pays, d'un pays qui est dans une passe tragique moralement et économiquement. J'ai tellement besoin d'aide, mais ces chrétiens ne prennent pas le moindre intérêt aux problèmes de mon gouvernement. Tout ce qui les intéresse, c'est de se chiper les fidèles d'une Eglise à l'autre. Ce sont, en Corée du Sud, les gens les plus pharisaïques, les plus sectaires, à la fois divisés et fauteurs des pires divisions.

— Je regrette, répondis-je, et je lui dis la tâche que je voyais en un pays comme la Corée pour de vrais chrétiens, pour des révolutionnaires.

— Evidement, dit-il, s'ils étaient ainsi, tout le pays suivrait. »

Howard payait de sa personne quand il prenait la parole en public, mais plus encore dans ses contacts personnels. Ses entretiens atteignaient une profondeur rare en Asie où la réserve est grande. C'est que Howard était un homme doté d'une sensibilité instantanée aux besoins d'autrui. Il savait se réjouir avec ceux qui se réjouissaient et pleurer avec ceux qui pleuraient. Sur-tout il savait être honnête avec ceux qui voulaient de tout leur être s'ouvrir honnêtement eux-mêmes.

Il n'avait pas abordé le continent asiatique dans une optique britannique. Il avait le don de se mettre aussitôt à la place de qui il rencontrait. Certains ne se rendaient pas compte qu'un homme d'une personnalité aussi extravertie et tonitruante avait ce côté, invisible mais omniprésent, qui était fait de silence et de quête constante :

Changer les gens à l'échelle des masses, c'est changer des individus profondément et pour toujours. Il y faut mettre le temps, la peine, la prière, l'imagination, et à cela il n'y a pas de raccourci.

CHAPITRE DIX-SEPT

LIBERTÉ POUR L'AFRIQUE

La liberté est un bien. Elle gagne l'Afrique comme une marée. Pourtant, là où le Noir hier haïssait le Blanc, le Noir aujourd'hui craint le Noir. Et demain risque de voir un impérialisme noir ou rouge prendre la relève de l'impérialisme blanc.

P. H., 3 décembre 1963

Howard n'est allé qu'une fois en Afrique, mais il y comptait de nombreux amis. A Caux en particulier, il avait été mêlé à des événements qui devaient aider plusieurs pays africains à réaliser leur indépendance sans effusion de sang. Il était de ceux qui accueillirent en 1953 Si Bekkai, qui devint président du Conseil lors de l'indépendance du Maroc, et Mohammed Mas-moudi de Tunisie.

S'adressant à un groupe de Nigériens à Londres le 27 septembre 1963, il disait :

L'Afrique peut, si elle le veut, apporter très concrètement au monde moderne la révolution dont il a besoin.

Il me paraît évident que notre vieille Europe, elle, s'en est montrée incapable, et non moins évident que l'Amérique moderne n'y parvient pas davantage. Quant à la Chine et la Russie, qui exposent aujourd'hui à tous les failles de leur unité, elles ne me semblent pas en bonne posture pour unir la terre. Alors qui donc le fera ?

Dieu regarde au cœur et non à la couleur de la peau. L'homme regarde à la couleur, non au cœur, et nous devons renverser ce courant. Nous y parviendrons si nous le renversons en nous-mêmes. Jamais vous n'atteindrez l'unité si vous n'avez pas une foi réelle. C'est vite dit, mais y a-t-il dans l'histoire une seule époque où les hommes aient été plus stupidement, plus inutilement divisés que maintenant ?

Howard n'était pas de ceux qui dénigrent tout ce que la Grande-Bretagne a fait en Afrique et sous-estiment le fait que, après avoir triomphé de tous ses ennemis, elle ait rendu leur liberté à tant de pays, parce qu'elle estimait que c'était de son devoir. Mais, pour lui, accorder l'indépendance à des nations était une chose ; une autre d'y préparer des hommes de caractère, avertis idéologiquement, qui sauraient préserver cette liberté.

Et, en ce domaine, il sentait que la Grande-Bretagne avait failli :

Résoudre les conflits raciaux, c'est construire une société sans préjugés ni haine aucune. Si l'on donne son accord de principe à l'égalité raciale, aux droits civiques pour tous, mais que dans la pratique on continue à haïr une classe, une race, une nation ou une personne, on n'aboutira à rien. Quiconque hait renforce les barrières de couleurs et de classes dont l'humanité entière porte le poids. Car celui qui hait ne saurait guérir la haine, il contribue au contraire à la multiplier. Ces idéalistes qui vitupèrent ceux qui ne partagent pas leur avis me font penser

aux médecins qui nous avertissent des dangers de la cigarette sans arrêter eux-mêmes de fumer !

Son seul séjour en Afrique, Howard le fit avec la troupe théâtrale de *L'Île qui disparaît* lorsqu'il conduisit la mission mondiale au Kenya. C'était en pleine insurrection Mau-Mau. Howard et quelques autres se rendirent au camp du fleuve Athi, où, derrière les barbelés et les miradors, douze cents Mau-Mau étaient détenus. C'étaient les plus durs, les théoriciens du mouvement, les chefs politiques. Vêtus de shorts jaunes, le crâne rasé, ils étaient accroupis en rangs serrés sous un soleil de plomb. Howard raconte :

Ils cachèrent leur visage à mon approche. Ils ne voulaient pas voir l'homme blanc. Mes premiers mots furent : « Je suis né blanc. Je n'y puis rien, n'est-ce pas ? » Ils se mirent à me regarder. Ils commencèrent à entrevoir que de haïr un homme parce qu'il est né blanc témoigne du même infantilisme et de la même ignorance que de le haïr parce qu'il est né noir, brillant, sot, laid, beau, grand, petit, juif ou arabe. Quand j'eus fini, leurs dirigeants vinrent me trouver. « Nous avons reçu notre éducation dans des écoles chrétiennes, dirent-ils. Nous avons perdu la foi et nous avons cessé de croire à toute autre méthode que la violence pour obtenir notre liberté, parce que nous avons vu de nos yeux comment se comportaient les chrétiens blancs. Si nous avions imaginé qu'un Blanc puisse penser et parler comme vous l'avez fait aujourd'hui, il n'y aurait pas eu de Mau-Mau au Kenya. »

Lorsque j'ai entendu ces Kényens parler, la honte et l'angoisse ont envahi mon cœur. J'ai pleuré. Certains de ces anciens Mau-Mau sont devenus mes amis. Ils ont vu des Blancs changer. Ils ont appris que les Noirs eux aussi pourraient changer. Ils ont changé. Ils ont compris que la violence, que l'on considère parfois comme un bon ser-

viteur, devient très vite un mauvais maître et que l'histoire ne reste jamais longtemps du côté de ceux qui haïssent. La haine ne connaît pas de barrière raciale. L'amour non plus.

Ces hommes touchaient un shilling par jour. Ils firent une collecte et réunirent vingt-six livres sterling en petite monnaie pour contribuer à nos frais.

Plus tard, Howard passa des heures à s'entretenir avec les Mau-Mau. Ils lui racontèrent comment ils avaient envoyé leurs femmes coucher avec les soldats blancs. Elles se faisaient payer en munitions — qui serviraient à tuer les colons. Howard présenta à ces Mau-Mau, exactement comme à n'importe qui d'autre, l'exigence des critères moraux absolus. Et l'un d'eux devait dire par la suite : « Si nous avions connu le remède à l'impureté, nous n'aurions pas tué. »

Howard voyait l'Afrique nouvelle comme un continent tourné vers le monde et non pas absorbé dans ses affaires internes.

P. H. à I. A.

12 février 1963

Jamais on ne pourra résoudre le problème africain en Afrique seulement. C'est une question mondiale. Il s'agit d'une révolte contre la loi souveraine de Dieu, organisée à l'échelle du monde. Elle se manifeste dans tous les cœurs, comme dans tous les gouvernements. Certains hommes au pouvoir considèrent encore l'Afrique comme un pion sur leur échiquier.

Beaucoup de gens ont cru qu'il suffirait de compter sur la cordialité et l'humour propres à l'Afrique pour détendre l'atmosphère. Ce n'était pas l'avis de Howard.

P. H. à G.

15 mars 1963

Je ne consacre pas ma vie à amener Noirs et Blancs d'Afrique à cohabiter sans se couper la gorge. Je ne me soucie guère de savoir si les Blancs restent trop longtemps, si

les Noirs agissent mal, ou Dieu sait laquelle de ces questions qui occupent tant d'esprits. Mon but est autre et il est unique : vivre, combattre, mourir si nécessaire, afin que Dieu règne dans les affaires des hommes — et cela inclut le continent africain.

Ne pouvons-nous amener quelques hommes d'Afrique à prendre le même engagement qu'avait pris Frank Buchman ? Il n'était pas homme, me semble-t-il, à se demander constamment comment les Blancs, comment les Noirs le traiteraient. Si telle avait été sa préoccupation, je l'aurais trouvé mortellement ennuyeux. Aussi assommant que ces Blancs qui ne peuvent penser à rien d'autre qu'aux désagréments que leur causent les Noirs, ou que ces Noirs qui ne semblent s'intéresser qu'au départ des Blancs. Pour moi, les deux questions sont aussi futiles l'une que l'autre et elles ne font que provoquer la division.

Dieu n'est pas venu pour apporter des embrassades interraciales, mais, selon ses propres termes, une épée au cœur des familles, des classes, des races, des continents. O Dieu, ô Dieu, arme-nous de cette épée-là !

En Afrique, Howard le sentait, les nationalismes outranciers conduisent droit à la destruction d'un continent qui sans cela pourrait faire entendre la voix du bon sens :

Outre la grâce divine, le courage et l'humour dont j'ai besoin, il faut qu'il y ait en moi un oui précis et définitif à la mainmise de Dieu sur moi. L'Afrique doit passer par cette expérience. Trop de ses enfants ne sont disponibles qu'aussi longtemps que les autres les traitent comme ils le désirent. Ou bien ils se taillent un domaine dans leur pays ou leur continent et ils en font leur royaume : on peut établir de fausses relations avec un pays aussi bien qu'avec un homme ou une femme, avec une race ou une classe.

Pour les nationalistes africains, c'était dur à accepter. Howard n'aimait-il donc pas son propre pays ? Voici sa réponse :

P. H. à I. A.

15 mai 1962

Je ne pense pas que tu me considères comme un être dénationalisé. Si c'était le cas, il faudrait me le dire ! Je suis Anglais jusqu'au bout des ongles, avec tout ce que cela entraîne de conséquences et de folies. Mais je vais te dire une chose : le jour où j'ai avoué à Doë la vérité sur moi, elle m'a répondu : « Je t'aime tel que tu es, mais je me battrais pour que tu deviennes tel que tu dois. » Eh bien, c'est exactement mon attitude envers mon pays.

C'est également mon attitude envers le tien, envers la Russie, envers l'Amérique, envers n'importe quelle nation sous le soleil. Et je vais te dire pourquoi. Un jour, Dieu m'a clairement dit : « Aime chaque être au monde comme tu aimes tes propres enfants. » Je savais que c'était une chose humainement impossible, mais, à genoux, j'ai demandé à Dieu de m'aider à donner mon cœur et mon esprit à chacun à sa façon à lui. Bien sûr, je n'ai pas entièrement réussi, mais cela a profondément modifié ma vie.

Il n'y a pas si longtemps encore, être séparé des miens, loin de l'Angleterre pour des semaines, des mois, une année ou deux même, me rendait très malheureux et je souffrais beaucoup du mal du pays. Naturellement j'aurais pu énoncer cinquante bonnes raisons de rentrer, mais la vérité était que j'aimais mon foyer et désirais y être. Étais-je prêt, si Dieu ne voulait pas que je rentre jamais chez moi, à ce qu'il en soit ainsi ? A genoux, j'ai répondu oui. Il en résulta une libération extraordinaire et, depuis, j'ai aimé mon pays infiniment plus.

C'est la première fois en seize ans que je passe un printemps chez moi. Mais je l'ai fait avec la liberté de mener

la bataille à fond, sans réserves ni conditions, prêt à aller n'importe où pour quelque durée que ce soit.

Howard, qui n'est jamais allé en Afrique du Sud, y avait néanmoins de nombreux amis. Des ennemis également. Il ne transigeait pas avec sa conscience, qu'il ait affaire à un homme ou un gouvernement.

P. H. à S. A.

10 septembre 1964

Je n'aurais ni la sottise ni la vanité de vouloir dire à un gouvernement ce qu'il devrait ou ne devrait pas faire. Réciproquement, je ne laisserai pas un gouvernement composé d'êtres humains me dicter ma conduite envers mes semblables, de quelque couleur qu'ils soient. Je maintiendrai que la liberté de conscience est une responsabilité sacrée confiée à chacun et qu'aucune coterie ne peut me forcer à adopter des attitudes que je réprouve. Si mes amis et moi en avons eu l'occasion, nous aurions pu être vos plus vrais, vos plus proches camarades alors que la crise se propage avec une vitesse terrifiante à travers tout le continent africain.

Nous avons besoin, nous les Blancs, qu'on nous applique non la justice, mais la miséricorde. En fait, l'humanité entière a besoin de miséricorde. Il ne s'agit pas de l'effondrement de l'Est ou de l'Ouest, des Noirs ou des Blancs, des riches ou des pauvres, des jeunes ou des vieux, mais de toute l'humanité. Nous n'avons en somme pas su relever le défi de notre siècle.

Et je prie que les Blancs d'Afrique déchiffrent avant qu'il soit trop tard cette leçon de l'histoire : la bonne volonté n'est pas une réponse à la haine, le paternalisme n'est pas une réponse aux amertumes produites par l'injustice sociale et l'inégalité.

Quant à moi, ma vie est donnée — et je dis bien donnée — à orienter le monde, communiste et non communiste, vers la Croix.

Je souffre de voir la lâcheté de certains hommes d'Afrique : ils ont entrevu le plan de Dieu et, de retour chez eux, ils ont tourné le dos à cette vision. Toutes ces années seraient bien différentes si l'on acceptait, dans ce merveilleux continent, de comprendre la maxime : sans croix, point de couronne.

Si le défi de Howard était inconfortable, il était sans discrimination :

Londres, 30 juillet 1963

Hier soir nous avons invité l'équipe sud-africaine de volley-ball. Les joueuses étaient toutes Afrikaner : Sud-Africaines blanches de langue hollandaise. Personnellement, je suis fortement opposé à la politique d'apartheid. A mon avis, elle est foncièrement mauvaise et je pense qu'il faut y mettre fin. Mais comment s'y prendre ?

Ces jeunes filles étaient en Angleterre les représentantes de leur pays. Elles se donnaient une peine immense et leur conduite était irréprochable. Je les ai trouvées visiblement sur leurs gardes et j'ai bientôt découvert pourquoi. Afin de leur faire sentir notre désapprobation, nous, Anglais, les avons logées dans des conditions déplaisantes. Elles sont quatre par chambre et n'ont en tout qu'une salle de bains, par la porte de laquelle les hommes peuvent les voir se laver. Histoire de leur montrer ce que nous pensons de leur pays !

Le résultat ? Elles ne veulent plus remettre les pieds dans notre pays : « Nous préférons le nôtre », disent-elles. Eh bien, voilà une des manières de s'y prendre. Mais ce n'est pas la mienne.

Il y a des gens qui pensent amener la bonne révolution en Afrique du Sud et dans maint autre pays par une effusion de sang. Personnellement je ne crois pas que tous les Noirs soient des saints, ni tous les Blancs des scélérats. Mais je ne crois pas non plus, étonnez-vous si vous vou-

lez, que tout ce qui est blanc soit supérieur et tout ce qui est noir inférieur. Pour moi, nous sommes tous fils de Dieu.

Je ne veux pas voir dans le Réarmement moral une destination, mais une route, une route sur laquelle tous peuvent cheminer. Non pas la vérité suprême, mais une façon d'orienter chacun vers la vérité, un champ de bataille pour tous.

Howard ouvrait son foyer du Suffolk aux hommes et femmes d'Afrique. Jomo Kenyatta y avait été reçu avant d'être incarcéré dans son pays. A la mort de Howard, neuf membres du gouvernement du Kenya devaient envoyer à Doë ce télégramme : « La philosophie et la mise en pratique du Réarmement moral ont contribué à notre stabilité et à nos progrès de manière décisive. »

C'est au contact de tels hommes que Howard avait entrevu ce que pourrait être l'Afrique :

Avec impatience, avec anxiété, le monde attend que se fasse entendre la voix de l'Afrique nouvelle. Une voix si révolutionnaire que la Chine, la Russie, l'Amérique, l'Europe, hommes noirs, bruns, jaunes, blancs, tous reconnaissent d'un commun accord : voilà comment est appelé à vivre ce monde que Dieu a créé.

CHAPITRE DIX-HUIT

PENDANT QU'IL EST ENCORE TEMPS

Vieille et solide, la maison conserve son mystère,
Elle a joué son rôle, elle a sa place encore
Dans l'histoire qui continue.

A travers les ans, ses fondations, ses poutres
Aux vents ont résisté, fermes comme le roc.
Ni le tir des canons, ni les maux de la guerre
N'ont verrouillé sa porte ou rétréci son cœur.
Peut-être son aspect a-t-il changé ou sa couleur,
Mais elle pose encore son regard immuable
Sur les champs de maïs et les champs de coton,
Grande de la grandeur d'une illustre mémoire,
Gardant l'immortel souvenir
De l'homme qui passa de ses champs à la gloire.

Washington ici piétinait dans la boue
Avant que son intelligence et son cœur
Eussent forgé, avec des hommes, la nation
Qui fut par lui entre les mains de Dieu remise.
Son cœur brûlait d'un seul amour : la liberté.

Mais bien souvent sa pensée revenait
 A ces champs calmes, au vol des oies sauvages
 Au crépuscule regagnant leurs rivages.

L'armée de McClellan en ces lieux-ci campa,
 Entre la terre rouge et les étoiles ;
 Entre la peur et la prière, les hommes
 Voyaient l'aube monter les noirs échelons de la nuit
 Avant qu'enfin le jour illuminât
 Le champ de bataille où la lutte commune,
 Comme en un creuset, faisait fondre les haines
 Et créait l'unité. Par cette porte
 Que de héros inconnus ont passé,
 Dont les noms, à jamais de l'histoire ignorés,
 Sont écrits dans les cieux parce qu'ils moururent
 Afin que Liberté parmi les hommes dure.
 Le Christ aussi parcourut ces campagnes,
 Entra dans ce foyer et y posa la main
 Sur le cœur sûr et pur d'un enfant bien-aimé,
 Un cœur vaillant, sans restriction, sans crainte.
 Joyeux et rayonnant, il obéit ;
 Comme Washington et Lincoln, il partit,
 Ignorant tout du lendemain
 A la rencontre du destin.

La vieille maison murmure à mon oreille :
 « Bien que sachant que mes jours sont comptés,
 Que les ans, lentement, désagrègent ma pierre
 Pour la rendre à la terre dont elle vint,
 Je sais aussi que rien n'effacera jamais
 Le souvenir de ce choix qui fut fait
 Ici, et dont l'effet, comme une onde, dépasse
 Le cortège des ans, les limites du temps,
 Onde d'amour et de vie qui, par grâce,
 D'homme à homme se communiquant, trace
 Du maître plan de Dieu le dessin essentiel,
 Et des hommes, tel votre fils bien-aimé

Dont la course ici prit naissance
Façonneront les formes d'un nouvel avenir. »

P. H.

(Ecrit pour une famille américaine)

C'est aux Etats-Unis que Peter Howard passa la majeure partie de sa dernière année. L'amour qu'il portait à ce pays avait grandi avec le temps. Il n'y avait pas trace en lui de cette hauteur, de cette suffisance qui amènent tant d'Américains à considérer la Grande-Bretagne avec commisération ou indifférence. On aurait presque dit que Howard n'était pas Anglais tant l'enthousiasme et l'engagement chez lui jaillissaient avec vivacité. Seuls sa langue et son patriotisme ne laissaient pas de doute. Il tenait aux Américains le langage de l'espoir et parlait à l'Amérique avec honnêteté, car c'est ainsi qu'il entendait l'amitié sincère : il ne flattait ni ne condamnait, il disait ce qu'il pensait sans conserver d'arrière-pensées.

« Les paroles de Howard nous mettent au défi. Elles jettent sur l'Amérique et le monde une clarté extraordinaire », écrivit le cardinal Cushing dans sa préface au recueil de discours de Howard, *Créé pour un grand destin*.

Jamais Howard n'avait eu programme plus chargé qu'en cette année 1964 aux Etats-Unis : en dix semaines, quarante-six conférences dans vingt-cinq villes. Puis des séjours prolongés avec plus d'allocutions encore.

P. H. à A. T.

New York, 5 mars 1964

La réponse avance à travers l'Amérique, profondément, irrésistiblement. Mais c'est une autre Amérique qu'il y a deux ou trois ans : cynique, dure, divisée, moribonde.

Peter Howard mit toutes ses énergies et toute sa pensée à enrayer l'avance de ce cynisme fatal. Le 4 février 1964, il prenait la parole à l'Hôtel de Ville de Los Angeles :

Un homme se tient à mes côtés tandis que je vous parle, John, mon frère cadet, mon seul frère. Pendant la dernière guerre, il a combattu en Afrique, dans les îles glacées des mers arctiques, sur les pentes sanglantes des monts italiens, en Afrique du Nord dans un enfer de chaleur, de mouches, de violence, pour être finalement parachuté à Arnhem où il trouva la mort. Comme des millions d'autres, il a donné sa vie pour que nous héritions la liberté. Payée d'un tel prix, cette liberté m'est chère.

L'Amérique ressemble à un Père Noël géant qui parcourt d'un pas incertain l'Asie, l'Afrique et l'Amérique latine, distribuant des cadeaux aux enfants, témoignant d'une générosité inconnue jusqu'ici dans l'histoire. Les enfants empoignent les cadeaux, crient pour en avoir davantage, vident les poches du Père Noël au passage, essaient de le faire trébucher, le renversent, l'insultent et l'assomment. C'est une énigme et un paradoxe. Pendant les brefs moments dont je dispose, je veux vous dire pour quoi il en est ainsi.

L'Amérique a besoin d'un but à offrir à l'humanité. Elle se présente chargée de cadeaux, brandissant d'une main un rouleau de dollars et de l'autre une cargaison de bombes. Il lui faut de surcroît une idée maîtresse dans son esprit et dans son cœur. Je remercie Dieu que l'Amérique soit forte. Mais faute d'un plan révolutionnaire donnant à chacun l'occasion de jouer son rôle, d'une foi que tous puissent comprendre et aimer, et de la discipline volontaire que commandent ce plan et cette foi, l'Amérique risque de devenir comme un chevalier mort sous son armure.

Le 28 février 1964, Howard s'adressa au Commonwealth Club de San Francisco. C'était peu de mois après l'assassinat du président Diem et la guerre du Vietnam n'avait pas encore atteint son paroxysme.

La mort de Diem a-t-elle représenté un mauvais calcul qui coûtera cher ? Lors de mon dernier voyage en Asie, on m'a demandé dans divers pays, dans diverses villes et en diverses langues : la violence est-elle un moyen légitime d'arriver à certaines fins politiques ? Autrement dit : aurait-on le droit d'utiliser la force pour détruire le capitalisme, devrait-on tuer les riches ? Lorsque je disais que cela semblait une piètre idée, on me répondait unanimement : « Et le Vietnam ? L'Amérique a montré là qu'elle était prête à encourager la violence pour arriver à ses fins politiques dans un autre pays. » Je ne dis pas que cela se justifie. Je ne dis pas que ce soit vrai. Je dis que c'est une opinion qui se répand comme un incendie de forêt dans le cœur de millions d'Asiatiques, d'Africains et d'Américains du Sud.

Je ne prends position ni pour ni contre la politique de Diem au Vietnam. Il avait ses extravagances et ses faiblesses. Il avait des personnes difficiles dans sa parenté, comme d'ailleurs la plupart d'entre nous. Je peux dire pour l'avoir connu personnellement que c'était un mensonge de le représenter comme un monstre fasciste.

En ce moment même, dans les rizières et les marécages, les ténèbres de la jungle, la glaise, les détritiques et la boue de rivières fétides, des Américains, des Vietnamiens, villageois et soldats, mettent à l'épreuve du sang et de la souffrance l'avenir de la liberté du Vietnam. Sans exprimer quelque vue que ce soit sur la politique ou la conduite de Diem ou des Nhu, on peut dire une chose avec certitude : pour la première fois dans leur histoire, les Etats-Unis ont encouragé en temps de guerre le renversement d'un gouvernement légalement élu qui combattait loyalement l'ennemi commun, l'envahisseur communiste.

La facture totale de l'élimination de Diem n'a pas encore été présentée, ni la vérité entièrement révélée. Mais le moment viendra, n'en doutez pas.

Le 15 novembre 1963, Howard avait écrit de La Nouvelle-Delhi :

Je connaissais Diem. La diplomatie américaine, je le sens profondément, n'a pas su établir avec lui des relations qui auraient évité beaucoup de drames. Tout ce que je puis dire, c'est que lors de nos conversations je l'ai trouvé très réceptif à toute suggestion qui venait d'une Croix et non d'un trône.

Les discours de Howard soulevaient des questions que les Américains considéraient comme affaires privées et cela ne plaisait pas à tout le monde. Mais on se rend compte avec le recul, qu'ils ont été plus d'une fois prophétiques. En fait, dans l'ensemble, les Américains lui ont fait écho bien qu'il se soit exprimé avec une franchise souvent brutale.

P. H. à M. H.

6 février 1964

Cette idée bien américaine d'éviter à tout prix le blâme — en espérant ainsi gagner du crédit — vous mène à prendre la couleur du pays au lieu d'amener le pays à prendre sa couleur de Dieu.

Qu'il s'agisse des Jeux Olympiques ou de l'envoi d'une caméra dans l'espace, les Américains ont une façon de chanter leurs propres louanges qui ne cesse de m'étonner. Nous sommes formidables, disent-ils à l'avance en se rengorgeant, pour ajouter s'il survient un incident : « Nous avons quand même fait tout notre possible. Nous avons essayé et réussi mieux qu'on ne croit. » Mettons fin à cela. Apprenons à nous battre sans craindre les blessures.

P. H. à R. P.

13 février 1964

En Amérique, tant de gens, me semble-t-il, ne se lancent dans une entreprise qu'une fois absolument certains d'aboutir à un succès éclatant. En foi de quoi, tantôt ils

manquent d'assurance et se sentent frustrés, tantôt ils se montrent vaniteux et inutilement arrogants.

Cette mentalité reflète leur détermination de façonner le reste du monde à leur image — et quiconque dit que l'Amérique a besoin de changer est anti-Dieu... Quelle folie ! Loin de moi l'idée qu'il nous faut prendre les Américains à rebrousse-poil, vexer les gens et les provoquer exprès. Mais nous devons nous attaquer à la perversion colossale que cache cette attitude protectrice de l'Amérique envers elle-même.

Je n'ai pas de doute que dans les desseins de Dieu les Etats-Unis doivent encore faire basculer le monde vers Lui. Mais franchement certains des agissements et des déclarations de l'Amérique évoquent pour moi la démoralisation d'un géant décadent et je ne peux pas le taire. Méfions-nous de la tentation de ne vouloir heurter personne, car cela nous amène à édulcorer la vérité, à la mettre au diapason des compromis de ceux qui aiment leur confort.

Peu avant, en janvier 1964, Howard avait dit :

Peut-être avez-vous lu un livre appelé *Le Vilain Américain*. J'aime votre pays comme s'il était mien et je n'ai pas aimé l'histoire du vilain Américain. Si le vilain Américain a contribué au problème actuel, ce n'est certainement pas le gentil Américain qui le résoudra. Ce qu'il faut au monde, c'est un nouvel Américain, un Américain changé, doté d'un but neuf, d'un caractère neuf, d'une philosophie neuve et de la passion de hisser communistes et non-communistes à une nouvelle dimension de vie. Un homme dont les forces sont décuplées parce qu'il est propre dans sa vie privée et dans sa vie de famille. Une nation entière qui vit ainsi. Si c'était l'Amérique ? Eh bien le monde marcherait dans vos traces.

Howard s'est donné complètement à la recherche de ce nouvel Américain. Face à cette tâche, il ne croyait pas à sa propre compétence.

A cause de cette conscience de ses limites, à cause de sa lutte acharnée et passionnée, Howard gagnait les jeunes. Ce n'était pas son charme qui les attirait, ce n'était pas son intellect. Il ne les traitait pas de haut, mais ne se mettait pas non plus à leurs pieds. Il leur parlait d'un vide qu'eux pourraient combler, il les appelait à une révolution qu'illustraient sa vie et son maintien même. « Il allait plus vite que nous. » « Jamais, je n'ai rencontré quelqu'un d'aussi trépidant. » « Il comptait que nous deviendrions la meilleure génération d'Américains. » « En lui nous avons trouvé défi et compassion », telles furent les réactions de certains des jeunes qu'il rencontra.

Parmi eux, et bien typique, se trouvait une jeune fille nommée Linda. Elle avait vu la pièce de Howard *A travers le Mur du Jardin* en 1963 au Théâtre Westminster de Londres. Elle lui demanda une entrevue et il vint prendre un repas avec sa mère et elle. Elle avait des cheveux couleur pain d'épices et il la surnomma « Ginger » (Gingembre).

Il lui écrivit le 2 mars 1964 :

Chère Ginger,

Rentrant à deux heures du matin, épuisé par une émission de deux heures à la télévision, j'ai tout à coup repensé à Ginger.

Elle est destinée, j'en ai la conviction, à être une Jeanne d'Arc de l'Amérique moderne. Etre une Jeanne d'Arc pour votre génération, n'est-ce pas mettre au cœur de chacun la bonne pincée de gingembre ? Et il y a en vous tout l'allant qu'il faut.

Transmettez encore à votre mère mes remerciements pour son aimable accueil. Merci à vous aussi d'avoir égayé un vieux gentleman et d'avoir fait grandir ma foi

dans les jeunes femmes et jeunes hommes de demain. Avec des gens comme vous, dirigés par Dieu, votre pays surpassera tout ce que le monde peut imaginer.

J'espère que nous nous reverrons bientôt.

Votre ami sincère,
Peter Howard.

6 mars 1964

Cher M. Howard,

Inutile de dire que j'ai été très surprise de recevoir votre lettre. Merci pour votre amabilité et pour vos convictions si encourageantes.

Mais j'ai quand même l'impression que vous avez dû remarquer un autre côté de Ginger. C'est une jeune fille qui s'appelle Linda. Il n'y a pas d'épices dans sa vie, ni d'espérance, ni de vraie conviction pour une Amérique meilleure. C'est plutôt une jeune fille qui ne trouve pas ses racines, qui se sent hésitante et pleine de peurs. Cette Linda m'est bien plus familière et je me rends compte que c'est par choix et non par hasard. Seulement Linda n'arrive pas — et de loin — à voir la foi et l'espoir aussi clairement que la confusion et les peurs. Linda reconnaît que l'existence de Ginger peut être une réalité pour certains et n'aurait pas l'idée de les qualifier de toqués. Seulement Linda, au fond, n'a jamais rencontré Ginger.

Ce qui ne l'empêche pas d'apprécier beaucoup M. Peter Howard et de le considérer comme l'un des humains les plus remarquables et authentiques qu'elle ait jamais connus. Elle le remercie sincèrement d'avoir pensé à elle et d'avoir pris le temps de lui écrire une si bonne lettre.

Votre amie toute désemparée,

Linda.

10 mars 1964

Chère Ginger,

Votre vieil ami chevrotant, M. Peter Howard, connaît Linda tout autant que Ginger et les aime l'une comme l'autre.

Il faut que Linda décide de faire bientôt connaissance de Ginger. Elle sera ravie de ce qu'elle découvrira.

Je suis à la veille de mon départ pour l'Europe, mais je vous verrai à Mackinac, j'espère. Il y a une réponse aux peurs de Linda.

Avec confiance et allégresse,

Peter Howard.

Mackinac Island, 30 juin 1964

Chère Ginger,

Plus de mille jeunes têtes ici — blondes, noires, châtain, cuivre et autres — mais en vain ai-je cherché Ginger parmi elles.

Oui, je regrette vraiment que vous n'ayez pas pu venir. Ce genre de réunion vous aurait réjoui le cœur. Jamais non plus je n'oublie les conversations que nous avons eues. Je sais que vous trouverez vos racines et une direction à suivre qui remplira et comblera ce cœur si riche, si grand, si hardi qui bat en vous.

Il se passe toutes sortes de choses passionnantes ici — *hootenannies* sous un chapiteau géant, séminaires d'art dramatique, de photographie et que sais-je. En vérité, je n'ai jamais rien vu d'aussi extraordinaire.

Transmettez mes salutations à votre famille.

Votre fidèle ami,

Peter Howard.

17 novembre 1964

Cher Peter Howard,

Merci pour votre lettre du 30 juin. La ponctualité n'étant pas ma vertu cardinale, voici une tardive réponse.

Je viens d'apprendre que vous venez le 1^{er} décembre à Portland et parlerez à Marylhurst. Si c'était possible, j'aimerais vous inviter à un dîner sans cérémonie chez nous le mardi soir 1^{er} décembre. Notre maison est à moins d'un kilomètre du collège Marylhurst. J'aimerais que vous fassiez la connaissance de mon père et aussi du beau-père de mon frère qui s'occupe de politique dans l'État de Washington. Il vous a entendu parler à Lewis and Clark et vous lui avez fait grande impression. Et puis il y a moi — qui aimerais bien reparler avec vous !

Je regrette que vous n'ayez pas trouvé Ginger à la conférence cet été. Elle est d'un tempérament plutôt rebelle, mais nous sommes enchantées toutes les deux qu'elle ait si bien marché (la conférence, voulais-je dire). En fait Ginger est plus heureuse maintenant que lorsque vous avez fait sa connaissance. On dirait aussi qu'elle est en train de trouver son but à elle.

Merci encore d'avoir pensé à moi et j'espère vous voir quand vous serez à Portland. Pour le cas où je ne serais pas là à votre arrivée, je vous envoie déjà tous mes vœux.

Bienvenue à Portland, Peter Howard !

Avec mes meilleures salutations,

Ginger.

22 novembre 1964

Chère Linda,

J'ai regretté que vous ne veniez pas à Mackinac. Mais me voici en chemin dans votre direction et j'espère que nous nous verrons.

Pour moi vous restez toujours un porte-flambeau dans l'épopée de la vérité en Amérique.

Saluez bien vos parents.

Votre antique mais extrêmement actif et dévoué ami,

Peter Howard.

P.S. — J'arrive à l'instant à Boston pour trouver la lettre de Ginger qui m'y attendait. Croyez-le ou non, j'avais dicté ma lettre avant de savoir que vous m'aviez écrit et j'ajoute maintenant ce post-scriptum. Vous avez été toute la journée dans mes pensées.

J'aimerais beaucoup connaître votre famille et, si le programme m'y autorise, venir dîner chez vous. On verra sur place. Le vieux gentleman vous envoie, en plus de sa solide amitié, sa ferme conviction que vous pouvez être une source de lumière et de flamme pour toute une génération.

Si Ginger n'était pas allée jusqu'à Mackinac en 1964, deux mille quatre cents autres jeunes Américains avaient fait le voyage. Beaucoup avaient entendu Howard parler dans leurs universités ou ailleurs et ils voulaient participer à cette « conférence pour l'Amérique de demain » présidée par M. Blanton Belk, Jr.

Kathy, de Californie, était du nombre et voici ce qu'elle écrit :

J'ai vingt-trois ans et, de tous les gens que j'ai rencontrés jusqu'ici, personne n'a plus marqué ma vie que Peter Howard. C'est la seule personne qui a réussi à captiver mon imagination. J'avais tellement l'habitude d'entendre des « non, ne fais pas ci, ne fais pas ça, conduis-toi donc comme une telle », que j'étais devenue imperméable à tout ce qu'on pouvait me dire.

Le génie de Peter a été de dépasser avec moi et ma génération le stade de la critique pour nous emmener dans l'action. Je semais le trouble par ma conduite, j'étais rebelle, je m'attendais à ce qu'on me dise que j'étais impossible et avais grand besoin de faire quelque chose d'utile... Et voilà Peter qui arrive et me dit : J'ai besoin de votre aide. J'en suis tombée à la renverse. Pourquoi

au monde pouvait-il, lui, avoir besoin de mon avis ? Eh bien, il désirait que je lui dise ce que pensaient et sentaient les jeunes, car il voulait écrire une pièce de théâtre pour nous. Une fois revenue de ma première surprise, je suis, pour la première fois, sortie de moi-même. Cela m'a fait penser, vibrer, parler, établir le dialogue. C'est ainsi que tout a commencé.

Quand il s'est rendu compte de ma prédilection pour les choses du théâtre, il m'a donné le coup de pouce et je me suis mise à chanter et à écrire. Mais il ne s'agissait pas juste de créer : il nous inculquait que si l'on veut faire sa tâche jusqu'au bout il faut apprendre à s'occuper des gens, à commencer par ceux avec qui l'on travaille. Pour cela bien sûr, il faut être capable de remettre de l'ordre dans sa propre nature, et il m'a enseigné cet art : l'honnêteté avec soi-même. « Limitez-vous à votre propre expérience, disait-il. L'expérience est un fait, tandis que les envolées d'idées ne sont que de la théorie qu'on peut aisément renverser. »

Il avait de l'élan et de la profondeur. C'était contagieux à cause de la façon dont il vivait. Ce qu'il nous a donné, à moi et aux autres, nous est resté, car il l'a ancré dans la réalité de nos vies. Il m'a tenue par la main jusqu'à ce que je sois assez forte pour marcher seule et puis il m'a dit : Maintenant vous devez trouver votre foi à vous. Etre capable de tenir seule, sûre de ce que vous croyez. Et il avait raison : quand je me suis en fin de compte retrouvée seule, j'ai vu que je ne faisais que répéter les mots des autres, comme un magnétophone. Puis, lorsque j'ai fait moi-même une vraie expérience, tout ce que j'avais entendu a commencé à prendre vie.

Peter Howard n'était sans doute qu'un homme, mais il en a tiré le meilleur parti ! Et une gamine superficielle comme moi a pu trouver en lui un ami, grandir, mûrir

et commencer à transmettre à d'autres ce qu'elle avait reçu de lui.

Howard avait averti ceux qui vivaient au centre de conférences du Réarmement moral dans l'île de Mackinac que les jeunes viendraient en masse, mais ils avaient eu peine à le croire. Certains furent horrifiés lorsque débarquèrent sur l'île ces foules de jeunes aux vêtements extravagants, chargés de guitares et batteries.

La plupart de ces jeunes avaient beaucoup de difficultés chez eux :

Nous avons découvert, devait écrire un des participants plus âgés, que quatre-vingt-dix pour cent des jeunes arrivés de Californie venaient de foyers brisés. Il y avait des jeunes filles qui ne savaient pas mettre le couvert : à la maison, elles cherchaient quelque chose dans le réfrigérateur et le mangeaient en regardant la télévision. L'une d'elles ne se rappelait pas s'être assise à table en famille depuis sept ans. Les parents d'un des garçons totalisaient à eux deux sept divorces.

Il ne s'agissait pas d'un effort d'amélioration personnelle ni d'un mouvement de jeunes, mais d'un combat pour une Amérique nouvelle, un monde nouveau. Les objectifs de la conférence, tels qu'ils étaient exprimés dans l'invitation, visaient avec beaucoup de précision la vie de famille, l'industrie, les écoles et universités, ainsi que la mobilisation d'une force révolutionnaire de jeunes Américains.

Howard savait que ces buts ne seraient pas atteints sans changement et réflexion. Le lendemain d'une des fameuses *hootenannies*, il prit la parole :

Nous avons savouré hier le talent, la gaieté et le charme des jeunes. Quelle soirée mémorable ! Mais, avec toute l'énergie dont je suis capable, je vous affirme qu'il faudra

plus que de la musique et des rires pour que l'Amérique surmonte la crise actuelle. Vous avez à sauver de l'auto-destruction une société corrompue. Vous avez à ramener au bon sens une civilisation qui moralement et spirituellement tourne à l'asile de fous. Et l'histoire n'attend pas.

Quelqu'un m'a appelé *janitor* et j'accepte ce titre avec fierté. Au fond, c'est une promotion. Qu'est-ce qu'un *janitor* ? Consultez vos dictionnaires et vous verrez que c'est un vieux mot latin qui désigne le gardien du portail, celui qui ouvre la porte. Les jeunes d'Amérique ont aujourd'hui un choix à faire : quelle porte prendre ? Large est la porte, aisé le chemin qui conduisent à la destruction. Etroite est la porte, droite la route qui mènent à la vie et à la liberté pour tous. S'il m'échoit d'aider en tant que *janitor* ne fût-ce que quelques-uns à choisir la bonne porte, à s'éloigner de la mauvaise, je m'estimerai satisfait. Décidez ensemble d'aider l'Amérique à se détourner de la porte large et de l'avenue descendante qu'elle risque d'emprunter, et votre nom se gravera dans l'histoire.

Quelle image de l'Amérique allons-nous donner à l'humanité ?

L'image de Hollywood — sexe et violence ?

L'image du Pentagone — qui se fie entièrement au matériel de guerre et à la bombe ?

L'image peut-être de Madison Avenue — l'Américain doré sur tranche, aussi reconnaissable qu'imperméable ?

L'image de la CIA — qui tire des ficelles secrètes dans les autres pays, et pas toujours les bonnes ?

L'image de Wall Street — hommage au dollar tout-puissant ?

L'image du Mississippi — violence, intolérance, haine ?

Autant d'images que regarde aujourd'hui le monde.

Ou bien sera-ce l'image d'Abraham Lincoln ? Justice, charité, honneur vécus par un homme et par un pays dans le cadre du monde entier.

Il faut à l'Amérique une passion du bien ancrée dans la pureté absolue. Sinon elle risque de succomber aux passions des méchants, ancrées celles-là dans l'impureté. Inutile de vous leurrer : esclave du sexe, ni homme ni femme ne saurait répondre aux besoins de gens esclaves de la haine.

Un soulèvement de jeunes qui relance l'histoire, nous le voulons et nous l'aurons. A condition de voir en face qu'on ne peut pas jeter le blâme sur les vieux ou les jeunes, les Noirs ou les Blancs, les communistes, les fascistes ou les idéalistes nébuleux. Nous sommes tous à blâmer pour la condition actuelle de la société. Et c'est pourquoi nous avons tous un rôle à jouer pour la remettre en état.

L'Amérique certes allait ressentir l'impact de ces garçons et filles. Mais Howard n'ignorait pas que cela exigerait plus que le travail d'un été :

Il ne faut pas qu'il y ait de malentendu : si ces jeunes gens doivent être les chefs nouveaux dont l'Amérique a besoin, il faut qu'ils vivent cette vie — pas seulement qu'ils soient eux-mêmes. On a beaucoup parlé d'être soi-même et moi je propose à ces jeunes de mettre par écrit la différence qu'il y a entre être soi-même et être dirigé par Dieu. Nous ne pouvons pas nous permettre d'avoir une avant-garde vulnérable.

Les chaînons par lesquels on va du niveau des émotions à celui de l'expérience sont les décisions quotidiennes, concrètes, coûteuses.

Si Howard était sans cesse sur la brèche pendant ces conférences d'été, il n'en oubliait pas ses amis au loin. En août 1964, Tony Carter, son ancien camarade d'école, perdit son père. Aussitôt Howard envoya un télégramme, puis le 18 août une lettre :

Ne prends pas la peine de me répondre, mon cher vieux. Je voulais juste te dire que bien souvent je pense à toi et à ta famille, et je prie pour vous. De ton côté, prie pour moi si ce n'est pas trop te demander. Je me trouve responsable d'un gigantesque travail mondial et je ne me sens pas à la hauteur — loin de là.

Bizarre comme parfois je languis après les choses les plus simples : assister à un match de cricket, par exemple. Je n'ai pas vu servir une balle de toute la saison !

Réponse de Tony Carter :

Comme j'ai lu *Créé pour un grand destin*, j'ai une petite notion du temps libre dont tu dois disposer pendant tes séjours en Amérique ! Et cela m'a réchauffé le cœur, au moment où j'en avais le plus besoin, que tu aies appris la mort de mon père et envoyé ce message.

Howard mettait une telle ardeur à son travail que d'aucuns en venaient à croire qu'il ne souhaitait rien d'autre. Mais ceux qui le connaissaient savaient combien de désirs personnels il sacrifiait.

P. H. à G. T. Mackinac Island, 12 juillet 1964

Tu me demandes si j'aime la vie dans ces assemblées. A vues humaines, c'est la dernière chose que je choisirais. J'aspire à la quiétude et à la campagne, je voudrais parcourir les champs et humer le vent, et puis écrire comme depuis toujours je rêve de le faire. Et pourtant, je puis le dire, quand je me consacre à ce qui me paraît être l'appel de Dieu pour ma vie et pour le moment présent, j'ai le cœur content. Bien sûr, je me fatigue. Bien sûr, il est douloureux de se sentir constamment drainé parce qu'on est à la disposition des autres et qu'on prodigue le meilleur de soi — sans être jamais sûr d'avoir donné tout ce qu'il aurait fallu.

Voici donc une franche réponse à ta question : en m'efforçant de suivre le sentier que Dieu me trace, je trouve une satisfaction, une profondeur dans la joie, qui défient la description mais qui sont réelles.

Chaque semaine, Howard s'occupait du rapport qu'il recevait de Hill Farm, car il en surveillait la marche de très près. Même éloigné de milliers de kilomètres, avec un flair infailible, il donnait l'ordre approprié ou posait la question pertinente.

Voici une lettre à son chef d'exploitation :

Mackinac Island, 18 août 1964

Je suis fort alarmé par la nouvelle que vous me donnez de cette sérieuse chute dans le rendement des cochons. Si nous sommes tombés de cinq à deux livres sterling de profit par tête en quatre mois, c'est l'une des plus graves nouvelles que j'aie jamais reçues de Hill Farm. Cela doit provenir du rythme d'engraissement. Avons-nous modifié l'alimentation ? Est-ce le nouveau bâtiment qui cloche ? Comment expliquez-vous ce très grave bilan, qui va entièrement modifier l'avenir de notre entreprise si nous n'y remédions pas ?

En fait, remède il y eut. Mais c'était ainsi que Howard concevait la responsabilité. Il ne pouvait comprendre les gens qui, lorsqu'ils prennent un nouveau champ d'action, s'empressent d'oublier le précédent :

Fondamentalement, être responsable veut dire prendre chaque jour la responsabilité de soi-même et d'une autre personne. Chaque jour aussi aider consciemment une autre personne au moins à atteindre la prochaine étape de son changement et de son développement. Bien sûr qu'il devrait y avoir, et qu'il peut y avoir, beaucoup plus qu'une personne ! Mais le mot responsabilité semble avoir perdu toute signification pour tant de gens.

L'immense écho rencontré auprès des jeunes Américains amena à Howard un flot de lettres. A quelqu'un qui se félicitait de l'avance ainsi réalisée, il répondit :

Vous parlez de gigantesque transformation. Pour ma part, je prie que cette année apporte une gigantesque transformation en moi.

On dirait que nous vivons une période trouée comme une écumoire : tout s'échappe. Les gens retournent à leurs vieilles impuretés, rationalisent ce qu'ils savent condamnable, tripotent les critères moraux absolus dans tous les sens. Et nous tous, jeunes ou vieux, avons besoin de recevoir d'en haut sagesse, force, audace, tact et foi. Nous avons besoin de l'Esprit Saint.

Et, peu de jours avant sa mort, il précisa encore sa pensée à ce sujet :

P. H. à U. C.

Sao Paulo, 29 janvier 1965

C'est excellent de tenir une conférence pour un millier de jeunes bien choisis, mais ne nous transformons pas en mouvement de jeunesse. Nous devons travailler sans cesse avec les dirigeants de nos pays. Avancer avec les jeunes est un des moyens de changer la pensée, la vie, les objectifs de nos dirigeants. Mais gardons-nous d'esquiver le choc du matérialisme cynique d'esprits adultes en nous laissant simplement porter par la joie de vivre des jeunes.

Howard s'était préoccupé des points faibles de l'Amérique, comme la question raciale. A l'église baptiste de Wheat Street, à Atlanta, il s'adressa à la population noire dans une allocution intitulée *A quelle race Dieu appartient-il ?* :

Les différentes races qui vivent en Amérique font sa force et sa gloire.

Dieu a créé des hommes de différentes couleurs. Le monde de l'homme blanc — je veux dire où un Blanc serait à cause de sa peau plus proche de Dieu qu'un autre — offense la volonté du Tout-Puissant et la conscience humaine. Il en serait de même du monde de l'homme noir ou d'une domination jaune ou rouge. Il nous faut un monde où chacun pourra fouler la terre en toute dignité, dans la fraternité légitime de ceux qui acceptent Dieu pour père.

Finalement aujourd'hui, la marée de l'histoire reflue vers les races de couleur. Cette marée emportera les fardeaux qui ont pesé pendant des siècles et effacera le sang dans les sables du temps. Faites en sorte que cette marée élève l'humanité tout entière. Les Noirs pas plus que les Blancs ne peuvent être tous des génies, des parangons de vertu, des prodiges de l'Esprit. J'espère, je prie, je compte que vous hommes noirs des Etats-Unis, aurez la sagesse, l'intelligence et la grandeur d'âme d'éviter les fautes que des hommes comme moi ont commises avant vous.

L'homme noir va avoir sa chance. C'est certain. Mais que va-t-il en faire ? Je ne dis pas : soyez patients. Je dis : soyez passionnés pour quelque chose d'infiniment plus grand que la question raciale. Engagez votre passion dans la poursuite d'une solution assez vaste pour inclure chaque homme, assez puissante pour changer n'importe qui, assez fondamentale pour satisfaire les besoins de pain, de travail et d'espérance des millions d'hommes de la terre.

A Albuquerque, au Nouveau-Mexique, Howard prit la parole dans une convention d'Indiens :

N'attendez pas de moi des promesses d'améliorations matérielles. Ce que je vous offre, c'est de jouer en égaux votre rôle dans l'histoire. L'Indien peut être la voix prophétique d'une nation prophète.

Comment tolérer qu'un Blanc, de par un privilège de position sociale, dicte à un Indien la conduite à suivre en matière de conviction et d'engagement ? Je veux que les Indiens fassent entendre aujourd'hui une voix d'autorité, car depuis un siècle ils ont compté parmi les plus grands hommes de l'Amérique et ils ont gardé le silence.

Pour répondre aux carences de l'humanité moderne, point n'est besoin d'avoir fortune, éducation, ni peau blanche non plus. Ce qu'il faut ? Des mains propres et un cœur pur. Des lèvres sans mensonge et des gosiers que l'alcool ne noie pas. Des mains qui ne chipent ni ne volent. Et des cœurs purs, car le problème pour la plupart des gens d'aujourd'hui n'est pas leur race : ils ont besoin de chasteté et d'un engagement de tout leur être à ce que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel. A nous de parler, œuvrer, transpirer, lutter et vivre pour aider à l'accomplissement de la volonté divine dans les affaires humaines.

En novembre 1964, Howard commençait son dernier séjour aux Etats-Unis.

P. H. à Doë

En vol

L'avion est confortable, mais pas de papier à lettres ! Alors je me débrouille ! C'est chaque fois un déchirement de te quitter et peut-être la prochaine fois pourrons-nous rester ensemble plus longtemps. Quels précieux mois nous avons eus et j'en suis reconnaissant. Tu es une merveilleuse mère pour nos enfants — une dette de plus que j'ai envers toi !

Ma vie doit être différente. Je sais que je ne dois pas appréhender ces décisions que Buchman a si souvent dû prendre et qui maintenant sont à l'abandon. Je vois miroiter l'immensité de la tâche et parfois me sens effaré de la mesquinerie des réactions qui ont si vite fait d'encombrer le cœur.

Nous avons de la chance. Sans doute n'existe-t-il pas deux personnes au monde qui se connaissent parfaitement. Il y a forcément des attitudes et des sentiments secrets, ignorés de soi, de son partenaire à plus forte raison, que seul perçoit l'esprit de Dieu. Et puis, avec l'âge, ne dirait-on pas qu'ici une peur, là un malentendu, ou une sorte de technique de la vie et de l'association font leur apparition chez tant de gens pour dissimuler la froideur et l'ennui ? Mais cela nous a été épargné.

Je ne doute pas de ton amour et il m'émerveille encore. Aucun doute non plus de mon amour toujours plus profond pour toi. Il a tellement grandi au cours des années, et surtout, n'est-ce pas curieux, à travers les difficultés et les batailles des vingt dernières années. Je ne peux imaginer quelqu'un de moins fait que moi pour l'aventure du Réarmement moral. Tous mes instincts, tous mes désirs y sont contraires, mais ta foi que c'est la bonne route n'a jamais cessé d'étayer la mienne. Tu as tellement aidé ma foi et, si tant est que j'ai avancé dans la grâce divine, je le dois en bonne partie à ta loyauté et ta confiance en moi.

Maintenant c'est avec une impatiente curiosité que je me tourne vers l'avenir. Nous avons de la chance avec tous nos enfants, et nous verrons des accomplissements extraordinaires.

P. H. à Doë American Airlines, 13 novembre 1964

Je parlais hier soir à Dartmouth. Une forte opposition s'était manifestée parmi les professeurs. Ils avaient fait courir toutes sortes de mensonges : par exemple que Buchman n'avait jamais voulu le Réarmement moral et que celui-ci avait été créé par les brigands de son entourage ! Nos hôtes étudiants étaient fort inquiets et ils ont passé tout le repas à me détailler ce que je ne devrais pas faire.

L'amphithéâtre était comble — peut-être onze cents personnes. La soirée a marché comme un ouragan d'en

haut. Pourtant je me sentais épuisé. Puis on m'a emmené au foyer des étudiants pour des conversations en petit cercle. A la porte, trois garçons nous arrêtent : « N'entrez pas, plus de place. » Nous nous sommes expliqués et ils m'ont quand même laissé passer ! Ils étaient entassés à plus de cent cinquante et ce furent questions, questions, questions, questions, jusqu'à ce qu'il faille plier bagage sur le coup de minuit.

Et à six heures ce matin, ils étaient de nouveau là ; tambourinant à ma porte : questions, questions, questions au petit déjeuner, trente-cinq minutes d'interview pour la radio et hop à l'avion.

A mon avis, c'est une fausse alternative d'envisager la mort de l'Occident ou la mort du communisme. Nous devons préparer une renaissance de l'humanité. Aucune chance d'aider des nations satisfaites de leur état si nous sommes nous-mêmes fats et statiques.

P. H. à Doë

Nashville, 19 novembre 1964

Hier soir j'ai parlé à Tennessee State University, une université noire. Ils avaient des questions à la pelle. Aujourd'hui ce sera Vanderbilt University, qui est blanche. Leur journal nous attaque dans un éditorial intitulé : « Moralité en folie » — plutôt violent. Aussi me suis-je levé à l'aube pour être d'attaque. Tout de suite après, il y a la télévision. Puis un autre discours important, et demain Washington, où l'ambassadeur du Brésil donne une réception en notre honneur.

Notre travail éveille une profonde résonance. Il me vient constamment que l'avenir seul montrera l'ampleur de la moisson et qu'il n'y manquera pas. L'esprit de l'homme en son fin fond est persuadé qu'il sait ce qui convient aux autres. A juste titre bien souvent — et c'est ce qui nous égare ! Pas toujours cependant, en tout cas pas lorsqu'il s'agit que les gens se frayent leur propre chemin

vers le bien au lieu d'attendre passivement qu'on le leur dicte.

P. H. à Doë *Toronto, 25 novembre 1964*

Tu me manques toujours — aujourd'hui plus que d'ordinaire, car je vais parler à l'Université de Montréal et j'aurai à répondre aux questions en français.

L'émission à la télévision nationale s'est bien passée. Mes interrogateurs étaient hostiles, tous les quatre, mais nous avons joyeusement croisé le fer.

— Aucun homme politique ne soutient le Réarmement moral en Angleterre, m'ont-ils objecté.

— Et mon gendre ? leur dis-je.

A quoi ils rétorquèrent qu'il avait connu beaucoup de difficultés. Lorsque je répondis qu'il avait remporté une des plus fortes majorités des élus conservateurs d'Ecosse, l'auditoire éclata en applaudissements.

Je file prendre mon avion. Seize mille kilomètres en dix jours, mais je respire encore !

Les journalistes de la télévision canadienne étaient malveillants, mais ils en eurent pour leur argent. Howard écrivit à l'un d'eux après le programme :

Pour la prochaine émission, ne pourriez-vous choisir une ligne d'attaque plus solide, et qui aurait plus de mordant d'ailleurs, en demandant pourquoi nous ne faisons pas mieux et plus vite notre travail, pourquoi nous n'atteignons pas plus de gens, pourquoi nous rechignons, paressons, lambinons, pourquoi nous n'entreprenons pas plus de Réarmement moral ?

Je serais infiniment plus vulnérable et j'imagine que vous vous amuseriez mieux. En lançant votre assaut dans cet esprit plus constructif, vous sortirez vainqueurs, je vous le garantis.

P. H. à Doë *Fredericton, 27 novembre 1964*

Nous avons eu une intéressante journée. Quelle belle contrée ! Le président de la Cour suprême, ancien premier ministre, invité à dîner avec nous hier soir chez Mike Wardell, me dit qu'en juin sa fille a attrapé un saumon de dix-sept kilos.

Tout autour de l'université où je devais parler, des manifestants brandissaient des slogans : « Les absolus ne nourrissent pas les ventres creux. A bas le Réarmement moral, etc. » Le jeune garçon qui nous avait invités n'a pas bougé le petit doigt pour nous aider. Le meeting a été excellent.

La revue estudiantine présentée le même soir était le produit type d'une société malade : ça sonnait incroyablement faux. Aucun collègue d'Oxford n'aurait toléré cinq minutes de pareille médiocrité. Il n'y avait rien de valable, que des saletés bécassonnes.

Le Canada me paraît en péril et j'ai bien l'intention de le dire ce soir à Toronto. Les Français du Québec disent qu'ils représentent quatre-vingts pour cent de la population, mais ne possèdent que vingt pour cent des ressources. Les Anglais sont aveugles et fastidieux.

Le théâtre construit par Beaverbrook et la galerie d'art sont impeccables. J'ai passé une heure à regarder les tableaux, en souhaitant que tu sois avec moi : il y a « Le moulin de Flatfort » de Constable. Un portrait de Lady Beaverbrook à cheval par Dali. J'ai envoyé à Philip et Anthony des reproductions de portraits et à Anne une carte de Janet Kidd enfant — juste comme je me la rappelle. Combien je me réjouis de vous revoir tous ! Je compte les jours.

P. H. à Doë *Tucson, 29 novembre 1964*

Je suis arrivé du Canada hier et demain je pars pour l'Oregon.

C'était une soirée splendide : l'Arizona dans toute sa beauté, les bleus, les verts, les rouges rosés, la caille dans les cactus et ta lettre du 20 qui m'attendait...

Le jour où je parlerai à Michigan University sera l'anniversaire de Pearl Harbour et cela m'ouvre une porte. Il y aurait encore en Amérique la flamme et la colère d'un sain patriotisme, si seulement on pouvait les ranimer. Mais le mal semble s'être installé jusque dans le vif de la nation. Tant d'idées fausses dans un cocon d'impureté sentimentale et gluante.

Je veux écrire. Ecrire. Ecrire. Le péril où se trouve l'humanité cogne en moi, lancinant. Les événements galopent à telle allure et les dirigeants du monde libre, avec tout le pouvoir et les possibilités dont ils disposent, ont apparemment opté pour le suicide de l'Occident — et pourtant les valeurs de l'Occident ne contiennent-elles pas une part des trésors divins ? Nous avons la réponse à l'éclatement, au chaos qui menacent, et je veux atteindre le plus de personnes possible, le plus vite possible, pendant qu'il en est encore temps. Mais il y a tant de choses à faire et si peu de gens avec le ressort et le mordant qui interdisent tout relâchement.

P. H. à Doë

United Airlines, 3 décembre 1964

Et en route pour le Wyoming où nous attend cette déclaration du journal universitaire : « Ce sont des charlatans qui exploitent le désir de croire inhérent à l'homme. Nous les avons invités ici pour provoquer la controverse. » Pas de risque de nous ennuyer donc et je me suis dérouillé les articulations en perspective.

Hier soir, c'était Tacoma : une des meilleures présentations d'ensemble de toute la tournée. Les questions fusaient, vives et drôles. Une des meilleures touches fut occasionnée par un professeur tout trépidant de rage qui m'a mis au défi de nommer deux œuvres littéraires con-

nues à l'appui de mes dires. « L'Ancien et le Nouveau Testament », répondis-je. Tu aurais dû le voir sauter en l'air et lancer des étincelles !

Je suis harassé, mais pas abattu. Je me réjouis beaucoup de te revoir. Les sapins de Noël scintillent allègrement dans les rues. Tâchons d'avoir un repas ou une soirée en famille.

P. H. à Doë *American Airlines, 6 décembre 1964*

Je vais à Kalamazoo, via Chicago. Ce soir, ce sera Michigan State University et demain Minneapolis avec une allocution au collège le matin. Puis le Iowa, à cinq heures de là : professeurs le matin et étudiants le soir. Chicago dans la nuit. A six heures du matin, envol pour New York. A dix heures, départ de New York. Et puis j'arrive à 21 h. 30, heure de chez vous !

Il me tarde de te voir. Tu me reposes et j'ai besoin de repos.

Howard passa brièvement chez lui, mais repartit en Amérique pour Noël. Le 8 janvier 1965, il quittait les Etats-Unis pour Londres, où on devait lui conférer solennellement la charge de maître de la Wheelwrights Company, une confrérie de la Cité dont il était membre depuis trente ans. Cette nomination lui fit chaud au cœur. Il n'avait guère que quatre jours à passer à Londres, mais il réussit à voir ses enfants et ses petits-enfants. Ce devait être la dernière fois. Il se rendit aussi à la ferme. Doë était en route vers l'Amérique latine où il allait la rejoindre dans les huit jours.

P. H. à Doë *8 janvier 1965*

Je t'écris ma première lettre de l'an neuf et, si nous restons ensemble, la dernière peut-être. J'aime la vie avec toi et je regarde devant nous avec joie. J'aime nos enfants. Quelle bénédiction ils sont dans l'existence !

Pardonne-moi d'être en dessous de ce que je devrais.
Je t'aime tant et j'ai pour toi une gratitude infinie.

P. H. à Doë

11 janvier 1965

Philip et Myrtle, Anthony et Elisabeth ont dîné avec moi hier soir. Je les ai emmenés au Trocadéro, qui doit fermer le 13 février. Ils ont raconté des tas de choses et semblaient heureux. La veille, j'avais apporté le gros chien et les poules picorantes à Ladbroke Grove. Je les ai donnés de notre part à tous deux aux enfants. Grande excitation ! Julie et Jocky étaient ravis.

Peter Howard passa sa dernière soirée à Londres avec sa fille et son gendre. Dîner tranquille. Il avait à parler. Surtout de ce voyage en Amérique latine. A un moment, il dit : « J'ai l'impression que cette entreprise sud-américaine est la plus grande dans laquelle je me sois aventuré. » La charge en pèserait lourdement sur lui, mais il l'envisageait néanmoins avec optimisme. Alors qu'il allait lui-même s'envoler pour Rio de Janeiro le lendemain matin, il vint jusqu'à la gare de Kings Cross, tard dans la nuit, pour souhaiter bon voyage à sa famille qui retournait en Ecosse. Les adieux furent pleins d'entrain. Douze heures plus tard, il avait dit un dernier au revoir à la Grande-Bretagne et fait escale aux Etats-Unis pour la dernière fois.

CHAPITRE DIX-NEUF

IL APPARTIENT AU MONDE

C'est dans un des premiers Viscount 10 que Peter Howard traversa l'Atlantique. Rajmohan Gandhi qui l'accompagnait se souvient qu'il n'était pas peu fier de la performance de cet engin britannique ! Et, dans le feu roulant de la tournée au Brésil, Howard trouva le temps de remercier la compagnie :

P. H. aux British United Airways *21 janvier 1965*

Je passe beaucoup trop de temps dans des avions à mon gré, mais je puis dire, et sans hésiter, que mon voyage en Viscount 10 compte parmi les plus agréables que j'ai connus.

J'ai particulièrement apprécié la rapidité du service. Si souvent, lors des vols de nuit, on attend deux, trois heures même, avant que le dîner prenne fin. Sur ce vol, votre hôtesse a servi le repas avec dextérité aussitôt l'altitude établie, et ceux qui le souhaitaient purent s'endormir. J'ai goûté chaque instant de la traversée.

Howard et Gandhi arrivèrent à Rio de Janeiro le 15 janvier aux petites heures du matin. Ils furent accueillis à leur descente d'avion par le Dr Chateaubriand, ancien ambassadeur en Grande-Bretagne, qui le premier leur avait proposé d'entreprendre ce voyage. Il y avait également là les représentants du président Castello Branco, des membres du gouvernement, des généraux, le secrétaire général de la Fédération des ouvriers de l'Industrie, forte de quatre millions d'adhérents. Derrière eux était massée une grande foule où l'on distinguait les dirigeants de dix favelas — les bidonvilles de Rio — brandissant des calicots : « Avec Howard, les favelados feront la révolution du caractère ! » « Depuis trente années que je suis ici, déclara aux journalistes un fonctionnaire de l'aéroport, je n'ai jamais vu le peuple brésilien accueillir ainsi un étranger. »

Dix mois auparavant, une révolution avait renversé le gouvernement Goulart et évité au Brésil la mainmise communiste. C'est aux officiers du Club de la Marine que Howard adressa l'un de ses premiers discours :

Il serait facile de vanter vos mérites et de vous passer de la pommade. Mais je préfère vous dire la vérité.

La révolution de mars a marqué un tournant dans l'histoire, mais elle demeure inachevée. La mener à son terme, ce serait guérir les divisions, éliminer l'injustice sociale et économique, faire régner dans les foyers et les usines une unité qui cimenterait la nation, bref faire du Brésil le porte-drapeau du siècle. Faute d'aller jusque-là, la révolution risque d'échouer — échec qui pourrait condamner tout un continent à vivre sans Dieu, à voir la tyrannie éteindre pour quelque cent ans la torche de la foi et de la liberté.

Il y a deux catégories de révolutions. De l'une, l'homme se sert pour sauvegarder patrimoine, position et pouvoir, pour sauver sa peau. Pour l'autre, l'homme joue vie, position, pouvoir, patrimoine, afin de sauvegarder et servir le pays. L'avenir de votre révolution dépend d'une chose : se trouvera-t-il assez de patriotes brésiliens pour sacrifier leur égoïsme à leur pays ? ou bien vont-ils sacrifier le pays et la révolution à leur égoïsme ?

On saura ce que vaut la révolution lorsqu'on saura si le gouvernement s'intéresse davantage à écraser le communisme ou à porter remède à ses causes.

En invitant Howard au Brésil, le Dr Assis Chateaubriand, qui est à la tête du plus vaste empire de la presse parlée et écrite des Amériques, lui demandait de « lancer un programme civique de réarmement moral des Etats de l'Amazone au Rio Grande do Sul » et « d'aider à remédier aux inégalités économiques et aux injustices sociales du continent ».

Howard lui avait répondu :

Il existe au cœur de l'Amérique latine, j'en ai la certitude, la flamme qui peut indiquer à l'Amérique et au monde entier un chemin nouveau et susciter la discipline nécessaire pour le parcourir.

Lors d'un banquet organisé par *O Cruzeiro*, une revue illustrée de la chaîne Chateaubriand, Howard précisa les exigences de cette discipline rigoureuse :

La discipline dont l'avenir dépend est faite d'honnêteté absolue, de pureté absolue, de désintéressement absolu et d'amour absolu. Rien de mystérieux là-dedans. Etre honnête ne se limite pas à s'abstenir de mensonge, mais signifie éliminer la corruption et implique aussi que les employeurs qui accusent leurs ouvriers de malhonnêteté

cessent de tricher avec le fisc. Etre désintéressé, c'est choisir de sacrifier notre égoïsme à notre pays, au lieu de faire le contraire ; c'est aussi cesser de crier à la liberté dans la vie publique tandis que l'on agit en dictateur à la maison. Quant à la pureté, n'est-ce pas simplement renoncer à avoir deux poids, deux mesures ? Nous, maris, voulons toujours que nos femmes vivent selon la pureté. Alors, pourquoi pas nous ? Ce n'est pas compliqué. Difficile, oui, mais pas compliqué.

Le lendemain soir, Howard était invité par des favelados dans l'un des plus misérables quartiers de Rio de Janeiro. Après sa mort, ces mêmes favelados devaient poser une stèle à sa mémoire au flanc de la montagne, au-dessus de leurs pauvres cabanes. Howard leur parla :

La pauvreté est un enfer. Pourtant elle suscite parfois un esprit communautaire, une solidarité qui créent sur terre un coin de paradis. Et le monde a besoin de ce véritable esprit communautaire que l'on trouve en certaines favelas. Notre révolution ne s'arrêtera pas avant que chaque être affamé au monde ne soit rassasié, avant que chacun sur terre, homme, femme, enfant, ne soit décemment logé. C'est parfaitement réalisable. Mais il n'y a pire idéaliste que celui qui parle de refaire le monde et ne s'attaque pas à la nature humaine. De tels utopistes siègent à des conférences, ils siègent dans les gouvernements, ils siègent dans les rédactions des journaux et répandent leur idéalisme sur l'humanité. J'ai longtemps été l'un d'eux et je sais de quoi je parle. Idéaliste et totalement inefficace.

Les favelados offrirent à Howard et aux cinquante personnes voyageant avec lui des rafraîchissements et des gâteaux qui était certainement au-dessus de leurs

moyens ! Deux ans plus tard, jour pour jour, le président de quatre des associations de favelados de Rio, Euclides da Silva, se rendait à Londres où il racontait qu'en s'inspirant de l'exemple de Howard et du Réarmement moral il avait déjà fait reloger cinq cent mille habitants de ces taudis.

Trois jours après les favelados, ce fut aux dockers du port de Rio, qui avaient été les pionniers du Réarmement moral en Amérique latine, d'inviter pour le thé Howard et ses compagnons. Le port traversait une période difficile et les dockers ne roulaient pas sur l'or. Pourtant l'enthousiasme fut tel que le thé se transforma en un dîner de cent couverts.

Bien qu'en pleine tournée, Howard gardait le contact jour après jour avec les quatre coins du monde. C'est du Brésil qu'il expédia la vingt-deuxième de ses pages entières à paraître dans le *Daily Express*. Ecrite peu après les funérailles de Winston Churchill, elle avait pour titre : « Un objectif national pour 1965 ».

Au cimetière de Bladon, les bourgeons vont éclore. La tombe de Churchill verra défiler les passants, les curieux et les autres aussi qui ont à cœur l'honneur de l'Angleterre.

Pleurer cet Anglais géant est une chose. Œuvrer pour que le pays qu'il aime fasse don au monde d'une grandeur nouvelle, en voilà une autre. Nul ne devrait oublier la mise en garde de son dernier volume sur la guerre *Triomphe et Tragédie*, qui porte en exergue : « Comment les grandes démocraties triomphèrent et purent ainsi retourner aux folies qui avaient failli leur coûter la vie ».

Le Réarmement moral ne désigne personne du doigt. Mais du doigt il indique l'honnêteté, la pureté, le désintéressement et l'amour absolu comme critères du Christ, comme critères du bon sens pour ceux qui ne croient point, comme critères de la vie en société sans lesquels il ne peut exister ni paix ni monde nouveau.

Il faut reconstruire le monde. Et si la tâche semble ardue, rappelons-nous donc ceux qui disaient que la victoire était impossible, et plus nombreux encore ceux qui le pensaient, alors que la Grande-Bretagne allait connaître ses plus grandes heures. « N'abandonnez jamais, dit alors Churchill. Petites ou grandes choses, n'abandonnez jamais. N'abandonnez jamais, jamais, jamais. » Mieux vaut nous battre aujourd'hui pour le Réarmement moral de l'Angleterre qu'avoir à la défendre demain les armes à la main.

Ce fut le dernier message de Howard à l'Angleterre. Il était épuisé par tout ce qu'on demandait de lui, mais résolu à ne point atténuer ses efforts, ni sa recherche constante de nouveaux chemins à suivre. Du Brésil, il écrivait à un ami :

A parler franchement, les poids qui retombent sur mes épaules sont trop lourds pour moi. J'ai du courrier pour trois et je suis bombardé de demandes : discours, pièces de théâtre, tournées, entrevues. Enfin, je fais de mon mieux et je maintiendrai.

Je suis en dessous de tout. Mon cerveau et mon esprit, je m'en rends bien compte, sont loin d'être à la hauteur. J'ai beau prendre de l'âge, ma carcasse reste solide, ce qui est précieux, mais le corps est-il si important dans la lutte que nous menons ?

Sûrement qu'à la mort de Buchman, Dieu voulait que nous soyons plus à porter le fardeau et à le porter ensemble. Mais, au lieu de cela, tant des nôtres ont pris son départ pour excuse et agissent davantage à leur guise, comme ils l'auraient toujours voulu.

Ce qui est derrière nous est magnifique. Mais rien de passé ne peut suffire pour ce qui nous attend. Nous nous trouvons au cœur des plus violentes convulsions que la

société humaine ait connues. Et cela ne fait que commencer. Ceux qui veulent faire descendre Dieu dans sa tombe agissent sans désespérer, et beaucoup plus vite que nous. Nous devons changer. Je dois changer, je le sais. Je veux être plus comme le Christ, épurer ma vie, approfondir ma capacité de pénétration.

Lors de la réception donnée le 12 janvier par le maréchal Guedes Muniz, il ajouta :

Voulez-vous que je vous dise la vérité à mon sujet ? Je suis un homme comme les autres — avec ses peurs, ses espoirs, ses envies. Mais je ne m'appartiens pas. Il y a de cela des années, je pris contact avec ce travail et j'y vis l'espoir d'un monde radicalement transformé. Je donnai alors ma vie à Dieu afin de contribuer sous sa direction à cette révolution. Franchement, je n'ai pas l'impression de m'en sortir très bien. Je commets mille fautes. Mais je ne m'appartiens pas. Et jusqu'à ma mort je continuerai à me battre comme Dieu me le montrera, pour amener mon pays, le vôtre, le monde, à accepter l'autorité du Dieu vivant.

Avant son départ, le gouvernement brésilien voulut décorer Peter Howard du *Cruzeiro do Sul* pour services rendus à la nation. Sous divers prétextes, le Foreign Office britannique refusa d'autoriser la remise de cette décoration — et elle n'eut jamais lieu. Pour Howard, cela n'importait guère. Par contre, il ressentait fortement le fait que l'Angleterre officielle était incapable de saisir les vérités pour lesquelles il se battait — ou qu'elle s'y refusait.

Howard disparu, le gouvernement brésilien demanda au gouvernement britannique l'autorisation de présenter la décoration à titre posthume à sa veuve — requête qui fut également repoussée.

L'écho rencontré au Brésil avait été très grand, mais c'était resté sans influence sur Howard. Alors que le Réarmement moral attirait les foules en Amérique latine trois ans auparavant, il avait envoyé ce message :

Mieux vaut un homme engagé cent pour cent envers Dieu que quatre-vingt-dix-neuf mille personnes engagées à quatre-vingt-dix-neuf pour cent.

Et c'était toujours sa conviction.

Laissant la plupart de leurs compagnons sur place pour continuer la pénétration, Howard, Doë, Gandhi, Dame Flora MacLeod of MacLeod et quelques autres poursuivirent la tournée en Argentine, en Uruguay et au Chili. Ils eurent l'occasion de s'entretenir dans chacun de ces pays avec le président et diverses personnalités. Le 21 février, ils atterrirent à Lima, au Pérou. Gandhi rappela qu'il s'y trouvait au moment de la mort de Frank Buchman, trois ans plus tôt. Dans le grand stade de football, soixante-quinze mille personnes avaient alors rendu un silencieux hommage au pionnier du Réarmement moral.

Howard était las, mais cela ne tempérerait pas son ardeur. Conférence de presse à l'arrivée, puis réception chez des amis. Le matin même, il avait écrit à l'un de ses enfants :

Je n'oublie ni la force ni la haine de l'ennemi, mais des millions d'hommes sont affamés des certitudes que nous avons. Je suis résolu à endosser l'habit de renouveau du Christ et à ne jamais m'en défaire. Beaucoup parmi nous travaillent pour être appréciés et non par obéissance, aussi sont-ils toujours à sucer les autres ; le moindre courant d'air les renverse, le moindre compliment les entraîne dans un faux enthousiasme.

Je suis un piètre individu. Mon écriture est illisible, mes livres et mes pièces de second ordre. La façon dont je fais mon travail de Réarmement moral est misérablement au-dessous de ce que je voudrais, Ma faillite est flagrante. Mais Dieu m'aime ; qui plus est, il se sert de moi et, alors même que je ne devrais point l'être, eh bien, je suis heureux. J'ai les yeux rouges et le cœur me fait mal d'avoir tant travaillé...

Il était tard ce soir-là lorsqu'en rentrant d'une réception Howard fut pris d'un violent accès de fièvre. « Je n'ai plus senti mon corps pareillement secoué depuis que j'ai quitté le rugby », dit-il. On crut d'abord à un coup de froid ou à quelque maladie tropicale qui passerait vite, mais la température ne fit que croître et, le 23 février, il était hospitalisé avec une pneumonie à virus. Sa faiblesse était extrême. Dans l'ambulance qui l'emmenait, il dicta les grandes lignes du dernier acte de la pièce à laquelle il avait travaillé tous les matins à l'aube. Depuis de nombreux mois, il songeait à cette histoire de trois générations en conflit — une pièce qu'il avait longtemps à l'avance baptisée *Happy Deathday* (littéralement : heureux jour de mort). Il fit télégraphier à Londres ce schéma, avec un message pour sa fille : « Dites-lui de ne pas se faire de souci. Avant une semaine, je serai sorti de l'hôpital. » Comment un homme qui avait surmonté tant d'obstacles dans la vie aurait-il imaginé que celui-là, il ne le vaincrait pas en ce monde ?

Doë put rester auprès de lui à l'hôpital et il reçut les meilleurs soins, mais la progression du virus ne put être enrayée. Il mourut le 25 février à treize heures. Aux amis de son mari, Doë télégraphia :

Il appartient au monde. Il a appartenu au monde depuis vingt-cinq années. Il est de la lignée de ceux qui ont combattu pour le bien, contre le mal, et il s'est prodigué

jusqu'au bout dans ce combat. Il est passé de la mort à la vie.

Dieu lui avait inspiré la pensée d'aimer chaque enfant rencontré comme s'il était le sien. Sa révolution continue et nous, femmes, devons la poursuivre si nous voulons voir nos enfants et nos petits-enfants vivre dans la liberté.

Avec Doë, à Lima, se trouvait Dame Flora MacLeod of MacLeod, âgée alors de quatre-vingt-six ans, grand-mère du gendre de Howard. Voici ce qu'elle raconta par la suite :

Pendant ces grands voyages, je ne voyais guère Peter. Mais ses victoires étaient les nôtres. Il portait un fardeau énorme. Outre son travail proprement dit, qui était de première importance et n'avait pas de fin, il devait entraîner et enseigner un personnel multinational. C'est lui qui assumait toute la charge, et le souci, et les déceptions, car il y en avait certainement, quand bien même nous n'en entendions pas parler.

J'ai eu si peu d'années avec Peter, mais elles ont été le couronnement de ma vie ; elles m'ont redonné une jeunesse, cette assurance qu'il y a encore une tâche pour moi.

Les moments passés avec Peter étaient riches en inspiration et m'ont révélé un horizon nouveau. J'ai découvert la présence immanente de Dieu dans toute notre vie. Mais le sacrifice de la Croix n'était jamais loin.

Combien de fois l'ai-je entendu citer : « Quand je contemple la Croix merveilleuse où mourut le Prince de gloire. » Une croix qu'il porta lui-même de ses forces défaillantes jusqu'à ce que la dernière goutte de sa vie se fût écoulée. Je ne crois pas qu'il ait jamais cessé de dire : « Travaillez plus dur, travaillez plus dur. » Il savait être très sévère, mais n'était jamais méchant. Parfois je l'ai cru injuste et parfois j'ai été rongée de remords — mea maxima culpa.

Dans l'ambulance qui l'emmenait à l'hôpital le 23 février, deux jours avant sa mort, il demanda qu'on me fasse porter des roses roses. Sans doute partageait-il entre ses amis les fleurs de sa chambre d'hôtel. Quelle qualité de pensée et de sollicitude il avait pour chacun de nous !

Le président du Pérou fit exposer le corps de Howard à l'Hôtel de Ville de Lima.

Par une froide journée hivernale, le 5 mars 1965, Peter Howard fut ramené en son terroir du Suffolk. La grande église de Lavenham se remplit d'un millier de gens venus de tous pays, comme en ce jour de juin, trois ans auparavant, où il avait conduit sa fille à l'autel. Il était pour son dernier voyage porté par les hommes de sa ferme.

Il y avait là des personnalités connues venant du monde entier. Il aurait été heureux de les voir ; mais plus cher encore à son cœur aurait été ce retour parmi les siens, ces paysans auxquels il appartenait. Sur un chariot de ferme tiré par deux forts chevaux, de la solide race du Suffolk, son cercueil passa non loin du portail de Hill Farm et chemina jusqu'au cimetière de Brent Eleigh. Et là, tandis qu'une rafale de neige venait blanchir les sillons des alentours, il trouva sa dernière demeure, face à ces champs vallonnés des comtés de l'Est que des générations de Howard avaient cultivés.

En mars 1964, il avait écrit :

Si jamais vous avez à m'enterrer, faites-en quelque chose de gai, de militant, où toutes les voix se fassent entendre. Oui, laissez aussi mes ennemis décocher leurs traits : ce sera pour eux la meilleure occasion de vider leur sac.

Et il en fut ainsi : la seule personne choisie pour parler à sa mémoire sur les ondes de la BBC fut Tom Dri-

berg, qui l'avait attaqué sans répit, personnellement et dans ce qu'il représentait, depuis l'époque du *Daily Express*. Face aux protestations, Sir Hugh Greene maintint que Driberg était un expert impartial, et l'enregistrement fut repassé sur une autre chaîne !

Les amis écossais de Howard envoyèrent une pierre tombale en granit portant les mots : « Que ton règne vienne. » D'accord avec le Révérend Dobree, pasteur de Brent Eleigh, le conseil de paroisse refusa la permission de l'ériger. Sa tombe reste sans autre marque que les fleurs et les bruyères qu'y déposent, mois après mois, amis ou inconnus. Dans la mort comme dans la vie, il avait une bataille à mener — et c'est ce qu'il aurait souhaité.

Il faut choisir qui sera tout-puissant : l'homme ou Dieu. C'est la grande question qui se pose au monde moderne. Alors que toutes les forces de destruction s'acharnent contre le Rocher éternel, nous devons percevoir le danger et le défi. Sans peur, dans l'incompréhension, la médisance, l'opposition — dussent-elles venir du sein même d'un christianisme entaché de compromis — nous devons rétablir le Dieu tout-puissant à sa vraie place dans la vie de millions de nos semblables : un fondement moderne et révolutionnaire.

Des années auparavant, à Hill Farm, il écrivait cette conclusion au livre *Les Idées ont des jambes* :

Ainsi arrivons-nous, vous et moi, au terme de notre premier voyage, et ensemble nous entamons le nouveau. Nous ne nous sommes jamais rencontrés et nous ne nous séparerons plus jamais. On peut nous compter parmi les puissants de l'histoire. Nous marchons dans les rangs d'une armée toujours plus nombreuse, celle des hommes et femmes appelés à vivre pour la grandeur de leurs pays.

Pensez à tout ce qui touche le cœur d'un pays ! Comme moi sans doute, vous connaissez un coin de terre, un son, une image, une odeur, qui touchent et remuent l'être.

Est-ce l'eau qui vous vient à la mémoire ? l'ombre fuyante d'une truite dans un ruisseau cascasant, la rivière profonde qui glisse lente et songeuse entre les pâturages, ou bien la mer, multiple, violente, turbulente, froide dans ses verts et ses gris ?

Est-ce plutôt l'écho d'un rire au coin de la cheminée, de voix au retour des champs quand tombe un soir d'été, quand la dernière charretée de grain est à l'abri, quand la brume monte des prés ? ou, dans la froide nuit d'hiver, le vent qui tousse et siffle dans les arbres tout autour du logis bien calfeutré ?

Ou bien nous nous rappelons, et nous aimons, nos vallées au printemps, fleurs blanches mouchetant la terre rouge, et le vent de la montagne, les blés qui bruissent et bavardent, les silences et les chants des arbres de la forêt sombre, le granit des monts, et les gens de cœur qu'il fait bon connaître.

Tout cela, c'est notre héritage, à vous et à moi. Nous héritons les vertes prairies, les haies d'épines et les fleurs sauvages, les trésors anciens de l'art et de la littérature et, par-dessus tout, la somme de caractère et d'expérience d'un grand peuple.

C'est notre héritage et ce que nous en ferons s'inscrira dans l'histoire.

D'aucuns organisent l'avenir, mais vous et moi vivons l'avenir, nous sommes l'avenir.

Oui, à nous, hommes façonnés de boue, agités par les mêmes désirs, courtisés par les mêmes tentations, portés en avant si nous le voulons par la même puissance, à nous revient une grande tâche.

Nous savons comment peut être reconstruit le monde et c'est le plus précieux secret d'aujourd'hui comme de

jadis. Nous avons la grande idée qui peut triompher et qui peut mobiliser les esprits, les cœurs, les volontés de millions de gens dans l'unité et dans l'action.

Le temps ne joue pas en notre faveur, sauf si nous savons l'empoigner.

Les valeurs traditionnelles ne sont pas un atout, sauf si nous les vivons et les recréons.

Dieu n'est pas notre allié, sauf si nous l'écoutons et lui obéissons.

Le choix capital que vous et moi faisons aujourd'hui, c'est celui que demain décrira l'histoire. Car, n'en doutez pas, une ère nouvelle est en train de surgir ; comme tout ce qui se crée, elle naît dans la peine, l'angoisse et le sang.

Un âge nouveau selon l'idée de Dieu ? Sinon, quelle sorte de monde ? Et nous, nous seuls, sommes choisis pour en décider.

Pour chaque homme, pour chaque nation
Sonne l'heure de la décision.
C'est alors que le brave choisit
Et le lâche observe à distance
Jusqu'au jour, tôt ou tard, où la foule inconstante
Vient acclamer la foi dont elle s'était ri.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|-----|
| Chapitre 1 : Les Howard | 11 |
| Chapitre 2 : Premières années, premiers combats | 17 |
| Chapitre 3 : Rugby et thèmes latins | 29 |
| Chapitre 4 : Oxford | 36 |
| Chapitre 5 : Doë | 54 |
| Chapitre 6 : Coupables | 86 |
| Chapitre 7 : Innocents | 118 |
| Chapitre 8 : De la plume à la charrue | 138 |
| Chapitre 9 : Rencontre | 163 |
| Chapitre 10 : Le creuset | 186 |
| Chapitre 11 : En Amérique | 205 |
| Chapitre 12 : A l'ombre du Taj Mahal | 222 |
| Chapitre 13 : Corsaire de Dieu | 244 |
| Chapitre 14 : Le secret de Frank Buchman | 263 |
| Chapitre 15 : O mon pays | 277 |
| Chapitre 16 : Défi à l'Asie | 302 |
| Chapitre 17 : Liberté pour l'Afrique | 326 |
| Chapitre 18 : Pendant qu'il est encore temps | 335 |
| Chapitre 19 : Il appartient au monde | 363 |

Achévé d'imprimer le 19 octobre 1973
sur les presses
de l'Imprimerie Corbaz S.A., à Montreux,
pour les Editions de Caux, Lucerne.